LE PHILOSOPHE ANGLOIS.

LE

PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

HISTOIRE

DE MONSIEUR

CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWELL,

ECRITE PAR LUI-MEME.

TRADUITE DE L'ANGLOIS,

Et enrichie de Figures en Tailles-douces.

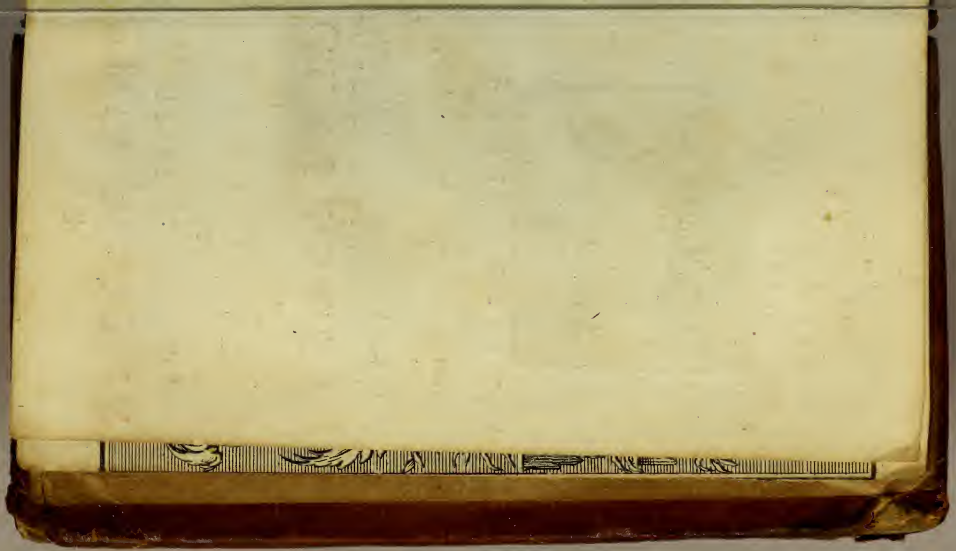
NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez *ARKSTÉE & MERKUS.*

MDCCXLIV.



PREFACE.

JE n'imiterai point l'affectation de quantité d'Auteurs modernes, qui semblent craindre d'offenser le Public, ou du moins de l'importuner par une Préface, & qui font paroître autant de répugnance & d'embarras lorsqu'ils en ont une à composer, que s'ils avoient à redouter effectivement le chagrin & le dégoût de leurs Lecteurs. J'ai peine à concevoir ce qui peut causer leurs allarmes & leurs difficultés. Car si leurs Ouvrages ne demandent point les éclairciſſemens préliminaires d'une Préface, qui les oblige de prendre le ſoin inutile d'en compoſer? Et s'ils croient au contraire que leurs Lecteurs ayent beſoin de quelque explication pour l'intelligence de ce qui leur eſt préſenté, pourquoi craindre de leur déplaire en leur offrant un ſecours, qu'ils ne ſauroient manquer de trouver agréable dès qu'ils auront reconnu qu'il eſt néceſſaire? On ſent, par exemple,

qu'il manqueroit quelque chose à un Livre tel que celui que je donne au Public, s'il n'étoit pas précédé d'une Introduction qui puisse répandre quelque lumière sur des évènemens obscurs, ou inconnus jusqu'aujourd'hui. Un Ouvrage de cette nature peut être regardé comme un Pays nouvellement découvert; & le dessein de le lire, comme une espèce de voyage que le Lecteur entreprend. Il ne suffit pas de lui en annoncer le nom par un Titre, il faut qu'il en connoisse la situation & le chemin, pour y entrer avec assurance. Il faut même qu'il soit informé de ce qu'il y doit rencontrer de curieux & d'agréable, pour éviter l'embarras des recherches & des incertitudes, qui diminueront la satisfaction qu'il se promet sur la route. Tel est le service que je vai rendre à mes Lecteurs.

L'Histoire de Mr. Cléveland *m'est venue d'une bonne source. Je la tiens de son fils, qui porte le même nom, & qui vit actuellement à Londres, dans une heureuse vieillesse, après avoir*

avoir passé la plus grande partie de sa vie au service de différens Princes étrangers. Le hazard me procura sa connoissance. Il avoit lu mes Mémoires, *& ce fut la plus forte raison qui le porta à me parler de ceux de son Père. Je veux vous faire connoître, me dit-il un jour en me les présentant, un homme qui avoit le cœur fait à peu près comme le vôtre, & qui a fait le même usage que vous, des avantutures d'une vie fort malheureuse. Il me confia le Manuscrit, que je lus avec avidité. Je trouvai en effet tant de rapport entre les inclinations de Mr.* Cléveland *& les miennes, tant de ressemblance dans notre manière de penser & dans nos sentimens, que je confessai au Fils, que je m'étois reconnu dans les traits de son Père, & que nos cœurs, si l'on me permet cette expression, étoient de la même trempe & sortis du même moule. Je lui demandai quelle raison il avoit de condamner aux ténèbres, un Ouvroge qui plaîroit vraisemblablement au Public? Il me répondit, que la seule qui l'em-*

pêchoit de le publier, étoit la difficulté de mettre le Manuscrit en ordre, & de donner un air d'Histoire & de Narration suivie à des évènemens dont le fil étoit interrompu en quantité d'endroits. Je me serois chargé de ce soin sans balancer, si j'eusse su la Langue Angloise assez parfaitement pour me flater de pouvoir atteindre aux agrémens du stile : mais comme il y a bien loin de la simple intelligence d'une Langue au talent de l'écrire avec politesse, je me bornai au dessein d'entreprendre en François, ce que je ne me sentois point capable d'exécuter en Anglois. Mr. Cléveland *ne marque point d'éloignement pour cette proposition. Il me permit de prendre une Copie de son Manuscrit, & l'ayant apportée en France à mon retour, j'ai employé ce que des occupations plus importantes m'ont laissé de liberté, pour leur donner la forme sous laquelle elle peut paroître aujourd'hui.*

Le tems où vivoit Mr. Cléveland *n'est pas si éloigné du nôtre, qu'il ne puisse se trouver encore quantité de per-*

personnes qui l'ayent connu. La plus grande partie de son Histoire roule aussi sur des faits dont la mémoire est récente, desorte qu'un Lecteur ne doit pas craindre qu'on le transporte ici dans la Région des Fables. Cependant, il faut convenir qu'il s'y rencontre des avantures extraordinaires, & qui semblent demander d'être attestées. C'est ce que j'ai reconnu moi-même en les traduisant; & je me suis trouvé engagé par cette réflexion, à faire ici quelques remarques, qui pourront arrêter le panchant que la plupart des Lecteurs ont à l'incrédulité.

Je n'aurai point recours aux raisons générales, dont il n'y a point d'Auteur qui ne puisse se servir pour accréditer également la vérité & le mensonge. Car quoiqu'il soit certain, par exemple, que la vraisemblance n'est pas un caractère nécessaire de la vérité, & que nous voyions arriver tous les jours mille choses que nous traiterions d'absurdes & d'impossibles sur tout autre rapport que celui de nos yeux; une preuve si vague n'entraîne presque rien

après elle, parce qu'elle établit tout au plus, qu'un Fait obscur & difficile peut être vrai, sans montrer qu'il le soit effectivement. Les preuves de Raisonnement ne concluent rien en faveur d'un Point purement historique; il en faut de la même nature que ce qui est à prouver, c'est-à-dire, qu'un Fait douteux doit être prouvé par un Fait certain. Un de vos Arbres a produit des feuilles au milieu de l'hiver, j'en doute malgré vos assurances. Croyez-vous me convaincre, en m'expliquant par quelle voie la Nature a pu se développer avant le retour de la belle saison? Vous me forcerez peut-être de convenir que la chose est possible. Mais faites-moi confirmer cette merveille par des témoins sages, qui l'ayent vue comme vous, & qui n'ayent pu s'accorder pour surprendre ma crédulité; faites-moi voir quelque-unes de ces feuilles, avec la verdure & la fraîcheur qu'elles doivent avoir en naissant, j'ajoute foi à votre récit, sans m'embarasser un moment de l'examen. Dans le fond, je ne sai si cette len-

teur

teur délicate à croire la vérité des Faits est fort glorieuse pour les hommes, & s'ils ont raison de s'en faire une espèce d'honneur. Il est clair qu'elle suppose la mauvaise opinion qu'ils ont les uns des autres, & la défiance mutuelle où ils sont de leur droiture & de leur bonne-foi.

Quoique ce que j'ai à dire pour appuyer la vérité des avantures extraordinaires de Mr. Cléveland, *n'ait point la force d'une preuve décisive de Fait, on ne le trouvera pas non plus aussi vague & aussi foible qu'une preuve de simple Raisonnement. C'est un mélange de ces deux sortes de preuves.* 1. *Dans toutes les choses que Mr.* Cléveland *nous raconte sans autre témoignage que le sien, je remarque qu'il n'a rien avancé qui ne puisse se concilier parfaitement avec nos Histoires les plus fidèles & les plus approuvées.* 2. *Il rapporte un grand nombre de Faits, dont on trouve réellement des traces, & souvent même d'amples témoignages, dans les Historiens contemporains.*

Le caractère de Cromwell *est si connu, qu'on n'accusera point notre Auteur de l'avoir noirci par un ressentiment de vengeance & de haine. Il n'y a qu'à consulter les plus célèbres Historiens d'Angleterre, on verra qu'ils s'accordent avec Mr.* Cléveland *jusques dans les expressions.* „ *Personne* (dit le Comte de Clarendon *en parlant du* Protecteur) *n'a jamais rien entrepris avec plus de méchanceté, & avec tant de mépris de la Religion & de l'Honnêteté morale. Cependant, une méchanceté aussi grande que la sienne n'auroit jamais fait réussir ses desseins sans le secours d'un esprit sublime, d'une prudence & d'une adresse admirables, & sans la résolution d'un cœur magnanime.* „ *Le même Auteur ajoute un peu plus bas:* „ *En un mot, comme il étoit coupable de plusieurs crimes pour lesquels la Damnation est dénoncée, & le Feu de l'Enfer préparé; aussi avoit-il de ces bonnes qualités qui ont rendu la mémoire de quelques-uns célèbre dans tous les Siècles;*

„ *&*

„ *& il ſera-regardé par la Poſtérité,*
„ *comme un brave & un méchant*
„ *homme.* „ *Mr.* Burnet *aſſure que*
ſon principe favori, & celui dont il
faiſoit le plus ſouvent uſage, étoit,
„ *que les Loix morales ne lient les*
„ *hommes que dans la conduite ordi-*
„ *naire de la vie, & qu'on peut s'en*
„ *éloigner dans les cas & dans les oc-*
„ *caſions extraordinaires". Il eſt aiſé*
de voir qu'il n'y a point de crimes
dont on ne ſoit coupable avec un ſi dé-
teſtable principe.

J'avoue qu'il s'eſt trouvé peu de perſonnes qui ayent reproché à Crom-well *les excès de l'incontinence. Mais tout le monde convient qu'il étoit ſouverainement hypocrite; & c'en eſt aſſez pour comprendre qu'il ne faut pas juger du ſecret de ſes mœurs, par l'apparence extérieure de ſa conduite. Il laiſſa ſix enfans de ſon mariage, deux fils & quatre filles. La quatrième, qui ſe nommoit* Eliſabet, *& dont Mr.* Cléveland *parle avec eſtime dans les dernières parties de ſon Ouvrage, a vécu juſqu'au tems du Roi*

Guillaume. *J'ai parlé en Angleterre à quantité de personnes qui l'ont connue, & qui m'ont confirmé une partie des avantures qu'on lui attribue dans notre Histoire.*

Il y a deux choses à observer ici sur Cromwell. *L'une, que Mr.* Clévelland *lui donne la qualité d'*Orateur du Parlement, *quoiqu'il ne paroisse par aucun Historien qu'il ait occupé cet Emploi. On trouve seulement, qu'il étoit* Député pour Cambridge en 1640, *& qu'il le fut jusqu'à ce que, de concert avec la* Chambre des Communes, *il trouva le moyen de s'élever aux Emplois militaires. J'ai consulté à Londres sur cette difficulté quelques personnes de considération, & leur réponse m'a servi d'éclaircissement.* Cromwell *fut effectivement nommé* Orateur, *par les intrigues de plusieurs Membres du Parlement, qui le croyoient propre à faire réussir leurs vues. Mais il se rendit justice, en refusant cet Emploi. Quelque versé qu'il fût dans les Affaires, il avoit peu de talens pour parler en public;*

&

& il entendoit trop bien les intérêts de ſon ambition, pour accepter une place qu'il ne ſe ſentoit pas capable de remplir avec honneur.

Ma ſeconde obſervation regarde le tems de la mort de Cromwell. *Il eſt certain qu'elle arriva avant le Voyage du Roi* Charles *à Bayonne & à Fontarabie. Il faut par conſéquent, que Mr.* Cléveland *ait demeuré à Rouen avec Mylord* Axminiſter, *beaucoup plus longtems que je ne marque; ou du moins, que* Richard Cromwell *eût alors ſuccédé à ſon Père. Sans l'une ou l'autre de ces ſuppoſitions, il ſe trouvera dans le tems une erreur de quelques mois. Je confeſſe qu'elle vient uniquement de ma négligence. Cet endroit des* Mémoires de Mr. Cléveland *étoit interrompu; & je n'ai penſé qu'à joindre la narration, ſans faire attention à remplir, ou du moins à faire appercevoir le vuide qui ſe trouvoit entre le départ d'Angleterre & le ſéjour de Rouen. On voit que je me ſuis apperçu de ma faute: mais j'ai mieux aimé qu'elle ſubſiſtât,*

que de mettre une interruption desagréable dans mon Ouvrage, ou de la remplir par quelque avanture de mon imagination.

Je ne m'étendrai point sur la Caverne de Rumny-hole, *que j'ai vue dans mon voyage d'Angleterre. La description de Mr.* Cléveland *suffit pour satisfaire la curiosité du Lecteur. J'ajouterai seulement, qu'on trouve dans plusieurs autres Provinces de cette Ile, de pareils jeux de la Nature.* Darhyshire *en est remplie.* Hoockeyhole *près de Wells, &* Schedercliffs, *sont des raretés en ce genre, qui méritent l'attention des Voyageurs.*

La Colonie Rochelloise *m'a causé de l'embarras. Il ne me paroissoit pas vraisemblable qu'un Etablissement si extraordinaire eût été si entièrement ignoré, qu'il ne s'en trouvât nulle trace dans les Rélations de nos Voyageurs; & je ne pus m'empêcher d'en témoigner quelque chose au fils de Mr.* Cléveland. *Il me satisfit aussi-tôt, en me faisant voir quelques endroits d'une Rélation de la Mer d'Ethiopie, com-*

composée par William Rollow, *Anglois. Si je n'y trouvai point l'Hiſtoire de* Bridge *& de ſes compagnons, je je fus aſſuré du moins de l'exiſtence de la Colonie, & de la maniére déplorable dont elle fut détruite. J'y remarquai même quelques ſingularités de ſa ſituation, que Mr.* Cléveland *avoit omiſes, & que j'ai jointes à ſon récit dans le troiſiéme Tome.*

L'Hiſtoire de Blund, *tout extraordinaire qu'elle eſt, ne peut être révoquée en doute par ceux qui ont quelque connoiſſance du Règne de* Charles II. *Je dis la même choſe de la* Conſpiration Proteſtante de la Rye, *& de la malheureuſe fin de* Walcot, *& de Mylord* Ruſſel, *du Colonel* Sidney, *mais particuliérement de l'aimable & infortuné Comte d'*Eſſex.

L'avanture de Sir George Aiſkew *aux Barbades, & l'expédition de* Vénables *à la Jamaïque, ſont atteſtées par les Ecrivains Anglois, du moins pour le fond, ſi elles ne le ſont pas pour les circonſtances. Les malheurs*

de

de Mylord Axminſter *ne ſont pas moins connus. Pour ceux de Mr.* Cléveland, *ils ſont expoſés ſi naturellement, qu'ils ſemblent n'avoir pas beſoin d'autre preuve que la franchiſe de ſon cœur & l'honnêteté invariable de ſes ſentimens. Ses liaiſons avec Mylord* Hyde *Comte de* Clarendon, *ſur tout à Rouen, où ce Seigneur paſſa les dernières années de ſa vie; leurs conférences, leurs incertitudes ſur la Religion, & la manière dont elles ſe terminent, ſont des traits ſi ſinguliers, & en même tems ſi naturels, qu'on ſe perſuadera aiſément qu'ils n'ont pu être inventés à plaiſir, ni contrefaits.*

La fin tragique du ſecond fils de Mr. Cléveland, *quoique racontée avec des circonſtances propres à exciter la foi, n'avoit pas laiſſé de révolter la mienne, parce qu'il ne me ſembloit pas croyable qu'un accident qui touchoit de ſi près le Roi* Charles, *eût pu échapper aux recherches des Hiſtoriens Anglois. J'en ai feuilleté un très grand nombre, pour y découvrir du moins quelque trait qui pût ſervir de garant*

à mon Auteur. C'eſt ce que j'ai trouvé dans le Docteur Welwood: *le fond de l'avanture eſt manifeſtement le même; il n'y manque que les cauſes & les circonſtances, que le Docteur a ignorées.* „ *On fit auſſi quelque attention* „ *(dit-il) à un accident arrivé à Wind-* „ *ſor quelques années avant la mort* „ *du Roi. Ce Prince, ayant bu plus* „ *que de coutume au retour de la* „ *chaſſe, ſe retira dans la chambre* „ *prochaine; & s'étant enveloppé de* „ *ſon manteau, il s'endormit ſur un* „ *lit de repos. Peu de tems après qu'il* „ *fut retourné joindre la compagnie,* „ *un Domeſtique, du nombre de ceux* „ *qui étoient avec le Roi, s'endormit* „ *ſur le même lit de repos, étant en-* „ *veloppé du manteau du Roi; & en* „ *cet état il fut trouvé mort d'un* „ *coup de poignard, ſans qu'on ait* „ *jamais ſu comment cela étoit arrivé,* „ *& ſans qu'on en ait fait la moindre* „ *enquête. Mais la choſe fut étouffée".* *On n'a qu'à comparer ce récit avec l'avanture du jeune* Cléveland, *& l'on ne demandera point d'autre clé.*

On

On pourroit reprocher à Mr. Cléveland, *de n'avoir point assez ménagé la mémoire du Roi* Charles, *à qui il étoit redevable de quantité de faveurs, & de la meilleure partie de son bien, comme il le confesse lui-même. Mais un Lecteur judicieux, qui connoîtra le caractère de ce Prince, & qui fera attention à celui de notre Philosophe, ne donnera point le nom d'ingratitude à cette conduite. Il l'admirera au contraire, comme un effet de cette sincérité généreuse qui abhorre la flaterie, & sans laquelle on ne voit jamais marcher la Vertu & la Sageſſe. Mr.* Cléveland *connoissoit les grandes qualités de* Charles *II; mais il avoit remarqué aussi, mieux que personne, qu'elles étoient comme étouffées & rendues inutiles par ses vices. Sa molleſſe sur-tout, & sa haine pour tout ce qui sentoit l'application, ne pouvoit manquer de bleſſer un esprit naturellement ferme & attentif, à qui de continuels malheurs avoient fait contracter encore quelque choſe de plus auſtère & de plus sérieux. L'Evêque de* Salisbury *rassemble en deux*

deux mots tout le caractere de Charles. „ *Il étoit, dit cet Ecrivain, ſi naturellement ennemi de toute contrainte, que quoiqu'il eût autant d'eſprit qu'homme au monde, & une mine majeſtueuſe, il ne pouvoit, non pas même après l'avoir prémédité, jouer le rôle de Roi pour un moment, ſoit au Parlement, ſoit au Conſeil, ni par ſes paroles, ni par ſes geſtes*". *Ajoutez, qu'il avoit des idées de Religion fort libertines, & des principes très déréglés de Morale. Mr.* Cléveland *n'ignoroit pas que ce Prince avoit fait ſecrettement abjuration de la Religion Anglicane à Fontarabie, & il le voyoit reprendre avec affectation ſes prémiers ſentimens en Angleterre. Que dis-je? après avoir reçu la Communion d'un Evêque Réformé, il alloit la recevoir preſque auſſi-tôt de la main d'un Prêtre Catholique. Mélange monſtrueux, dont on accuſoit à la vérité quelques Jéſuites, qui l'y excitoient par des vues politiques; mais qu'un homme d'un caractère auſſi droit que Mr.* Cléveland, *ne pouvoit s'empêcher de*

de condamner hautement, même dans un Prince qu'il aimoit. Auſſi nous laiſſe-t-il entendre, que la liberté avec laquelle il expliqua là-deſſus ſes ſentimens au Roi, eut plus de part à ſa diſgrace que la Conſpiration de la Rye, *dans laquelle on le ſoupçonna d'avoir trempé. Ce fut à peu près la même raiſon qui lui fit perdre l'affection du Duc de* Monmouth ; *& qui lui attira de ce Seigneur l'outrage cruel, dont il eſt ſurprenant qu'il nous ait fait lui-même un récit ſi naturel & ſi ſincère dans ſon Hiſtoire.*

Je m'apperçois que mes remarques s'allongent inſenſiblement ſous ma plume. Un excès de longueur dans une Préface ſeroit un défaut, comme c'en eſt un d'affecter ridiculement de commencer un Ouvrage ſans Préface & ſans Introduction. Je ne ſerois pas pardonnable de tomber dans la prémière de ces extrémités, après avoir commencé rigoureuſement par condamner l'autre. S'il me reſte quelque choſe à demander au Public, c'eſt de faire attention qu'il y a toujours une extrême

diffé-

différence entre une Traduction simple, & un Ouvrage qu'on a tiré de son propre fond. Je le prie de règler là-dessus son indulgence.

LE

LE PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

HISTOIRE

DE Mr.

CLEVELAND,

Fils naturel de Cromwell.

LIVRE PREMIER.

LA réputation de mon Père me dispense du soin de m'étendre sur mon origine. Personne n'ignore quel fut le caractère de cet Homme célèbre, qui

qui tint pendant plusieurs années toute l'Europe dans l'admiration de ses vertus & de ses crimes. L'Histoire balance encore dans quel rang elle doit placer son nom, & s'il faut le compter parmi les Héros, ou parmi les Scélérats. Mais, de quelque côté que son jugement se déclare, elle ne sauroit lui ôter l'immortalité, qu'il mérite sous l'un ou l'autre titre. La qualité de fils ne m'empêchera pas de lui rendre impartialement justice, dans toutes les occasions que je vais avoir de parler de sa conduite.

Son zèle affecté pour la Religion ne l'avoit pas rendu insensible aux plaisirs de l'Amour. Il laissa plusieurs enfans de son Epouse légitime, & de diverses Maitresses. C'est une chose incroyable, que les descendans d'un homme si puissant, si riche, & si redouté, ayent pu devenir le jouet de la Fortune, & se voir réduits presque tous à périr dans l'obscurité & la misere. Cependant, à la reserve d'un seul qui a conservé son nom, avec une petite partie de

de ſes biens, & qui les a tranſmis à ſon fils, qui occupe actuellement à Londres un Emploi médiocre dans la Juſtice Civile, tous les autres ont été expatriés diverſement, & n'ont rien recueilli de l'heritage de leur Père. Mon mauvais ſort m'a rendu le plus malheureux. J'expoſe l'hiſtoire de mes malheurs au Public.

Ne me demandera-t-on pas, quelle ſorte de plaiſir peut trouver un miſerable à ſe rappeller le ſouvenir de ſes peines, par un récit qui ne ſauroit manquer d'en renouveller le ſentiment? Ce ne peut être qu'une perſonne heureuſe, qui me faſſe cette queſtion; car tous les infortunés ſavent trop bien, que la plus douce conſolation d'une grande douleur, eſt d'avoir la liberté de ſe plaindre & de paroitre affligé. Le cœur d'un malheureux eſt idolatre de ſa triſteſſe, autant qu'un cœur heureux & ſatisfait l'eſt de ſes plaiſirs. Si le ſilence & la ſolitude ſont agréables dans l'affliction, c'eſt qu'on s'y recueille, en quelque

ſorte, au milieu de ſes peines, & qu'on y a la douceur de gémir ſans être interrompu. Mais c'eſt une conſolation plus douce encore de pouvoir exprimer ſes ſentimens par écrit. Le papier n'eſt point un Confident inſenſible, comme il le ſemble: il s'anime, en recevant les expreſſions d'un cœur triſte & paſſionné: il les conſerve fidelement, au défaut de la mémoire : il eſt toujours prêt à les repréſenter: & non ſeulement cette image ſert à nourrir une chere & délicieuſe triſteſſe, elle ſert encore à la juſtifier. Je commence donc mon récit.

Ma Mère s'appelloit *Eliſabeth Cleveland*. Elle étoit fille d'un des principaux Officiers du Palais Royal de Hamptoncourt. Sa beauté lui attira les regards, & presque auſſi-tôt l'amour du Roi *Charles Prémier*. Il y a peu de Femmes qui s'arment de fierté contre les ſoupirs d'un grand Roi. Ma Mère ſe fit un honneur de les avoir mérité. Elle étoit adroite & intrigante. Elle comprit fort bien,

bien, que dans ces engagemens inégaux, où l'amour a besoin de tout son pouvoir pour racourcir la distance des conditions, les mêmes traits qui ont su faire la conquête d'un Amant, ne suffisent pas toujours pour fixer sa constance & sa fidelité. Elle joignit à ses charmes, tous les secours qu'elle put tirer de son esprit. Elle se soutint assez longtems dans la faveur, si l'on considere l'inconstance naturelle du Roi; mais trop peu pour satisfaire son ambition, qui étoit la passion dominante de son ame: desorte que l'ardeur du Monarque ayant commencé à se refroidir, elle ressentit peut-être plus de chagrin de sa chute, qu'elle n'avoit trouvé de plaisir dans son élevation. Elle n'eut point la force de dissimuler son mécontentement. Ses plaintes indiscretes, & les liaisons qu'elle prit hautement avec le parti opposé à la Maison Royale, la firent bientôt regarder comme une ennemie déclarée du Roi. Elle perdit ses pensions, & quelque restes de gran-

deur qu'elle avoit eu l'adreſſe de garder juſqu'alors. Mr. Cleveland, qui étoit un zèlé Royaliſte, lui ayant refuſé l'aſile qu'elle s'attendoit de trouver dans la maiſon paternelle, elle ſe vit contrainte, par la néceſſité, de ſuivre le prémier choix de ſa haine, c'eſt-à-dire, d'entrer ſans ménagement dans le parti des ennemis de la Cour.

Mon Père commençoit dès-lors à tenir parmi eux un des prémiers rangs. Son eſprit, ſes talens extraordinaires, ſon reſpect pour la Religion, la régularité de ſes mœurs, & ſur-tout le zèle incomparable dont il paroiſſoit animé pour la Patrie, l'avoient mis dans une haute eſtime à Londres, & le faiſoient regarder de tous les Anglois comme le Défenſeur de leurs Loix, & le Soutien de leur Liberté. J'ignore s'il avoit déja formé les vues ambitieuſes qui ont éclaté depuis; mais dans la profeſſion ouverte qu'il faiſoit d'être oppoſé au Gouvernement, il étoit trop habile homme pour ne pas reconnoî-

connoître l'utilité qu'il pouvoit tirer de Mlle. Cleveland. Il connoissoit le caractère de son esprit, & la part qu'elle avoit eue pendant sa faveur aux plus secrettes déliberations de la Cour. C'étoit à lui même qu'elle s'étoit adressée. Il la reçut avec une distinction qui flata sa vanité. Il prévint l'exposition de ses besoins, en lui offrant sa bourse & celle de ses amis. Il la pria de se reposer sur lui du soin de sa fortune. Il s'attira si parfaitement son estime & sa confiance dans cette prémière entrevue, qu'elle ne tarda point à le regarder comme son meilleur ami. L'amitié, entre deux personnes d'un sexe différent, tient presque toujours à l'amour. Leurs entretiens politiques se changerent bientôt en conversations tendres. Ils s'aimerent ; & Mlle. Cleveland ne crut point s'avilir en devenant la Maitresse d'un homme tel que mon Père, elle qui l'avoit été de son Roi.

Cependant, son amour produisit un effet qu'elle n'attendoit

point. Il fut funeſte à ſon ambition. Le monde pardonne à une femme certaines foibleſſes, qui paroiſſent anoblies par leur cauſe. L'honneur d'être aimé d'un grand Roi, balance, en quelque ſorte, la perte de la vertu. Mais hors de cette extrême élevation, qui flate l'orgueil juſqu'au point de changer ainſi nos idées, on s'accorde à regarder d'un certain œil toutes les femmes qui oublient leur devoir par le tranſport d'une paſſion aveugle. Je ne le pardonne pas même à ma Mère, quoique ce ſoit à ſa mauvaiſe conduite que je dois le jour. Elle ne trouva pas plus d'indulgence à Londres. Toutes les perſonnes de diſtinction dont elle s'étoit conſervé l'eſtime, la lui ôterent, avec leur familiarité & leur amitié. Mon Père lui-même ceſſa de la conſiderer, lorſquelle ſe fut rendue à ſes deſirs; & ne la croyant plus propre à ſervir à ſes deſſeins, il ne la traita plus que ſur le pié d'une Maitreſſe ordinaire. Ce changement parut dur à ma Mère. Il ſervit à

la guérir de sa passion. Elle eut assez de fierté, pour quitter son Amant sans se plaindre; & elle se retira à Hammersmith, où elle me porta dans son sein. Je ne sai pas quelles étoient ses vues, ni sur quel fond elle comptoit pour vivre; mais mon Père ne l'oublia point si entièrement, qu'il ne prît soin de lui assurer une honnête subsistance. Son malheur lui fit perdre le goût de tout ce qu'elle avoit aimé jusqu'alors. Elle renonça non seulement à l'Ambition & à l'Amour, mais aux passe-tems mêmes les plus innocens qui occupent le commun des femmes. Elle se renferma dans une vie sérieuse & appliquée. La lecture devint sa plus chere occupation; & lorsqu'elle m'eut mis au monde, elle y ajouta le soin de mon enfance, & ensuite celui de mon éducation.

Je crains de réussir mal à donner une idée de la sagesse & de la vertu de cette excellente Mère. Ce n'étoit plus cette femme mondaine & dissipée, qui avoit été tour

à tour l'eſclave de l'Amour & de l'Ambition. Ses idées & ſes ſentimens étoient devenus auſſi règlés que ſa conduite extérieure. Je ne fus pas plutôt ſorti des ténèbres de l'enfance, qu'elle entreprit de me former elle-même l'eſprit & les mœurs, ſans avoir recours aux leçons des Maitres ordinaires. Elle avoit recueilli tous les bons Auteurs des derniers ſiecles, & elle y avoit ajouté les meilleures Traductions des Ouvrages des Anciens. Elle s'étoit nourrie ſi aſſidûment de cette lecture pendant pluſieurs années, que ſans le ſecours de la Langue Latine, elle étoit parvenue à une connoiſſance extraordinaire de l'Hiſtoire. Elle s'étoit formé le goût avec le même ſuccès pour les Ouvrages d'eſprit. Il ne ſortoit rien de la preſſe, qu'elle ne lût, en y joignant ſon jugement & ſa cenſure. C'étoit le ſeul endroit par lequel elle conſervoit encore quelque commerce avec le Monde. Mais le principal objet de ſon étude avoit été la Philoſophie Morale. Elle y rapor-

raportoit toutes ſes lumières. Les autres Sciences lui ſervoient comme de degrés pour arriver à ce but, & elle ne les eſtimoit utiles & ſolides, qu'à proportion qu'elles pouvoient ſervir à l'en aprocher. Elle avoit lu, dans les Traductions, tous les Philoſophes anciens & modernes. Elle en avoit tiré avec un diſcernement admirable, tout ce qu'ils ont penſé de plus raiſonnable par raport au Bonheur & à la Vérité. Elle en avoit compoſé, à force de ſoins, un Syſtème complet, dont toutes les parties étoient enchainées merveilleuſement à un petit nombre de Principes clairs & bien établis. C'étoit ſon Ouvrage favori, elle ne ſe laſſoit point de le relire. Elle y trouvoit, diſoit-elle, comme dans une ſource toujours féconde, ſa force, ſes motifs, ſes conſolations, en un mot, le fondement de la paix de ſon cœur, & de la conſtante égalité de ſon eſprit.

Je n'avois guères plus de ſept ou huit ans, lorſqu'elle commença à m'inſpirer le goût de ce qu'elle ai-

moit si chèrement. Elle me trouva d'heureuses dispositions ; ou plutôt, elle m'en communiqua, par l'assiduité de ses soins, & la répétition continuelle de ses maximes. Je n'avois vu qu'elle jusqu'alors; car, dans le dessein où elle étoit de me donner, pour ainsi dire, un cœur & un esprit de sa façon, elle m'avoit retranché tous les amusemens de l'Enfance. J'étois continuellement sous ses yeux. Mes mains avoient à peine la force de soutenir un Livre, que j'étois déja accoutumé à le feuilleter. Je savois lire, lorsque le commun des Enfans commence à parler; & la solitude perpétuelle dans laquelle j'étois retenu, me fit prendre l'habitude de penser & de réfléchir, dans un âge où l'on ignore encore de quelle nature on est, & dans quelle classe d'Animaux l'Homme doit être rangé. Je n'appris point le Latin. C'est une Langue, disoit ma Mère, qui n'est nécessaire à présent qu'aux Critiques, ou aux Maitres d'Ecole. Toutes ses beautés ont été transmises dans les

les Langues vivantes, par le moyen des Traductions Le tems qu'un Enfant perd à l'apprendre, peut être employé plus utilement à l'acquisition des connoissances solides. En général, elle étoit fort prévenue contre l'étude des Langues. Elle les appelloit la peste de la Raison, & la ruïne du Jugement. Cette multitude de traces, que forment tant de mots barbares & étrangers dans le cerveau d'un Enfant, y produit une confusion irréparable. Ce seroit un grand mal, disoit-elle, qu'on ne pût faire de progrès dans les Sciences, qu'après avoir donné une partie de sa vie à l'étude des Langues: mais puisqu'on peut se passer de ce secours, c'est une folie extrême de se charger la tête d'un fardeau inutile. Cinq ou six années, qu'on employe dans la jeunesse à tourner un peu de Latin, ne contribuent que d'une manière bien foible & bien éloignée à conduire les hommes à leur principal but, qui doit être de se rendre sages & heureux. Ce n'est point la mémoire,

ajoutoit-elle, c'eſt le cœur & l'eſprit qu'il faut cultiver à cet âge ; de-là dépend tout l'édifice du Bonheur & de la Vertu. Elle ſe contenta de me faire apprendre ma Langue naturelle dans la dernière exactitude ; parce qu'il eſt néceſſaire à un homme de quelque naiſſance, de s'exprimer poliment, & de ſavoir écrire de-même. Elle fit ajouter à cette étude celle de la Langue Françoiſe, comme ſi elle eût prévu que mon étoile ne me deſtinoit point à une vie tranquille. Peut-être vous trouverez-vous expoſé, me dit-elle, à quitter un jour votre Patrie : vous aurez beſoin d'un langage qui puiſſe vous faire entendre des Etrangers, & vous ne ſauriez en apprendre de plus univerſel que le François.

L'occupation de mes prémières années fut donc une ſimple imitation des études de ma Mère. J'appris les élémens des Sciences, comme elle, & dans les mêmes vues. Je m'appliquai particulièrement à l'Hiſtoire, qui eſt la partie pratique de la Philoſophie Morale.

Je

Je n'en négligeai pas non plus les ſources: je n'avois qu'à jetter les yeux ſur le Syſtème abrégé de ma Mère; ce Livre d'or étoit toujours ouvert ſur ma table. Je l'avois copié de ma propre main. Je comparois mes lectures hiſtoriques, à ſes principes; je jugeois des Vertus & des Vices, ſuivant ſes idées; & ſoit qu'elle n'eût ſuivi que les ſentimens droits de la Nature, qui ſe trouvent les mêmes dans tous les hommes, lorſqu'ils veulent les obſerver & les ſuivre; ſoit que l'habitude de vivre avec elle, & de recevoir inceſſamment ſes leçons, m'eût accoutumé à penſer comme elle; je ſentois la vérité de ſes maximes; & je trouvois au fond de mon cœur tous ces mêmes ſentimens, qui étoient ſortis du ſien, & qu'elle avoit mis en ordre ſur le papier.

Pendant que nous menions ainſi une vie ſolitaire & appliquée, notre malheureuſe Patrie s'étoit vu déchirer intérieurement par les Diviſions Civiles. Mon Père, que j'appelle toujours de ce nom, (quoique

que j'ignoraſſe alors de qui j'avois reçu la vie ;) mon Père, à la tête d'une Troupe de Citoyens furieux, avoit allumé le feu de la diſcorde dans toutes les parties de l'Ile. Ils y avoient répandu les horreurs de la guerre, pendant pluſieurs années. Elle n'avoit fini que par un attentat qui ſurpaſſoit tous les autres, & auquel on n'a point encore donné de nom particulier dans aucun langage ; par cette raiſon, ſans doute, qu'il n'y en a point d'aſſez horrible pour le bien exprimer. Je parle de la mort infortunée du Roi Charles, notre légitime Souverain. Quoique notre retraite fût ſi profonde, que le bruit de la guerre n'étoit point venu juſqu'à nous, il nous fut impoſſible d'en ignorer la déteſtable cataſtrophe. Le cri du ſang de ce bon Roi s'éleva juſqu'au Ciel, & les gémiſſemens de tous les véritables Anglois pénétrérent juſqu'au fond de notre ſolitude. Ma Mère ſe fit informer de tout le détail de cette funeſte avanture. Elle vint me l'apprendre auſſi-tôt, & ſa Philoſo-

phie

phie ne put l'empêcher de verſer une abondance de larmes en commençant ce récit. Ecoutez, mon Fils, me dit-elle, écoutez un malheur qui n'eut jamais d'exemple. Le Roi eſt mort ſur un échaffaut, & c'eſt votre Père qui l'y a fait monter. O Dieu, ajouta-t-elle, ne proportionnez point vos châtimens à cet horrible crime, & ne les étendez pas du moins juſqu'à nous! Comme il ne m'étoit jamais rien arrivé qui m'eût cauſé le moindre trouble, & que j'avois toujours vu ma Mère auſſi tranquille que moi, ſes larmes, le deſordre avec lequel elle avoit commencé à parler, & le nom de Père que je n'avois jamais entendu prononcer, firent ſur moi une ſi forte impreſſion, que je tombai ſans connoiſſance. Etant revenu à moi, je demeurai les yeux ouverts à la regarder, comme ſi j'euſſe attendu d'elle la ſuite d'un exorde ſi extraordinaire. Elle me ſatisfit, en m'apprenant ſes avantures, ma naiſſance, le rang auquel mon Père s'étoit élevé, & tout ce

ce qu'elle venoit d'entendre elle-même de ceux qui lui avoient raconté les troubles d'Angleterre, & la fin tragique de notre malheureux Roi.

J'étois jeune encore, mais j'avois l'esprit avancé. Le récit de ma Mère avoit été vif & animé. Je me trouvai, lorsqu'elle eut fini, dans une espece de transport, qui m'empêcha durant quelque tems d'être attentif à ce qui se passoit auprès de moi. J'étois comme effrayé de tant d'images nouvelles, qui agissoient tout à la fois sur mon esprit. Ce n'est pas que je n'eusse lu, dans l'Histoire, des renversemens d'Etats, des troubles, & des guerres sanglantes; mais on n'est guères ému d'un évenement passé, qu'un Historien raconte froidement. Il me sembloit que j'eusse part à la Révolution présente, dans la personne de mon Père. Les mouvemens de la nature se trouvoient comme en opposition avec mes idées. Je me sentois porté à l'aimer, & à desirer de le voir; & dans le même tems, je le détestois, com-

comme un monstre qui s'étoit rendu coupable du plus noir de tous les crimes. La conduite, d'ailleurs, qu'il avoit tenue à l'égard de ma Mère, achevoit de me revolter contre lui. Tous mes sentimens étoient encore droits & naturels. Je n'avois de goût & d'admiration, que pour la Sagesse & la Vertu; je ne pouvois concevoir, qu'on pût s'écarter volontairement de l'une & de l'autre. Ainsi, je m'accoutumai à mépriser l'auteur de ma naissance, en commençant à le connoitre; & le doux nom de Père se lia tout d'un coup dans mon esprit à des idées d'aversion & de haine.

Je dois rendre néanmoins cette justice à ma Mère, qu'aussi-tôt qu'elle s'apperçut de mes dispositions, elle n'épargna rien pour les détruire. Mais les prémières impressions s'effacent difficilement dans le cœur d'un jeune-homme. Elle employa en-vain ces mêmes maximes, qu'elle m'avoit fait goûter par ses instructions. Il faut haïr le crime, me disoit-elle; mais

dans

dans la Société humaine, on eſt obligé quelquefois de le ſupporter. Cela eſt vrai, ſur-tout, à l'égard des perſonnes à qui l'on doit de la tendreſſe & du reſpect. Il n'eſt permis alors que de s'affliger, & de faire des vœux pour leur changement. Leurs deſordres ne nous autoriſent jamais à leur refuſer ce que la nature, ou d'autres devoirs, nous obligent à leur rendre. Elle me fit même connoître, que mon intérêt demandoit néceſſairement que je priſſe ces ſentimens pour mon Père; que je n'avois rien à eſperer que de lui; qu'elle tenoit de ſa liberalité, le bien médiocre qui nous faiſoit vivre; que la penſion dont elle jouïſſoit, n'étant attachée qu'à elle, je me trouverois dans une indigence abſolue après ſa mort; & qu'il faloit par conſéquent que j'euſſe recours à lui, pour l'intereſſer à mon établiſſement, & pour l'engager à me reconnoître en qualité de Fils. Quoique je compriſſe fort bien l'importance de toutes ces raiſons, elles ne purent changer le fond de mes

mes ſentimens. Pluſieurs années ſe paſſerent, ſans que rien fût capable de me faire ſortir de ma ſolitude, pour aller ſolliciter des avantages que je n'eſtimois point, & que je ne voulois pas tenir de la main d'un homme que j'avois de la repugnance à regarder comme mon Père. Je m'étois perſuadé, par mes lectures & par mes reflexions, que l'abondance n'eſt point néceſſaire à la felicité. La Vertu, diſois je, ne dépend point des biens de la Fortune ; & c'eſt la Vertu ſeule qui rend un honnête-homme heureux.

Ma Mère avoit là-deſſus, ſans doute, les mêmes ſentimens que moi; puiſque c'étoit, pour ainſi dire, avec ſon lait que j'avois ſucé les miens: mais elle y joignoit l'expérience du Monde, qui lui faiſoit conſidérer les choſes dans un point de vue plus juſte. Elle ſavoit que la foibleſſe & les beſoins du corps s'oppoſent continuellement à la tranquillité qui fait le bonheur de l'ame: que la Philoſophie, en calmant les paſſions, ne

ne rend point insensible aux nécessités de la Nature ; qu'il y a des extrémitez dans la mauvaise fortune, qui déconcertent le Sage, & qui lui font oublier ses principes : enfin, que s'il n'est point à souhaiter pour un homme vertueux, de se voir dans une abondance capable d'amollir ; il doit éviter, s'il le peut, une indigence excessive, qui abbat & qui décourage. Elle me répéta tant de fois ce raisonnement, & elle renouvella si efficacement ses instances, qu'elle me fit consentir à prendre le chemin de Londres, pour me présenter à mon Père.

Il étoit alors au sommet de la fortune. Tous ses ennemis avoient péri, ou disparu. Le Parlement n'étoit composé que de ses partisans, & les Emplois militaires remplis par ses créatures. Jamais Roi n'avoit vu son autorité mieux établie. Le Titre modeste de *Protecteur de la Republique Anglicane* sembloit assurer la durée de son pouvoir ; parce que le Peuple, qui est toujours la dupe des ap-

apparences, s'étoit laiſſé perſuader, qu'un homme ſi modéré n'avoit point d'autre motif que l'amour de la Patrie, ni d'autre vue que l'utilité publique. Il étoit affable, populaire, aimé de la plupart des Anglois, & reſpecté ou craint des Etrangers. Nous apprîmes à Londres tous ces changemens. Ma Mère, qui connoiſſoit de longue main ſon caractère, découvrit aiſément l'artifice de cette conduite; mais renfermant dans ſon cœur tous ſes ſentimens, elle s'imagina que ſon hypocriſie même nous pourroit être de quelque utilité. Il n'étoit pas croyable qu'il pût traiter ſes enfans avec dureté, tandis qu'il affectoit tant d'indulgence & d'affection à l'égard du Public. Elle lui fit demander une audience ſecrette, qu'elle n'eut pas de peine à obtenir. Nous fûmes introduits dans ſon Palais; & il parut ſeul, un moment après, dans le cabinet où nous étions à l'attendre.

Il reconnut ma Mère, malgré l'intervalle d'une abſence de pluſieurs

ſieurs années. Il l'aborda honnêtement, & il lui demanda quels ſervices il étoit capable de lui rendre. La vue d'un homme qu'elle avoit aimé autrefois juſqu'à lui ſacrifier toutes ſes eſpérances, la toucha tellement, qu'elle ne put retenir ſes larmes. Il en parut attendri, & il lui renouvella l'offre de ſes ſervices. Elle lui dit naturellement, que le Ciel avoit permis qu'elle eût mis heureuſement au monde un fruit de leurs amours; qu'elle avoit pris ſoin de l'élever juſqu'alors dans la retraite; qu'elle croyoit l'avoir rendu digne de n'être pas deſavoué d'un tel Père; & qu'elle prenoit la liberté de le lui préſenter ce jour-là, pour le faire entrer dans les avantages qu'il pouvoir tirer de l'honneur de lui appartenir. Ce diſcours le rendit rêveur pendant quelques momens. Son viſage parut enſuite ſe changer tout d'un coup. Il nous regarda d'un œil fièr & mépriſant. Non, dit-il à ma Mère, l'artifice eſt groſſier: rendez grace à ma bonté, qui m'empêche de punir votre effron-

te-

terie; & gardez-vous de répéter votre impoſture à perſonne, ſi vous ne voulez être traitée avec toute la rigueur que vous méritez. Il nous tourna le dos en finiſſant cette cruelle réponſe, & il nous laiſſa dans le trouble & la confuſion qu'il eſt aiſé de s'imaginer.

C'eſt vous qui l'avez voulu, dis-je à ma Mère; vous voyez ſi j'avois raiſon de réſiſter à vos inſtances, & de refuſer de vous ſuivre. Elle étoit demeurée dans un ſi profond accablement, qu'elle n'eut point la force de me répondre. Elle s'appuya ſur mon épaule pour ſortir de l'appartement, & nous gagnâmes la rue, ſans qu'elle eût pu prononcer une parole. Le hazard, ou ſon propre choix, nous fit paſſer devant le Palais de White-hall, qui étoit la place où le malheureux Roi Charles avoit perdu la tête ſur un échaffaut. Nous nous y arrêtâmes. Sa douleur s'y renouvella ſi amèrement, que ne pouvant ſe ſoutenir davantage, elle fut obligée de s'aſſeoir ſur un banc de pierre qui étoit le long de

la muraille. Elle y demeura longtems à gémir de l'horrible injuſtice des hommes, & de la rigueur de ſon ſort. J'entrois dans ſes plaintes. Ma haine ſe fortifioit contre l'auteur de nos peines; & quelque dénaturé que fût ce ſentiment, je ne ſentois point que ma raiſon le condamnât. Pendant que nous étions dans cette triſte occupation, *Fairfax*, l'intime confident de mon Père, paſſa vis-à-vis de nous pour entrer à White-hall. Il avoit vu ſi ſouvent ma Mère avant qu'elle eût quitté Londres, qu'il n'eut point de peine à ſe la remettre. Il parut ſurpris de la trouver dans une telle ſituation, & il eut l'honnêteté de s'arrêter pour lui faire un compliment civil. Sa triſteſſe étoit ſi viſible, qu'il s'en apperçut. Il la preſſa de lui en apprendre la cauſe; & comme on n'eſt guères capable de diſſimulation dans une grande douleur, elle lui ouvrit ſon cœur ſans réſerve. Il l'écouta attentivement; &, ſoit par compaſſion, ſoit par quelque vue politique qui regardât l'intérêt de ſon Maître, il lui

lui promit de s'employer avec tant de zèle, que nos affaires pourroient recevoir un heureux changement. Attendez-moi, nous dit-il; je retourne exprès chez Mylord Protecteur, & je vous prie d'espérer quelque chose de mes soins. Il nous quitta. Je pressai ma Mère de se retirer. Pourquoi, lui dis-je, nous exposer une seconde fois à la dureté d'un barbare, qui ne connoit pas même les tendresses du sang & de la nature? Il me fait grace, en refusant de me reconnoître pour son fils; il m'épargne la honte d'avoir un Père si criminel & si mépriſable. Elle ne se rendit point à mes desirs. Nous attendîmes le retour de Fairfaix. Il parut avec un air satisfait, qui nous fit bien augurer de son entrepriſe. Effectivement, il nous dit qu'il avoit eu assez de pouvoir sur l'esprit de son Maître, pour lui faire comprendre qu'il se deshonoroit en refusant de me reconnoître. Personne n'avoit ignoré le commerce qu'il avoit eu avec ma Mère; & sa groſſeſſe n'avoit pas été moins connue

de tout le monde, avant sa retraite. La vie qu'elle avoit menée depuis, la mettoit à couvert de toute sorte de soupçons. Desorte que Fairfax, qui étoit l'homme du monde le plus adroit, avoit pris mon Père par son foible, en lui faisant faire attention, que sa dureté pour moi alloit ruïner l'opinion qu'il s'étoit efforcé de donner jusqu'alors au Public de sa droiture & de sa bonté. Il nous pria donc de sa part, de retourner à son Hôtel. En allant, il nous apprit que ce qui avoit disposé si mal le Protecteur à notre égard, étoit une visite qu'il avoit reçue le matin, toute semblable à la nôtre. Une autre de ses Maîtresses, qui se nommoit *Mally Bridge*, l'étoit venu voir avec un fils à peu près de mon âge, qu'elle avoit eu de lui. Il l'avoit vue à regret, par la crainte où il étoit de donner une mauvaise idée de ses mœurs; & son embarras s'étoit augmenté, au renouvellement du même péril,

Faixfax nous fit entrer dans un appartement plus privé que celui où

où nous avions été introduits la prémière fois. Nous n'y fûmes pas longtems, sans voir paroître mon Père. Son visage étoit serein, & son accueil fut doux & honnête. Après avoir fait de courtes excuses à ma Mère sur ce qui s'étoit passé une heure auparavant, il l'assura que son estime pour elle s'étoit conservée toute entière, & qu'il étoit disposé à lui en donner des marques. Il se tourna ensuite vers moi, & m'appellant son cher fils, il me promit de penser à ma fortune, & de m'accorder son amitié. Je tenois pendant ce tems-là les yeux baissés, & je demeurois dans le silence. Mon cœur ne s'ouvroit point aux tendres sentimens de la Nature. Je me rappellois la mort du Roi Charles, & je m'imaginois voir le Bourreau qui s'étoit couvert de ce sang innocent. Je me remettois dans l'esprit toutes les peines que ma Mère avoit souffertes, & je songeois que je parlois à son Persécuteur. Je me souvenois de l'air insultant & dédaigneux, avec lequel il nous

avoit rejetté la prémière fois. Enfin, sa figure sembloit répondre à l'idée que je m'étois formée de lui ; je lui trouvois un air qui m'épouvantoit. Ma Mère me dit: Embrassez les genoux de votre Père, mon fils, & tâchez de vous rendre digne de sa bonté. Je ne fis pas le moindre mouvement pour l'embrasser. Ma Mère l'assura que j'étois timide ; il ne fit rien pour exciter ma hardiesse. Notre conversation ayant duré pendant quelques minutes, quoiqu'avec beaucoup de langueur, il reprit la parole, pour proposer à ma Mère un établissement fort avantageux, nous dit-il, pour elle & pour moi. J'ai fort à cœur, continua-t-il, les Colonies de la Jamaïque & de la Nouvelle Angleterre. Je vous laisse le choix de votre établissement dans l'une ou dans l'autre. Je vous y procurerai des biens & des honneurs qui surpasseront votre attente. J'ai besoin d'avoir dans ces lieux une personne de confiance, qui fasse ses intérêts des miens : vous êtes pro-

propres tous deux à me rendre ſervice, puiſque vous me touchez de ſi près; & vous recueillerez des avantages ſi certains, que vous pouvez déja compter ſur une fortune aſſurée. Fairfax entreprit de perſuader à ma Mère, que cette propoſition étoit une faveur extrême de Mylord Protecteur, & que la préférence qu'il nous accordoit ſur tant d'autres qui ſollicitoient une telle Commiſſion, marquoit bien ſa confiance & ſon affection pour nous. Vous ſerez honorés, ajouta-t-il, & vous deviendrez riches en peu d'années; au bout deſquelles vous reviendrez jouïr paiſiblement de vos richeſſes en Angleterre.

Ma Mère pénétra tout d'un coup le deſſein artificieux de ces offres. Mais, quelque éloignée qu'elle fût de les accepter, elle comprit qu'il y auroit du danger à les refuſer ouvertement. Il lui étoit aiſé de voir en effet, après ce qui nous étoit arrivé le même jour, que mon Père étoit incommodé de notre préſence, & que ſon unique vue

étoit de nous éloigner. Elle n'avoit point de goût, sans doute, pour le voyage de la Jamaïque. Quelle satisfaction une femme eût-elle pu se promettre à s'exiler ainsi volontairement avec un enfant de mon âge ? Mais il étoit à craindre de nous exposer à quelque chose de plus fâcheux, par un refus. Elle témoigna donc de la reconnoissance pour cette bonté, qui le faisoit penser si efficacement à nous. Il demeura persuadé par sa réponse, qu'elle donnoit dans toutes ses vues, & ne pouvant dissimuler son contentement, il lui fit des caresses qui étoient peut-être sincères, parce qu'elles étoient un effet de la joye qu'il avoit de nous avoir trompés. On ne parla plus que des préparatifs & du tems de notre départ. Il nous parut qu'il étoit dans le dessein de ne rien épargner, pour nous faire faire le voyage commodément. Le Ciel sait de quelle manière il eût exécuté ses promesses: mais celles de ma Mère étoient équivoques, & lorsqu'elle le remercioit de

de sa bonté, c'étoit en supposant qu'il nous en donneroit des marques plus conformes à notre inclination.

Nous le quittâmes, après lui avoir laissé notre adresse. Je n'avois pas ouvert la bouche dans cette conversation. Ma Mère m'en fit un reproche. Je lui découvris naturellement tout ce qui s'étoit passé dans mon cœur, & je lui marquai à mon tour la surprise où j'étois de l'avoir vu consentir si facilement à quitter l'Angleterre, pour courir après des richesses incertaines, dans un Pays inconnu. Elle m'expliqua les motifs qui l'avoient fait agir; & comme je n'en avois point d'autre pour condamner ce projet, que le mépris infini que je faisois des biens de la Fortune, elle me fit appercevoir dans la proposition de mon Père, tout ce qu'elle y avoit découvert elle-même, c'est-à-dire, son indifférence pour nous, & le dessein qu'il avoit de se défaire d'elle & de moi. Ma simplicité & mon défaut d'expérience ne m'avoient

pas permis de pénétrer si loin. Je sentis croître mon aversion. Voilà donc, lui dis-je, à quoi se réduit le nom & la qualité de Père. Partons pour l'Amérique, ajoutai-je; si c'est un lieu désert & inhabité, nous y vivrons loin des hommes. Je les abhorre, s'ils sont tous semblables à celui qui vient de me reconnoître pour son fils. Ma Mère s'efforçoit toujours de modérer ces mouvemens. Je me les reprochois quelquefois à moi-même, comme un excès du moins qui sembloit blesser la nature; mais je n'en étois pas le maître, & la suite des événemens ne fit que les augmenter.

Avant que de retourner à Hammersmith, & de prendre une dernière résolution sur notre conduite, ma Mère jugea à propos de faire une visite à une Dame de Londres, dont sa mauvaise fortune n'avoit pas refroidi l'amitié. Ce n'est pas qu'elle eût entretenu le moindre commerce avec elle depuis qu'elle s'étoit retirée à la campagne; mais connoissant son caractère,

tère, elle faisoit toujours le même fond sur sa fidélité. Cette bonne Amie se nommoit Madame *Riding*. Elle nous reçut avec beaucoup de joye : mais lorsque ma Mère lui eut fait la confidence de nos peines, & des desseins que mon Père avoit sur nous, elle pâlit, comme il arrive en apprenant les plus fâcheuses nouvelles. Je vous ai cru morte, dit-elle à ma Mère; & la satisfaction que j'ai eu de vous revoir, ne m'a pas permis de mêler d'abord rien de funeste à notre entretien. Mais ce que vous m'apprenez, m'oblige de changer de ton, pour vous donner de tristes lumières sur le sort qui vous attend. Vous êtes perdus, vous & votre fils, si vous prenez la moindre confiance aux promesses du Protecteur. Je vai vous apprendre une avanture si terrible, qu'elle suffit pour faire foi du péril où vous êtes, & pour vous servir d'exemple. Elle lui demanda ensuite, si elle n'avoit jamais connu *Mally Bridge*, qui avoit été aussi une des Maîtresses de mon Père.

Non, répondit ma Mère ; mais Fairfax m'a parlé d'elle : il m'a dit qu'elle avoit été aujourd'hui même chez Mylord Protecteur, avec le fils qu'elle a eu de lui. Fairfax vous a trompée, reprit Madame *Reding*. Je ne sai quelles ont été ses vues, en vous parlant de cette fille infortunée ; mais il y a quinze ans qu'elle n'est plus au monde. Je ne crois pas son fils non plus parmi les vivans. Ecoutez leur triste histoire.

Mally Bridge étoit une créature toute charmante, & du caractère du monde le plus aimable. Elle s'étoit laissé séduire par l'hypocrisie de Cromwell, dans le tems qu'il n'étoit encore que simple Orateur de la Chambre Basse du Parlement. Sa passion pour elle ne dura pas plus longtems, que celle qu'il a eue depuis pour vous. Elle fut abandonnée comme vous, pendant sa grossesse ; & elle traîna ensuite une vie obscure & languissante, avec le fruit de son malheureux amour. Le hazard me fit lier connoissance avec elle, trois

trois ou quatre ans après qu'il l'eut quittée. Il vous avoit déja traitée avec la même perfidie, & comme vous disparûtes presqu'aussi-tôt, on s'imagina que vous étiez morte du regret de vous voir méprisée, ou que vous aviez passé la mer pour vous retirer chez nos voisins. J'estimai Mally Bridge aussi-tôt que je la connus, & je vécus avec elle sur le pied d'une intime amie. Je la consolois, dans le chagrin qu'elle conservoit encore de sa disgrace. Je lui faisois espérer un meilleur sort, lorsque son fils seroit en état de paroître aux yeux de Cromwell, & de réveiller par sa présence les sentimens qu'il avoit eus pour elle. Le jeune Bridge (car elle n'avoit osé lui faire prendre le nom de son Père) étoit un enfant rempli de bonnes qualités. Elle l'aimoit avec la dernière tendresse. Elle goûta le projet de le présenter à son Père, qui ne pouvoit, sans être le plus barbare de tous les hommes, refuser son affection à un fils si aimable. Nous concertâmes ensemble de quels

moyens elle pourroit se servir pour l'amener à une entrevue particulière. Le plus court & le plus commode étoit de l'engager à venir chez elle-même ; & je crus avec raison, qu'il ne refuseroit pas une faveur si mince, à une personne qu'il avoit crue pendant quelque tems digne de son affection. Le jour fut marqué. Elle lui demanda cette grace par un Billet, qu'elle lui envoya dans un moment où elle s'étoit fait assurer qu'il n'étoit point occupé. Il ne tarda point à venir. Je m'étois rendue chez elle. Nous avions relevé les agrémens du petit Bridge, par une innocente parure. Je le vis arriver. Je me retirai dans le cabinet, d'où je pouvois prêter l'oreille à cette intéressante conversation. Elle le salua en silence, avec beaucoup de modestie; & faisant approcher son fils, qu'elle lui présenta avec une grace capable d'attendrir le cœur d'un barbare : Voilà le fruit de votre amour, lui dit-elle. Puisse-t-il être assez heureux pour plaire à son Père, après tant

de

de larmes & de soins qu'il a couté à sa malheureuse Mère! Je jugeai par sa lenteur à répondre, qu'une scène à laquelle il s'attendoit si peu, lui causoit quelque embarras. Il ignoroit entièrement que Mally Bridge eût un fils de lui; & la régularité de mœurs qu'il commençoit à affecter, lui faisoit craindre tout ce qui pourroit donner la moindre atteinte à sa réputation. Il prit son parti en homme consommé dans la Politique. Il assura Mally, qu'il étoit au desespoir d'avoir ignoré si longtems qu'elle eût ce cher gage de son amour. Il embrassa mille fois le Fils & la Mère. Il les entretint de la manière la plus tendre; & leur protestant qu'il ne se laissoit point de les voir, après une conversation de plus d'une heure, il proposa de se charger de la dépense & du soin de l'éducation d'un enfant, qu'il alloit aimer autant que ceux qu'il avoit eus de son Epouse, & pour l'établissement duquel il n'auroit pas moins de zèle & d'attention. Pour vous, dit-il

à la

à la Mère avec une tendreſſe contrefaite, je crains que vous n'ayez manqué de bien des choſes, depuis que j'ai eu le malheur de vous perdre de vue. Je veux, s'il eſt poſſible, vous faire oublier le paſſé; & je vous aſſure aujourd'hui, pour toute votre vie, de deux-cens livres ſterling de penſion. Quelque facile à perſuader que Mally Bridge eût toujours été, elle ſentoit de la répugnance à ſe ſéparer de ſon fils. Elle tâcha de s'en défendre, en répondant, que cet enfant étoit accoutumé à vivre avec elle; qu'elle n'avoit rien de plus cher que lui; qu'il ſeroit élevé avec plus de ſoin ſous ſes yeux, que dans une Ecole par des étrangers; qu'il étoit d'une délicateſſe extrême; & qu'il avoit encore beſoin de l'attention d'une Mère. Cromwell fut ſi preſſant, & la flata par tant d'eſpérances, qu'elle ſe rendit à la fin à ſes trompeuſes raiſons. Ils convinrent qu'il envoyeroit prendre le jeune Bridge deux jours après, & qu'il commenceroit auſſi de ce jour-là à payer les deux-cens livres

vres de penſion à la Mère. Il la quitta, après avoir encore embraſſé & elle & ſon fils.

J'avoue qu'il s'étoit contrefait avec tant d'art, que je fus embaraſſée ſur la réponſe que je devois faire à Mally, lorſqu'elle me demanda ce que je penſois de tout ce que j'avois entendu. Il peut être ſincère, lui dis-je; & ce ſeroit ſans doute un avantage infini pour vous, qu'il le fût: mais s'il ne l'eſt pas, vous êtes à plaindre, de vous être engagée ſi inconſidérément; & le petit Bridge l'eſt beaucoup auſſi. Elle me demanda ce que je croyois donc qu'elle dût faire, & s'il y avoit apparence que Cromwell fût aſſez dénaturé pour avoir conçu quelque deſſein cruel contre ſon fils. Je n'oſe former ce ſoupçon, reprisje; mais je vous conſeille du moins de vous informer ſoigneuſement du lieu où l'on ſe propoſe de le mettre, & de ne pas vous repoſer tout à fait ſur le zèle d'autrui. Les deux jours ſe paſſérent. Un homme de fort bonne mine vint

le

le matin du troisième, dans un carosse, avec un Billet de la main de Cromwell. Il apportoit à Mally Bridge une partie de la pension. J'étois chez elle. Je ne la quittai presque pas un seul moment, pendant ce tems d'allarme. Le Billet ne contenoit que quelques mots de civilités, avec une prière de remettre le petit Bridge entre les mains de l'Envoyé. Ce fut alors que les inquiétudes de la triste Mally redoublérent. Faloit-il livrer son fils à un Inconnu ? Devoit-elle appréhender quelque chose de la main d'un Père ? Sa situation étoit en effet si embarassante, que j'aurois voulu pouvoir me dispenser honnêtement de prendre part à ses résolutions par mon conseil. Elle me pressa de lui en donner un bon. Ne suivez, lui dis-je, que vos propres idées, pour vous épargner le chagrin d'avoir peut-être à accuser quelqu'un de vos peines. Cependant, si vous me consultez, je vous répondrai qu'il est trop tard pour rompre l'engagement que vous avez pris avec Cromwell. C'est

un

un homme à craindre. Qui sait s'il n'en viendroit point à la violence ? Seriez-vous en état de vous y opposer ? Le sort de votre fils, & le vôtre même, en deviendroient peut-être plus tristes, & le mal moins capable de remède. Non ; mais en remettant votre fils à l'Inconnu qui le demande, faisons-le suivre à vue d'œil par un domestique fidèle : nous serons informées par ce moyen de la demeure que son Père lui destine, & nous ne tarderons guères après cela à l'être de sa situation. Elle goûta cet avis, nous l'exécutâmes aussi-tôt. L'Envoyé de Cromwell reçut le petit Bridge. Nous l'accompagnâmes de nos larmes jusqu'à la portière du carosse. Cet aimable enfant, qui n'étoit point encore en état de craindre le péril pour lui-même, ne paroissoit sensible qu'aux pleurs de sa Mère.

Ce fut un de mes propres domestiques que j'envoyai à la suite du carosse. J'avois un garçon fidèle & entendu, à qui il suffisoit de

de dire deux mots, pour le mettre au fait d'une telle commiſſion. Nous attendîmes impatiemment ſon retour. Il revint deux heures après; & comme je ne lui avois rien caché du fond de cette affaire, pour l'intéreſſer davantage au ſuccès par ma confiance, il leva les yeux au Ciel en entrant dans la chambre où nous étions, pour nous faire comprendre qu'il nous apportoit de fâcheuſes nouvelles. Hâtez-vous de parler, lui dis-je, & ne nous effrayez point, ſi vous n'en avez de fortes raiſons. Oh! Madame, s'écria-t-il, ſi je n'ai rien à vous apprendre qui doive vous affrayer, je ſuis ſûr de vous cauſer du moins beaucoup de douleur & de compaſſion, n'en duſſiez-vous avoir qu'autant que j'en ai ſenti. Il nous raconta, les larmes aux yeux, qu'ayant ſuivi longtems le caroſſe, il l'avoit vu enfin s'arrêter dans une rue détournée; que le conducteur du petit Bridge étoit deſcendu avec cet enfant, & qu'ayant renvoyé le cocher, il étoit entré plus loin dans une maiſon;

son ; qu'il y avoit passé environ une demie heure ; qu'il avoit fait appeller ensuite un carosse de louage, & qu'il y étoit monté avec son innocente proye ; qu'il ne paroissoit pas qu'on lui eût fait aucun mal ; mais qu'au-lieu des habits propres & galans dont il étoit revétu en nous quittant, on l'avoit couvert de misérables haillons, tels qu'on les porte dans la dernière pauvreté ; que le carosse étoit allé de-là à l'autre extrémité de la ville, du côté de White-Chappel ; que le conducteur s'étoit encore défait de son cocher à quelques pas d'un Hôpital où l'on élève des enfans orphelins, par le secours des charités publiques ; qu'il y étoit entré ; & qu'en étant sorti seul, il n'y avoit point lieu de douter qu'il n'y eût laissé le jeune Bridge, pour y être élevé avec quantité d'autres petits malheureux de son âge ; qu'il n'avoit osé parler au Directeur de l'Hôpital, ni prendre les moindres informations sans nos ordres, de peur de se rendre coupable de quelque indiscrétion.

Mally

Mally Bridge étoit à demi morte, en écoutant ce récit. Quoique j'en fusse presque aussi touchée qu'elle, je la consolai en lui représentant qu'il n'y avoit rien à desespérer, puisque nous savions du moins ce que son fils étoit devenu ; qu'à la vérité, la barbarie de Cromwell alloit au-delà de ce que je m'étois imaginé ; mais que c'étoit un bonheur pour elle d'avoir eu cette occasion de le connoître, parce qu'il ne lui arriveroit plus d'être la dupe de ses artifices ; que n'ayant aucun sujet de s'imaginer que nous les eussions découverts, il nous seroit aisé sans doute d'en prévenir les suites, en retirant secrettement le petit Bridge de l'Hôpital ; qu'il n'étoit point à craindre qu'on refusât de le rendre, lorsqu'il seroit redemandé par sa propre Mère ; qu'il falloit néanmoins qu'elle remît à l'extrémité à le redemander sous ce titre, afin d'empêcher, s'il étoit possible, que Cromwell apprît jamais qu'il étoit retourné entre ses mains ; que je me chargeois de cette entreprise,

& que j'en croyois le succès assuré; que je lui promettois de le faire élever moi-même avec tant de secret & de soins, dans une Terre que j'ai en Dévonshire, qu'il seroit moralement impossible à Cromwell d'en avoir jamais la moindre connoissance; que si ce perfide avoit encore l'impudence de la venir voir, il faloit recevoir sa visite sans affectation, soit qu'il ignorât qu'elle eût retrouvé son fils, soit qu'il parût l'avoir appris; mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il eût l'effronterie de reparoître à ses yeux, s'il apprenoit en effet qu'elle eût découvert une si lâche & si infame tromperie.

Après m'être ainsi efforcée de la rassurer, je me préparai à partir effectivement pour exécuter mon projet. Je voulois finir son inquietude avant la nuit, & épargner au petit Bridge le desagrément de la passer à l'Hôpital. Mais, au moment que j'allois sortir, j'apperçus le carosse de Cromwell, qui s'avançoit vers la maison de Mally. Je ne doutai point que ce ne

fût

fût une visite, qu'il venoit lui rendre. Il avoit eu le tems d'être informé par son Agent, du succès de ses desseins; & il venoit sans doute pour observer les dispositions de la Mère, & pour obvier à tous ses soupçons. Je rentrai aussi tôt, & l'ayant prévenue sur cette fâcheuse scène qu'elle ne pouvoit éviter, je lui recommandai de se rendre maîtresse de toutes ses paroles & de tous ses sentimens. Je jugeai même à propos de ne pas m'éloigner d'elle, pour la fortifier par ma présence. Il entra d'un air aussi tranquille, que s'il n'eût eu à s'applaudir que de ses vertus. Je remarquai néanmoins qu'il parut surpris de me trouver-là. Il me connnoissoit. Comme son unique but étoit d'ensevelir ses desordres, il se garda bien de s'expliquer devant moi. Il me pria, après quelques momens d'une conversation indifférente, de trouver bon qu'il entretînt Mally en particulier. Je fus obligée de me retirer dans le cabinet. La crainte où j'étois qu'il ne lui arrachât son secret, &
qu'il

qu'il ne réuſſît de nouveau à la ſéduire, me fit prêter l'oreille avec une extrême attention. Il lui parla d'abord de ſon fils, comme d'un enfant admirable, pour lequel il avoit pris par inclination tous les ſentimens paternels. Il lui fit un plan fabuleux de la ſituation avantageuſe où il l'avoit placé, & lorsqu'il crut en avoir dit aſſez pour ſatisfaire la tendreſſe d'une Mère, il prit un ton radouci, pour lui faire comprendre, que, tout réſolu qu'il étoit de ne rien épargner dans la ſuite pour la fortune d'un fils ſi cher, l'état préſent de ſes affaires ne lui permettoit pas ſitôt de ſe reconnoître hautement pour ſon Père; qu'il faloit garder des ménagemens avec le Public; que ſon affection n'en ſeroit que plus vive, étant renfermée dans les bornes du ſecret; qu'il n'étoit pas même néceſſaire qu'elle vît ſouvent ſon fils; qu'il pourroit lui donner quelquefois cette ſatisfaction; & qu'elle devoit ſe repoſer pendant ce tems-là ſur la tendreſſe infinie qu'il avoit pour elle

& pour lui. Mally se fit assez de violence pour le remercier de sa bonté, & pour approuver toutes ses propositions. Il crut s'être ainsi assuré d'elle à peu de frais; & il la quitta, en riant sans doute de sa simplicité.

Est il possible, dis-je à cette excellente Fille en la rejoignant, que vous ayez eu la force de soutenir cet horrible tissu de malice & d'imposture! Je n'en aurois pas été capable, moi, qui vous en ai donné le conseil. J'aurois dévisagé un hypocrite, qui se joue impunément de la patience du Ciel, & de la droiture des hommes. Comment s'est-il pu faire, ajoutai-je, que vous ayez jamais eu quelque liaison de tendresse avec un homme d'un caractère si différent du vôtre? Hélas! les bons cœurs ne se rencontrent pas. Un honnête homme se trompera vingt fois dans le choix d'une femme; tandis que ce qu'il y a de plus aimable & de plus parfait dans notre sexe, est la proye d'un hypocrite, & d'un scélérat.

rat. Je fis faire réflexion à Mally que puiſque Cromwell étoit capable de pouſſer ſi loin l'artifice dans une affaire de cette nature, il ne faloit pas douter qu'il ne l'eût infiniment à cœur; & que ſa fureur par conſéquent ne fût extrême contre moi, s'il venoit à découvrir que j'euſſe aidé à faire manquer ſon deſſein. Ce n'eſt pas, lui dis-je, que je veuille relever le ſervice que je ſuis prête à vous rendre; mais vous trouverez bon, que, ſans relâcher rien de mon zèle, je prenne toutes les précautions que la ſageſſe demande. Si je réuſſis à tirer votre fils de l'Hôpital, il faut que vous vous priviez du plaiſir de le voir, juſqu'à ce que je l'aye fait tranſporter en Devonshire. Je paſſerai encore quelque tems à Londres après ſon départ, & j'affecterai de vous éviter, comme ſi j'étois mal avec vous. Je prendrai enſuite le chemin de ma Terre, & vous pourrez m'y venir joindre ſecrettement, quand vous le jugerez à propos. Elle ſe remit entièrement ſur

moi de toute sa conduite. Je l'embrassai tendrement pour lui dire adieu, jusqu'au tems de la revoir en province. Son cœur me parut si serré, que j'augurai mal de la conclusion de cette avanture. Je la quittai les larmes aux yeux, comme si j'eusse pressenti que c'étoit pour la dernière fois que je lui parlois.

Je me rendis aussi-tôt à l'Hôpital. J'y entrai, comme si la seule curiosité m'y eût conduite. Je demandai la liberté de voir les Enfans, & je caressai les plus aimables, pour arriver sans affectation au petit Bridge. Je le découvris enfin, dans un état qui me pénétra de pitié. J'allois le demander au Directeur; mais m'étant apperçue que cet homme, qui paroissoit fort grossier, m'avoit laissée seule au milieu de cette petite troupe, & qu'il n'y avoit que mon valet avec moi dans la salle, j'expliquai en deux mots à celui-ci, l'espérance que je formai sur le champ d'enlever le petit Bridge sans être apperçue. Je lui dis de le conduire

re vers la porte; & s'il la trouvoit ouverte, de sortir avec lui, pour le mettre dans le carosse qui m'attendoit. Je demeurai encore un moment, pour m'assurer qu'il s'étoit échapé sans obstacle; & ne voyant paroître personne, je pris aussi le chemin de la rue, d'où nous nous éloignâmes aussi tôt fort heureusement. Ces sortes de lieux étoient alors en si mauvais ordre, & les Enfans y étoient gardés avec si peu de soin, que la facilité que j'eus à réussir n'a rien de surprenant. Je retournai directement chez moi. La fin du jour approchoit. Je ne laissai point de faire partir l'enfant avant la nuit, avec le même valet qui l'avoit enlevé; & je donnai avis à sa Mère, par un Billet, de l'heureuse fin de mon entreprise.

Je demeurai quelques jours à Londres, sans le voir, comme j'en étois convenue avec elle; & lui ayant marqué par écrit le jour de mon départ, je me mis en chemin pour me rendre à ma Terre. Je m'attendois qu'elle ne tarderoit

point à me suivre. Mais à peine étois je depuis trois jours en Devonshire, que je reçus d'elle une Lettre, par laquelle elle m'apprenoit les plus funestes nouvelles. Cromwell avoit été informé de l'enlèvement de son fils, sans qu'elle pût me dire comment. Ne doutant point que le coup ne fût venu d'elle, il l'étoit allé trouver dans le prémier mouvement de sa colère; & loin de continuer à garder des ménagemens, il l'avoit menacée des derniers effets de sa haine, si elle refusoit de remettre son fils entre ses mains. Elle s'étoit défendue d'abord, en protestant qu'elle ignoroit ce qu'il étoit devenu; mais n'étant point assez ferme pour résister longtems à de telles instances, il avoit tiré d'elle l'aveu de tout ce qui s'étoit passé. Cette découverte l'avoit rendu furieux. Quoiqu'elle eût refusé constamment de lui dire de quel secours elle s'étoit servie, il m'avoit soupçonné d'avoir eu part à son entreprise. Il l'avoit quittée en renouvellant ses menaces; &,

par

par un attentat inouï dans un pays de liberté, il avoit laiſſé chez elle deux hommes armés pour la garder à vue, juſqu'à ce qu'il eût mis l'ordre qu'il ſouhaitoit dans cette affaire. Mally n'étoit point en état de ſe défendre de la violence. Elle demeuroit ſeule, avec une fille qui la ſervoit. Elle s'étoit ainſi trouvée captive dans ſa propre maiſon, ſans pouvoir avertir même les voiſins de l'indignité avec laquelle on la traitoit. Mais ce n'étoit que le prélude des horreurs qu'elle alloit eſſuyer. Les deux hommes, à la garde deſquels Cromwell l'avoit confiée, étoient des ſcélérats, qui ne paſſérent point la nuit dans la chambre d'une ſi jolie femme, ſans former ſur elle des deſſeins dignes d'eux, & de leur Maître. Ils la deshonorérent, elle & ſa ſervante; & craignant ſans doute, après une telle action, le reſſentiment de Cromwell même, qu'ils ne croyoient peut-être pas auſſi méchant qu'eux, ils diſparurent au matin, pour éviter la punition. Mally, deſeſpérée d'une

ſi horrible disgrace, prit le parti de ſe donner la mort. Elle eut encore aſſez de force d'eſprit pour m'écrire le détail de ſon avanture, avant d'exécuter ſa funeſte réſolution; & ſaiſiſſant le moment que ſa ſervante étoit allé porter ſa Lettre à la Poſte, elle finit ſes malheurs & ſa vie, en s'étranglant avec ſa ceinture.

Quoiqu'elle me marquât dans ſa Lettre que ſon deſſein étoit de mourir, je m'imaginai que l'affection qu'elle avoit pour ſon fils, l'attacheroit à la vie, malgré ſon deſeſpoir. Elle me le recommandoit d'une manière ſi tendre, que je ne pouvois me figurer qu'elle ſe réſolût à mourir ſans l'embraſſer du moins encore une fois. Je m'attendois tous les jours de la voir arriver: mais je ne vis que ſa ſervante, qui ſe rendit chez moi peu de tems après, & qui m'apprit les circonſtances tragiques, & les ſuites de la mort de ſa Maîtreſſe.

Le deſſein de Cromwell, en la faiſant garder à vue, avoit été d'empêcher qu'elle ne me fît ſavoir que notre

notre ſecret étoit venu à ſa connoiſſance. Il étoit allé chez moi après l'avoir quittée, dans l'eſpérance apparemment de me gagner par ſes promeſſes, ou de me tromper par ſes artifices. Mais ayant appris que j'étois partie depuis quelques jours pour la province, & s'étant aſſuré par diverſes informations que j'avois rompu depuis quelque tems tout commerce avec elle, il ceſſa de me ſoupçonner. Comme il étoit tard après ſes recherches, & qu'il ſe repoſoit ſur ſes deux Gardes, il remit à la voir au lendemain; deſorte qu'étant allé chez elle le matin, il arriva à ſa maiſon au moment que la ſervante y revenoit après avoir porté la Lettre de ſa Maîtreſſe à la Poſte. Cette fille, qui avoit eu ſa part à l'infortune, & qui n'ignoroit pas que Cromwell en étoit la prémière cauſe, ſe mit à pleurer amèrement à ſa vue. Ce ſpectacle le ſurprit. Il apprit d'elle ce qui s'étoit paſſé. Il feignit de l'apprendre avec douleur, & s'étant preſſé de monter à l'appartement

de Mally pour la consoler, il eut sans doute un véritable étonnement de la trouver morte. Il empêcha la servante de jetter des cris. Il s'efforça de la faire convenir, qu'il n'étoit point coupable d'un si malheureux évènement ; il lui persuada qu'il étoit de leur intérêt à l'un & l'autre, de le tenir caché ; & pour lui fermer plus efficacement la bouche, il lui fit présent d'une somme assez considérable pour une fille de cette sorte. Mally fut donc enterrée secrettement, & cette triste avanture n'a jamais été connue du Public. La servante, qui n'ignoroit pas la tendre amitié que j'avois pour sa Maîtresse, prit aussi-tôt le chemin de Devonshire, pour venir m'informer de son sort. Elle n'étoit point dans la confidence de ce qui regardoit le petit Bridge. Cependant, après avoir reconnu son caractère, qui me parut discret & fidèle, je jugeai qu'elle pourroit m'être utile pour élever cet enfant. Elle fut charmée d'avoir cette occasion de marquer la reconnoissan-

ce

ce qu'elle conservoit pour sa chère Maîtresse. Je la reçus au nombre de mes domestiques, & je lui remis son élève entre les mains. Dans l'opinion que le péril étoit passé, je l'aurois laissée avec lui dans ma Terre, & je serois retournée à Londres ; mais une Lettre que je reçus de ma famille, par laquelle on m'apprenoit que Cromwell m'étoit venu demander, & qu'il s'étoit informé curieusement du lieu où j'étois, me fit changer de sentiment. Il commençoit à se rendre si puissant, que je ne doutai point qu'étant en état de tout oser impunément, il ne réussît dans le projet de me perdre, s'il le formoit ; & je connoissois si bien son caractère, que j'étois assurée qu'il le formeroit, s'il avoit le moindre soupçon du service que je rendois au petit Bridge, & de la part que j'avois eue à la ruïne de ses desseins. Incertaine au dernier point après cette réflexion, j'aurois peut-être eu peine à me déterminer, si je ne me fusse souvenue que j'avois chez moi dequoi finir

toutes mes craintes. Ma maiſon de campagne eſt dans une ſituation extraordinaire. Elle eſt à l'extrémité de la province de Devonshire, qui eſt ſéparée de celle de Sommerſet par des montagnes d'une extrême hauteur, dont la plupart conſiſtent en un vaſte rocher, qui paroit être tout d'une pièce. Il y a néanmoins dans le fond d'une petite vallée qui m'appartient, diverſes ouvertures, qui donnent un accès ſouterrain juſqu'au centre de quelques-unes de ces montagnes ; deſorte que le lieu étant d'ailleurs inhabité, parce qu'il eſt ſtérile, il ſeroit difficile de trouver un endroit plus propre à ſervir d'aſyle contre la violence & la perſécution. Je réſolus de choiſir une de ces cavernes obſcures, pour y faire élever le petit Bridge. C'étoit un moyen de le mettre à couvert de toutes les recherches, & de prévenir moi-même ce que je pourrois appréhender de l'adreſſe de Cromwell à me faire obſerver, ou de la trahiſon de mes domeſtiqués. Je ne me défiois ni de la ſervante de

de Mally, ni du valet, qui m'avoit servi fidèlement jusqu'alors. Je ne m'ouvris qu'à eux de mon dessein, & les ayant trouvé disposés à le suivre, j'ordonnai à *James* (c'étoit le nom de mon valet) de porter secrettement dans la partie la plus retirée de cette solitude, toutes les commodités qui pouvoient la rendre habitable. Il eut l'industrie d'y former en cinq ou six jours une petite chambre, où le nécessaire du moins ne manquoit pas. J'eus la curiosité de la voir, & j'en fus si satisfaite, que n'ayant jamais trouvé beaucoup d'agrément dans la société des hommes, il ne tint presque à rien que je ne prisse le parti de m'y renfermer aussi, & de me charger moi-même de l'éducation du petit Bridge. Cependant, comme il ne m'eût pas été facile d'y être avec autant de secret que j'en espérois pour cet Enfant & sa Gouvernante, je les mis tous deux pendant la nuit en possession de leur domicile, & je laissai James dans ma maison, pour les visiter de tems

en tems, & leur porter les provisions néceſſaires à la vie. Je me trouvai l'eſprit fort en repos après cet arrangement, & je repris tranquillement le chemin de Londres.

Connoiſſant, comme je faiſois, l'eſprit ardent & vindicatif de Cromwell, j'étois bien perſuadée qu'il auroit les yeux ſur mes démarches, du moins par ſes Agens & ſes Emiſſaires. J'aurois ceſſé de craindre après la mort de Mally Bridge, ſi j'euſſe eu affaire à tout autre qu'à lui. Sa haine devoit être enſevelie avec cette malheureuſe fille, & ſon hypocriſie ſembloit n'avoir plus rien de ce côté-là qui dût l'allarmer. Mais je ſavois trop bien de quoi il étoit capable, pour m'endormir ſur de fauſſes apparences. J'avois pénétré dès ce tems-là ſon caractère. Incapable de retour & de réconciliation, il ſuffit d'avoir eu une fois le malheur de lui être oppoſé, ou de lui déplaire, pour être éternellement l'objet de ſa haine. Tous ſes mouvemens ſont des paſſions violentes, dont l'effet eſt d'autant plus dan-

dangereux, que son adresse est extrême à les déguiser. Je vécus donc dans une grande réserve. J'affectai même de paroître ignorer l'infortune de Mally. Il chercha l'occasion de me voir, & l'ayant eu plus d'une fois, je le vis attentif à observer mes yeux & ma contenance; mais il me trouva toujours en garde contre ses regards & ses questions captieuses. Je crus que pour la défense de l'innocence, il m'étoit permis d'employer la dissimulation; c'est-à-dire, les mêmes armes par lesquelles il cherchoit à l'opprimer.

Quelques années se passérent, pendant lesquelles il me parut entièrement revenu de ses soupçons. J'allois de tems en tems à ma Terre. Je voyois croître avec plaisir le petit Bridge. Quoique sa Gouvernante ne fût pas capable de lui donner les instructions qui forment l'esprit d'un jeune-homme, elle le mit du moins en état de les recevoir d'un autre, en lui apprenant de bonne heure à lire & à écrire. Je lui trouvai beaucoup de génie na-

naturel. Il conçut du goût pour la lecture. La solitude continuelle où il étoit l'ayant rendu sérieux & recueilli, il lit, avec le seul secours de ses livres & de ses réflexions, des progrès surprenans dans quantité de connoissances utiles. Il parut surpris, lorsque sa raison eut commencé à se former, de se voir confiné dans une affreuse caverne, loin du commerce & de la demeure des autres hommes. Il lui restoit un souvenir confus de ce qu'il avoit vu dans sa plus tendre enfance; & connoissant d'ailleurs par ses lectures, que le Monde étoit peuplé d'habitans qui lui ressembloient, il demandoit souvent à sa Gouvernante & à moi, pourquoi nous le retenions dans un genre de vie si étrange. Je lui répondois, que nous ne l'y tiendrions pas toujours; qu'il nous sauroit bon gré de l'y avoir retenu, lorsque je lui en apprendrois un jour les raisons; & qu'elles étoient si fortes, qu'il faloit encore s'y soumettre pendant quelque tems. Sa douceur naturelle, & l'habitude qu'il

qu'il avoit formée de vivre solitairement, lui faisoient souffrir cette contrainte avec patience. Cependant, lorsque je le crus assez fort pour se passer du secours de sa Gouvernante, & assez raisonnable pour cacher la manière dont il avoit été élevé, je résolus de le mettre dans un Collège, & de lui faire prendre des instructions régulières. Je l'envoyai au célèbre Collège d'Eaton, après lui avoir fait entendre qu'il avoit des ennemis redoutables; & que s'il s'aimoit lui-même, il ne devoit parler à personne de son séjour dans la caverne, parce que sa vie dépendoit de ce secret. Effectivement, une avanture si extraordinaire ne pouvoit être connue, sans donner lieu à des réflexions qui serviroient à la faire divulguer. Cromwell devenoit plus puissant de jour en jour. Ses ambitieux desseins commençoient à éclorre. Son hypocrisie étoit plus affectée que jamais; & quoique je ne fusse point absolument certaine qu'il en voulût à la vie du jeune Bridge s'il venoit à le

le découvrir, c'étoit assez de connoître ce caractère inflexible, pour être assurée qu'il n'auroit jamais des sentimens de Père pour un enfant qu'il avoit voulu perdre.

Nos troubles domestiques, & le renversement du Roi Charles ayant suivi de près, Cromwel se vit en peu de tems au faîte de la Grandeur. Ce pouvoir absolu dont il se mit en possession, ne lui fit rien changer a son extérieur composé. Il entreprit de se faire passer pour le Réformateur de la Religion, des Mœurs, & de l'Etat. J'avois espéré d'abord, de voir arriver le contraire; c'est-à-dire, que n'ayant plus rien à ménager après le succès de tous ses desseins, il lèveroit le masque pour suivre ouvertement ses inclinations déréglées. J'avois même formé sur ce changement quelques espérances favorables pour le jeune Bridge. Mais je compris, qu'une si damnable & si constante hypocrisie nous fermoit toute ressource. Je ne pensai plus qu'à procurer par mes propres soins un honnête établissement

ment à ce malheureux jeune-homme, pour m'acquitter en Amie fidèle de ce que je croyois devoir à la mémoire de sa Mère. Je le rappellai du Collège d'Eaton, après qu'il y eut passé quelques années; & le trouvant assez formé pour ne lui plus faire un mystère de sa naissance & de l'état de sa fortune, je lui découvris tous ses malheurs, qu'il avoit ignoré jusqu'alors. L'effet que cette connoissance produisit sur lui, fut extrêmement contraire à mon attente. Il me demanda d'abord quelque tems pour réfléchir sur ce qu'il avoit entendu; & m'étant revenu trouver après deux jours de réflexions, il me pria de lui raconter de nouveau toutes les circonstances de la mort de sa Mère. Dans le fond, me dit-il lorsque je l'eus satisfait, je ne vois rien dans votre récit qui puisse être une preuve que mon Père ait souhaité ma mort, & qu'il ait contribué à celle de ma Mère. Il vouloit ménager sa réputation, en me faisant élever à l'Hôpital. Peut-

être

être se proposoit-il de m'en tirer dans la suite, & de faire quelque chose pour ma fortune. Pour ce qui regarde ma Mère, il n'est pas croyable qu'il ait eu part aux crimes des deux scélérats à la garde desquels il l'avoit laissée, ni qu'il les eût employés s'il les eût cru capables de cette infamie. Je ne puis donc m'imaginer, ajouta-t-il, que mon Père me haïsse, ni qu'il ait des desseins contre ma vie. Je veux le voir, & lui déclarer que je suis son fils. Je lui promettrai de tenir ma naissance cachée, si ses affaires ne lui permettent point de me reconnoître; mais je ne me persuaderai jamais qu'il puisse se croire offensé des respects d'un fils, ni qu'il refuse de m'accorder dequoi vivre, & dequoi m'employer d'une manière convenable à l'honneur que j'ai de lui appartenir. En un mot, Bridge avoit de l'ambition. La qualité de fils d'un homme tel que Cromwell l'avoit aveuglé; & son peu d'expérience ne lui permettant point d'appercevoir le danger, il résolut d'aller à Lon-

Londres, malgré tous mes avertissemens & mes conseils. Je fis mille efforts, pendant huit jours, pour lui faire perdre cette pensée: son obstination lui fit compter pour rien toutes mes craintes.

Je plaignis son sort; car je prévis tous les malheurs qui le menaçoient. Je ne le vis partir qu'avec larmes. Je lui donnai James pour l'accompagner; & je le fis souvenir en le quittant, que c'étoit contre mes desirs, & mes sentimens, qu'il alloit s'exposer au péril. Je lui avois offert de lui tenir moi-même compagnie. Je lui aurois procuré du moins quelque Protecteur puissant, qui lui auroit rendu les accès plus faciles; & Cromwell auroit peut être eu honte de se porter à la violence contre son fils, s'il eût eu quelque témoin de ses démarches. Mais c'étoit en cela même que Bridge s'écartoit de mes idées. Le principal fond de ses espérances étoit le secret avec lequel il prétendoit se présenter à son Père. Ma présence le touchera infailliblement, di-

disoit-il ; & il ne fera point difficulté de se rendre aux mouvemens de la Nature, lorsque je l'assurerai de ma discrétion, & qu'il verra qu'il ne sauroit courir de risque à les suivre. Enfin Bridge partit, & me laissa dans une inquiétude, dont je ne sortis huit jours après, que pour passer à des sentimens beaucoup plus tristes. Ce fut James qui m'apporta la nouvelle de son mauvais sort. Malgré l'obscurité de sa relation, il m'en apprit assez pour me rendre presque certaine que Bridge n'a point eu une plus heureuse fin que sa Mère. A peine fut-il arrivé à Londres, que son impatience le fit aller chez son Père. Il demande d'être introduit sans ménagement. James l'avoit suivi jusqu'à la porte. Il l'en vit sortir au milieu de cinq ou six Gardes, qui le conduisirent dans une des plus étroites prisons de la ville. Personne n'a su de quelle manière il y a été traité, tant la crainte qu'on a de Cromwell inspire de fidélité & de discrétion à ses Satellites. James se présenta

senta quantité de fois à la porte de sa prison ; mais il n'obtint ni la liberté de lui parler, ni même aucun éclarcissement positif sur son sort. Il se hâta de venir m'en informer. Je fus saisie mortellement de cette nouvelle, & je volai à Londres, pour y être de quelque secours au malheureux fils de ma pauvre Amie. Je me transportai aussi-tôt à sa prison. Je parlai aux Concierges, que je tâchai de fléchir par mes prières, & par l'offre de mes présens ; non pour obtenir sa liberté, ou la satisfaction de le voir ; mais pour être instruite au moins du lieu & de l'état où il étoit. Je perdis absolument mes peines. Je tirai pour unique réponse de ces barbares, qu'il ne leur étoit point permis de révéler les ordres de leur Maître, ni la sentence des Prisonniers. Je suis persuadée que celle de l'infortuné Bridge a été cruelle. J'en ai des preuves trop certaines, dans la connoissance que j'ai du cœur impitoyable de son Père. Voilà les chemins par lesquels ce Tyran va à la gloire. Après avoir

versé

verſé le ſang de ſon Roi, pour ſatisfaire ſon ambition, il pouvoit bien répandre celui de ſon fils, pour aſſurer l'opinion de ſa continence, & de la ſainteté de ſes mœurs.

Craignez donc ſa cruauté & ſes artifices, reprit Madame Riding, après avoir achevé ſon récit. Je ne vous ai raconté cette hiſtoire, que pour vous faire appercevoir dans le malheur d'autrui, le péril où vous êtes. Je conçois, ajouta-t-elle, quel a été le deſſein de Fairfax, en vous parlant de Mally Bridge & de ſon fils comme de deux perſonnes vivantes; & en vous diſant que Cromwell a reçu ce matin leur viſite. C'étoit ſans doute pour s'aſſurer que vous n'aviez nulle connoiſſance de leur ſort, & qu'il en auroit par conſéquent plus de facilité à vous tromper. Je pénètre de-même pourquoi Cromwell, en refuſant de reconnoître votre fils dans la prémière audience, s'eſt contenté de vous défendre, ſous de rigoureuſes peines, de vous vanter de l'avoir eu de lui. Comptez que vous

vous ne feriez point fortie de son Hôtel, s'il eût cru pouvoir vous faire arrêter sans éclat. Mais craignant apparemment que le bruit d'une femme & d'un jeune-homme arrêtés de cette sorte, ne servît à faire découvrir ce qu'il a tant à cœur de cacher, il a pris le parti de se défaire de vous par des voies plus propres à ses desseins. Croyez-vous que ce soit le hazard qui ait conduit Fairfax un moment après sur vos pas? Il est visible qu'il vous suivoit par ordre de Cromwell, après avoir concerté avec lui le discours qu'il vous a tenu. C'est un mouvement du Ciel qui vous a conduit chez moi, pour recevoir les importantes lumières que je viens de vous donner. Profitez-en aussi heureusement que je le souhaite; & tâchez, s'il est possible, de ne point me commettre.

Un service de cette importance valoit bien les vifs remercimens que ma Mère en fit à Madame Riding. Vous êtes notre Génie tutélaire, lui répondit-elle. Je vois toute la profondeur du précipice; nous

étions sur le bord ; & j'avoue que c'est par mon imprudence que nous y allions tomber. Mais après nous avoir fait connoître le péril, il faut encore que votre amitié nous le fasse éviter. Notre salut sera votre ouvrage. Mon Dieu ! ajouta-t-elle dans le saisissement que tant de craintes lui causoient, est-ce-là le fruit de l'innocence avec laquelle j'ai vécu depuis quinze ans ? Et si mes anciennes fautes méritent encore d'être punies avec cette rigueur, que vous a fait du moins mon malheureux fils ? Pour moi, qui ne trouvois en effet rien que de vertueux dans mes idées & mes sentimens, je ne pouvois comprendre qu'un homme pût être aussi méchant qu'on me représentoit mon Père. Je repassois avec attention ce que je venois d'entendre ; je le joignois à tout ce que j'avois appris auparavant ; & je me demandois pourquoi l'on nous recommande si instamment l'amour & la pratique de la Vertu, puisqu'il y a si peu à gagner avec elle, & que toutes les faveurs

veurs de la Fortune ſont réſervées pour le Crime? Enfin, ma Mère ayant prié Madame Riding de nous ouvrir quelque voie de ſalut, cette Amie zèlée nous dit naturellement, qu'elle ne voyoit nulle ſureté pour nous à refuſer la propoſition de mon Père, & qu'elle en voyoit encore moins à l'accepter; qu'il lui paroiſſoit que le ſeul moyen de conſervation qui nous reſtât, étoit de quitter le Royaume, ou de nous procurer une retraite ſi impénétrable, qu'elle pût nous dérober à nos perſécuteurs; que l'une & l'autre de ces deux voies avoient encore leurs difficultés, parce qu'il ne faloit point douter que nous ne fuſſions obſervés; mais qu'il falloit attendre quelque choſe du ſecours du Ciel, qui n'abandonne jamais entièrement l'innocence. Je pris la parole. Quelle retraite plus ſure pouvons-nous chercher, dis-je à Madame Riding, que cette grotte écartée où vous avez eu la généroſité de faire élever mon frère? Je me ſens de l'inclination pour une telle demeure. J'y paſſerai toute

ma vie ; car si tous les hommes sont faits comme mon Père, il n'y a point de solitude si obscure que je ne préfère au commerce de cette misérable race. Ma Mère goûta tout d'un coup cette pensée; c'étoit un moyen court d'éviter le plus pressant de tous les périls. Elle en fit sérieusement la proposition à Madame Riding. L'accord fut conclu en un instant; & de peur de nous exposer par le moindre délai, nous prîmes la résolution de ne pas différer un moment à l'exécuter. Madame Riding nous conseilla elle même de ne pas retourner à Hammersmith. Elle nous promit de prendre soin de nos meubles, & de les faire mettre en sureté par des personnes fidèles. Elle nous donna James, qui nous fit trouver sur le champ une voiture, & qui prit avec nous le chemin de Devonshire. Nous y arrivâmes heureusement. James nous conduisit droit à la caverne, sans nous être laissés voir de personne. Nous y entrâmes avec une espèce d'horreur, car la disposition naturelle du lieu ne pouvoit man-

manquer de nous en inſpirer : mais je ſentois encore plus de joie de me voir à couvert non ſeulement de tous les traits de la haine de mon Père, mais des regards même du reſte des hommes. Je commençai à les regarder comme autant de perſécuteurs & d'ennemis. Nous règlâmes avec James le tems qu'il prendroit pour nous rendre ſes ſervices, & pour nous apporter notre nourriture. Il employa les prémiers jours à meubler aſſez proprement notre chambre, & à nous procurer toutes les commodités que la maiſon de Madame Riding pouvoit nous fournir. Il les tranſportoit pendant la nuit. La plus abondante de nos proviſions fut celle de bougies & de livres. Le Soleil ne pénétroit jamais dans notre demeure : nous avions beſoin d'être éclairés continuellement par la lumière d'une bougie.

Graces à un reſte de bonne fortune, dis-je à ma Mère, la Terre nous ouvre ſon ſein, pour nous dérober à la malignité des hommes. Son affliction étoit plus vi-

ve que la mienne. Elle me répondit : Hélas ! quand me l'ouvrira-t-elle, pour me recevoir dans mon dernier asyle ! Il manque quelque chose à la faveur qu'elle nous fait. Elle nous a ouvert son sein : que ne le fermoit-elle au même moment, pour nous servir de tombeau ! J'entrepris de la consoler. Ce n'est pas la vie, lui dis-je, qu'il faut haïr, je l'ai appris de vous-même : ce ne sont que les misères auxquelles elle nous expose. La condition des hommes ne seroit point à plaindre, s'ils savoient tirer parti de tout ce qui peut être utile à leur félicité. Ils se rendent malheureux volontairement, par leurs injustices mutuelles, leurs jalousies, leurs haines, & tous les autres mouvemens dérèglés de leur ame. Supposez des hommes sans passions sur la Terre, vous aurez une Société de personnes heureuses. A quoi tient-il donc que nous ne puissions l'être ici, nous qui n'y trouverons nul obstacle, & qui pourrons employer sans cesse les moyens simples & innocens que

que la Nature nous offre pour le devenir? La considération des principes éternels de la Vérité & de la Vertu, nos réflexions, le plaisir de les écrire ou de nous les communiquer, n'est-ce pas-là une source de bonheur que nous portons avec nous-mêmes, & qui ne dépend ni des hommes que nous avons quittés, ni de la Fortune dont nous n'appréhendons point ici les caprices? L'obscurité même de notre demeure peut aider à la tranquillité de notre ame. Notre imagination n'aura rien de tumultueux à se représenter. Nous n'aurons point à craindre les mouvemens involontaires qu'excite la présence des objets, puisque nous n'appercevrons rien dans nos épaisses ténèbres; & nous saurons nous rendre assez maîtres de nous-mêmes, pour ne pas former volontairement d'inutiles desirs. Ces seules idées me font goûter déja par avance une partie du bonheur que j'espère. Je suis persuadé, ajoutai-je, que ma chère Mère trouvera bien d'autres ressources

dans sa sagesse & dans sa vertu, elle de qui je tiens cette légère portion de l'une & de l'autre, qui va me faire trouver tant de douceur dans la solitude.

Ma Mère parut écouter ce discours avec plaisir. Elle me répondit, qu'elle sentoit une vive joie de me voir entrer ainsi dans ses idées, & répondre si fidèlement à ses espérances. Je n'avois fait que répéter, effectivement, ce que je lui avois entendu dire mille fois à Hammersmith. Mais elle me fit considérer, que sa situation & la mienne étoient tout-à-fait différentes. Je pense comme vous, me dit-elle; j'ai les mêmes notions de bonheur & de sagesse; je regarde de même œil les folles agitations des hommes, & les obstacles qu'ils mettent volontairement à leur repos. Le trouble continuel de leur cœur est leur propre ouvrage; la Nature ne les a pas fait pour être malheureux; ils se plaignent d'elle injustement. Que ne suivent-ils son innocente direction? Elle les mettroit dans une voie simple, qu'il

qu'il leur seroit doux & aisé de suivre toujours, & qu'ils suivroient sans s'égarer. Cependant il faut confesser, que s'il est facile de mener une vie tranquille & heureuse en suivant la Nature, c'est lorsqu'elle n'a point encore été altérée par les passions. Cette réflexion, ajouta-t-elle, me regarde; & elle vous fera appercevoir la différence qui est réellement entre vous & moi. Vous êtes jeune; vous avez été élevé dans le repos d'une profonde solitude; votre cœur n'a jamais senti de violente passion, & votre cerveau n'a jamais reçu de traces qui ayent pu faire une impression trop forte sur votre ame. Ainsi les principes de l'innocence naturelle subsistant encore chez vous dans leur intégrité, tous vos desirs sont droits, & vous ne sentez rien dans vous-même qui s'oppose à leur exécution. Ajoutez le soin que j'ai pris de vous inspirer de bonne heure les plus saines idées de la Vertu, & de fortifier ainsi la Nature par le secours de l'Education. Si le bonheur & la

paix étoient difficiles à acquérir à un cœur comme le vôtre, ce seroit alors qu'il faudroit les regarder comme des chimères & des impossibilités.

Voyez maintenant, combien je suis éloignée de trouver dans moi-même de si favorables dispositions. J'ai été pendant longtems la proie de mille passions animées, j'ai suivi le torrent du Monde, & de ses maximes les plus corrompues. Ce fut un coup de desespoir, plutôt qu'une résolution délibérée, qui me conduisit à Hammersmith; & si j'y formai presqu'aussitôt le plan d'une vie plus règlée, ce fut moins par un panchant naturel, que par l'effet d'une heureuse nécessité. Je fis réflexion, que n'ayant plus rien à attendre du Monde, il faloit me former de nouveaux goûts, & chercher ailleurs les plaisirs qu'il me refusoit. Le Ciel me fit luire un rayon de sa lumière; je vis clair au fond de mon cœur; j'y découvris quelques vestiges de ces mêmes biens que vous possédez, des restes de droiture & de goût pour

pour la Vertu & la Vérité ; mais des restes si foibles & si défigurés, qu'en comparant ce qu'ils étoient avec ce qu'ils avoient dû être, je m'affligeai vivement d'avoir laissé corrompre de si riches présens de la Nature. Je reconnus donc mes pertes, & je résolus de les réparer. Mais quelle entreprise ! & combien de peines ne sentis-je pas qu'elle m'alloit couter ! Que de combats contre une multitude de vicieuses inclinations, qu'un long oubli de moi-même avoit laissé naître, & qui avoient répandu dans toutes les parties de mon ame leur pernicieuse semence ! Que de lectures ! que de réflexions ! que d'assiduïtés ! Et après tant d'efforts renouvellés sans cesse, & soutenus constamment, que de difficultés à obtenir une imparfaite victoire ! Cependant, je me flatois de l'avoir obtenue. J'avois acquis assez de Philosophie, non seulement pour y trouver le remède de mes miseres passées ; mais assez, comme je m'imaginois, pour fournir à tous les besoins de l'avenir. Mes

jours se passoient à Hammersmith, vous savez avec quelle tranquillité. Hélas ! j'étois heureuse, si elle eût duré toujours. Mais je confesse que nos derniers malheurs m'ont fait perdre quelque chose de ma constance. Je ne trouve point dans mon cœur cette paix, que je vois règner dans le vôtre. Le souvenir du passé se renouvelle à chaque instant dans ma mémoire ; & si j'ai peut-être assez de force pour le supporter encore comme j'ai fait depuis quinze ans, je crains d'en manquer lorsqu'il se joint au sentiment de mes nouvelles peines. Ainsi, je souhaite la mort avec raison ; non que je haïsse la vie, qui est un présent du Ciel ; mais parce que j'appréhende que tant de douleurs qui vont y être attachées, ne me la rendent insupportable.

Elles diminueront, repris-je, & vous les verrez s'évanouïr peu à peu. Au contraire, la Sagesse & la Vertu croissent incessamment. Il me semble par cette raison, ajoutai-je, qu'une ame sage & ver-

vertueuse ne sauroit être long-tems malheureuse. Elle a deux ressources infaillibles ; la nature des peines, qui est de s'affoiblir insensiblement d'elles-mêmes ; & celle des remèdes de la Sagesse, dont la force & l'efficacité s'augmentent à tout moment. D'ailleurs, si la tendresse & la compassion d'un fils ont quelque douceur pour le cœur d'une Mère, je ne serai pas tout-à-fait inutile à votre consolation. J'ai un Père, mais c'est un cruel. Toute l'affection que je lui devois, se réunit à celle que j'ai pour vous. Quelles peines pourrez-vous sentir, que je ne partage avec toute l'ardeur & la tendresse de mon ame?

Malgré la force de son esprit, & mes consolations continuelles, ma chère Mère ne fit que traîner pendant quelques années une vie triste & languissante. Madame Riding vint exprès dans sa Terre pour nous voir, & trouvant son Amie extrêmement changée, elle la pria de sortir de notre caverne, pour se remettre en prenant l'air au de-

hors. Elle ne put l'y faire consentir. Il n'y a pas d'apparence, répondit-elle, que je couruſſe à préſent beaucoup de riſque à paroître, j'en conviens ; car il n'eſt pas croyable que Cromwell penſe encore à me faire chercher. Mais quelle raiſon aurois-je de retourner au jour ? Je n'y ai nulle douceur à eſpérer. Il faudra faire de nouvelles connoiſſances, & mener une vie pour laquelle je n'ai point d'inclination ; ou ſi j'y vai pour fuir encore le commerce des hommes, je n'y réuſſirai jamais auſſi facilement que dans cette grotte obſcure. Je trouve ici les ſeules choſes que j'aime, continua-t-elle en s'adreſſant à Madame Riding ; la préſence de mon fils, des livres, mes réflexions, & le plaiſir de vous entretenir quelquefois. Si j'ai quelque choſe de plus à deſirer, je ſuis trop mal avec la Fortune pour l'obtenir. Laiſſez-moi donc finir ici ma vie. Je ſuis déja à demi enſevelie ; j'en aurai moins de chemin à faire juſqu'à mon tombeau. Madame Riding combattit inutilement

ſa

sa résolution. Pour moi, qui connoissois ses principes, je n'entrepris point de lui faire rien changer à ses idées. Je me contentai de lui rendre, jusqu'à la fin de sa vie, tous les devoirs d'un fils tendre & respectueux. Sa mort arriva deux ans après. Elle me renouvella ses instructions, en mourant. C'est le seul bien, me dit-elle un moment avant que d'expirer, qu'il m'est permis de vous laisser pour héritage; mais vous êtes assez riche, si vous ne perdez jamais l'amour que j'ai tâché de vous inspirer pour la Vertu. Ne regrettez point la fortune, que votre naissance sembloit vous promettre; plaignez seulement la dureté de votre Père, qui vous en prive injustement. Ce qui fait son crime, a causé votre bonheur & le mien; car je vois à votre tranquillité, que vous êtes heureux; & malgré l'abattement où vous m'avez vue depuis notre dernière infortune, je vous assure qu'il n'y a point de lieu au monde où j'eusse pu trouver plus de satisfaction que dans cette caverne. Adieu, ajou-

ta-

ta-t-elle d'une voix mourante. Je veux être enterrée ici. N'en sortez qu'après la mort de votre Père. Elle expira. Je n'avois que James avec moi ; il me prêta ses mains pour l'ensevelir. Je lui fis ouvrir une fosse dans la chambre même où nous faisions notre demeure, pour continuer à vivre auprès d'elle, & à l'avoir en quelque sorte pour témoin de toutes mes actions & de tous mes sentimens. Je renvoyai James, avec ordre de marquer cette triste nouvelle à Madame Riding, qui étoit retournée à Londres quinze jours auparavant.

Quelque fermeté que j'eusse fait paroître en perdant cette incomparable Mère, la Nature eut ses droits. Je ne fus pas plutôt seul, que je versai une abondance de larmes. Je ne me les reprochai point comme une foiblesse. Tous les sentimens, qui se divisent dans une famille nombreuse, parce qu'on en est redevable d'une partie à tous ses proches, je les réunissois dans la personne de ma chère Mère, qui me tenoit seule lieu

lieu de famille. Notre affection n'étoit pas moins cimentée par la force du ſang, que par la conformité de nos goûts & de nos inclinations; & de la manière dont elle m'avoit accoutumé à conſidérer les choſes, la vie que j'avois reçue d'elle n'étoit pas le plus précieux de ſes bienfaits. Je trouvai donc, dans ma Philoſophie même, des raiſons de la pleurer. Mais lorſqu'après ces prémières réflexions, qui tomboient toutes ſur elle, je vins à tourner les yeux ſur l'état où elle me laiſſoit par ſa mort, ſi je ne continuai point à verſer des pleurs de compaſſion ſur moi-même, je me trouvai du moins dans un embaras qui ne me fut pas facile à terminer. Quelques douceurs que j'euſſe goûté juſqu'alors dans ma retraite, une eſpèce de tremblement, que j'éprouvai en réfléchiſſant que j'y étois ſeul, me fit ſentir que j'en avois dû la meilleure partie à la compagnie de ma Mère. J'étois obligé d'y demeurer, ne fût-ce que pour obéir à ſes dernières volon-

volontés. Où ſerois-je allé d'ailleurs, moi qui étois deſtitué de Parens, d'Amis, & même de Connoiſſances? car je n'en avois point d'autre au monde que Madame Riding. Il ne m'étoit pas arrivé, dans toute ma vie, de parler à une autre perſonne que cette Dame: je dois ajouter néanmoins James, & une fille qui nous ſervoit à Hammerſmith. Je ne me laſſois point de la ſolitude. Je ne deſirois pas non plus de la quitter. Mais il m'auroit fallu, pour continuer à la trouver douce, une perſonne de mon humeur, qui eût pris la place de ma Mère, & qui fût entrée dans mes idées & mes inclinations, comme j'avois fait dans les ſiennes. Je ſentis qu'il me ſeroit impoſſible de vivre ſans cette conſolation. En ſondant ainſi mon cœur, j'eus lieu d'obſerver que je haïſſois moins les hommes que je ne l'avois cru juſqu'alors; ou du moins, que ma haine ne tomboit que ſur leurs défauts, puisque j'étois diſpoſé à en chérir un qui eût aimé autant que moi

moi la Vertu. J'en eus meilleure opinion de mon caractère ; car je dois confeſſer qu'il m'étoit arrivé plus d'une fois, en réfléchiſſant ſur mes ſentimens, d'être affligé moi-même de m'en trouver quelques-uns qui ne s'accordoient pas avec cette douceur & cette humanité qui doit être le fruit de la véritable Philoſophie, & dont j'admirois divers traits dans mes lectures. J'avois été effrayé par exemple, de me trouver une haine ſi endurcie contre mon Père, que je n'euſſe pas conſenti même à recevoir de lui des faveurs. Je commençai à me perſuader que ſi je le haïſſois, c'étoit ſa faute plus que la mienne ; & je trouvai, en démêlant encore mieux mes mouvemens, que je fuſſe revenu ſans peine à l'aimer, s'il eût pu revenir lui-même aux règles de la Probité & de la Vertu. Je ne ſaurois exprimer combien cette découverte me cauſa de ſatisfaction. Non, non, m'écriai-je ; je ne ſuis point un monſtre qui déteſte les créatures de mon eſpèce. J'aime les hom-

hommes. Je suis sensible comme eux aux douceurs de la Société : j'y veux seulement de la droiture & de la vertu ; & je promets toute mon estime, & ma tendresse même, à ceux dans lesquels j'appercevrai ces qualités. O Ciel ! ajoutai-je, ne me feras-tu pas rencontrer quelques Amis vertueux & fidèles, qui puissent être les dépositaires des sentimens de mon cœur ? Je ne t'en demande qu'un ; mais un, tel qu'il me semble que tu m'as fait ; tendre, sincère, généreux, avec un peu de discernement & de goût pour les belles & utiles connoissances. En quelque endroit du Monde qu'il se trouve, je vole vers lui, au moment que tu me le feras découvrir.

Je m'entretins de ces pensées pendant plusieurs jours, & je ne tardai point à m'appercevoir que je n'étois point né absolument pour vivre seul. Je ne me sentois pas de goût néanmoins pour la multitude : l'idée au contraire m'en paroissoit effrayante ; & je suis persuadé que si dans ce tems où je n'avois

n'avois encore vu qu'un ſi petit nombre d'hommes, il m'étoit arrivé de me trouver tranſporté tout d'un coup au milieu d'une foule nombreuſe, je me ſerois évanouï de frayeur & de ſaiſiſſement. C'eſt ce qui avoit failli de m'arriver dans les rues de Londres, l'unique fois que j'y étois allé avec ma Mère. On verra pourtant dans la ſuite, que la timidité n'a jamais été un de mes défauts; c'en étoit bien une preuve, que d'oſer demeurer ſolitairement, comme je faiſois, dans une des plus affreuſes cavernes qu'on puiſſe s'imaginer. Ma Mère étoit ſi peu curieuſe, & ſon indifférence m'en inſpiroit tant auſſi, que nous n'avions jamais eu la penſée d'examiner les détours & les cavités immenſes de notre demeure. J'en formai le deſſein, lorſque je me trouvai ſeul. Ce lieu ténébreux eſt appellé *Rumney-hole* par les habitans du Pays. Les environs ſont déſerts. On en trouve l'ouverture dans le fond d'une vallée ſi étroite, qu'elle eſt remblie preſqu'entièrement par un ruis-

ruisseau qui sort du pié de la montagne à côté de l'entrée de la caverne. On n'en a point encore découvert la source, quoiqu'on puisse suivre son lit assez loin dans le sein de la montagne. Le roc, qui sert de voûte naturelle, s'abaisse quelquefois si proche de la terre, & les bords du ruisseau sont si escarpés dans ces endroits, qu'on ne sauroit pénétrer plus avant sans s'exposer à un péril manifeste. Mais le souterrain est si vaste & si exhaussé à droite & à gauche, qu'on ne cesse point d'admirer la Nature, qui a formé, l'on ne sait pour quel usage, des salles immenses qu'on se lasse de parcourir. La caverne se retrecit néanmoins en certains lieux. On y trouve des espèces de sallons & de cabinets; les uns servent de communication à d'autres salles de la grandeur des prémières; d'autres n'ont point de seconde ouverture après leur entrée. C'en étoit un de la dernière espèce, que James avoit rendu propre à être habité. Il étoit dans une des parties les plus reculées

lées de ce lieu souterrain ; desorte que l'air extérieur ne pouvant s'y communiquer facilement, nous y étions comme dans un Printems perpétuel. Un jour, en visitant quelques endroits profonds qui m'avoient frappé plus que les autres, j'apperçus, à la clarté d'une bougie que je tenois à la main, quelques caractères gravés sur le roc. La curiosité me fit approcher pour les lire. Ils composoient ces mots.

Si la fortune amène après moi dans ces lieux quelque malheureux pour chercher un asyle, qu'il se console en apprenant que ses maux ne sauroient égaler ceux que j'y souffre, ni ses larmes celles que je verse incessamment. Ainsi l'a voulu le Ciel, qui règle nos destinées par des jugemens d'une profondeur infinie.

Cette Inscription mélancolique me fit faire quantité de réflexions. Je ne doutai d'abord nullement qu'elle ne fût de la main de Bridge, qui avoit passé tant d'années dans ce lieu obscur, & qui avoit eu d'assez fortes raisons de se plaindre

dre de la Fortune, pour s'imaginer qu'elle n'avoit jamais traité perſonne avec plus de rigueur que lui. Cependant, m'étant ſouvenu, que ſuivant le récit de Madame Riding, il n'avoit commencé à connoître ſes malheurs qu'après ſon retour du Collège d'Eaton, je ne trouvai nulle apparence qu'il eût pu s'affliger à cet excès, dans un tems où il ignoroit entièrement ſon ſort, & dans l'âge d'ailleurs le plus voiſin de l'enfance. Il n'y avoit point de contradiction à penſer qu'elle étoit d'un autre que lui. La caverne de Rumneyhole n'eſt pas un lieu inconnu, quoiqu'elle ſoit dans un quartier déſert: il pouvoit être arrivé à quelqu'un de s'y retirer avant nous; car les perſonnes malheureuſes ſe rencontrent aſſez ordinairement dans leurs idées. Je n'y trouvois qu'une difficulté; c'eſt que les caractères paroiſſoient tracés nouvellement; & ſupputant, comme je faiſois, le tems qu'avoit duré la ſolitude de Bridge & la mienne, je ne pouvois accorder une empreinte ſi fraîche,

che, avec un si grand nombre d'années. En raisonnant ainsi, je continuois de marcher, & j'observois de tous côtés si je n'appercevrois point quelque autre Inscription qui pût m'éclaircir davantage. L'attention que j'y apportois, me fit perdre celle que j'avois eue jusqu'alors à reconnoître exactement les lieux par où je passois, dans la crainte de m'égarer à mon retour; desorte que pensant reprendre le chemin de ma demeure, après une longue & inutile recherche, je me trouvai dans le dernier embaras pour démêler celui par lequel j'étois venu. J'invoquai le secours du Ciel, qui pouvoit seul me tirer de ce labyrinthe. Je pris successivement plusieurs routes: les unes n'aboutissoient à rien; & ne trouvant nul passage, j'étois obligé de retourner sur mes pas: les autres ne faisoient qu'augmenter ma peine; parce que se partageant en diverses branches, j'étois à tout moment dans la nécessité de tenir un nouveau conseil pour délibérer sur celle qu'il faloit

ſuivre. Pour comble de malheur, la bougie que j'avois apportée approchoit de ſa fin. Elle m'étoit néanmoins ſi néceſſaire dans ces épaiſſes ténèbres, que j'étois perdu ſans reſſource ſi elle venoit à me manquer tout à fait. Je ſentois la grandeur du péril, & j'avoue que, quelque peu d'attachement que j'euſſe pour la vie, je ne pouvois me conſoler d'être réduit à la finir d'une manière ſi triſte. Enfin, j'eus le malheur de voir expirer la lumière de ma bougie. Je perdis auſſi-tôt l'eſpérance. Je m'arrêtai, autant par la foibleſſe qu'une exceſſive frayeur me cauſa tout d'un coup, que par l'impuiſſance de me conduire dans une telle obſcurité. Je m'aſſis à terre. Tous mes ſentimens, ſans doute, étoient triſtes & douloureux; mais je n'en eus pas de violens, comme il arrive dans le deſeſpoir. Je me remis même peu à peu de l'effroi où j'avois été d'abord; & rapellant tous les principes de conſtance que la Philoſophie peut fournir, je me diſpoſai à la mort avec une réſigna-

gnation parfaite. Je ne paſſai guères moins de vingt-quatre heures dans cette ſituation; &, ce qui eſt le plus ſurprenant, j'en employai une partie à dormir d'un ſommeil tranquille.

Un pouvoir plus réel que la Fortune veilloit pendant ce tems-là à ma conſervation: ce fut lui, ſans doute, qui me fit tomber ainſi dans l'aſſoupiſſement du ſommeil, pour prévenir les funeſtes idées dont je n'aurois peut-être pas été capable de me défendre juſqu'à la fin. Je m'éveillai. J'éprouvai à mon réveil quelque choſe de ſemblable aux ſentimens que j'avois eu avant que de m'endormir, c'eſt-à-dire, d'abord une vive frayeur, & peu à peu un renouvellement de conſtance & de force contre les approches de la mort. Je ſuis, diſois-je, un véritable Enfant de la Terre: je ſuis ſorti de ſon ſein, j'y ai vécu, & je m'y trouve en mourant. Qu'elle m'y retienne donc, & que je n'en ſorte jamais! Un bruit confus, que j'entendis tout d'un coup, me fit ſortir de

ces réflexions. Je prêtai l'oreille. Ce n'étoit d'abord qu'un retentissement de la caverne. Je ne savois à quoi l'attribuer. Mais le son étant devenu plus distinct, je crus entendre les pas d'une personne qui marchoit. Je me levai, & sans me donner le tems de faire plus d'attention, je courus avec une vitesse incroyable, & comme par le mouvement qui fait tendre la Nature à sa conservation, vers l'endroit d'où le bruit sembloit partir. Heureusement le terrein étoit uni, & mes pieds ne trouvoient point d'obstacle. Je tenois les mains levées devant moi en courant, pour éviter la rencontre du roc. Après m'être ainsi avancé environ cent pas, je m'imaginai découvrir un peu de lumière. La caverne alloit en tournant. Je suivis ce rayon d'espérance, qui me sembloit croître de plus en plus. La clarté devint enfin assez grande pour me faire appercevoir les environs. Je n'entendis plus marcher: mais continuant toujours à voir clair autour de moi, je ne dou-

doutai point qu'en avançant encore quelques pas, je ne découvrisse enfin la source de mon salut. Je ne me trompois point; je vis un homme, une créature semblable à moi. Quelle joie pour un malheureux, qui n'envisageoit plus que la mort, & une mort si terrible & si funeste!

Cependant, je n'étois pas tout à fait à la fin de mes peines. Cet homme, qui s'étoit arrêté au bruit de mon approche, étoit tremblant de frayeur, autant que je l'étois de joie. Il tenoit un flambeau allumé: mais à peine m'eut-il découvert, qu'il l'éteignit, & me prenant apparemment pour un voleur, ou pour quelque habitant monstrueux du sein de la Terre, il demeura en silence & sans mouvement, dans l'obscurité, pour éviter le danger dont il se croyoit menacé. Je retombai alors moi-même dans toutes mes craintes. Un accident si cruel, au moment que je me croyois assuré de mon salut, me jetta dans une consternation inexprimable. Il faut donc

périr, m'écriai-je. O Ciel, vous m'abandonnez! car je vois bien qu'il ne me reste plus de ressource. Je me persuadai que tout ce que je venois de voir n'étoit qu'une illusion, un songe, le jeu de quelque Génie malin, qui avoit voulu insulter à ma perte, en me donnant de fausses espérances de salut. J'avançai néanmoins encore quelques pas, & me croyant à peu près vers le lieu où j'avois apperçu le Fantôme qui m'avoit trompé, j'élevai ma voix d'un ton pitoyable: Qui que vous soyez, Homme charitable, ou Démon ennemi, si vous me refusez votre vue, accordez-moi du moins de vous entendre. Hélas! je ne vous demande qu'un mot de consolation. J'eus peine à prononcer ces paroles, tant la course & ma crainte avoient altéré ma respiration. J'attendis pendant quelques momens une réponse, on ne m'en fit point. Je repris encore tristement: Si vous êtes un homme, pourquoi refusez-vous de me répondre? Auriez-vous la dureté de me

me laiſſer périr dans ce lieu d'horreur, ſi vous pouvez m'aider à en trouver la ſortie ? Qu'appréhendez-vous d'un malheureux, dont la vie dépend de vous, & qui vous la demande ici comme une faveur ? On me répondit alors d'un ton fort doux, que ſi je n'avois point de mauvais deſſein, on me rendroit volontiers tous les ſervices que je ſouhaiterois. Je diſtinguai aiſément que je n'étois qu'à dix pas de la perſonne qui parloit. Je m'approchai davantage ; & pour l'exciter encore à ne point m'abandonner, je lui racontai en peu de mots de quelle manière je m'étois égaré dans ce vaſte ſouterrain. Donnez-moi la main, me répondit-on ; nous ne ſommes point éloignés de l'ouverture de la caverne. Vous allez vous trouver au jour dans un inſtant. Je ſuivis ce charitable Libérateur, qui me fit revoir en effet, plus promptement que je ne l'eſpérois, la lumière, que je croyois avoir perdue pour toujours.

Je partageai d'abord mes actions

de graces entre le Ciel, qui étoit sans doute le prémier auteur de ma délivrance, & l'instrument qu'il lui avoit plu d'employer pour ma conservation. Je le fis avec un air de naïveté, dont mon Inconnu parut être surpris. Il me regarda attentivement: Si vous n'avez point de raison, me dit-il, qui vous empêche de m'apprendre qui vous êtes, & ce qui vous a porté à vouloir pénétrer dans cette horrible caverne, vous me ferez plaisir de satisfaire ma curiosité. Je balançai sur ma réponse. Je savois en général, que la plupart des hommes sont perfides. Mon secret étoit de la dernière importance. Je ne concevois pas ce que ce pouvoit être qu'un homme que j'avois trouvé seul, & le flambeau à la main, dans le lieu de ma demeure, ni quel dessein pouvoit l'y avoir amené. Ma surprise d'ailleurs avoit été extrême, en appercevant tandis qu'il parloit, que les dehors de la caverne ne ressembloient point à ceux par lesquels j'avois été introduit la prémière fois.

fois. Au-lieu d'une vallée étroite & profonde, c'étoit le côté d'une montagne couverte de bois. Me voyant donc dans un endroit inconnu, avec une perſonne que je ne connoiſſois pas mieux, le peu d'uſage que j'avois du monde m'inſpira de la crainte & de la défiance. Je répondis ſimplement, que j'étois un malheureux jeune-homme, dont les actions & la naiſſance ne méritoient la curioſité de perſonne. Je vous remercie du fond du cœur, continuai-je, du ſervice que vous m'avez rendu; & je vous ſouhaite pour récompenſe, une fortune meilleure que la mienne. Je ne ſai ſi ces paroles, ou la ſimplicité de ma phyſionomie & de mes manières, lui firent prendre de moi une idée que je ne cherchois point à lui donner; mais m'ayant retenu par la main, il me demanda en grace de lui apprendre du moins où je demeurois, & ce que j'allois devenir. Cette obſtination m'embaraſſa. Je le regardai fixement à mon tour. Il étoit groſſièrement vétu, & ſon viſage

me parut pâle & abattu; mais la douceur de ſes yeux me raſſura. Je ſentis même que mon cœur inclinoit naturellement à lui vouloir du bien. Vous me demandez qui je ſuis, lui dis-je; & vous deſirez de connoître ma demeure & ma condition. Dites-moi donc vous-même qui vous êtes, & quel nom je dois donner à la curioſité que vous me témoignez. Eſt-ce haine, ou affection? Etes-vous de ces hommes droits & ſincères, dont on dit que le nombre eſt ſi petit ſur la Terre; ou de ces perfides qui ne cherchent qu'à tromper l'innocence, & dont je tâche d'éviter ici la malignité ? Expliquez-vous. Si vous êtes tel que je le ſouhaite, je regarderai votre connoiſſance comme une faveur du Ciel, & je vous ouvrirai mon cœur ſans réſerve. Je vous apprends déja, que cette caverne eſt mon unique ſéjour. Il demeura dans le ſilence pendant quelques momens, comme s'il eût réfléchi ſur ma réponſe. Mes termes, & le ton dont je les avois prononcés, ne lui paroiſſoient point con-

conformes à l'uſage ordinaire. Il continuoit de me regarder, & ne ſachant quel jugement il devoit porter de moi, il étoit embaraſſé à s'expliquer. J'appris de lui dans la ſuite, que ſon irréſolution avoit été ſi grande, qu'il avoit été ſur le point de me quitter ſans ajouter une ſeule parole. Cependant, le même ſentiment qui m'avoit prévenu en ſa faveur, agiſſoit auſſi ſur ſon cœur. Il m'embraſſa. Vous n'êtes point capable de tromper, me dit-il, puiſque vous avez tant d'averſion pour l'artifice & la perfidie. Venez, vous allez connoître auſſi ma demeure. Il me fit entrer avec lui dans la caverne. Je le ſuivis par des détours obſcurs, qui aboutirent enfin à une eſpèce de chambre à peu près pareille à la mienne. Voilà ma maiſon, me dit-il, ou mon tombeau, ſi vous aimez mieux lui donner ce nom. Voyez ſi vous lui trouvez quelque reſſemblance avec la vôtre. Je lui répondis, qu'à l'exception de quelques meubles de plus qui étoient dans la mienne, il y

avoit fort peu de différence. Il faut donc, reprit-il, qu'il n'y en ait pas beaucoup non plus dans la disposition de nos ames; car il n'y a qu'une grande conformité de fortune, qui ait pu inspirer en même tems à deux personnes le dessein d'un genre de vie si extraordinaire. J'en suis d'autant plus surpris, ajouta-t-il, que vous me paroissez d'un âge moins avancé que le mien, & qu'il n'y a pas d'apparence que vous ayez assez vécu pour essuyer beaucoup de traverses & d'agitations. Ma vie, repartis-je, auroit été jusqu'à présent simple & tranquille, si je n'eusse eu à supporter que mes propres peines du caractère dont je suis, je les aurois pardonné à la Fortune. Mais les douleurs d'une Mère que j'aimois tendrement, & les crimes d'un Père qui s'est rendu l'horreur de la Nature, m'ont causé la seule tristesse que j'aye été capable de sentir. C'est par un effet de ces deux causes, que j'ai demeuré enseveli depuis quelques années dans cette caverne. Je ne fis pas difficulté de

de lui apprendre enſuite qui j'étois, & de quelle manière j'avois vécu juſqu'alors. J'ajoutai à mon récit, le malheur que j'avois eu récemment de perdre ma Mère; l'ordre qu'elle m'avoit donné en mourant, de ne quitter ma retraite qu'après le décès de mon Père; la peine que j'avois à y demeurer ſeul; & la joie, au contraire, que j'allois reſſentir d'y vivre avec un compagnon tel que lui, ſi je ne me trompois pas dans l'opinion que j'avois déja conçue de ſa droiture & de ſa vertu.

Comme je parlois de l'abondance du cœur, & que j'avois l'eſprit entièrement occupé de mes idées, je ne m'apperçus point qu'il répandoit un ruiſſeau de larmes pendant mon diſcours. Cette vue m'ayant frappé vivement, je lui demandai ce qui pouvoit l'affliger à cet excès. Oh! me répondit-il en ſoupirant, que vous êtes le fils d'un abominable Père! Venez, venez, continua-t-il en prenant le flambeau qui éclairoit ſa demeure, je vai vous donner de nouveaux

exemples de ſes vertus. Vous êtes ſon fils : mais puiſqu'il ne vous a pas épargné plus que nous, & que l'ouverture que vous me venez de faire m'aſſure de votre ſincérité, je ne veux point tarder à payer votre confiance. C'eſt le Ciel qui vous envoie pour me conſoler. Peut-être trouverez-vous quelque conſolation vous-même, à ſavoir qu'il y a des hommes infiniment plus malheureux que vous. Il marcha devant moi, le flambeau à la main. Je le ſuivis quinze ou vingt pas, dans l'intérieur de la caverne. Il s'arrêta dans un enfoncement étroit, où j'apperçus une petite porte de bois, qu'il ouvrit avec une clé. Nous entrâmes dans une chambre taillée, comme la mienne, dans le roc, mais beaucoup plus régulière ; deſorte qu'étant tendue d'une tapiſſerie, & ornée de meubles très propres, elle auroit pu paſſer dans toute ſorte de maiſons pour un magnifique appartement. La ſurpriſe que ce ſpectacle imprévu me cauſa, fut augmentée par la vue d'une jeune fille

le de neuf ou dix ans, qui vint embraſſer mon conducteur; & d'une eſpèce de femme-de-chambre, ou de gouvernante, qui la conduiſoit. Il ferma la porte avec ſoin, & me prenant par la main, il me conduiſit vers un lit qui étoit au fond de la chambre. Ma chère, dit-il en ouvrant le rideau, je vous amène un jeune homme qui partagera vos peines, lorſqu'il les connoîtra, & qui aidera à vous conſoler par le récit des ſiennes. C'eſt un fils de Cromwell. Il ne faut pas que ce nom vous effraye, ajouta-t-il. Il a reçu de ſon Père les mêmes faveurs que nous; & il eſt réduit depuis quelques années à vivre comme nous dans cette caverne, où j'ai eu le bonheur de le rencontrer aujourd'hui.

Je jugeai qu'il parloit à ſon épouſe. Elle ne répondit que par un profond ſoupir. Nous nous aſſîmes. Il me fit ſervir par la femme-de-chambre quelques rafraîchiſſemens, dont il jugeoit avec raiſon que j'avois beſoin après un jeûne de plus de vingt-quatre heu-

heures. Il me pria ensuite de raconter à son épouse les malheurs de ma Mère, & les miens. Cette Dame parut m'écouter attentivement: mais j'eus lieu de connoître par la violence de ses soupirs, qu'il règnoit une étrange agitation dans son ame.

L'époux me fit signe de le suivre. Nous sortîmes de la chambre, & ensuite de la caverne. Nous nous promenâmes quelque tems en silence, dans un endroit découvert de cette montagne déserte. Il est juste, me dit-il enfin, que je vous apprenne avec qui vous êtes, & que je reconnoisse par une égale confiance, l'ouverture que vous m'avez faite de votre malheureuse condition. Vous êtes né dans l'infortune; & l'habitude que vous avez d'y être depuis votre enfance, vous empêche de la sentir. Vous prononcez le nom de *malheur*, presque sans connoître ce qu'il signifie; & je vois, à l'égalité de vos sentimens, que cette caverne même, & l'affreuse vie que vous y menez, altèrent moins votre repos, qu'ils

qu'ils ne l'établiſſent. Il en eſt de moi tout autrement. J'étois le plus fortuné de tous les hommes. C'eſt par une avanture ſans exemple, que je ſuis réduit à vivre dans ces ténèbres; & chaque moment que j'y paſſe me ſemble un martyre cruel, parce qu'elles redoublent l'horreur qui règne continuellement au fond de mon ame. Préparez-vous à la compaſſion que méritent mes peines. Mon hiſtoire eſt courte, mais il n'y en eut jamais de ſi funeſte. Ces paroles, prononcées du ton le plus triſte, & l'eſtime que je ſentois déja pour cet Inconnu, me mirent dans la ſituation qu'il deſiroit pour l'entendre. Il commença ainſi ſon récit.

Mon nom eſt le Vicomte d'*Axminſter*. Je ſuis né en Angleterre. Mais mon Père ayant été fait Gouverneur de la Floride & de la Nouvelle Angleterre par la Reine *Eliſabeth*, je paſſai la mer dès mon enfance, & j'ai vécu depuis dans cette partie de l'Amérique. J'y ai été élevé comme j'aurois pu l'être en Europe. La douceur du Gouver-

vernement de mon Père le fit aimer universellement de la Colonie, & des Sauvages mêmes, sur lesquels sa bonté s'étendoit aussi. J'en recueillois le fruit, par le zèle & la tendresse qu'on s'empressoit de me marquer. Je règnois, en quelque sorte, dans cette Contrée, tant je trouvois d'obéissance & d'attachement dans tous les Peuples qui étoient soumis à l'autorité de mon Père. J'en reçus mille témoignages en diverses occasions, mais sur-tout dans une entreprise d'où je faisois dépendre tout le bonheur de ma vie. J'avois fait un voyage dans l'Ile de Cube, pour l'intérêt du commerce que nous entretenions avec les Espagnols. J'y avois vu la fille du Gouverneur qui se nommoit *Théresa d'Arpez*: & si sa beauté m'avoit inspiré une passion violente, mon bonheur m'avoit fait réussir aussi à lui plaire. J'étois revenu plein d'amour, & dans la résolution de solliciter mon Père à consentir que je retournasse promptement à Cube, pour demander cette charmante personne au Gouverneur, & pour en faire mon épou-

épouse. Je l'eusse sans doute obtenue : mais la guerre s'étant déclarée entre les Anglois & les Espagnols, cet accident fit avroter malheureusement mes espérances. Cependant rien n'étant capable de diminuer ma passion, je résolus, en jeune homme ardent, de faire servir la guerre même au succès de mes desirs. Je faisois beaucoup de fond sur la tendresse de Donna Théresa. Je ne doutois point que je ne pusse l'engager à quitter son Père, pour être à moi. La difficulté ne consistoit qu'à trouver le moyen d'aller jusqu'à elle, & de l'enlever des mains des Espagnols. Je confiai mon amour & mes desseins à quelques jeunes-gens des principales familles de la Colonie. Ils parurent recevoir indifféremment cette ouverture. J'admirois d'où pouvoit venir le refroidissement de leur zèle, & j'en fus même affligé jusqu'à leur en faire de vifs reproches. Ils les essuyérent sans répondre. Quelques jours après, on s'apperçut dans nos principales Habitations, que

la plus grande partie de la Jeuneſſe, & toutes les perſonnes qu'on eſtimoit capables d'une entrepriſe hardie, avoient diſparu comme de concert, ſans qu'on pût conjecturer quelle route ils avoient pris. Ils n'étoient guères moins de deux-cens. L'on apprit enſuite, qu'un pareil nombre de Sauvages réſolus s'étant aſſocié, ils avoient gagné le Port voiſin, qu'ils s'étoient emparé de deux Vaiſſeaux Anglois qui y étoient arrivés depuis quelques jours, & qu'ils s'étoient éloignés de la côte. Mon Père fut extrêmement allarmé de cette nouvelle. Les Eſpagnols avoient déja commencé les hoſtilités. Nous demeurions preſque ſans défenſe, après le départ de tant de fugitifs; & nous ne doutâmes point qu'ils n'euſſent abandonné la Colonie pour n'y revenir jamais. Nous paſſâmes environ deux mois dans cet effroi. Heureuſement, nous fûmes tranquilles de la part des Eſpagnols. Mon Père s'employoit à donner les meilleurs ordres qu'il lui fût poſſible pour notre ſureté.

Il

Il fit élever un petit Fort, à l'entrée de la rivière. J'étois avec lui à presser l'ouvrage, lorsque nous apperçûmes deux Vaisseaux qui venoient vers nous à pleines voiles, avec le vent le plus favorable. Leur éloignement ne nous permettant point d'appercevoir la couleur du Pavillon, notre crainte fut extrême, c'est-à-dire, égale au péril. Nous prîmes les armes, avec tous ceux qui étoient en état de défense, résolus de nous exposer vigoureusement à la descente. Les deux Capitaines des Vaisseaux que notre Jeunesse avoit enlevés, étoient avec nous. Ils furent les prémiers à reconnoître que c'étoient leurs propres Vaisseaux qui s'avançoient. La joie que nous eûmes de cette assurance étoit toujours mêlée d'une juste frayeur; car nous ignorions absolument à quoi nous devions nous attendre. Enfin, lorsqu'ils furent assez proche pour être apperçus distinctement, nous découvrîmes sur les ponts nos amis & nos concitoyens, qui tendoient les mains

vers

vers nous, en ſigne de paix & d'amitié. Ils furent en un moment au rivage. Mon Père les reçut d'un air ſévère & mécontent. Les principaux s'approchérent avec ſoumiſſion. Ils lui demandérent pardon, en reconnoiſſant la témérité de leur conduite, qui ne pouvoit être juſtifiée que par le ſuccès, & par le deſſein qu'ils avoient eu de rendre ſervice au fils de leur Gouverneur. En un mot, ils avoient entrepris d'enlever Donna Théréſa, ſur l'ouverture que je leur avois faite de ma paſſion; & ma bonne fortune les avoit fait réuſſir. Ils amenoient avec eux la plus charmante de toutes les proies. Je fus ſi tranſporté de joie en les entendant, que je me jettai aux pieds de mon Père pour le conjurer d'oublier leur faute, & de me laiſſer courir à ma félicité. Où eſt-elle ? m'écriai-je. Ah ! fidèles Amis, comment pourrai-je reconnoître un tel ſervice ! Ils me dirent qu'elle étoit ſeule dans les cabanes du Vaiſſeau, & qu'elle y étoit aſſez triſte, parce qu'ils lui avoient caché

ché juſqu'alors dans quel lieu ils la conduiſoient, pour la ſurprendre agéablement lorſqu'elle ſe verroit entre mes bras. Quelque ſujet que j'euſſe de compter ſur ſon affection, je craignois qu'elle ne fût offenſée d'un enlèvement ſi bruſque, qui pouvoit lui faire craindre un défaut de reſpect dans mon amour. J'appréhendois de paroître à ſes yeux; & je me fis expliquer auparavant de quelle manière ils s'étoient ſaiſis d'elle, pour m'aſſurer qu'il ne leur étoit rien échapé dont elle eût lieu de ſe plaindre. Ils l'avoient enlevée ſans violence, dans une promenade qu'elle faiſoit avec ſon Père & quelques-unes de ſes amies. Je la ſurpris infiniment, en me préſentant à elle. Sa crainte ſe diſſipa ſans doute, en voyant à ſes pieds un Amant dont elle connoiſſoit la tendreſſe & la fidélité. Mais trouvant quelque choſe de dur & de bizarre dans le moyen dont elle s'imaginoit que je m'étois ſervi pour me procurer ſa poſſeſſion, elle reçut mes prémières

res careſſes avec quelque froideur. Il lui ſembloit du moins, que je n'aurois pas dû me remettre du ſoin de ſon enlèvement ſur des Etrangers. Je me juſtifiai facilement, en lui expliquant le nœud de cette avanture; & nous nous accordâmes bientôt à remercier le Ciel, qui avoit amené notre bonheur par une voie ſi étrange & ſi ineſpérée. Je la conduiſis au rivage. Mon Père, qui étoit peut-être incertain pendant ce tems-là de la manière dont il devoit ſe conduire avec elle & avec moi, ſe détermina tout d'un coup, en la voyant, à me la donner pour épouſe. Il pardonna, en ma faveur, aux jeunes-gens qui m'avoient rendu ſervice avec tant de zèle; & tout le monde prenant part à ma joie, je devins heureux peu de jours après, par la célébration de mon mariage.

Ma ſatisfaction ne fit enſuite qu'augmenter. J'adorois mon aimable épouſe. J'eus d'elle une fille, que vous venez de voir dans la caverne. Nous paſſâmes quelques

ques années tranquilles à la Floride, jusqu'à la mort de mon Père; & peut-être aurois-je pu lui succéder dans son Emploi, si j'eusse eu de l'inclination à faire un plus long séjour en Amérique. Mais j'étois résolu depuis longtems de repasser en Europe, aussi-tôt que je me trouverois libre. Mon épouse ne le souhaitoit pas moins que moi. Je chargeai un vaisseau de mes richesses, & je pris avec ma famille la route de ma chère patrie. Les hommes savent-ils ce qu'ils desirent, lorsqu'ils se proposent des contentemens de leur choix? Ce qui leur paroit le plus propre à faire leur bonheur, se change pour eux en une source d'infortune & de misères. Ils abandonnent un repos assuré, dont ils se lassent par inconstance; & l'ombre après laquelle ils courent, les conduit à leur perte. C'est ainsi que j'ai contribué moi-même à ma ruïne, en croyant travailler à augmenter mes plaisirs. Je vivois paisiblement à la Floride; j'y étois estimé de mes amis, chéri de mon

épouse, & favorisé de la Fortune: quel besoin avois-je de retourner en Angleterre, pour y tomber dans un abîme de misère & de honte, dont il n'y a plus de main assez forte pour me retirer!

J'arrivai à Londres, il y a environ deux ans. Je trouvai la forme du Gouvernement changée, & l'autorité de Cromwell bien établie. Quelque compassion que m'inspirât le sort de notre malheureux Roi, & le récit de toutes les violences de son Bourreau, je crus devoir suivre le torrent, & me soumettre comme les autres à la Tyrannie. J'employai d'abord une partie de mes biens à acheter plusieurs Terres considérables dans ce Comté. J'établis ensuite ma demeure à Londres, où, sans prendre part aux affaires publiques, je me bornai à la connoissance de quelques anciens amis de mon Père, & à la compagnie de ma chère épouse. Nous fûmes tranquilles durant quinze mois. Le crime & la fureur préparoient pendant ce tems-là tous leurs traits con-

contre moi. *Aberdeen*, le Favori & le digne Confident de Cromwell, vit mon épouſe aux Spectacles. Il conçut une furieuſe paſſion pour elle. Il chercha les moyens de l'entretenir, & il employa tout ce que l'artifice peut inventer pour la ſéduire. Elle m'en avertit. Je n'avois pas beſoin d'autre garant de ſa conduite, que ſon amour pour moi & ſa ſageſſe. Cependant, les emportemens d'Aberdeen ayant paſſé toutes meſures, je jugeai à propos d'en informer particulièrement Cromwell, & de le prier d'arrêter l'inſolence de ſon Favori. Il m'écouta avec un étonnement affecté. Il me répondit, que connoiſſant Aberdeen pour un homme fort retenu, il avoit peine à le croire capable des excès dont je l'accuſois; que la délicateſſe conjugale me rendoit peut-être trop facile à allarmer; qu'il ne falloit pas s'en rapporter toujours à des apparences, ni ſe livrer trop légèrement à des ſoupçons; qu'il m'oſoit preſque répondre qu'on m'avoit trompé par

de faux rapports, ou que je m'en laissois imposer par ma propre jalousie. Je ne vous répète point ce que j'ai appris d'un autre, lui dis-je avec assez de feu; je vous apprens ce que j'ai vu de mes propres yeux. Aberdeen a eu l'audace de venir chez moi; il y est venu même la nuit: j'y étois, quoiqu'il me crût absent; & sans le respect que j'eus alors pour vous qui le considérez, je l'aurois mis hors d'état de renouveller jamais ses insolences. Je vous conjure, ajoutai-je, de les reprimer s'il les réitère une autre fois, ou de trouver bon que je les punisse.

Nous fûmes interrompus, & cette conversation n'eut point d'autre suite. Le soir du même jour, Aberdeen me joignit dans un lieu de promenade publique. Mylord, me dit il, je sai que vous vous plaignez de moi. Peut-être vous en ai-je donné quelque sujet. Mais il ne m'arrivera plus de rien faire qui vous offense. Je respecte les liens du mariage; & je prie le Ciel de me punir, si j'ai eu la pensée d'y

d'y donner la moindre atteinte. J'aime votre épouſe, je vous l'avoue ; c'eſt fureur, ou maladie. Mais je conſens à être puni de votre main, ſi vous vous appercevez jamais que je prétende à quelque choſe de plus que le plaiſir innocent de la voir. Ne me le refuſez pas, & accordez-moi votre amitié. Un compliment ſi extraordinaire m'obligea de méditer quelque tems ma réponſe. Je concevois bien, qu'un homme peut être atteint d'une paſſion violente, & conſerver aſſez de vertu pour y réſiſter : mais pouvois-je attendre raiſonnablement cette grandeur de courage, d'un Aberdeen, c'eſt-à-dire, de l'Eſclave & du Satellite d'un Tyran ? La Vertu n'eſt pas l'effort d'un moment. Il faut qu'elle ait jetté de profondes racines dans un cœur, pour y produire des effets ſur leſquels on puiſſe infailliblement compter. Par quels liens Aberdeen eût-il été ſi attaché à Cromwell, ſi ce n'eût été par la reſſemblance de leurs inclinations ? Je ne pouvois prendre confiance à l'un,

plus qu'à l'autre. Cependant, ne voulant point paſſer pour un mari bizarre & jaloux, je lui répondis honnêtement, que je ne pouvois pas m'offenſer qu'on aimât mon épouſe; mais que je le croyois aſſez raiſonnable, pour voir à quelles bornes cette ſorte d'amour devoit s'arrêter. Il parut ſatisfait. Je fus étonné le lendemain, de recevoir ſa viſite. Je l'entretins encore fort civilement. Il me demanda, après quelques momens de converſation, s'il n'auroit pas l'honneur de ſaluer mon épouſe. Je ne m'y oppoſai point. Mais comme je l'avois avertie, la veille, de ce qui m'étoit arrivé avec lui, elle refuſa de paroître, ſur quelque prétexte d'indiſpoſition. Il ſortit mécontent: ce qui ne l'empêcha pas de revenir quelques jours après, & de continuer pluſieurs fois la même choſe, quoiqu'il eſſuyât toujours les mêmes refus. Enfin, ce ſcélérat n'ayant plus la force de ſe contrefaire, prit une horrible réſolution, qui a cauſé juſtement ſa mort, & qui m'a précipité dans des malheurs irréparables. Mon

Mon épouſe aimoit les Spectacles, & y aſſiſtoit ſouvent. Elle y étoit allée un jour avec quelques amies, & j'attendois ſon retour à l'heure ordinaire; lorſqu'un de mes domeſtiques, hors d'haleine, vint m'avertir que mon caroſſe avoit été arrêté dans les rues, les traits des chevaux coupés, & ſa Maîtreſſe enlevée par pluſieurs perſonnes maſquées, qui l'avoient renfermée auſſi-tôt dans un autre caroſſe, & qui s'étoient enfuis avec elle. Le tranſport où cette nouvelle me jetta m'alloit faire ſortir comme un furieux, ſans délibérer; mais au moment que je quittois ma maiſon pour courir dans toutes les rues de Londres, je vis arriver les Dames qui avoient accompagné ma malheureuſe épouſe à la Comédie. Elles étoient dans un caroſſe de louage, n'ayant pu revenir avec le mien. Le viſage éploré avec lequel elles m'abordérent, me confirma le triſte rapport de mon valet: Cruelles amies! leur dis-je d'un air éperdu, oh! rendez-moi mon épouſe! C'eſt à vous que je

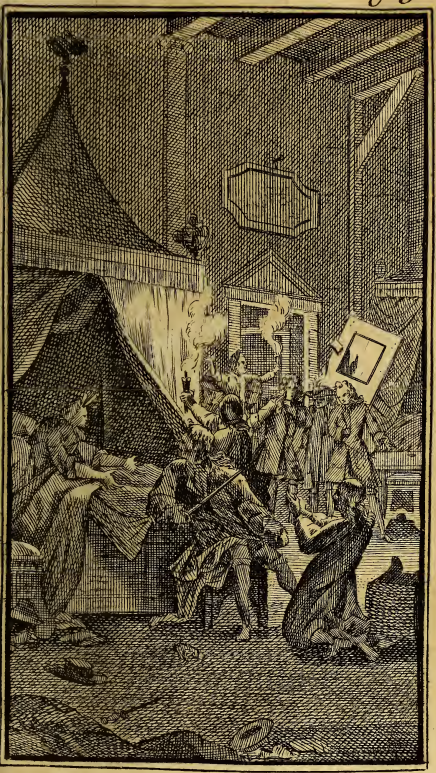
l'avois confiée. Je voulus les quitter sur le champ. Elles m'arrêtérent, pour me dire que j'aurois bientôt de ses nouvelles; & qu'en quelque endroit que ses Raviſſeurs la pussent conduire, ils seroient infailliblement découverts. En effet, elles avoient eu assez de présence d'esprit pour ordonner à mon cocher de suivre le caroſſe qui enlevoit sa Maîtresse; ce qu'il avoit fait aisément sur ses chevaux mêmes, dont j'ai déja dit que les traits avoient été coupés: desorte que cette précaution, que mes ennemis avoient cru devoir prendre pour leur sureté, servit à hâter la découverte & le châtiment de leur crime. Mais foible consolation, puisqu'ils eurent tout le tems de l'exécuter!

Je rentrai dans ma maison, pour attendre le retour de mon cocher. J'étois déchiré de mille passions cruelles, & je n'avois pas la force de prononcer un seul mot. Il revint environ une heure après. Il n'avoit pu savoir le nom des Raviſſeurs: mais les ayant suivis à un mille

mille de Londres, jusqu'à une maison écartée où ils étoient descendus, il avoit remarqué exactement le lieu & les environs. Je repris quelque espérance. Il m'étoit aisé de juger, que l'auteur du crime ne pouvoit être un autre qu'Aberdeen. Je le dévouai à toutes les Furies, & je fis serment de le massacrer jusques dans les bras de Cromwell même. J'assemblai aussi-tôt mes amis. Nous partîmes au nombre de douze, sans compter nos valets, tous gens de la plus haute naissance, & ennemis secrets de Cromwell & de ses partisans. Il étoit environ dix heures, lorsque nous arrivâmes à la maison où mon cocher nous conduisit. Je priai huit de mes amis de l'environner, de sorte que rien ne put nous échaper. Nous enfonçâmes la porte avec violence, & j'entrai, moi quatrième, l'épée au poing, résolu de ne faire quartier à personne. Le prémier objet qui se présenta fut un domestique, qui voulut fuir aussi-tôt qu'il nous apperçut. Je l'arrêtai. Parle, lui dis-je d'un

ton furieux ; où eſt Aberdeen, avec Mylade Axminſter ? Il contrefit aſſez adroitement l'étonné, comme ſi je lui euſſe parlé de quelque perſonne inconnue. Mais mon cocher, qui me ſuivoit, m'ayant aſſuré qu'il le reconnoiſſoit, & qu'il étoit du nombre des Raviſſeurs, je lui appuyai la pointe de l'épée ſur l'eſtomac : Parle, repris-je, ou tu es mort. Il me dit en tremblant, que ſon Maître étoit dans une chambre haute, avec mon épouſe. Je lui demandai s'ils étoient ſeuls. Il me dit, qu'ils étoient au lit enſemble. Au lit enſemble ! m'écriai-je. Ah ! chers amis, vengez-moi. Je tombai ſans connoiſſance, en prononçant ces paroles. Mes amis, jugeant que ce n'étoit qu'un évanouiſſement, ordonnérent à mon cocher de prendre ſoin de moi, & ils montérent dans la chambre où étoit le criminel Aberdeen. Il avoit entendu le bruit qui s'étoit fait en-bas ; &, dans la crainte du châtiment qui le menaçoit, il tâchoit en dedans de barricader la porte.

Elle



Elle fut enfoncée dans un instant, malgré ses efforts. Mes amis ne le tuérent point, voulant me laisser le choix de ma vengeance. Je montai un instant après eux, car la connoissance ne tarda point à me revenir, & la fureur ne pouvoit manquer de renouveller tout d'un coup mes forces. Je trouvai Aberdeen, nud, à genoux, qui faisoit les supplications les plus basses pour obtenir la vie. J'allois le percer de mille coups; un de mes amis me retint le bras, en me disant, que puisque nous étions les maîtres, il y avoit quantité de choses sur lesquelles il faloit l'interroger, avant que de lui donner la mort. Je m'arrêtai. Le trouble où j'étois m'ôtoit l'usage de la voix. Je cherchai des yeux mon épouse. Elle étoit encore au lit. Ma fureur, qui ne s'étoit pas assouvie sur Aberdeen, se tourna tout d'un coup sur elle. Je trompai mes amis qui ne s'en défioient point, & je la perçai de plusieurs coups d'épée. Elle eut assez de vigueur, malgré ses blessures, pour

me retenir le bras au quatrième coup que je lui portai. Elle me fit même tomber sur le bord du lit, & d'une voix tremblante, elle m'appella son cher & cruel époux. Mes amis s'approchérent, & m'ôtérent mes armes. Elle continuoit à retenir ma main, & à me reprocher tendrement ma dureté. L'égarement de raison où j'étois, m'empêcha d'abord de l'entendre: mais diverses plaintes qu'elle proféra sur son innocence & sur cette mort cruelle, qu'elle souffroit, disoit-elle, volontiers, quoiqu'injustement; ses soupirs languissans, le tendre nom d'époux, qu'elle répétoit mille fois, frappérent enfin mes oreilles, & de-là ils trouvérent bientôt le chemin de mon cœur. J'ouvris les yeux, comme il arrive en sortant d'un songe; je vis la malheureuse moitié de moi-même, baignée dans son sang, qui ruisseloit de toutes parts; je la vis pâle & mourante, les yeux déja presque éteints; & toutes ces horreurs étoient mon ouvrage! Il ne m'échapa, ni une parole, ni un

soupir. Il étoit impossible que, parmi tant de sentimens mortels qui m'assaillirent tout à la fois, il y en eût un qui pût trouver place à s'exprimer. Je me tournai vers mes amis: Venez à elle, leur dis-je avec une apparence de froideur qui les surprit; voyez si l'on peut lui donner quelque secours; & hâtez-vous, s'il se peut, avant que je meure, de me faire voir clair dans ce cahos de choses horribles qui m'épouvantent. Dites-moi, mes chers amis, ajoutai-je d'une voix basse & les regardant d'un œil égaré, ne l'avez-vous pas trouvée au lit avec ce scélérat? Ah! s'écria ma triste épouse, il m'y a forcée le poignard sur la gorge. Un de mes amis dit à Aberdeen: Ouvre la bouche, perfide; fai-nous la confession de tous tes crimes. Ce malheureux, que la vue de tant d'armes & sa mort prochaine épouvantoient, répondit en tremblant, qu'il demandoit pardon de son crime au Ciel, à moi, & à mon épouse; qu'il avoit employé effectivement les dernières violences pour la fai-

re consentir à ses criminels desirs ; mais qu'il méritoit peut-être ma compassion, si je voulois considérer qu'il étoit jeune, qu'il avoit été entraîné par une passion sans bornes, & qu'il avoit suivi le conseil de Cromwell. Toute l'Assemblée frémit à ce nom. Les amis que j'avois prié de demeurer dehors, étoient entrés lorsqu'ils avoient vu que nous ne trouvions point de résistance, & s'étant contentés d'arrêter quelques domestiques d'Aberdeen qu'ils firent garder par les nôtres, ils étoient montés avec nous ; desorte qu'étant tous présens lorsqu'il prononça le nom de Cromwell, il n'y en eut pas un qui ne témoignât beaucoup d'envie de le faire expliquer davantage sur les relations qu'il avoit avec lui. Il nous découvrit des injustices, des violences, des iniquités sans nombre : j'en laisse le récit, qui n'a point de rapport à mon histoire. Pour ce qui regarde mon épouse, il nous répéta, qu'il n'eût jamais pensé à se procurer ses faveurs par la violence, s'il n'y

n'y eût été sollicité par Cromwell; que ce Tyran, en lui donnant ce conseil, l'avoit assuré qu'il s'en étoit bien trouvé plus d'une fois pour lui-même: mais qu'outre la corruption de son cœur, il avoit eu deux raisons de lui inspirer un dessein si funeste à mon honneur; qu'il avoit été choqué, à mon retour de la Floride, de me voir fuir sa présence, & refuser de grossir le nombre de ses Flateurs; qu'il ne l'avoit pas moins été depuis, de la fermeté avec laquelle je lui avois porté mes plaintes au sujet de mon épouse; & que, me soupçonnant de le mépriser, il avoit saisi cette occasion d'humilier ce qu'il nommoit ma fierté & mon orgueil.

Après que mes amis eurent tiré d'Aberdeen une ample confession des crimes de son Maître & des siens, ils me demandérent de quelle manière je jugeois à propos qu'ils disposassent de lui. Hélas! leur dis-je, je vous laisse le soin de ma vengeance. Mais qui de vous prendra celui de me punir? Suis-

Suis-je moins coupable que lui? Il a deshonoré mon épouse; & moi je l'ai massacrée cruellement. Nous méritons tous deux la mort. Je vous la demande comme une grace. Ils entreprirent de me consoler, en me représentant, qu'après le funeste accident que mon épouse avoit essuyé, je ne devois peut-être pas regarder sa mort comme le plus grand malheur qui pût m'arriver; que je devois remercier le Ciel de m'avoir fait connoître son innocence; & trouver moins dure une séparation, à laquelle il faloit desormais me résoudre en quelque cas que je pusse me supposer, mais qui me seroit infiniment plus difficile à supporter, si ce cher objet de ma douleur & de mon amour ne m'étoit point enlevé par la mort. Oui, leur répondis-je, vous m'apprenez de quelle manière je dois considérer mon malheur: mais il faudroit auparavant me donner la force d'y résister. Le plus utile de vos secours seroit de m'ôter promptement la vie. Rendez-moi du moins mes ar-

armes ; j'aurai bientôt trouvé le ſeul remède qui peut finir mes peines. Ils eurent la cruelle attention d'éloigner de moi tout ce qui pouvoit favoriſer mon deſeſpoir ; & s'appercevant que la vue d'Aberdeen ne faiſoit que l'entretenir, ils conférérent enſemble de quelle manière ils ſe déferoient de lui. Nul d'entre eux ne vouloit ſe charger de la commiſſion de le tuer ainſi de ſang froid. Ils agitérent, s'il n'étoit pas mieux de le réſerver à périr publiquement par la main d'un Bourreau : mais craignant que la faveur de Cromwell ne le dérobât au châtiment, ils prirent enfin le parti de le faire deſcendre dans la cour, nud comme il étoit, & de le faire égorger en leur préſence par nos domeſtiques.

On avoit bandé pendant ce tems-là les plaies de mon épouſe ; mais la connoiſſance, qu'elle avoit perdue avec la meilleure partie de ſon ſang, ne lui étoit pas encore revenue. Je la croyois morte. J'étois réſolu de mourir auſſi ; & je ſon-

ſongeois au moyen de tromper la vigilance de quelques-uns de mes amis, qui étoient demeurés à m'obſerver pendant que les autres puniſſoient Aberdeen. Cependant, en rappellant toutes les circonſtances de mon malheur, il me vint à l'eſprit, que je n'étois vengé qu'à demi par la mort d'Aberdeen, puiſque Cromwell n'avoit pas eu moins de part que lui à ſon crime. Je m'attachai avidement à cette penſée, & je formai auſſi-tôt le deſſein d'employer ma vie, que je ne voulois plus conſerver, à la punition de ce Tyran. Je rendrai ſervice à ma patrie, diſois-je, en la délivrant d'un Monſtre qui l'opprime; je vengerai mon honneur, la mort de mon Roi, & celle de mon épouſe. Ma querelle va devenir celle de toute l'Angleterre. Je ſuis ſûr de l'applaudiſſement de tous les gens de bien; & ſi je péris dans mon entrepriſe, j'y trouverai la fin de mes maux, que je ne me propoſe aujourd'hui de prolonger que dans cette eſpérance. Cette réſolution, que je m'engageai à exé-

exécuter par mille ſermens, produiſit en un moment dans mon eſprit une tranquillité, qui ſurprit mes amis. Ils me demandérent envain la cauſe de ce changement. Je ne voulois point leur confier mon deſſein, non ſeulement parce que j'appréhendois qu'ils ne le combattiſſent; mais par une eſpèce de jalouſie, qui me faiſoit ſouhaiter de ne partager avec perſonne la gloire & le péril d'une ſi grande entrepriſe.

L'exécution d'Aberdeen étant finie, nous penſâmes à quitter le lieu impur où nous étions, & à faire tranſporter le corps de mon épouſe. Tous mes amis étoient perſuadés, comme moi, qu'elle étoit ſans vie. Cependant, en continuant à lui donner quelques ſoins ſur un reſte de chaleur qu'elle conſervoit encore, on s'apperçut qu'elle reſpiroit foiblement. On redoubla les ſecours, & peu à peu elle reprit aſſez de force pour ouvrir les yeux, & pour jetter ſes regards autour d'elle. Je voulus m'approcher de ſon lit: on m'en empêcha; non qu'on craignît de moi quelque nouvelle violence:

la fureur ne m'avoit pas plus ému, que ne faisoient alors l'amour, la douleur, & la pitié. Chère & malheureuse épouse, m'écriai-je, tu respires donc encore ! tu retournes à la vie, pour sentir toute l'horreur de ton misérable sort! O Ciel qui me la rends, quel nom dois-je donner au présent que tu me fais ? Mes amis tinrent conseil sur ce nouvel évènement, qui rendoit notre départ plus difficile. Elle n'étoit point en état d'être transportée à Londres, & de souffrir le mouvement d'un carosse. Heureusement, nous n'étions qu'à deux pas de la rivière. Il vint en pensée à Mylord *Terwill*, qui étoit un de nos associés, de la mener par eau à Kingston, où il avoit une maison. On trouve facilement des bateaux sur le bord de la Tamise. Il envoya sur le champ deux de nos domestiques en préparer un; & ne voulant point s'exposer à l'indiscrétion d'un Batelier, il entreprit de servir lui-même de rameur, avec ceux de notre bande qui voudroient l'accompagner.

Ces

Ces généreux amis transportérent mon épouse dans leurs bras jusqu'à la rivière. Trois d'entre eux se joignirent à Mylord Terwill, pour la conduire à Kingston. Je les laissai partir, étant dans le dessein de retourner à Londres, pour en faire sortir ma fille avant la fin de la nuit. Je rentrai néanmoins dans la maison d'Aberdeen, avec le reste de mes amis, & nous examinâmes ensemble quelles pourroient être les suites de cette funeste avanture. Il est certain que sous un Gouvernement juste, nous n'aurions rien eu à appréhender. L'action d'Aberdeen étoit un de ces crimes, dont la punition appartient de droit naturel à la personne offensée. Mais ce n'étoit point sur les principes de l'Equité, qu'il falloit juger de la conduite de Cromwell. Il aimoit passionnément Aberdeen, il avoit eu part au dessein de son entreprise: c'en étoit trop pour nous laisser lieu de douter qu'il ne cherchât à venger sa mort, & que son hypocrisie n'eût encore l'adresse de donner une

ne couleur de justice à son ressentiment. J'aurois été au desespoir, que les onze Seigneurs qui m'avoient prêté leur secours, eussent couru le moindre danger pour m'avoir rendu cet important service. Seroit-il impossible, leur dis-je, de tenir l'avanture cachée? Cette maison est écartée. Il est aisé de voir qu'Aberdeen l'avoit louée exprès pour accomplir son damnable dessein. Nous n'avons été apperçus de personne. On apprendra sa mort, à la vérité; mais qui saura de quelle manière, & par les mains de qui elle est arrivée? Je serai le seul, du moins, que Cromwell aura lieu de soupçonner; & ce n'est pas pour moi que j'appréhende sa haine & sa vengeance. Ma seule inquiétude est pour vous, mes chers amis, qui vous êtes exposés si généreusement pour mes intérêts. Ils me remercièrent de cette attention; & quoiqu'ils fussent disposés à me continuer leurs services avec le même zèle, ils approuvérent les mesures que je voulois prendre pour leur sureté. La difficulté du secret

ſecret n'étoit pas inſurmontable. Ils étoient aſſez aſſurés de leurs valets : le ſeul embarras venoit de ceux d'Aberdeen, que rien ne ſeroit ſans doute capable d'engager au ſilence. Nous les tenions renfermés dans une même chambre. Ils étoient quatre, les mêmes qui avoient ſervi à l'enlèvement de mon épouſe, & au crime de leur Maître. Ils ſont coupables, dit un de mes amis ; il n'y a pas de Païs au monde où leur crime ne mérite la mort. Quelle injuſtice commettrions-nous en les puniſſant nous-mêmes ? C'eſt rendre ſervice au Genre-humain, que de purger la Terre de quatre ſcélérats. Quelque cruelle que cette réſolution me parût d'abord, je l'approuvai, parce qu'elle me ſembla néceſſaire à la ſureté de mes amis. Ces quatre malheureux eurent le même ſort que leur Maître. Nous fîmes ouvrir par nos valets une large foſſe, où les cinq corps furent renfermés ; & ayant fait laver juſqu'aux moindres traces de leur ſang, nous fermâmes ſoigneuſement

ment toutes les portes de la maiſon, & nous reprîmes le chemin de Londres.

Je fis partir auſſi-tôt ma fille pour ſe rendre à Kingſton, ſous la conduite d'un domeſtique fidèle. J'y envoyai avec elle mon argent, & tout ce que j'avois de plus précieux. Pour moi, qui roulois dans ma tête des deſſeins d'une haute importance, je demeurai à Londres, & feignant d'en partir le matin pour la campagne, je me contentai de changer de maiſon, pour être à couvert de toutes les pourſuites auxquelles je m'attendois. Je paſſai les prémiers jours à m'informer de l'effet que la diſparition d'Aberdeen avoit produit. Cromwell fut peut-être le ſeul qui ſoupçonna la vérité de ſon avanture; mais, par une politique que je n'avois pas prévue, il déguiſa ſes ſoupçons & ſes ſentimens. Il feignit d'être perſuadé avec le public, que ſon Favori étoit ſorti ſecrettement du Royaume, ou qu'il avoit été aſſaſſiné par quelque ennemi caché. Je ſus néanmoins qu'il avoit

avoit fait interroger ſous main mes domeſtiques, & qu'il n'avoit rien épargné pour découvrir ce que mon épouſe étoit devenue. Huit jours s'écoulérent, pendant leſquels je ne vis perſonne de connoiſſance. La mort du Tyran étoit réſolue dans mon cœur. Je ne m'occupois que des moyens d'aſſurer mes coups. L'accès de ſa maiſon n'étoit pas facile. Il avoit changé entièrement de conduite, depuis quelque tems. Au-lieu de cet air populaire, qu'il avoit affecté pendant les prémières années de ſa domination, il étoit devenu ſombre, farouche, & preſque inacceſſible. Il ſe défioit de ſes propres Gardes. Sa lâche timidité alloit ſi loin, qu'il ſe faiſoit raſer le viſage par ſes enfans, n'oſant confier ſa tête entre les mains d'un Barbier. Je me ſouvenois de la peine que j'avois eue à obtenir de lui une audience ſecrette, lorſque je lui avois porté mes plaintes contre Aberdeen; & j'étois perſuadé que me ſoupçonnant d'être l'auteur de ſa mort, il ne me permet-

mettroit jamais de l'approcher. Ce n'étoit donc point par les moyens ordinaires, que je pouvois m'ouvrir une voie jusqu'à lui. J'appris qu'il devoit aller passer une partie de la belle saison à Windsor. Je m'y rendis aussi tôt, dans l'espérance d'y trouver plus facilement qu'à Londres, l'occasion de lui percer le cœur. Il y arriva peu de tems après moi.

Je ne me laissai voir de personne. Je n'avois qu'un valet fidèle & résolu, à qui j'avois confié mon dessein, & qui étoit disposé, pour me servir, à s'exposer à toutes sortes de dangers. Je me servis de lui pour être informé de toutes les démarches de mon ennemi. Je formai divers projets, que je ne pus exécuter, parce que ce Tyran soupçonneux étoit l'inconstance même dans ses résolutions. La crainte perpétuelle où il vivoit, lui faisoit faire le soir tout le contraire de ce qu'il avoit projetté le matin; dans la vue, apparemment, de rompre les mesures qu'il s'imaginoit avec raison qu'on prenoit con-

contre sa vie. Cependant, j'appris un jour qu'il étoit à la chasse dans le Parc du Château. Je montai à cheval aussi-tôt, armé de deux pistolets, & je me mis sur ses traces. J'évitai le gros des chasseurs, & voltigeant continuellement sur les côtés, j'observai le moment qu'il enfila seul une longue route d'arbres, pour couper un cerf que les piqueurs poursuivoient. Je le joignis en traversant sa route. Il montoit un excellent coureur, sur une selle nue & sans arçons, telle que l'usage est d'en avoir dans notre Angleterre. Il étoit sans armes; desorte que rien ne m'étoit plus facile qne de mettre fin d'un seul coup à ses crimes & à sa vie. Mais dans ce moment que j'avois tant souhaité, je n'avois pas prévu que ma générosité trahiroit ma haine. J'eus honte de tuer de sang froid un ennemi qui étoit hors d'état de se défendre, & de me faire partager le péril. Je l'arrêtai pourtant, le pistolet à la main. Il comprit que j'en voulois à sa vie, & sa lâcheté le rendit tout d'un coup

pâle & tremblant. Tyran, lui dis-je d'un ton furieux, où ſont tes armes ? A peine eut-il la force de me répondre qu'il n'en avoit point, & qu'il me croyoit trop généreux pour tuer un homme ſans défenſe. Tien donc, repris-je en lui préſentant un de mes piſtolets ; défens-toi maintenant & ôte-moi la vie, ſi tu le peux, comme tu m'as ôté l'honneur & le repos. Je piquai mon cheval pour m'éloigner de quelques pas ; mais ayant piqué le ſien au même inſtant, il s'éloigna avec une rapidité extrême, & laiſſa tomber en courant, le piſtolet qu'il avoit reçu de moi. Sa lâche tromperie alluma toute ma fureur, je lui lâchai mon coup en le pourſuivant. Il dut ſon ſalut à mon tranſport, qui m'empêcha de tirer juſte. Le bruit du coup attira quelques-uns de ſes chaſſeurs. Je fus obligé de prendre la fuite au travers de la forêt, & j'eus aſſez de bonheur pour m'éloigner conſidérablement avant que ſes Gardes euſſent reçu ordre de me pourſuivre.

Le

Le desespoir que me causa ce malheureux succès m'auroit peut-être fait tourner mes armes contre moi-même, si le souvenir de mon épouse & de ma fille ne m'eût attaché à la vie malgré moi. Depuis que je les avois quitté, j'avois reçu plusieurs fois de leurs nouvelles, par le soin de Mylord Terwill. Il m'avoit marqué, que les blessures de mon épouse n'avoient point été jugées mortelles; mais que la grande quantité de sang qu'elle avoit perdu, faisoit desespérer au Chirurgien qu'elle pût jamais se remettre; que l'excès de la tristesse arrêtoit d'ailleurs l'effet des remèdes; & qu'elle me prioit de venir recevoir du moins ses derniers soupirs, puisque mon absence longue & affectée lui faisoit trop croire que je la chargeois du crime de sa mauvaise fortune, & que je n'avois plus pour elle que les sentimens qu'on a pour une femme coupable. Ce reproche m'avoit touché vivement; car le Ciel m'est témoin, que loin que ma tendresse pour elle eût souffert quelque

diminution, jamais cette vertueuſe épouſe ne m'avoit été plus chère que depuis le cruel outrage qu'elle avoit reçu. Le crime d'Aberdeen étoit à mes yeux comme un myſtère d'horreur, ſur lequel je n'oſois arrêter la vue; mais je l'avois inceſſamment ſur l'innocence de cette chère moitié de moi-même. Je me repréſentois ſes cris, ſes pleurs, toutes ſes réſiſtances contre un Raviſſeur infame, qui ne lui laiſſoit que la mort à choiſir. Et moi, dans un tranſport barbare, j'avois puni ſur elle le crime d'un autre. Quelle récompenſe pour ſes combats & pour ſa vertu! Non, diſois-je, je ne l'en aimerai pas moins. Ses charmes innocens ont été la proie d'un perfide adultère; mais il n'a pu ni les diminuer, ni les corrompre. Quel ſeroit le malheur d'une femme vertueuſe, ſi l'opinion de ſon honneur dépendoit de la violence d'un brutal, qui pourroit à tous momens la couvrir de honte & d'infamie? Il faut mettre une juſte diſtinction entre les malheurs

heurs & les crimes. Un mari raisonnable ne punira jamais dans une femme, que les foiblesses qu'une conduite sage auroit pu lui faire éviter.

J'étois donc si peu refroidi à l'égard de mon épouse, qu'il falloit que ma haine pour Cromwell fût au dernier excès, pour avoir pu balancer si longtems l'impatience que j'avois de la revoir; ou plutôt, la haine même que je portois à ce Tyran, n'étoit qu'un effet violent de mon amour pour elle, puisque je n'avois pas de plus pressant motif que l'ardeur de la venger. Je pris le chemin de Kingston en quittant le Parc de Windsor, & fis toute cette route à bride abattue. Je n'entrai néanmoins chez Mylord Terwill qu'avec beaucoup de précaution. La haine de Cromwell ne manquant plus de prétexte, je ne doutois point qu'il ne me fît chercher avec la dernière rigueur; & je m'attendois aux plus cruels effets de sa barbarie, si j'avois le malheur de tomber vif entre ses mains. Mylord Ter-

will apprit effectivement dès le lendemain, par des Lettres de Londres, que le Tyran y étoit retourné un moment après son avanture; que son effroi étoit si visible, que ses amis même rioient de sa lâcheté; qu'il avoit envoyé de tous côtés des ordres pour m'arrêter, & qu'il s'étoit déja expliqué sur le genre de mon supplice.

Il étoit nuit, lorsque j'arrivai à Kingston; desorte qu'il ne me fut point difficile de traverser la ville & le pont, sans courir risque d'être reconnu. J'entrai sans bruit chez Terwill, & l'ayant rencontré heureusement lui-même, je lui appris en deux mots de quelle nécessité il étoit que je demeurasse caché, même à ses domestiques. Il me conduisit à l'appartement de mon épouse. L'effet que ma présence produisit sur elle fut si touchant, que ce souvenir me cause encore de l'émotion. Elle leva les yeux & les mains au Ciel. Je le vois donc encore une fois, s'écria-t-elle en mouillant son visage de larmes! Non, il ne me

me hait pas, puisqu'il m'accorde la douceur de le revoir. Hélas ! pourquoi me haïriez-vous, reprit-elle en s'adressant à moi ? J'avois sans doute offensé le Ciel, qui m'a traitée si cruellement: mais vous que j'ai toujours aimé plus que moi-même, vous le maître de mon cœur & mon cher époux, par où ai-je mérité votre haine? Je sens la mort qui s'approche, ajouta-t-elle, & je ne demande point au Ciel qu'il la diffère: mais s'il faut mourir sans être aimée de vous, il faut donc renoncer à toute espérance de bonheur dans une autre vie, car ce n'est point par un horrible desespoir que la félicité peut commencer. Elle prononça ces paroles d'un ton si triste & d'un air si pénétré, que Mylord Terwill, qui étoit à côté de moi auprès de son lit, & qui croyoit comme elle que son malheur avoit changé mes sentimens, ne put s'empêcher de me faire des reproches de mon injustice & de ma dureté. Que ne pouvoient-ils pénétrer tous deux au fond de

mon cœur ! Oh qu'il s'y passoit d'étranges mouvemens ! Je me jettai à genoux en silence, auprès de tout ce que j'aimois le mieux ; & panchant la tête sur ce lit de douleurs, je m'enfonçai pendant quelque tems dans l'immense considération de mes peines. Je me relevai ; mais ce fut pour gémir à haute voix, avec aussi peu de ménagement que j'avois fait en secret. Dieu terrible ! m'écriai-je, comment conserver du respect pour tes volontés, lorsqu'on n'en apperçoit pas la justice, & qu'on en éprouve des effets si sanglans & si funestes ! J'ajoutai mille choses avec la même violence : mais la tendresse de mon cœur adoucissant peu à peu ce transport, mes yeux se couvrirent de larmes. Je ne fis plus que pleurer, & pousser des soupirs. Je passai toute la nuit auprès du lit de mon épouse, tantôt gémissant de son sort & du mien, tantôt la consolant par des protestations d'un amour éternel ; mais dans le fond, aussi agité & aussi inconsolable qu'elle.

La

La situation de mes affaires ne me permettoit pas de demeurer longtems à Kingston, où je courois risque à tous momens d'être reconnu. Ce fut envain que Mylord Terwill m'en pressa, par la crainte que je ne m'exposasse encore davantage en quittant sa maison. Mon dessein étoit de me retirer dans cette province. Quoique je ne pensasse point encore à choisir ma retraite dans cette caverne, je savois que la situation de mes propres terres, qui renferment quantité de montagnes désertes, pourroit m'offrir plus d'un asyle. Je m'y rendis pour reconnoître le plus assuré. Je fis le voyage pendant la nuit, & j'évitai ici la vue de tout le monde. Je ne m'ouvris qu'au Curé d'une Paroisse qui m'appartient, homme d'honneur & de bon sens, dont les conseils m'ont été depuis fort utiles. Ce fut lui qui me parla le prémier de cette vaste & obscure solitude, & qui m'inspira l'envie d'en faire mon séjour. Il la connoissoit, moins pour y

avoir pénétré lui-même, que par tradition. Nous vinmes ensemble en examiner tous les détours. J'y trouvai tant d'endroits commodes, & faits, comme il semble, exprès par la Nature pour servir de dernière ressource à un misérable, que je me déterminai tout d'un coup à en prendre un pour demeure. Le Curé se chargea du soin de le faire préparer secrettement, tandis que je retournerois à Kingston pour aller prendre mon épouse & ma fille, que je voulois avoir avec moi dans ma solitude. Je priai le Curé de rendre habitables deux de ces grottes; l'une, où je vous ai conduit d'abord; & l'autre plus enfoncée, où vous avez vu mon épouse & ma fille. C'est une double sureté contre tous les accidens qui peuvent nous arriver. J'habite la prémière, comme une espèce d'avant-garde, d'où je veille à la conservation de ce que j'ai de plus cher. Le zèle du Curé fit achever l'ouvrage en peu de jours; desorte qu'étant arrivé avec ma petite famille que je fis trans-

transporter dans une litière, en observant toujours de ne marcher que pendant la nuit, je trouvai notre demeure prête à nous recevoir. Nous y vivons depuis plus de cinq mois. Je n'y ai vu jusqu'aujourd'hui que deux ou trois de mes plus fidèles amis, qui sont venus exprès de Londres avec Mylord Terwill pour m'apporter quelques rafraîchissemens, & me rendre les bons offices de l'amitié. Nous sommes servis par deux domestiques affectionnés, une femme qui est sans cesse auprès de mon épouse & de ma fille, & un valet qui habite la même grotte que moi, & qui en sort chaque nuit pour aller prendre chez le Curé les provisions qui nous sont nécessaires. Nos occupations sont telles que vous pouvez vous imaginer, tristes, & conformes à notre fortune & à notre habitation. Vous avez vu mon épouse. Elle ne sauroit recouvrer ses forces. Les principes de sa vie ont été altérés par ses blessures, & par l'épuisement de son sang. Elle est sans cesse

pâle & languiſſante. Sa triſteſſe achève de la conſumer. Je n'eſpère plus de la conſerver longtems. Ma fille croît parmi les larmes & les ſoupirs continuels de ſa mère. Cette pauvre enfant, à qui ſa naiſſance, & s'il eſt permis à un père de le dire, mille qualités aimables promettoient une condition ſi heureuſe, ſe trouve réduite, preſqu'en commençant de vivre, à ſouffrir toutes les rigueurs d'une infortune conſommée. Pour moi, qui réunis ſans ceſſe à mes propres douleurs celles de deux perſonnes ſi chères, je n'entreprens point de vous expliquer la nature de mes ſentimens, ni la violence de mes peines. Le Ciel les connoit; il ſait quelle en ſera la durée; & il a pris ſoin ſans doute d'y proportionner ſon ſecours & mes forces, puiſque j'ai été capable de les ſupporter ſi longtems. Je vous avouerai néanmoins, que je ne ſuis pas toujours auſſi ferme que j'affecte ici de le paroître. J'ai ſenti mille fois des mouvemens qui approchoient du dernier deſeſpoir, & auxquels

quels il n'y a qu'un pouvoir supérieur qui m'ait fait résister. Je lis beaucoup : la lecture adoucit ce qu'il y a souvent de trop furieux dans mes agitations ; elle les change en une mélancolie douce, qui me fait aimer ma solitude. Dans ces momens, si je mets le pied hors de la caverne, tous les objets que je découvre me paroissent sombres & obscurs. Il semble que ma tristesse se répande sur la nature entière, & que tout ce qui m'environne s'afflige & s'attendrisse en ma faveur. Cette vue me jette dans des considérations qui renouvellent mes peines. Je rentre dans mon tombeau, j'en parcours toutes les vastes retraites, je trace mes malheurs sur les plus durs rochers, & j'arrose les caractères de mes larmes. Il est surprenant, qu'ayant demeuré si longtems dans le même lieu, vous n'ayez point encore apperçu quelques-uns de ces tristes monumens. Cet exercice a des charmes pour moi, ma douleur semble se décharger en s'exprimant. Je retourne à la chambre de mon

épouse, je la console ; j'instruis ma fille, je lui souhaite toutes les vertus de sa mère, avec un meilleur sort. Tel a été l'emploi d'une demie année, que j'ai passée dans ce désert. Si votre rencontre, ajouta Mylord Axminster, m'a causé d'abord de la surprise, & même quelque frayeur, je la regarde à présent comme un nouvel effet de la protection du Ciel, qui ne veut point que je périsse ici de douleur, puisqu'il m'accorde la consolation d'y trouver un honnête-homme.

Je remerciai ce Seigneur, de l'opinion avantageuse qu'il s'étoit formée de moi, & je l'assurai que je m'efforcerois de la soutenir. De la droiture & de la probité, lui dis-je, vous en trouverez une source inaltérable dans le fond de mon cœur. Mais je crains qu'un homme, accoutumé comme vous aux façons d'agir du grand-monde, ne se contente point de mes manières simples, & peut-être un peu grossières. Voyez-vous, lui dis-je avec ma naïveté ordinaire, j'ai enten-

tendu dire mille fois à ma mère, & j'ai lu dans les meilleurs Auteurs, que rien n'eſt plus dangereux qu'un homme poli qui n'eſt point honnête-homme, parce qu'il ſait prendre toutes les apparences de la bonté, & qu'il n'en a jamais les ſentimens. Je ſuis bien éloigné, ajoutai-je, d'avoir cette idée de vous. Mais ſi vous ſouhaitez que nous devenions amis, il faut que vous me promettiez de ne me tromper jamais. Il me répondit avec beaucoup de bonté, qu'il me le promettoit; & que je devois juger aiſément, par le retour de franchiſe avec lequel il venoit de s'ouvrir à moi, que non ſeulement il avoit reconnu la mienne, mais que c'étoit la ſeule raiſon qui lui fît deſirer mon amitié. Vous êtes donc tel, repris-je, que j'ai prié le Ciel de m'accorder un ami: qu'il en ſoit loué! mon cœur me l'a bien fait ſentir, au prémier moment que je vous ai vu. Je vous promets à mon tour, que vous me trouverez toujours ſincère & fidèle à vous aimer, & que j'employerai volon-

volontiers ma vie même pour vous rendre service. Il ne put s'empêcher de sourire, du ton candide & affectueux avec lequel je prononçai ces paroles ; & m'ayant embrassé tendrement, il m'assura que j'étois tel aussi qu'il desiroit, pour me regarder & me chérir comme un frère ; que notre captivité devant finir apparemment dans le même tems, puisqu'elle avoit la même cause, il vouloit que j'attachasse ma fortune à la sienne ; & qu'il s'engageoit à m'aimer, & à me rendre ses services, avec le même zèle que je lui avois offert les miens. L'Empire du Monde m'auroit mois flaté, que le bien que je crus avoir acquis par cette assurance. Ma joie fut visible, & si naturelle, qu'elle eut le pouvoir d'adoucir les amères douleurs du Vicomte d'Axminster. Il me témoigna lui-même, qu'il sentoit du changement dans son cœur, & qu'il le devoit à cette cause. Nous continuâmes à nous entretenir. Notre entretien augmenta cette prémière ardeur d'estime & d'amitié mu-

mutuelle, par la satisfaction que j'eus de lui trouver du goût pour les Sciences, & par celle qu'il sentit de son côté en découvrant qu'il n'y avoit point de belles connoissances, dans lesquelles je ne fusse plus versé qu'on ne peut être communément dans une certaine jeunesse. Il me croyoit néanmoins plus âgé que je n'étois. Mes occupations sérieuses avoient formé de bonne heure les traits de mon visage. Il fut surpris d'apprendre que je n'avois pas plus de seize ans; & il eut la complaisance de me dire, que j'étois peut-être un exemple unique de tant de sagesse & de maturité d'esprit à cet âge.

La nuit approchant, je lui parlai de l'embarras où j'allois être pour retrouver l'entrée de la caverne qui répondoit à ma demeure. Il me proposa de demeurer avec lui jusqu'au lendemain: mais la crainte de causer trop d'inquiétude à James, qui devoit être surpris d'une absence de deux jours, me fit insister à retourner le soir même. Le Vicomte ne savoit pas

mieux que moi, de quel côté il falloit chercher la petite vallée de Madame Riding: cependant, comme il avoit pénétré fort avant dans la caverne, il lui vint à l'esprit de me demander, si je ne me souvenois point de quelque endroit remarquable, jusqu'où il lui seroit peut-être arrivé d'aller. Je lui parlai de la rivière: il n'avoit jamais pénétré jusques-là. Je me rappellai l'Inscription que j'avois vue sur le roc, & dont la peur de l'interrompre m'avoit empêché de lui parler, lorsqu'il m'en avoit touché quelque chose dans sa narration. Je lui en répétai même les mots, que j'avois retenu. Il connoissoit parfaitement le souterrain jusqu'à ce lieu; & l'ayant assuré que de là je me rendrois facilement à ma chambre, il s'offrit à m'y conduire sur le champ.

Il appella son valet, que je n'avois pas encore vu, & lui ayant donné ordre d'allumer un gros flambeau & de marcher devant nous, nous nous enfonçâmes dans les profondeurs de notre ténébreux do-

domicile. Nous gagnâmes en une demie heure le lieu de l'Inſcription. Le Vicomte m'en fit appercevoir pluſieurs autres en allant, qui n'étoient pas moins touchantes. Je le preſſai de retourner, auſſi-tôt que je commençai à me reconnoître. Il eut l'honnêteté de vouloir m'accompagner juſqu'à ma chambre. Je le priai, lorſque nous en approchâmes, de permettre que je marchaſſe quelques pas devant lui, pour m'aſſurer qu'il n'y étoit point arrivé de changement pendant mon abſence. La porte étoit fermée, quoique je l'euſſe laiſſée ouverte. Je jugeai que c'étoit James, qui avoit eu ce ſoin. Mais je fus ſurpris, étant prêt à l'ouvrir, d'entendre la voix de deux perſonnes qui s'entretenoient avec chaleur. Je prêtai l'oreille, & je reconnus que c'étoit Madame Riding qui querelloit James de ſa négligence, à laquelle elle attribuoit ma perte, qu'elle croyoit certaine. Cette Dame ne faiſoit que d'arriver de Londres. Je ne crus pas devoir lui faire connoître

tre que j'étois si proche d'elle, sans avoir prévenu Mylord Axminster. Je retournai vers lui ; il marqua de l'inquiétude, en apprenant qu'il alloit paroître devant des personnes qu'il ne connoissoit point. Cependant, lorsque je lui eus expliqué le caractère de Madame Riding, & que c'étoit cette même Dame à qui j'étois redevable de ma vie & de ma sureté, il consentit à la voir. Nous frappâmes à la porte. Elle fut au comble de la joie, en m'appercevant. Je lui racontai mon avanture, & le bonheur que j'avois eu de rencontrer le Vicomte d'Axminster, qui m'avoit sauvé la vie, & qui m'avoit accordé quelque chose encore de plus précieux, en me promettant son amitié. Elle fut extrêmement surprise, de trouver une personne de ce rang dans un si triste état. Elle n'ignoroit point le malheur qui l'obligeoit à se cacher; mais elle étoit persuadée, avec Cromwell & le reste du Royaume, qu'il étoit passé dans les Pays voisins. Cette généreuse Dame lui donna des marques si natu-

naturelles de respect, & de compassion pour sa mauvaise fortune, qu'elle s'attira tout d'un coup sa confiance. Il m'embrassa la larme à l'œil, en me disant qu'il avoit gagné autant que moi à me sauver la vie; puisqu'avec mon amitié, il acquéroit celle d'une Dame si aimable & d'un si excellent naturel. Il ne fit pas difficulté de lui apprendre qu'il avoit, comme moi, son asyle dans la caverne; il lui parla même de son épouse & de sa fille; & il la pria, si elle croyoit le pouvoir secrettement, d'aller quelquefois consoler, par sa présence & son entretien, deux infortunées qui n'avoient eu depuis six mois nul commerce avec les vivans.

Madame Riding tomba dans un extrême étonnement, en apprenant que Mylord Axminster, son épouse, & sa fille, demeuroient depuis six mois dans cet horrible séjour. Quoique ce Seigneur eût des terres considérables à une distance médiocre de la sienne, elle ne l'avoit jamais vu, parce qu'il faisoit

ſa demeure ordinaire à Londres. Mais ſa généroſité, qui la rendoit l'amie de tous les malheureux, lui fit bientôt prendre un ſenſible intérêt à la mauvaiſe fortune de cette famille affligée. Elle marqua au Vicomte une vive impatience de voir ſon épouſe & ſa fille, & elle lui demanda cette ſatisfaction dès le même ſoir. Il la pria de remettre ſa viſite à la nuit ſuivante, ayant deſſein de les prévenir ſur cette entrevue. Pour moi, qui devois vivre deſormais familièrement avec lui, je l'aurois prié de conſentir que j'accompagnaſſe ſon retour, ſi Madame Riding n'eût ſouhaité de m'entretenir en particulier, & ne m'eût prié de demeurer cette nuit avec elle. Mylord Axminſter nous quitta.

Lorſque je fus ſeul avec cette Dame, nous commençâmes un de ces entretiens où l'eſprit a moins de part que le cœur. Je ne l'avois pas vue depuis la mort de ma mère. Des affaires preſſantes l'avoient retenue à Londres. C'étoit la prémière fois qu'elle venoit au tom-

tombeau de sa chère amie, pour lui rendre les derniers devoirs de l'estime & de l'amitié. Il étoit, comme je l'ai dit, au milieu de ma chambre, James le lui avoit déja montré. Elle m'en fit approcher, en me prenant par la main: C'est donc ici, me dit-elle, que vous avez jugé à propos de renfermer les cendres de votre malheureuse mère? C'est ici que la constance, la droiture, la bonté, toutes les perfections du corps & les vertus de l'ame sont ensevelies avec cette chère personne? La terre n'y devroit plus produire que des fleurs, & exhaler des vapeurs agréables. Ciel! continua-t-elle en y levant les yeux, tes récompenses doivent être bien magnifiques pour la vertu, puisque tu prens si peu de soin d'elle ici-bas! comment pourrions-nous expliquer autrement ta Justice? Son partage, sans doute, est dans une vie plus heureuse; c'est dans ton sein que tu la couronnes; c'est dans cette source de gloire & de félicité, que ma chère amie goûte enfin les douceurs d'un éter-

nel repos, après avoir été si long-tems l'objet de la malignité des hommes, & le jouet de tes ennemis & des siens. Que son bonheur soit donc à présent le soin de ton amour, & l'ouvrage de ta puissance! Et vous, ajouta-t-elle en s'adressant à moi, vous qui êtes demeuré après elle pour fournir peut-être une carrière d'infortune encore plus longue, quels vœux mon amitié doit-elle faire pour vous? Vous souhaiterai-je des prospérités, que l'exemple & les instructions de votre mère vous ont appris à mépriser? J'entrerois mal dans ses vues, & dans vos sentimens. Quelque sort que le Ciel vous destine, puissiez-vous être aussi vertueux qu'elle! voilà le souhait de mon affection.

Après cette effusion de tendresse & de zèle, Madame Riding s'assit pour m'entretenir d'une manière plus paisible. Elle me dit, que quoique le principal de ses souhaits fût de me voir suivre fidèlement les leçons de ma mère, elle n'étoit pas d'avis que je dusse absolument

lument négliger le soin de ma fortune ; qu'étant devenu le maître de ma conduite, il faloit penser à me faire un plan de desseins sages pour l'avenir ; que la prudence à-la-vérité ne me permettoit point de paroître en Angleterre pendant la vie de mon père, quoique le danger, ajouta-t-elle, fût moins grand depuis que j'étois seul, qu'il ne l'étoit lorsque j'avois la compagnie de ma mère ; mais qu'il y avoit d'autres voies que celle de la solitude, pour me mettre en sureté, & qu'elle en connoissoit une à laquelle elle me conseilloit de m'arrêter ; que c'étoit de sortir du Royaume, pour aller joindre le Roi Charles Second, notre légitime Maître, & pour m'attacher à son service ; qu'en prenant les armes à sa suite, & en employant mon bras pour sa querelle, j'aurois un moyen autorisé par le Ciel, de me venger des cruautés de mon père ; que les Anglois ouvriroient à la fin les yeux pour reconnoître leur devoir ; que l'Usurpation finiroit tôt ou tard, par

le renverſement, ou du moins par la mort de Cromwell; que ce ſeroit alors pour moi un avantage infini, de pouvoir rentrer en Angleterre avec la connoiſſance de mon Roi, & le mérite d'avoir embraſſé ſa cauſe; qu'elle ſe chargeoit de la dépenſe de mon équipage, & qu'elle me mettroit en état de paroître à la ſuite avec honneur; qu'il étoit néceſſaire de me déterminer promtement, parce qu'on parloit d'une paix générale entre toutes les Puiſſances de l'Europe, & qu'il lui ſembloit à propos que je puſſe faire l'offre de mes ſervices au Roi, avant la concluſion de la guerre; que ſi j'entrois dans ſes vues, elle hâteroit tellement les préparatifs de mon départ, qu'il dépendroit de moi de quitter le Royaume avant la fin de la ſemaine.

J'eus beaucoup de peine à goûter cette propoſition, je la trouvai même effrayante. Ce paſſage ſi promt, de la ſolitude où j'étois accoutumé de vivre, à la vie d'un Homme de guerre & d'un Cour-

Courtisan, me fit naître des idées si nouvelles, qu'elles me causérent une espèce de tremblement. Je ne cachai point mon inquiétude à Madame Riding. Je puis, lui dis-je, vous avouer la vérité sans honte, puisque vous savez de quelle manière j'ai été élevé. A peine ai-je parlé à deux hommes dans toute ma vie. Quel personnage ferai-je dans une Armée ou à la Cour, dont j'ignore les manières & les usages ? Ce n'est pas que je croie manquer de courage & de résolution, mais je sens que la façon dont j'ai vécu jusqu'aujourd'hui ne me rend point propre au commerce du grand monde. La conversation, ajoutai-je, que j'ai eu aujourd'hui avec Mylord Axminster, m'a fait appercevoir bien du ridicule dans mes manières, par l'extrême différence que j'ai remarqué dans les siennes. Madame Riding se mit à rire. Elle me répondit qu'il me manquoit à-la-vérité quelque chose du côté de la politesse, mais qu'un peu d'usage serviroit à me former

plus promtement que je n'eſpérois. Je ne pus néanmoins lui promettre de ſuivre ſon projet, ſans avoir pris quelque tems pour y réfléchir. Je m'occupai de cette penſée pendant toute la nuit. Mylord Axminſter revint à ma grotte le lendemain au matin. Je n'avois point encore pris de réſolution. Sa préſence me fit plaiſir. Je lui découvris mon embarras, & je le priai naturellement de me dire ce qu'il penſoit de mes qualités perſonnelles, & de mes diſpoſitions pour le monde. Il trouva cette queſtion plaiſante. Cependant, après avoir ſouri modeſtement de ma ſimplicité, je vous tromperois, me dit-il, ſi je vous aſſurois qu'il ne vous manque rien pour paroître avec diſtinction dans un certain monde. Les vertus dont vous faites votre étude, ſont un foible mérite aux yeux de ceux qui ne les poſſèdent pas. Ceux mêmes qui les eſtiment, ne les aiment point trop farouches & trop auſtères. Il faut qu'elles ſachent ſe prêter un peu à la foibleſſe & à la corruption des hommes. Dans le fond

fond vous êtes d'un caractère doux & humain, ajouta-t-il, je vous ai déja assez vu pour le reconnoître, mais votre droiture s'exprime peut-être trop naturellement. Vous vous êtes formé une juste idée des hommes, en les regardant pour la plupart comme des méchans & des trompeurs; mais cette opinion doit se tenir renfermée au fond du cœur, pour y servir seulement de règle & de motif à la prudence des actions. Il me donna pour exemple, la manière dont je m'y étois pris la veille pour lui demander son amitié. Vous m'avez marqué d'abord, continua-t-il, une défiance & une crainte, qui avoient quelque chose d'offensant, & passant tout d'un coup à l'extrémité opposée, vous vous êtes livré sans réserve, sur la simple assurance que je vous ai donnée de ma franchise. Voilà, tout à la fois, deux excès. Le prémier auroit pu déplaire à tout autre qu'à moi, & vous attirer une réponse fâcheuse; le second vous faisoit exposer votre propre vie, en découvrant trop facilement votre

secret: un perfide auroit pu se servir de cette facilité pour vous tromper. Pour moi, qui joins quelque expérience à ma sincérité, j'ai reconnu tout d'un coup le fond de vos principes, & je n'ai pas fait difficulté à mon tour de m'ouvrir à vous avec beaucoup de confiance, sur-tout après avoir entendu le récit de vos malheurs & de ceux de votre mère. Mais ce que j'ai fait avec discernement, vous l'avez fait avec un peu d'imprudence & de témérité. J'embrassai ce cher ami avec ardeur, & je le remerciai d'un conseil dont je sentois l'importance. De combien d'autres avis, lui dis-je, n'aurois-je pas besoin pour devenir propre à la société des hommes? Cependant Madame Riding veut me faire partir pour aller à la Cour du Roi Charles. Je lui rapportai là-dessus le discours & la proposition de cette Dame. Il en fut surpris. La vérité étoit, qu'elle en avoit cru trop légèrement son zèle. Elle en convint elle-même le soir, lorsque le Vicomte s'en expliqua avec elle, à ma prière. En effet,

effet, je me suis étonné mille fois depuis, en rappellant quelle étoit alors ma naïveté, & je puis dire la grossièreté de mes manières, que cette Dame, qui avoit d'ailleurs autant de politesse & d'esprit que de bonté, eût pu former sur moi des desseins que j'étois si peu capable de remplir. Je n'ai pas moins de peine à comprendre comment il étoit arrivé que ma mère, qui avoit été élevée à la Cour, & à laquelle il ne manquoit sans doute aucune des qualités qui rendent une femme aimable, puisqu'elle avoit mérité la tendresse d'un grand Roi, eût pu négliger jusqu'à un tel point cette partie importante de mon éducation. L'ardeur infinie qu'elle avoit conçue pour l'étude, lui faisoit regarder tout ce qui n'y avoit point de rapport, avec indifférence. Elle s'étoit promis apparemment, que l'âge & les occasions me feroient acquérir peu à peu ce qu'elle ne jugeoit pas nécessaire à mon enfance. Toute son attention étoit à m'inspirer de solides principes de Vertu, & des

règles constantes de Raison & de Sagesse. On verra dans le cours de mon Histoire, qu'elle ne perdit point absolument ses peines; du moins si l'on s'en rapporte au témoignage d'un puissant Roi, qui m'a honoré dans la suite du glorieux nom de Philosophe.

Mylord Axminster m'ayant ainsi confirmé en véritable ami dans la défiance que j'avois moi-même, je le conjurai de me continuer ses bontés, & de prendre occasion de toutes mes fautes pour m'instruire par ses conseils. Je suis trompé, lui dis-je, si je n'ai le fond des sentimens tel qu'il convient à un honnête-homme. J'avois besoin seulement d'un ami, qui pût les diriger. Pour ce qui regarde mes manières extérieures, j'aurai une méthode sure pour les former; c'est de les règler sur les vôtres. Il me promit tous ses soins. Je lui proposai, pour me faciliter le plaisir de le voir continuellement, de souffrir que j'abandonnasse ma grotte, & que je fisse transporter mon lit dans la sienne. Il parut

y consentir avec joie. Le changement s'exécuta l'après-midi du même jour, aussi-tôt que James m'eut apporté ma nourriture. Le Vicomte s'accommoda d'un repas frugal, que je le priai de partager avec moi; & nous attendîmes ensuite Madame Riding, qui nous avoit promis de revenir à la caverne.

Elle vint au milieu de la nuit; c'étoit une précaution qu'elle prenoit toujours, pour éviter les soupçons de ses domestiques. Nous nous mîmes en chemin vers le quartier de Mylady Axminster. En allant, je renouvellai la conversation que j'avois eue la veille avec elle, & je priai le Vicomte de lui expliquer ce qu'il pensoit de sa proposition. Il le fit librement. Elle confessa qu'elle n'avoit point assez considéré les raisons qui devoient m'arrêter; & elle admira la bonté de Mylord Axminster, qui se rabaissoit à prendre à mon égard l'emploi d'un Précepteur. Cet ami généreux, voulant m'être utile de toutes manières, lui demanda si elle pouvoit nous procurer

un cheval, des fleurets, & divers autres instrumens d'éducation, dont il vouloit m'apprendre l'usage. Elle lui promit ce qu'il desiroit. Nous les eûmes en effet quelques jours après; desorte que dans la plus déserte & la plus horrible de toutes les solitudes, je trouvai, par la générosité de ce Seigneur, des exemples & des leçons qui égaloient ce que j'aurois pu espérer des meilleurs Maîtres.

Nous arrivâmes à la chambre de Mylady. Elle étoit prévenue sur notre arrivée, & sur le caractère de Madame Riding. Les cérémonies furent courtes. La confiance & l'amitié naissent tout d'un coup entre les cœurs qui se ressemblent par la bonté. Mylady étoit dans sa langueur ordinaire. Si la conversation fut tendre & affectueuse, elle fut triste. Mylord n'étoit pas capable de conserver sa fermeté auprès de sa chère épouse; & nous ne l'étions pas non plus de le voir si affligé, sans prendre une vive part à sa douleur. Il tira Madame Ri-

Riding à l'écart; & comme il lui avoit été facile de remarquer que c'étoit une femme d'esprit & d'expérience, il lui demanda ce qu'elle pensoit de la santé de son épouse. Elle lui répondit avec ingénuïté, qu'elle auguroit mal de son extrême affoiblissement; & que, sans connoître la cause de sa maladie, elle la jugeoit mortelle. Elle ajouta, qu'une demeure plus commode, ou du moins un air plus sain, pourroit contribuer à la rétablir; & elle lui offrit sa maison pour elle, en le pressant avec beaucoup d'instances de l'accepter. Il ne paroissoit pas éloigné de cette offre. Ce n'eût point été une chose difficile, d'y faire transporter Mylady dans un carosse, & de feindre que c'étoit une amie de Madame Riding qui arrivoit de Londres. Il n'étoit question que d'y faire consentir cette Dame affligée, qui étoit trop idolâtre de son époux pour l'abandonner un moment. Le Vicomte ne l'ignoroit pas. Il appréhendoit même de lui causer quelque chagrin, par une

telle propoſition. Cependant il la lui fit. Mais qu'il avoit eu raiſon de craindre de l'affliger trop, en la faiſant! Elle ne lui répondit d'abord que par une abondance de pleurs, dont elle arroſa ſa main, qu'elle prit entre les ſiennes. Il ſembloit que ſa douleur ne pût s'exprimer autrement. Mais ſa bouche s'ouvrit enfin aux plaintes les plus tendres. Hélas! lui dit-elle, vous en voulez à ma vie, je le vois bien, elle vous importune. La Nature alloit la reprendre, pourquoi vous laſſez-vous? encore un moment, & vous ſerez délivré de moi pour toujours. Les larmes nous tombérent des yeux à nous-mêmes, en voyant les ſiennes qui ne ceſſoient point de couler; & Mylord Axminſter, auſſi touché qu'elle & que nous tous enſemble, demeuroit comme immobile à l'entendre & à la regarder. Madame Riding, qui étoit la cauſe innocente de ce trouble, prit la parole pour en faire des excuſes à Mylady, & la prier de pardonner ſon imprudence à ſon zèle.

Cet-

Cette visite néanmoins produisit plus d'une utilité. Elle procura au Vicomte un nouveau remède contre l'excès de sa tristesse, dans l'agréable conversation de Madame Riding; & à Mylady, des secours qu'elle n'avoit pu recevoir si facilement jusqu'alors. Madame Riding laissa passer peu de nuits sans les venir voir de la même manière, ou sans leur envoyer à l'un & à l'autre tout ce qu'elle s'imaginoit de plus propre à leur santé ou à leur consolation. Pour moi, dont l'amitié ne fit qu'augmenter tous les jours pour Mylord Axminster, je reçus aussi continuellement de nouveaux témoignages de la sienne. Nous devinmes inséparables. Son zèle pour mon instruction ne se relâcha pas un moment. Il me fit faire en peu de mois, des progrès qu'on ne fait pas en une année dans la meilleure Académie. J'appercevois moi-même sensiblement le changement de mes manières. Quoique l'étude fût toujours mon goût dominant, je quittois volontiers mes li-

livres pour aller à mes nouveaux exercices. J'apprenois à monter à cheval & à me servir de diverses armes; je me formois à la bonne grace du corps; je devenois civil, prévenant, attentif à obliger; & je reconnoissois de plus en plus, qu'il manque quelque chose aux Sciences les plus solides, & même à la Vertu, lorsqu'elles ne sont point accompagnées de quelque savoir-vivre & de cet air de politesse qui les rend douces & aimables.

Une nouvelle révolution qui arriva dans mes sentimens, servit beaucoup à hâter le succès des soins de mon illustre Maître. C'est une circonstance de ma vie que je veux expliquer avec soin, parce que, quelque légère qu'elle ait été dans son origine, elle a donné depuis naissance à des évènemens si considérables, qu'ils composent la partie la plus intéressante de mon Histoire.

Je vivois si familièrement avec Mylord Axminster & son épouse, que je me regardois moins comme

me un étranger, que comme leur propre fils. Mon tems se passoit à recevoir les instructions de Mylord, ou à desennuyer Mylady par la lecture d'un bon livre, ou à donner moi-même à leur aimable fille quelque teinture des Sciences qui peuvent convenir à son sexe. Elle s'appelloit *Fanny*. Cette jeune personne avoit une extrême avidité d'apprendre. Son âge ne passoit point encore dix ans; mais rien n'ouvre tant l'esprit, que l'infortune. Elle avoit déja une pénétration, qui la faisoit entrer tout d'un coup dans le sens de mes discours & de ses lectures. Elle ne recevoit rien dans sa mémoire, qu'elle ne digérât par une attentive réflexion. Elle auroit refusé d'apprendre ce qu'elle n'auroit point compris parfaitement. De sorte que toutes ses idées étant claires & bien liées, elle tiroit de cette méthode une grande justesse d'esprit, & une facilité surprenante à s'exprimer. J'admirois ses talens naturels, & je n'épargnois rien pour les cultiver. Elle étoit avec

cela

cela d'une douceur admirable, & d'une sensibilité pour les moindres bienfaits, qui lui faisoit attacher le plus haut prix à mes soins. Sa reconnoissance se déclaroit à tous momens, par ses caresses innocentes, & par ses remercimens tendres & flateurs. Je lui renouvellois mes leçons plusieurs fois le jour; & quoiqu'à dix ans une fille cesse en quelque sorte d'être un enfant, je la caressois moi-même sans précaution. Je la prenois souvent sur mes genoux, je l'embrassois avec cette innocence ingénue qui ne pense pas même à s'allarmer. Je tins assez longtems la même conduite, sans y avoir fait une seule fois réflexion. Cependant il s'allumoit pendant ce tems-là un feu secret dans mes veines, que je sentis avant que d'en connoître la nature. Les prémières lumières que j'en eus, me vinrent d'une espèce de frémissement que j'éprouvois à son approche, & qui se changeoit ensuite en un sentiment délicieux lorsque je l'avois sur mes genoux. Je ne pouvois me résoudre à la quit-

quitter, lorſque je la tenois dans cette tendre poſture. Je l'approchois de mon cœur, comme naturellement, & ſans réflexion. Il me ſembloit qu'il s'ouvrît pour la recevoir; il ſe refermoit enſuite triſtement, lorſqu'elle s'éloignoit. S'il m'arrivoit de lui faire lire quelque choſe auprès de moi, je perdois inſenſiblement l'attention que je devois à ſa lecture. Je tombois dans une diſtraction profonde, dont je revenois ſans pouvoir me rappeller de quoi j'avois eu l'eſprit occupé. Je me ſurprenois les yeux attachés languiſſamment ſur elle, & je les baiſſois tout d'un coup avec une eſpèce de honte. Je me demandois enſuite avec étonnement, ce qui pouvoit la cauſer. Bientôt je ne fis plus un pas, ni au-dehors ni au-dedans de la caverne, ſans avoir ſon image inceſſamment préſente. Je la voyois en ſonge, je me trouvois plein de ſon idée en m'éveillant, & je brulois d'impatience de retourner auprès d'elle. Là, j'écoutois attentivement tout ce qu'elle di-

disoit. J'étois ému du son même de sa voix. Tout ce qu'elle avoit touché, me sembloit avoir acquis une qualité nouvelle. Enfin, l'amour n'a point de symptome, que je n'eusse éprouvé avant que de m'appercevoir que j'étois effectivement la proie de cette violente maladie. Ce n'est pas que je n'eusse appris par mes lectures, & par le récit de diverses histoires, qu'il y avoit une passion de ce nom; qu'elle étoit dangereuse; & que souvent on s'en trouvoit atteint, sans l'avoir prévu, & sans pouvoir s'en garantir: mais comme les sentimens ne se représentent point par des idées, il me faloit de l'expérience pour les savoir connoître. Je l'acquis ainsi, dans un tems où rien n'étoit plus contraire aux intérêts de ma fortune & de mon repos.

Je ne prétens pas me faire honneur de mes combats & de ma résistance. J'avoue naturellement, que si l'amour est une tache pour la sagesse, c'est injustement qu'on m'a donné le nom de Sage, & qu'on m'a

m'a attribué quelque vertu. Il s'empara de mon cœur par une espèce de surprise; mais je ne m'effrayai point de l'y appercevoir. J'étois persuadé, suivant les principes de la Philosophie de ma mère, que les mouvemens simples de la nature, quand elle n'a point été corrompue par l'habitude du vice, n'ont jamais rien de contraire à l'innocence. Ils ne demandent point d'être reprimés, mais seulement d'être règlés par la raison. Loin donc de me reprocher de la foiblesse, ou de sentir quelque honte de ma défaite, je confesse que je me crus heureux du changement que j'éprouvois. Il n'y a qu'à faire attention de quelle manière j'avois été élevé. Toute ma vie s'étoit passée tristement dans la solitude. A peine m'étois-je apperçu que j'eusse un cœur, tant il m'étoit arrivé rarement de le sentir ému. L'étude a des douceurs, mais mélancoliques, & toujours uniformes. Je n'avois même goûté qu'imparfaitement les tendresses de la nature, car ma

mère

mère étoit Philosophe jusques dans ses caresses & son affection. Je pouvois me compter au nombre de ces enfans malheureux, à qui leurs parens n'ont jamais souri. Rien n'égala donc l'avidité de mon cœur à recevoir les prémiers sentimens de l'amour. O Dieu! m'écriai-je après quelques réflexions qui me firent découvrir la véritable situation de mon ame, je ne sai à quoi vous me destinez; mais ce que j'éprouve ne sauroit être un effet de votre haine, ni un préfage de mauvaise fortune: c'est la félicité-même, qui semble se répandre tout d'un coup dans mon cœur. Comment ai-je pu ignorer jusqu'à présent que j'étois capable d'un tel bonheur, & pourquoi les hommes se plaignent-ils donc tant de la nature? Cependant, ajoutai-je en moi-même, allons bride en main. L'amour est une charmante passion, je le sens bien; c'est une passion innocente, du moins par rapport à moi qui n'ai point cherché à le faire naître, & qui ai vécu jusqu'à présent avec

assez

assez de vertu pour n'avoir rien dans le cœur qui puisse venir d'une mauvaise source. Mais on dit que c'est une passion dangereuse, qui a besoin d'un frein continuel; que si elle manque d'être ainsi retenue, elle endort la vertu peu à peu, lors même qu'elle est en bonne intelligence avec elle, & qu'elle la trahit & la ruïne à la fin. Ne nous livrons donc à elle qu'avec les précautions qu'elle demande. La prémière sera de conserver toujours ce soin exact de la règler, puisqu'il est si nécessaire. J'y trouverai peu de difficulté, continuai-je; car quel seroit le fruit de mes études & des instructions de ma mère, si je n'en tirois assez de force pour obtenir quelque empire sur moi-même? Je trouverai sans cesse dans mes livres, dans mes réflexions, & dans la droiture de mon cœur, le contrepoids des dangers de l'amour. L'étude servira, s'il se peut, à me rendre sage; & l'amour, à me rendre heureux. Une autre précaution que je veux prendre, &

qui

qui peut me rassurer seule contre toute sorte de défiances, c'est de découvrir naturellement mes dispositions à Mylord Axminster. Je veux qu'il soit mon juge. Il aime sa fille, il m'aime, il a l'expérience du monde & de l'amour; ses conseils serviront de règle à ma conduite & à mes sentimens.

Telles furent mes prémières résolutions. Je les considérai de nouveau, après les avoir formées. Elles me parurent sages & vertueuses. J'étois assuré qu'elles étoient sincères. Je n'eus pas le moindre scrupule après cela sur ma passion, & je retournai avec empressement à la chambre de Mylady, pour y goûter la satisfaction d'être auprès de ce que j'aimois. Il me sembloit, qu'après cet examen de mes sentimens, j'allois me trouver moins embaraſſé avec elle, & la caresser avec plus de liberté que jamais. J'entrai. Mais si je commençois à connoître par expérience ce que c'étoit qu'un sentiment d'amour, j'ignorois encore les bizarres effets de cette passion. L'air ouvert & fa-

familier avec lequel je me disposois à aborder l'aimable Fanny, m'abandonna lorsque je fus auprès d'elle, & qu'elle eut jetté ses regards sur moi. Je demeurai muet & tremblant, sans pouvoir faire un effort pour vaincre cet accès de timidité. Mon dessein avoit été de l'embrasser, selon ma coutume; je sentis que je manquois de hardiesse, & je ne trouvai point mes bras prêts à m'obéir. Elle s'apperçut du trouble qui paroissoit dans mes yeux, & l'attribuant peut-être à quelque chagrin, elle vint elle-même à moi pour me divertir par ses caresses. Ses mains n'eurent pas plutôt touché les miennes, que mon visage se couvrit d'une rougeur extraordinaire, comme si c'eût été l'effet involontaire de quelque honte. Je me dégageai d'elle avec plus de respect & de réserve, qu'elle n'avoit accoutumé d'en remarquer dans mes manières. Elle me demanda la cause de cette apparente froideur, qu'elle prenoit pour tristesse; & elle fut étonnée de me voir aussi emba-

raſſé dans ma réponſe, que je l'étois dans mon action.

Surpris moi-même au dernier point de ce qui venoit de m'arriver, je pris le parti de ſortir preſque auſſi-tôt, & d'aller me promener ſeul à l'entrée de la caverne, pour m'éclaircir ſur mes propres diſpoſitions, & chercher la raiſon d'un ſi étrange changement. Suis-je déja guéri de l'amour ? diſois-je en moi-même ; eſt-ce-là cette paſſion que je croyois ſi tendre & ſi ardente, & dont je me promettois tant de douceurs ? Loin d'aimer Fanny, ajoutois-je, je la hais aſſurément ; car il n'y a que la haine qui puiſſe inſpirer l'émotion & la contrainte où je viens de me trouver en ſa préſence. Je ſuis tout différent des autres hommes ; je ſuis un monſtre, comme je l'ai penſé autrefois ; car il n'eſt pas naturel qu'on puiſſe paſſer ainſi tout d'un coup de l'amour à la haine. Je retombai là-deſſus dans toutes les idées que j'avois eues autrefois de mon caractère, & je me plaignis longtems de la Nature,

re, beaucoup plus que de la Fortune. Après toutes mes plaintes, je ne sentis pas que mon panchant à retourner auprès de Fanny fût diminué. Au contraire, mon cœur voloit vers elle. Il murmuroit de ce que je l'avois quitée si brusquement, & de ce que j'avois si mal répondu à l'inquiétude obligeante qu'elle m'avoit marquée pour ma santé. Une vive impatience me prit de retourner à sa chambre, & de me jetter à ses pieds pour les baiser mille fois. J'y allois sans me donner le tems d'examiner ces nouveaux sentimens, & sans me demander pourquoi je pensois à me jetter à ses pieds, plutôt qu'à l'embrasser comme j'étois accoutumé : mais ayant apperçu le Vicomte qui revenoit de prendre l'air aux environs de la caverne, & qui étoit prêt à rentrer comme moi, je fus obligé de le joindre.

Sa rencontre ne me causa point de peine, quoiqu'elle m'empêchât de suivre le mouvement de mon cœur. Je résolus en l'appercevant,

de lui découvrir ma situation, comme je me l'étois proposé. J'allai vers lui, & je le priai de faire encore un tour de promenade avec moi. Il y consentit. Mais comme j'étois prêt à ouvrir la bouche pour m'expliquer avec confiance, ma voix s'éteignit tout d'un coup, & je me trouvai presque aussi muet que je l'avois été auprès de Fanny. Mylord, qui avoit cru remarquer à mon air que j'avois quelque chose à lui communiquer, me regarda fixement, comme s'il eût été surpris de mon silence. Il me fut impossible de m'empêcher de rougir; & ne me trouvant point assez de hardiesse pour parler, je laissai échapper malgré moi quelques soupirs, qui trahissoient l'inquiète disposition de mon ame. Il me demanda avec empressement, à quoi il devoit les attribuer. A rien, lui dis-je tristement. Ce fut envain qu'il me sollicita de lui en apprendre davantage. Je recueillis mon esprit & mes forces; mais ce ne fut que pour lui faire perdre la pensée que j'eusse eu dessein de l'entre-

tretenir d'autre chose que de matières indifférentes. Il rentra dans la caverne. Je demeurai seul dehors pendant quelques momens, pour m'interroger encore sur cette avanture, à laquelle je ne pouvois trouver ni cause, ni nom. Y eut-il jamais rien de si étrange, disois-je? Pourquoi ai-je donc reçu une langue de la Nature, si ce n'est pour m'exprimer? Qui m'empêchoit d'ouvrir la bouche? N'étoit-ce pas pour parler de mon amour à Mylord, que je l'avois prié de s'arrêter? Enfin, à force d'examiner tous les replis de mon ame, je crus avoir démêlé que c'étoit la honte qui m'avoit retenu; & cet éclaircissement jetta aussi quelque lumière sur ce qui m'étoit arrivé auprès de Fanny. Voyons, dis-je aussi-tôt, ayons recours à ma règle. S'il est vrai que tous mes sentimens naturels soient encore droits & bien ordonnés, celui-ci doit avoir une cause juste, qu'il faut tâcher d'approfondir. Je la cherchai par une infinité de réflexions; & comme la simplicité de

mon esprit n'empêchoit pas que je ne l'eusse, s'il m'est permis de le dire, assez juste & assez pénétrant, je découvris à la fin que la honte que j'avois eu de m'expliquer avec Mylord Axminster, avoit été non seulement juste, mais l'effet, quoique d'une manière enveloppée & confuse, d'un principe de raison & d'équité que j'eusse dû suivre de-même, si j'y eusse fait auparavant une plus claire attention. En un mot, je fus frappé, en réfléchissant, de la disproportion qu'il y avoit entre la fortune du Vicomte & la mienne. Sa naissance & son rang l'élevoient infiniment au-dessus de moi. Je ne l'aurois pas valu, quand j'aurois été le fruit du mariage de Cromwell; combien moins, n'étant que le fils de sa maîtresse? Il est vrai que nous étions compagnons d'infortune; mais le point qui faisoit notre différence, étoit attaché à nos personnes. C'étoit ma crédule grossièreté qui m'avoit fait illusion, en ne me faisant envisager que sa bonté & son amitié, tandis qu'elle me cachoit l'inégalité

té de nos conditions. J'attribuai à la même cauſe, la timidité que j'avois eue auprès de ſa fille, c'eſt-à-dire, à un reſpect ſecret & naturel, qu'une haute naiſſance s'attire, & dont je n'avois pu me défendre au moment que j'allois y manquer, en lui découvrant groſſièrement ma paſſion. Je me trompois, peut-être, par rapport à elle; ou du moins je n'attribuois mon ſilence qu'à la moitié de ſa cauſe, lorſque je l'attribuois au ſeul reſpect que m'avoit inſpiré la grandeur de ſa naiſſance: ma tendreſſe, ſans doute, y avoit eu la meilleure part. Mais ſi j'étois capable alors de raiſonner juſte ſur les idées de l'ordre, j'étois trop novice encore en fait de ſentimens, pour ſavoir qu'un véritable amour inſpire plus de reſpect pour une Bergère aimée, que la nobleſſe du ſang pour la prémière Princeſſe du monde.

Cette découverte mit beaucoup de changement dans mes prémières idées. Elle me fit balancer d'abord, ſi mon amour lui-même

n'étoit pas contraire à l'ordre, & par conséquent au devoir & à la vertu. Attaché comme j'étois à mes principes, j'aurois entrepris infailliblement de faire violence à mon cœur, si j'eusse cru n'y pouvoir souffrir ma passion sans une criminelle indulgence. Mais il me parut, après un sincère examen, que les Droits de la Nature étant les prémiers de tous les Droits, rien n'étoit assez fort pour prescrire contre eux; que l'amour en étoit un des plus sacrés, puisqu'il est comme l'ame de tout ce qui subsiste; & qu'ainsi tout ce que la raison ou l'ordre établi parmi les hommes pouvoit faire contre lui, étoit d'en interdire certains effets, sans pouvoir jamais le condamner dans sa source. Je me résolus, sur ces fondemens, à ne point combattre mon inclination pour Fanny, & à tirer de ma tendresse tout ce que je pouvois en espérer pour mon bonheur. Mais je ne promis pas moins fortement au Ciel, de ne laisser jamais rien échapper qui pût blesser l'ordre, & me rendre cri-

criminel. Je m'attachai à ces deux réſolutions, d'une manière inébranlable. J'avois trop peu de connoiſſance de la nature du cœur, pour prévoir ce que me couteroit un jour ma conſtance à les obſerver; mais c'étoit aſſez que j'euſſe reconnu mon devoir, pour ne pas demeurer un moment indéterminé à le ſuivre.

Le prémier fruit de mes réſolutions fut de me faire mettre plus de réſerve & de circonſpection dans mes manières, ſoit à l'égard de Mylord, ſoit avec ſon aimable fille. Selon mon projet, il ne devoit jamais s'appercevoir des ſentimens que j'avois pour elle; & je ne devois les laiſſer connoître à elle-même, que par des ſoins & des ſervices, plus ardens peut-être & plus aſſidus que ceux qui partent d'un cœur indifférent, mais moins déclarés que ceux d'un amant à qui l'eſpérance eſt permiſe. Je condamnai ma langue à un éternel ſilence. Ce que j'avois éprouvé, me faiſoit croire qu'elle n'auroit pas de peine à le garder. Je retournai

dans la caverne, après m'être affermi dans ces spéculations, & j'en commençai aussi-tôt la rigoureuse pratique. J'abordai Fanny avec moins d'embarras que je n'avois fait une heure auparavant, mais d'un air plus composé & plus sérieux. Je retranchai l'excessive familiarité avec laquelle j'en avois usé jusqu'alors: il me sembloit que mes caresses avoient changé de nature avec mes sentimens, & que je ne pouvois plus les regarder comme innocentes. Mon zèle pour son instruction ne fit qu'augmenter; mais les soins que j'y apportois ne pouvoient trahir leur cause, parce qu'il étoit naturel que Mylord les expliquât comme un effet de la reconnoissance que j'avois pour les siens. Cependant, comme il étoit clair-voyant, & que de mon côté je n'étois pas assez habile pour prendre cet air aisé sans lequel on ne soutient pas longtems un personnage contrefait, il découvrit par ma contrainte, que j'étois agité de quelque mouvement extraordinaire. Il me pressa de lui ouvrir mon

cœur.

cœur. Ses instances furent si tendres, qu'elles pensérent plus d'une fois m'arracher mon secret. J'eus néanmoins la force d'y résister. Il se passa presque un an entier, pendant lequel j'observai constamment la même conduite. Je voyois Fanny continuellement, j'admirois ses charmes, je me livrois en secret au plaisir de l'aimer; & la seule marque que je lui donnai de mon amour, fut de retrancher celles que je l'avois accoutumée à recevoir de mon amitié.

La mort de Mylady vérifia enfin la prédiction de Madame Riding. Le Ciel lui fit une faveur, en finissant ses langueurs & ses peines. C'en étoit une aussi pour le Vicomte; car les continuelles souffrances d'une épouse si chère rendoient sa vie si triste & si malheureuse, qu'on auroit eu peine à le trouver un seul moment tranquile. Cependant il sentit aussi vivement sa perte, que s'il eût perdu tout son bonheur avec elle. Il en fut longtems inconsolable. Les bons offices de Madame Riding, &

les soins de sa fille & les miens, adoucirent peu à peu les amers sentimens de son ame. Nous le fîmes consentir à souffrir la vie; & pour achever de le guérir, Madame Riding lui proposa de quiter cette sombre demeure, où depuis si longtems il n'avoit pas cessé de s'affliger. Il n'étoit pas question de retourner à Londres, ni de penser à demeurer en Angleterre. La haine de Cromwell n'étoit pas éteinte, le Vicomte avoit toujours à craindre les mêmes périls. Mais comme il n'étoit demeuré dans le Royaume après l'affaire de Windsor, que pour ne pas abandonner son épouse qui n'étoit pas en état de le suivre, Madame Riding le pressa de quiter un séjour qui convenoit aussi peu desormais à la situation de son esprit, qu'à celle de sa fortune. Je perdrai ce que j'ai de plus cher, lui dit cette bonne amie, en vous voyant partir avec votre fille & Cléveland; mais c'est votre intérêt qui le demande. Je vous conseille de suivre le parti que je proposois à Cléveland il

il y a un an, c'eſt-à-dire, de paſſer en France, où l'on aſſure que le Roi Charles eſt à préſent. Il reverra volontiers de ſi illuſtres ſerviteurs, & vous aurez du moins auprès de lui un aſyle agréable. Mylord Axminſter ne goûta pas d'abord cette propoſition. La haine qu'il conſervoit encore pour la vie, lui faiſoit ſouhaiter de l'achever dans les ténèbres de notre ſolitude, & auprès du tombeau de ſon épouſe. Pour moi, qui trouvois dans ſa préſence & dans celle de ſa fille de quoi borner tous mes deſirs, il m'étoit indifférent de changer de demeure, dès qu'il m'étoit accordé de ſuivre ces deux chères perſonnes. Je le laiſſai raiſonner ſur cette affaire avec Madame Riding. Elle le fit entrer à la fin dans ſes ſentimens. Mais, par un retour auquel elle ne s'étoit point attendue, il la preſſa de quiter elle-même l'Angleterre avec nous. Il lui repréſenta, que dans les diſpoſitions où elle étoit à l'égard de Cromwell & de la Tyrannie, rien ne devoit l'attacher plus que nous à

notre malheureuse patrie. Venez, lui dit-il, attendre en France que le Ciel nous accorde un Gouvernement plus juste & des jours plus heureux. Quelle qu'y puisse être notre fortune, nous la partagerons avec vous. Vous servirez de mère à ma fille. J'aurai toujours pour vous l'amitié & la considération que méritent votre bonté & les services inestimables que vous avez rendus à ma triste famille. Je joignis mes prières à ses sollicitations. Elle se rendit, après une délibération de quelques jours. Nous ne fûmes plus occupés que des préparatifs de notre départ. Elle envoya James dans les ports les plus voisins, pour y chercher la commodité du prémier vaisseau qui partiroit pour la France. Il en trouva un à Topsham, qui n'est qu'à deux milles d'Exceter. Nous louâmes sa sagesse, d'être allé directement dans ce petit port, parce que nous avions moins à craindre d'y être exposés aux recherches des émissaires de Cromwell. Mylord Axminster & Madame Riding

y firent transporter en secret ce qu'ils avoient de plus précieux. Toutes choses se disposérent si heureusement, que nous fûmes en état de nous mettre en chemin peu de jours après, & de gagner sans obstacle Topsham & le vaisseau. Ainsi notre résolution fut presque aussitôt exécutée que conçue.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

HISTOIRE DE Mr. CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWELL.

LIVRE SECOND.

NOUS n'abandonnâmes pas sans regret notre chère caverne ; le séjour, à la vérité, de notre tristesse ; mais en même tems l'asyle de nos malheurs,

heurs, & la source de notre salut. Nous y laissâmes, le Vicomte & moi, deux monumens précieux, dont nous devions conserver le souvenir plus d'un jour. Il y avoit enseveli le corps de son épouse, comme j'avois fait celui de ma mère. Ce ne fut pas sans avoir arrosé leurs tombeaux de nos larmes que nous quitâmes ce lieu désert, ni sans recommander aux Génies tutélaires qui nous y avoient protégé si longtems, de veiller à leur défense, & de les garantir de la profanation des méchans.

Je le répète : malgré la reconnoissance qui m'attachoit inséparablement à la fortune du Vicomte, & malgré la passion même que j'avois pour sa fille, & qui me faisoit trouver tant de douceur à la suivre, je ne pus me défendre d'un vif sentiment de tristesse, le jour que nous quitâmes Rumney-hole. J'aurois pu l'expliquer naturellement, comme un effet de l'impression que faisoit déja sur moi la pensée du nouveau genre de vie que j'allois commencer ; mais, en exa-

examinant de plus près la disposition de mon ame, je crus y découvrir quelque chose de plus sérieux qu'un simple jeu de l'imagination. Ce n'étoit pas une tristesse superficielle, que le même moment peut voir naître & se dissiper. J'étois pénétré de douleur. Je regardois, en soupirant, le lieu tranquile d'où j'étois prêt à m'éloigner; semblable à un matelot qui est obligé de quiter le port dans un tems orageux, & qui jette un œil tendre vers le rivage, avant que de se tourner vers l'espace immense des mers, où il est peut-être attendu par un triste naufrage. Ma vie avoit commencé trop malheureusement, pour m'attendre dans la suite aux faveurs de la Fortune. L'exemple de ma mère, & celui du Vicomte qui subsistoit devant mes yeux, étoient deux présages sinistres qui m'annonçoient ma destinée. Je voyois en général, & confusément, mille raisons de craindre, pour une seule d'espérer. Où vai-je? dans quelles vues? avec quel espoir? Telles étoient les que-

queſtions que je me fis cent fois à moi-même, le jour de notre départ, ſans qu'il s'offrît rien à mon eſprit pour y ſervir de réponſe. Je comptois ſur l'aſſiſtance certaine de Mylord Axminſter; mais ſes eſpérances étoient-elles beaucoup mieux établies que les miennes? Ce n'étoit point l'expérience, comme on l'a pu voir, qui me ſuggéroit ces difficultés: elles venoient de quelque ſolidité d'eſprit que j'avois reçu de la nature, & qui me faiſoit raiſonner du moins ſur les poſſibilités, dans les choſes que je ne connoiſſois point par elles-mêmes, faute d'uſage du monde & de commerce avec les autres hommes. Si c'eſt vous, dis-je au Ciel après ces réflexions, qui me faites preſſentir ainſi les peines dont je ſuis menacé, joignez du moins le ſecours à vos avertiſſemens, & ne m'expoſez point à des maux qui ſurpaſſent la médiocre portion de force que vous m'avez accordée. Je ſai que j'ai reçu de vous, de la droiture & de la raiſon; j'eſpère de vous en rendre un

comp

compte fidèle. Si j'ai besoin de quelque chose au-delà, c'est de vous encore qu'il faut que je le tienne; & je vous le demande.

Je fis le chemin jusqu'à Topsham, uniquement occupé de ces pensées. On mit presque aussi-tôt à la voile. Nous étions sur un Vaisseau Nantois qui devoit s'arrêter à Brest, où nous avions dessein de débarquer. Nous voguâmes pendant une partie du jour avec un vent favorable. Il changea tout d'un coup vers le soir, & le tems devint si gros, que nos matelots nous firent craindre une furieuse tempête. Telle devoit être la prémière faveur qui m'étoit préparée par la Fortune. Le Capitaine nous ayant paru un homme poli, nous n'avions pas fait difficulté de lui apprendre le nom & le rang de Mylord Axminster. Il s'étoit servi de cette connoissance, pour faire mille civilités à ce Seigneur; desorte qne commençant à appercevoir quelque danger, il vint le prier, lui & nous qui avions l'honneur de l'accompagner,

de

de descendre dans l'endroit le plus sûr du vaisseau, où il nous plaça lui-même. Nous y demeurâmes environ deux heures. L'horrible mugissement des vagues, & l'ébranlement du vaisseau, nous faisoient juger de la grandeur du péril. L'amour, beaucoup plus que la peur, étoit la passion qui règnoit dans mon ame; car je n'avois point d'autre inquiétude, que celle que je sentois pour Fanny. Elle étoit à demi morte de frayeur. Madame Riding n'étoit pas moins allarmée qu'elle. Mylord tâchoit de les rassurer par ses discours; & moi je m'occupois à raisonner intérieurement sur le péril, & à chercher par quel moyen je pourrois me rendre utile à l'objet de mes tendres affections. En considérant toutes les parties du cabinet où nous étions, j'apperçus une longue corde, qui me fit souvenir aussi-tôt d'un exemple de naufrage que j'avois lu dans mes livres, & de l'adresse avec laquelle un heureux époux s'étoit servi de cet instrument pour sauver sa vie & celle de

ſon épouſe. Je m'en ſaiſis ſans affectation, & je la mis dans ma poche. Le Capitaine entra preſque au même moment. Il dit au Vicomte, d'un air allarmé, que c'étoit fait de ſon vaiſſeau; qu'il ne pouvoit réſiſter dix minutes à la tempête; qu'il faloit ſe préparer à la mort, ou ſonger à s'en défendre par quelque réſolution hardie. Madame Riding & Fanny tombérent ſans connoiſſance à cette triſte déclaration. Je n'ai qu'un mot à vous dire, ajouta le Capitaine: de deux chaloupes que j'ai ſur le vaiſſeau, je vous en offre une pour vous & votre famille. Mon Lieutenant y entrera avec vous, elle eſt déja en mer, hâtez-vous, & ne perdez pas un moment. Le Vicomte ordonna à ſon valet & à James de prendre Madame Riding, qui étoit une femme peſante, & de la porter à la chaloupe. Il vouloit ſe charger lui-même de ſa fille; je m'en étois ſaiſi. Au nom de Dieu, lui dis-je, laiſſez-moi périr en la ſauvant. Il entreprit en-vain de l'ôter

ter de mes bras. Je volai sur le pont. Jamais fardeau ne parut plus léger. L'extrême agitation du vaisseau ne m'empêcha pas de descendre heureusement dans la chaloupe. Mylord y fut un moment après moi. Nous y étions onze, en comptant le Lieutenant, deux rameurs, nos valets, & deux femmes qui servoient Fanny & Madame Riding. La violence de la mer nous emporta en un moment loin du vaisseau. Nous n'avions point d'autre lumière, que celle d'une mauvaise lanterne. Le vent souffloit avec une fureur inexprimable, & nous étions couverts à tout moment par les flots qui s'élançoient cent pieds au-dessus de nos têtes, & qui retomboient sur nous avec violence. Je ne voulus point me dessaisir de Fanny, quelques instances que m'en fit le Vicomte. Je la tenois serrée entre mes bras, comme une mère tient le plus cher de ses enfans. Il n'étoit plus question, ni de respect, ni de bienséance, l'amour seul étoit écouté. Elle n'avoit point re-

cou-

couvré la connoiſſance ; ou ſi elle lui revenoit pour un moment, la frayeur d'un ſi horrible danger la lui faiſoit perdre auſſi-tôt. Comme la tempête ne paroiſſoit pas diminuer, je réſolus d'employer la corde que j'avois apportée, à l'uſage auquel j'avois eu deſſein de m'en ſervir. Ce fut le Ciel même qui m'inſpira cette penſée, ſans laquelle c'étoit fait abſolument de moi & de l'aimable Fanny. Je la liai étroitement par le milieu du corps avec le bout de la corde, je me liai de-même, & j'attachai l'autre bout à la chaloupe : deſorte qu'entre le bout de la corde qui tenoit à la chaloupe, & la partie qui me lioit, il y avoit la longueur de cinq ou ſix pieds, & à peu près autant depuis moi juſqu'à Fanny. On voit quelle étoit en cela mon eſpérance. A peine avois-je fini mes nœuds, & les avois-je ſerrés avec beaucoup de ſoin, qu'une vague épouvantable éteignit notre lanterne, en donnant la plus violente ſecouſſe à la chaloupe. La femme de chambre de Madame Riding

ding s'élança vers moi dans un transport de frayeur. Le mouvement de la chaloupe redoublant sa précipitation, elle tomba dans la mer, & nous y entraîna la pauvre Fanny & moi. Notre chute fut si promte, & les ténèbres d'ailleurs étoient si épaisses, qu'on ne s'apperçut point d'abord de notre malheur. Nous eûmes tout le tems de boire de l'onde amère. La femme de chambre périt. Pour moi, je fus quelque tems sans connoissance; mais l'agitation continuelle que je recevois de la chaloupe à laquelle je tenois par ma corde, & les sauts mêmes qu'elle me faisoit faire hors de l'eau lorsqu'un coup de vent redoubloit sa viteſſe, servirent enfin à rappeller mes esprits. J'ouvris les yeux sans rien appercevoir; &, ce qu'on aura peine à croire, je sentis que malgré la secousse de ma chute, malgré le choc des vagues & la perte de mes sens, j'avois toujours conservé dans mes bras ma chère Fanny. Je dis que je le sentis, parce que j'avois d'abord peine à

le croire moi-même, & que je ne m'en convainquis qu'après diverſes épreuves. Je recueillis toutes les forces de mon corps & de mon eſprit, pour réſiſter aux vagues dont les coups redoubloient continuellement. Tantôt je me trouvois à fleur d'eau, & comme ſuſpendu par la corde entre la chaloupe & la mer: j'avois alors quelque liberté de reſpirer, & je levois Fanny autant qu'il m'étoit poſſible, pour lui donner la même facilité. Un moment après, j'étois comme enſeveli ſous une montagne d'eau qui rouloit ſur moi, & j'avalois malgré mes efforts une abondance d'eau ſalée. J'eſſayai de jetter quelques cris, pour m'attirer l'attention de la chaloupe; mais le bruit des flots n'auroit pas permis d'entendre celui du tonnerre. Il étoit impoſſible que ma vigueur ne m'abandonnât pas à la fin, ou que la corde fût aſſez forte pour nous ſoutenir, ſi la tempête eût duré quelques heures de plus avec la même violence. Le vent s'appaiſa vers la pointe du jour,

jour, & la tranquilité revint peu à peu sur les flots.

On nous croyoit perdus sans ressource. Mylord Axminster pleuroit sa fille en père inconsolable; & loin de se réjouïr de la fin du danger, il prioit le Ciel de lui ouvrir, comme à elle, un tombeau dans le sein de la mer. A mesure que le jour s'éclaircissoit, il jettoit les yeux de côté & d'autre, avec une foible espérance de voir du moins flotter nos cadavres. Le triste état où j'étois ne m'empêcha point de le remarquer distinctement, tandis qu'il se tenoit debout dans la chaloupe, & qu'il sembloit nous chercher en promenant au loin ses regards. Je m'efforçois de crier, ma voix étoit éteinte. L'eau d'ailleurs étoit si épaisse & si mêlée de sable, que quand il eût pu s'imaginer que nous étions proche de lui & à portée de recevoir un promt secours, il ne lui auroit pas été facile de nous appercevoir avant que les ténèbres fussent entièrement dissipées. Il me vint à l'esprit de lever plusieurs

fois la main. Le Lieutenant fut le prémier qui me découvrit; & se baissant promtement, dans l'espérance de pouvoir atteindre jusqu'à moi avec la sienne, il fut surpris de voir une corde tendue, qui paroissoit aboutir à quelque chose. Il la tira aussi-tôt, m'ayant amené sans peine jusqu'à lui; il n'en eut pas beaucoup non plus à me mettre moi & mon cher fardeau dans la chaloupe. Cette action se fit si promtement, que Mylord Axminster, qui avoit le dos tourné, & qui considéroit la mer d'un autre côté, n'eut point le tems de s'en appercevoir. Le Lieutenant s'écria, Mylord! le Ciel vous rend votre fille. Sa surprise ne peut être représentée. Il ne savoit s'il en devoit croire ses yeux, ni de quelle manière il faloit expliquer ce miracle. Cependant, comme il étoit incertain qu'elle fût en vie, il n'osa se livrer tout d'un coup à la joie. Il voulut d'abord la prendre entre ses bras. Quoiqu'étendu tout de mon long dans la chaloupe, je la tenois encore entre

tre les miens. Il eut assez de peine à l'en tirer; parce que tous mes esprits ayant coulé dans cette partie de mon corps qui avoit été employée à la retenir, les nerfs s'étoient tellement roidis, qu'ils furent pendant quelque tems comme inflexibles. Fanny n'avoit pas la moindre connoissance. Pour moi, j'en conservois encore un peu à mon entrée dans la chaloupe, mais je ne tardai point à la perdre. On nous la rappella néanmoins à l'un & à l'autre, en moins de tems qu'il n'étoit naturel de l'espérer. J'ouvris les yeux, & ma prémière curiosité fut de savoir si Fanny étoit morte ou vivante.

Mylord étoit auprès de moi lorsque je fis cette question, car son amitié lui fit partager également ses soins entre sa fille & moi. Il me dit qu'elle avoit donné quelques signes de vie, & qu'il commençoit à bien espérer d'elle. En effet elle revint peu à peu, après qu'on lui eut fait rendre l'eau qu'elle avoit avalée. La mer devint bientôt si paisible, qu'il ne nous

restoit nul danger à craindre; & le jour étant arrivé tout à fait, nous découvrîmes les côtes de France, dont le Lieutenant ne s'étoit point imaginé que nous fussions si proche. Il fit ramer à toute force vers l'endroit de la terre le plus voisin. La connoissance qu'il avoit de cette mer, lui fit appercevoir que nous n'étions pas éloignés d'un petit port de Normandie, qu'on appelle Fécamp. Il fit prendre cette route à ses matelots.

Nous fûmes en un moment à la vue des clochers de la ville, mais il se trouva malheureusement que la marée commençoit à se retirer. La rivière étant étroite, & le reflux par conséquent fort rapide, nous courions risque d'être exposés à demeurer encore quatre ou cinq heures en mer; ce qui affligeoit extrêmement le Vicomte, moins par la crainte d'un nouveau péril, que par la peine qu'il ressentoit de se voir dépourvu de tous les secours qui étoient nécessaires au rétablissement de Fanny. Tandis qu'il se plaignoit de la rigueur

du

du Ciel, & qu'il excitoit nos deux rameurs à redoubler leurs efforts pour surmonter la rapidité de l'eau, nous découvrîmes un petit vaisseau qui sortoit de la rivière, & qui sembloit se hâter de venir vers nous. Il s'avança si vite, que nous eûmes peu de mouvement à faire pour le joindre. En l'abordant, nous crûmes reconnoître notre Capitaine. C'étoit lui-même en effet, quoiqu'il fût sur un vaisseau différent. Il avoit vu périr le sien par la tempête; & s'étant sauvé dans sa chaloupe avec huit matelots qui composoient son équipage, il avoit été porté à Fécamp par le même vent que nous. Sa générosité & son attention pour Mylord Axminster l'avoient engagé aussi-tôt à monter sur le premier vaisseau qu'il avoit trouvé prêt, & à venir voir si nous étions encore en état de recevoir du secours. Nous passâmes sur son bord. Il nous remit sur le rivage en un moment.

Nous répandîmes des larmes de joie, en touchant la terre, que

nous avions eu si peu d'espérance de revoir. Fanny & Madame Riding n'étoient revenues qu'à demi de leur frayeur & de leur foiblesse. On fut obligé de les transporter sur des chaises jusqu'à l'hôtellerie. J'eus assez de vigueur pour faire ce chemin à pié : mais m'étant mis au lit à mon arrivée, j'y demeurai quinze jours sans être un seul moment en état d'en sortir. Les deux Dames n'y demeurérent pas moins. Enfin, le Ciel ayant rétabli nos forces, nous commençâmes à nous entretenir de la situation de nos affaires, & du train qu'alloit prendre notre fortune. Nous n'en avions pas été quites pour la peur. Ce naufrage nous avoit été presque aussi funeste qu'au Capitaine, qui y avoit perdu la moitié de son bien. De quantité de choses précieuses, le Vicomte & Madame Riding n'avoient pu sauver que leur argent & quelques bijoux, dont ils avoient eu la précaution de prendre une partie sur eux au commencement de la tempête, & de donner l'autre à leurs valets. Nous étions

étions sans meubles, sans habits & sans linge. Le Vicomte jugea à propos que nous nous rendissions d'abord à Rouen, pour s'y mettre en équipage, & pour y être informé certainement du lieu où étoit alors le Roi Charles. Nous prîmes le chemin de cette ville. Nous y trouvâmes quantité d'Anglois qui avoient quité leur pays avec le Roi, & qui attendoient son rétablissement avec impatience. Ils nous donnérent tous les éclaircissemens que nous demandions sur l'état de sa fortune, & par conséquent sur celle que nous avions à espérer auprès de lui. Ce malheureux Prince n'étoit rien moins que dans l'abondance. On nous dit que sa suite étoit à peine celle d'un Gentilhomme du commun ; qu'il l'augmentoit lorsqu'il étoit à Paris, ou dans les Cours voisines ; mais que dans les voyages qu'il faisoit d'un lieu à l'autre, pour demander du secours à divers Princes & les intéresser dans sa cause, il n'étoit accompagné ordinairement que de deux ou trois servi-

teurs ; qu'il étoit réduit à cette simplicité d'équipage, par un besoin presque continuel d'argent ; que si nous en avions à lui offrir, ou du moins si nous pouvions le suivre à nos frais, il nous verroit peut-être arriver auprès de lui avec joie ; mais que si nous le cherchions dans le dessein de tirer notre subsistance de ses libéralités, on nous conseilloit de renoncer à un voyage aussi long qu'inutile ; qu'on le croyoit parti depuis quelque tems pour se rendre sur les frontières de France & d'Espagne, où se devoient tenir des Conférences pour la Paix entre le Cardinal Mazarin & Don Louis de Haro ; que la route étoit pour le moins de deux cens lieues ; & que c'étoit à nous à examiner si nous étions en état d'entreprendre un chemin si long avec si peu d'espérance.

Mylord Axminster ne s'étoit fait connoître à ceux qui lui donnoient cet avis, que sous la qualité d'un Anglois expatrié pour la cause du Roi. Il les remercia sans s'expliquer davantage. Mais

loin

loin d'en être plus refroidi dans son dessein, il jugea au contraire, que s'il y eût eu pour un homme tel que lui des momens favorables à chercher pour se faire un chemin à l'amitié de son Maître, il ne pouvoit souhaiter de plus heureuses circonstances que celles qu'on lui représentoit. Malgré les pertes qu'il avoit essuyées dans notre naufrage, il lui restoit de grosses sommes en argent comptant, & il attendoit dans la suite des remises encore plus considérables par le moyen de Mylord Terwill. Il lui avoit écrit avant notre départ, pour le prier de se charger du soin de ses affaires, comme il avoit fait jusqu'alors. A quoi ses richesses pouvoient-elles être employées plus glorieusement, qu'au secours de son Roi? Je m'apperçus même, que cette pensée lui donnoit un air de satisfaction que je ne lui avois jamais vu. Il pressa les ordres qu'il avoit déja donnés pour notre habillement & nos voitures. Son projet étoit de traverser toute la France, plutôt que de reprendre

la route de la mer: elle eût été plus courte; mais Fanny & Madame Riding avoient de la répugnance à s'exposer si-tôt à des périls dont elles ne faisoient que sortir.

Je ne fus pas oisif à Rouen, pendant que le Vicomte faisoit travailler à son équipage. C'étoit quelque chose de si nouveau pour moi, de marcher dans une grande ville & de me mêler parmi les hommes, que je laissois passer peu de jours sans me procurer ce divertissement. Il ne servit pas moins à mon instruction, qu'à satisfaire ma curiosité. Je parlois assez facilement la Langue Françoise, je l'avois apprise dès mon enfance. Le prémier usage que j'en fis hors de la présence du Vicomte, fut chez quelques Marchands, où je me fis conduire pour acheter diverses bagatelles dont j'avois besoin. Je savois en général, qu'il y avoit dans les villes un grand nombre de ces personnes officieuses, qui font des amas considérables de tout ce qui peut servir à l'utilité des autres hommes, & qui

sont toujours prêtes à les distribuer pour quelque somme d'argent, dont il est juste qu'on paye leurs peines & la valeur de leurs marchandises. J'admirai, en entrant dans une boutique de Bijoutier, l'ordre & la variété des bijoux de toute espèce qui y étoient étalés. Comme je rappellois tout à mes principes de générosité & de justice, je ne pus me défendre d'un mouvement de respect pour le maître de la maison, en considérant de quel zèle il devoit être rempli pour le bien de la Société humaine, lui qui s'employoit avec tant de soin à satisfaire aux besoins de tous ceux qui avoient recours à lui. Par quelle reconnoissance, disois-je, peut-on assez payer de tels services ? Mon admiration augmenta encore, lorsque je remarquai son empressement à m'offrir tout ce qu'il avoit dans sa boutique, & la civilité obligeante avec laquelle il me présentoit tout ce qui pouvoit être de mon usage. Il sembloit qu'il devînât mes besoins & mes inclinations. Des étuis, des

couteaux, des boëtes de toutes les sortes, mille jolis colifichets, dont la vue seule étoit pour moi un spectacle des plus agréables. Je les recevois de ses mains, à mesure qu'il me les offroit. Je lui en demandois l'usage, qu'il m'expliquoit aussi-tôt avec une grande facilité d'expression; & je les mettois auprès de moi, pour en recevoir d'autres qu'il me présentoit de la même manière. Enfin, comme je ne me lassois point de voir & d'entendre, il me demanda si je voulois prendre de lui toutes les marchandises que j'avois auprès de moi. Je jettai les yeux dessus. Il y en avoit une quantité considérable. Je balançai si j'accepterois tant de choses, dont la plupart étoient plus jolies qu'utiles. Cependant je fis réflexion, qu'il y auroit de la grossièreté à refuser ce qui m'étoit offert de si bonne grace. Sa générosité étoit si visible dans ses yeux & sur ses lèvres, que je craignois même qu'il n'en vînt jusqu'à me faire prendre ses bijoux gratis, & uniquement par bonté d'ame.

d'ame. Je me hâtai de lui dire que j'acceptois tout, mais qu'il étoit juſte auſſi qu'il reçût de moi quelque retour d'eſtime & de reconnoiſſance. En conſcience, me répondit-il, & au dernier mot, c'eſt dix piſtoles. Je craindrois la punition du Ciel, ſi je trompois un jeune Gentilhomme, & ſurtout un Etranger. J'admirai de nouveau ſa droiture, & lui ayant compté les dix piſtoles, je le quitai avec mille témoignages d'une ſincère eſtime. James, qui m'accompagnoit, ſe chargea des bijoux. Je ne ſai ſi ce fut par reſpect, ou par un autre motif, qu'il me diſſimula ſes ſentimens : mais lui ayant dit en retournant au logis, qu'il y avoit plus de probité qu'on ne penſoit parmi les hommes, & que je venois d'en avoir un exemple, il ſe contenta de me répondre, qu'il s'en trouvoit quelquefois, même parmi les Marchands.

Mylord Axminſter & Madame Riding étoient au logis lorſque j'y arrivai. Je me hâtai de leur faire voir

voir le fardeau que James apportoit, & de leur apprendre ce que je pensois de l'honnête Marchand auquel ma bonne fortune m'avoit adressé. Je leur fis si naturellement l'éloge de sa bonté, qu'ils ne purent s'empêcher de se regarder en riant, aussi surpris de mon discours, qu'ils l'étoient déja de cette multitude de bagatelles que je leur montrois. Le Vicomte me demanda ce qu'elles m'avoient couté. Dix pistoles, répondis-je. Il eut peine à me croire. Je l'assurai qu'elles pouvoient valoir peut-être davantage, mais qu'il étoit certain qu'elles ne valoient pas moins, puisque le Marchand avoit attesté sa foi & sa conscience. Cependant il étoit si manifeste qu'elles ne valoient pas le tiers de cette somme, que Mylord, qui devoit connoître le fond de ma bourse, puisque c'étoit lui-même qui l'avoit remplie, me pria de lui laisser compter ce qui me restoit d'argent. Peut-être avez-vous oublié, me dit-il, la valeur des monnoyes, quoique je vous l'aye appri-

appriſe avant votre départ. Vous croyez avoir payé plus que vous n'avez fait. Il examina ce qui me reſtoit, & il ne trouva mon rapport infidèle qu'en un point; c'eſt qu'au-lieu de dix piſtoles que je croyois avoir données, le Marchand en avoit reçu de moi quinze. Il en prit occaſion, non de me reprocher cet achat de bagatelles, qu'il étoit bien perſuadé que je n'eſtimois pas plus que lui; mais de m'inſtruire de mille choſes qui ne s'apprennent point par l'étude des Livres. J'avois quelque peine à reconnoître que j'euſſe été trompé ſi groſſièrement. N'en rougiſſez pas, me dit-il: votre ignorance à cet égard eſt moins honteuſe pour vous que pour ceux qui peuvent vous tromper, parce que vous ne vous défiez pas d'eux, & que vous n'avez pas encore eu occaſion de les connoître. C'eſt le malheur & la honte des hommes, ajouta-t-il avec beaucoup de ſageſſe, qu'on ait beſoin d'une autre étude que celle de la vertu, & d'autres principes que ceux

de

de l'innocence, pour savoir vivre & se conduire avec eux. Ce n'est pas assez pour un honnête-homme, de plaindre ou de mépriser ceux qui ne lui ressemblent pas; il faut qu'il sache se défendre de leurs artifices. Comme il y a une science qui enseigne à faire du bien aux autres, il y en a une qui apprend à éviter le mal qu'ils peuvent nous faire. Celle-ci vous manque, mais un peu d'usage vous en aura bientôt instruit. Je lui répondis que mon regret n'étoit pas précisément d'avoir été trompé, mais de l'avoir été par les apparences de la bonté & de la vertu. Vous le serez plus d'une fois, reprit-il, si vous en jugez toujours à la prémière vue. Cette science dont je vous parle, & qui vous est nécessaire, consiste justement à distinguer les dehors qui sont souvent trompeurs, ou à se tenir du moins dans une défiance raisonnable à l'égard de ceux dont on n'a pas eu le tems de démêler les intentions. Avec quelque adresse & quelque soin que le vi-

vice se déguise, il ne soutient pas longtems l'examen d'un œil droit & attentif. Il y a très peu de marques qui lui soient communes avec la vertu, & la différence ne coute guères à appercevoir. Le Vicomte ajouta que les règles qu'il me donnoit étoient générales, & regardoient tous les hommes : mais qu'à l'égard des Marchands en particulier, il y en avoit d'autres qui étoient plus faciles à suivre ; que la fraude & la supercherie étoient comme passées en usage dans cette profession, ce qui les rendoit moins dangereuses ; que Trompeur & Marchand, étant deux mots synonimes dont le sens étoit entendu de tout le monde, on n'entroit point dans une boutique sans être armé de précaution ; qu'il n'arrivoit d'être trompé qu'à ceux qui veulent bien l'être, parce qu'il n'y a personne qui ne soit instruit du péril. Cette leçon me fut extrêmement utile, parce qu'il me fut aisé de l'appliquer à mille occasions qui renaissoient tous les jours. Si j'étois assez simple pour

être

être facile à tromper, j'avois reçu du Ciel assez de bon-sens pour ne l'être qu'une fois; c'est-à-dire, que réfléchissant sur tout ce qui m'arrivoit, j'en tirois des lumières dont je me servois utilement dans les mêmes circonstances.

Pour ce qui regardoit les cinq pistoles que j'avois données au-delà du prix dont j'étois convenu, comme ce n'étoit qu'une erreur de compte, Mylord Axminster s'imagina que le Marchand ne feroit pas difficulté de me les restituer. Il me conseilla de retourner chez lui sur le champ. J'y allai; mais la seule satisfaction que je pus tirer, fut de recevoir de nouvelles civilités. Il m'assura qu'il n'avoit rien reçu de trop, & que nous étions tous deux trop justes dans nos calculs, pour avoir commis une erreur si considérable.

Quoique je reconnusse tous les jours qu'il m'étoit utile de fréquenter le monde, & même d'être quelquefois trompé, je sentois néanmoins une espèce de honte, lorsqu'il m'arrivoit de l'être

de-

de nouveau dans quelque occasion que je n'avois pas prévue. Le Vicomte, qui me regardoit comme son fils, & qui auroit été bien aise de me voir défait de quantité de choses qui étoient encore à réformer dans mes idées & dans mes manières, me pressoit de sortir souvent, & de visiter ce qu'il y avoit de remarquable dans la ville. Il m'exhortoit à m'insinuer dans les compagnies, & il se faisoit un plaisir d'entendre les observations que je ne manquois pas de faire sur tout ce qui s'étoit présenté à mes yeux. Il demeura même à Rouen, dans cette vue, plus longtems qu'il ne s'étoit proposé. Comme il ignoroit la Langue du Pays, il ne pouvoit le connoître, me disoit-il, que sur mes rélations; & me priant de lui rapporter jusqu'aux moindres bagatelles que j'avois observées, il feignoit de recevoir de moi comme une faveur, ce qu'il ne m'engageoit à faire que pour ma propre utilité. Quoiqu'il n'eût pas le moindre soupçon de

la

la tendreſſe que j'avois pour ſon aimable fille, il s'étoit apperçu que mon reſpect pour elle me rendoit extrêmement ſoumis à toutes ſes volontés; il ſe ſervit encore de ce moyen pour hâter le changement qu'il deſiroit dans ma perſonne. Il lui ordonna de me railler agréablement, lorſqu'il m'échapperoit quelque ſimplicité en ſa préſence; & elle s'en acquita d'une manière qui réuſſit au-delà de ſes eſpérances. Je ne conçus pas d'abord aiſément quel étoit le deſſein de Fanny; &, ſurpris de lui voir prendre avec moi un ton auquel elle n'étoit pas accoutumée, je cherchai pendant quelques jours la cauſe de cette nouvelle conduite. Je crus l'avoir pénétrée. Je me flatai même, qu'à l'envie de ſuivre les ordres de ſon père, que je regardois comme ſa prémière vue, elle joignoit une ſecrette reconnoiſſance pour mes ſoins, qui lui faiſoit ſouhaiter de me voir bientôt tel que je pouvois devenir. Ce fut un éguillon, qui me donna plus de zèle que jamais à chercher

cher les occasions de m'instruire. Je me fis introduire dans les meilleures maisons de la ville, par quelques Anglois qui y avoient des habitudes. J'y trouvai non seulement des modèles, qui pouvoient servir à me perfectionner dans les choses dont j'avois déja quelque connoissance; mais encore une infinité d'objets qui me parurent nouveaux, & qui servirent autant du moins à mon divertissement qu'à mon instruction.

Les François sont polis, il faut leur accorder cette gloire. Ils le sont sur-tout à l'égard des Etrangers. Mais je ne sai de quelle manière on pourroit définir proprement leur politesse. Elle ne consiste pas seulement dans leurs manières extérieures, qui sont gracieuses & prévenantes; ils affectent de la répandre jusques dans leurs sentimens, ou du moins dans une certaine façon de les exprimer qui n'est propre qu'à eux. Si toutes les protestations d'amitié, & les assurances d'estime, de zèle, & d'attachement qu'on reçoit

çoit en France, étoient sincères, il faudroit regarder cette nation comme une Societé d'hommes choisis, qui possèdent au plus haut degré toutes les belles qualités de l'ame, & qui n'ont pas un seul des défauts communs aux autres hommes. A peine fus-je entré dans une des principales maisons où mon compatriote m'introduisit, que, sur cette seule recommandation d'être Anglois & fils naturel de Cromwel, on s'empressa à me combler de civilités. On me demanda depuis quel tems j'étois arrivé à Rouen; & l'on n'eut pas plutôt appris que j'y étois depuis quinze jours, qu'on me fit mille reproches de m'être tenu caché si longtems. Je devois m'être fait annoncer dans toutes les maisons de la ville, en arrivant; on auroit prévenu ma visite, en me la rendant chez moi. Quelle perte, d'avoir connu si tard une personne de mon mérite! On me fit des offres de services qui m'auroient mis pour toujours à couvert de tous les besoins, si l'on

eût

eût été fidèle à les exécuter. On admira ma bonne mine; & comme je ne répondois rien dans la prémière surprise que me causoit ce déluge de complimens, trois ou quatre Dames, qui paroissoient tenir le prémier rang dans la compagnie, formérent une longue conversation sur mes belles qualités, qu'elles n'avoient point eu assurément le tems de connoître. Confus de cette effusion de faveurs que je recevois sans les mériter, j'exprimai enfin en assez peu de mots le vif sentiment que j'en avois. On admira aussi-tôt mon esprit, quoique j'eusse dit les choses les plus communes; & les quatre Dames recommencérent mon éloge, avec un redoublement d'expressions flateuses.

J'avoue que, les entendant continuer d'un air sérieux, & faisant réflexion que c'étoient des personnes d'un rang distingué qui n'avoient nul intérêt à me tromper, je me livrai intérieurement au plaisir d'être loué par de si belles bouches. Je me persuadai même, que

j'avois reçu de la Nature des qualités que je n'avois pas reconnues jusqu'alors; & je fus ainsi pendant quelques momens la dupe de mon amour-propre. Mais il arriva, heureusement, qu'une autre Dame de la ville, qui venoit rendre aussi sa visite à la Maîtresse du logis, fut introduite dans la salle où nous étions. On se leva pour la recevoir. Pendant le mouvement que cela produisit, j'entendis distinctement une des quatre Dames qui disoit secrettement à sa voisine: Convenez que voilà un jeune Anglois bien sot. Je fus frappé jusqu'à rougir de honte. Elle ne s'en apperçut point; & ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'adressant aussi-tôt la parole à celle qui arrivoit, elle se remit sur mes louanges avec la même rapidité d'expression. Je trouvai quelque chose de si offensant dans ce double personnage, que je vis le moment où j'allois m'en plaindre en rompant toute mesure; mais un instant de réflexion me remit. Je me reprochai seulement ma crédule simpli-

plicité ; & je reconnus mieux que jamais, qu'il y a peu d'occasions où l'on puisse prendre confiance aux discours & aux actions des hommes, puisqu'ils sont si naturellement perfides, qu'ils trompent même sans intérêt & sans motif.

Je fus vengé néanmoins avant la fin de ma visite. J'étois demeuré muet aussi longtems que la conversation avoit roulé sur mon mérite, & ensuite sur les modes ou les histoires du tems. Une réflexion sérieuse, qu'un honnête-homme de la compagnie fit peut-être à dessein, donna ouverture à un entretien plus sensé. Je fis peu à peu violence à ma timidité, & je m'expliquai d'abord assez heureusement pour m'attirer de l'attention. Je m'animai si bien en continuant de parler, que je pris enfin le dessus par mille excellentes choses, que le souvenir de mes études ou de mes réflexions me fournissoit. Je m'appercevois que j'étois écouté avec plaisir ; & jettant les yeux de tems en tems sur celle

qui m'avoit moins loué que raillé, j'avois la satisfaction de voir qu'elle me regardoit avec une apparence de surprise & d'admiration. Je reçus, en quittant la compagnie, des marques d'estime, qui avoient plus de sincérité que les prémières; mais j'y fus peu sensible. Ma droiture ne me permettoit pas de goûter des louanges que je méritois peut-être, mais qu'on m'avoit accordées avec aussi peu de réserve, lorsqu'on étoit persuadé que je ne les méritois pas.

Mon avanture parut réjouïssante à Mylord Axminster. Elle fut infiniment utile pour moi; l'effort que j'avois fait dans cette compagnie pour ouvrir la bouche avec liberté, commença à me donner une hardiesse que je n'avois jamais sentie jusqu'alors. Je fus charmé de ce changement. J'avois été affligé depuis mon arrivée en France, c'est-à-dire depuis que je commençois à converser avec les hommes, de me trouver en leur présence un certain embaras, dont je ne pouvois me remettre, même

après

après une longue converſation. Ma timidité paroiſſoit ſur mon viſage, & dans tous mes mouvemens. Ce n'eſt pas que j'euſſe dans le cœur un ſentiment de crainte ; au contraire, j'étois ferme & réſolu, je conſervois toute la liberté de mon eſprit & de mon jugement. Mais c'étoit-là préciſément ce qui cauſoit ma peine, de penſer juſte & ſolidement dans toutes les occaſions, & de ne pouvoir accompagner l'expreſſion de mes penſées, de cet air libre & aſſuré qui donne du poids à la ſageſſe & à la raiſon. S'il m'arrivoit d'entretenir un ſot ou un ignorant, je découvrois tout d'un coup ſon foible, & la ſupériorité que j'avois ſur lui. Cependant, j'étois contraint & preſque muet en ſa préſence. A peine pouvois-je ſoutenir ſes regards. Ses moindres mouvemens me déconcertoient, & je paroiſſois comme tremblant devant lui, pendant que je lui rendois juſtice intérieurement, & que je le rangeois dans la claſſe mépriſable où il méritoit d'être. Gra-

ces aux railleries que j'essuyai à Rouen, je me défis presque tout d'un coup de cette foiblesse. Ce n'est pas sans raison que je fais ici cette remarque, & que j'ai rapporté quelques légères circonstances de mon histoire qui y ont donné occasion. Un Lecteur éclairé demanderoit sans doute, où j'ai pu prendre toute la fermeté qu'on verra dans la suite de ma vie, si je n'avertissois par quels degrés je perdis les foiblesses & les timidités de mon enfance.

Fanny contribua beaucoup à me guérir de ces imperfections puériles: c'eût été assez qu'elle m'eût paru les appercevoir & les condamner, pour m'exciter à les combattre, & pour me faire réussir à les vaincre. Elle y employa tant d'adresse, & son inclination s'accorda si bien là-dessus avec les ordres de son père, que c'est à elle que je dois attribuer la promptitude de mes progrès. Mon ardeur s'accrut extrêmement par une heureuse rencontre qui donna naissance, à quoi dirai-je? disons, à la fé-

félicité de ma vie ; car tous les tourmens & toutes les agitations dont elle fut en même tems l'origine, ne fauroient entrer en comparaiſon avec les torrens de joie & de bonheur dont elle m'ouvrit la ſource.

Mon amour pour Fanny s'étoit conſervé juſqu'alors dans les bornes que je m'étois preſcrites à Rumney-hole. Je ne paſſois pas un moment ſans ſentir que je l'aimois. Son idée m'accompagnoit continuellement. Je lui rendois mes ſoins avec toute l'ardeur d'une parfaite paſſion. Mais rien n'avoit encore trahi le ſecret de mon cœur. J'ignorois ce qu'elle avoit penſé du changement de mes manières dans la caverne de Rumney-hole. Elle s'étoit contentée de mettre auſſi plus de réſerve dans les ſiennes, ſans qu'il m'eût paru d'ailleurs que ſa bonté pour moi fût diminuée. Elle ſavoit l'obligation qu'elle m'avoit eue ſur la mer, & elle reconnoiſſoit avec joie qu'elle étoit redevable de la vie à mes ſoins. Son père lui rappel-

loit ſouvent ce ſouvenir. Il lui répétoit, qu'elle devoit m'aimer comme un ſecond père, puiſque ce ſont deux faveurs à peu près égales, de donner la vie à quelqu'un, & de lui faire éviter la mort. Ah! diſois-je intérieurement lorſqu'il lui tenoit ce diſcours en ma préſence, puiſſe-t-elle me regarder plutôt comme ſon tendre Amant! Je ne veux point d'une qualité, qui me laiſſeroit ſon cœur à partager avec quelqu'un. Je n'oſois pourtant former d'eſpérances, & j'étois encore plus éloigné de lui faire connoître mes deſirs. Je n'avois, il eſt vrai, ni les rigueurs de l'abſence à ſouffrir, j'étois ſans ceſſe avec elle; ni à craindre ſes froideurs & ſes dédains, car j'étois aſſuré du moins de ſon amitié, ſi je n'oſois prétendre à ſon amour. Ainſi j'étois auſſi tranquille qu'on peut l'être avec un cœur qui ne ſent rien dont il puiſſe ſe plaindre, mais qui n'a point ce qu'il deſire.

Tel étoit le fond de mes ſentimens, lorſqu'il m'arriva d'être le jouet de quatre Dames Françoiſes.

ſes. Quelque mécontentement que j'en euſſe reſſenti d'abord, il ne m'empêcha pas de retourner le lendemain à la même Aſſemblée. La compagnie étoit compoſée des mêmes perſonnes, & je n'y fus pas reçu moins civilement que la prémière fois. Le ſuccès que ma hardieſſe avoit eu la veille, m'en inſpira ce jour là une nouvelle: j'eus aſſez de part à tout ce qui ſe dit d'agréable dans la converſation, pour m'aſſurer d'avoir fait prendre aux Dames une idée favorable de mon eſprit. J'en reçus, avant la fin du jour, des marques qui n'étoient pas trompeuſes. Le caractère des Dames Françoiſes, autant que j'ai pu le remarquer dans le peu de ſéjour que j'ai fait en France, eſt un compoſé de tous les extrêmes. Elles ne ſont indifférentes à l'égard de rien. Il faut qu'elles mépriſent, ou qu'elles raillent, ou qu'elles approuvent, qu'elles aiment ou qu'elles haïſſent. Elles ſont impitoyables pour le ridicule, & les plus clair-voyantes du monde à le découvrir dans

les perſonnes pour leſquelles leur cœur n'eſt pas prévenu. Elles ont beſoin de toute la politeſſe qui eſt comme naturelle à leur Nation, pour vaincre la démangeaiſon qu'elles ont de rire, de railler, & de ſe répandre en bons-mots, qui n'en ſont que plus piquans lorſqu'ils ſortent ainſi d'une bouche pleine de charmes. Tout au contraire, leur cœur ſe déclare-t-il pour quelqu'un? elles portent l'indulgence & la bonté juſqu'à l'aveuglement. Tout ſe change en perfections & en vertus dans ce qu'elles aiment. Elles ſont tendres & paſſionnées, elles louent, elles approuvent, elles admirent; enfin, leur eſprit reçoit toujours la loi de leur cœur, & leur cœur n'eſt jamais modéré dans ſes ſentimens. Une des quatre Dames qui m'avoient raillé la veille, celle même qui m'avoit traité de ſot, entra pour moi tout d'un coup dans cette diſpoſition. J'aurois pu m'en appercevoir avant que de quitter l'Aſſemblée, ſi j'euſſe été capable alors de faire ces ſortes d'obſervations;

tions ; mais prenant ſes regards continuels, & les aſſurances même d'eſtime qu'elle trouva le moyen de me donner en ſecret, pour des civilités ordinaires, je retournai au logis ſans lui laiſſer lieu de croire que j'euſſe compris ce qu'il y avoit d'obligeant pour moi dans ſes manières. Il ſe paſſa quelque tems, pendant lequel je ne manquai point de me trouver aſſidûment à l'Aſſemblée. Les honnêtetés de cette Dame, ſes regards, & ſes éloges ne firent que redoubler chaque jour. Le ſeul effet qu'ils produiſirent ſur moi, fut de me faire oublier entièrement le prémier ſujet que j'avois eu de me plaindre d'elle. Enfin, étant un jour à m'entretenir avec Mylord, on m'avertit qu'un laquais demandoit à me parler. Il m'apportoit une Lettre. Je la reçus ; & comme il ſe retira auſſi-tôt ſans marquer qu'il attendît une réponſe, je retournai auprès de Mylord, & j'ouvris la Lettre en ſa préſence. Il avoit autant d'empreſſement que moi, de connoître le myſtère de

ce meſſage. C'étoit un billet de cinq ou ſix lignes ſeulement, par lequel on me prioit de me trouver le ſoir du même jour dans un lieu qu'on m'aſſignoit, pour y recevoir les témoignages de l'eſtime d'une perſonne que je ne trouverois peut-être pas indigne de la mienne. J'expliquai le ſens de ces paroles à Mylord. Il me félicita de ma bonne fortune, &, ravi de cette avanture qu'il jugeoit propre à me former de plus en plus, il me conſeilla de me rendre fidèlement à l'aſſignation. Je lui répondis, que mon deſſein n'étoit pas d'y manquer. Fanny étoit préſente à notre entretien, elle ne parut point y prendre part. Mais le Vicomte étant ſorti peu après, & me trouvant ſeul avec elle, je remarquai qu'elle gardoit un ſilence qui ne lui étoit pas ordinaire avec moi. Je fus le prémier à le rompre, pour lui parler, en riant du bonheur que j'avois de plaîre à une Dame Françoiſe. Elle me dit d'un air qui me parut timide: Vous êtes donc réſolu d'aimer cette Dame,

&

& d'aller au lieu qu'elle vous marque? Je fus ému du ton dont elle avoit parlé. Je la regardai, nos yeux se rencontrerent; &, par un mouvement qui se conçoit mieux qu'il ne s'exprime, nous demeurâmes ainsi quelque tems à nous considérer avec une tendre langueur. Elle baissa enfin la vue en rougissant, comme si elle eût eu quelque honte de ce qui venoit de lui arriver. Pour moi, qui me sentis pénétré jusqu'au fond du cœur, je me levai sans parler, & prenant la Lettre qui étoit ouverte sur la table, je la déchirai en mille pièces. Notre silence continua jusqu'au retour de Mylord, qui n'étoit sorti que pour un moment. Il fut surpris de voir la Lettre en pièces sur le plancher. Est-ce-là, me dit-il, le cas que vous faites des faveurs de l'Amour? Je lui répondis que j'avois changé de sentiment par rapport au rendez-vous; ou plutôt, que n'ayant nul goût pour une intrigue amoureuse, je n'avois pas pensé sérieusement à répondre aux avances de cette Da-

me inconnue. Il insista sur son prémier conseil, & il m'apporta toutes les raisons qui pouvoient m'engager à le suivre, indépendamment de l'amour. Je lui déclarai que ses instances étoient inutiles, & je laissai passer effectivement la journée sans sortir du logis.

J'étois trop attentif à tous les mouvemens de Fanny, pour ne pas reconnoître qu'elle étoit satisfaite de ma conduite, & qu'elle étoit entrée dans le sens de ce sacrifice. Cependant, je n'en devins ni plus hardi, ni moins respectueux auprès d'elle. C'étoit assez pour moi, que j'eusse pu prendre dans ses yeux un rayon d'espérance, & que j'eusse lieu de croire qu'elle connoissoit une partie de mes sentimens. Elle s'apperçoit de mes soins, disois-je en moi-même lorsque je lui en rends de passionnés; elle les explique; peut-être a-t-elle la bonté de les approuver. Qui sait à quoi l'Amour me destine? Ces tendres regards qu'elle laissa échaper l'autre jour,

n'é-

n'étoient-ils pas bien au-dessus de mes prétentions? Il ne m'arrivera jamais de lui rien demander; mon devoir m'ordonne un éternel silence; mais si le Ciel lui inspire quelque bonté pour moi, pourquoi ne tâcherois-je pas de m'en rendre digne? Mylord pourroit-il condamner lui-même des sentimens aussi purs & aussi règlés que les miens? C'est une passion bien parfaite, que celle qui ne craindroit point l'examen d'un père; & qui demeure néanmoins si respectueuse & si timide, qu'elle n'ose même se découvrir à celle qui l'a fait naître. Je résolus de nouveau de conserver toujours cette innocence dans mes desirs.

Le jour suivant ne se passa point, sans que je fusse éclairci sur le billet que j'avois reçu, & sur le caractère de la personne qui me l'avoit envoyé. M'étant trouvé à l'Assemblée à l'heure ordinaire, je m'apperçus qu'il y manquoit une des Dames que j'y avois toujours vues. On vint m'avertir un moment après mon arrivée, qu'une per-

perſonne de ma connoiſſance ſouhaitoit de me parler à la porte. Je deſcendis auſſi-tôt, & j'y trouvai en effet le même Gentilhomme Anglois qui m'avoit introduit dans cette maiſon. Il me pria de le ſuivre dans un lieu à l'écart, où il vouloit m'entretenir. J'attendis qu'il s'expliquât. Je ſuis chargé, me dit-il, d'une étrange commiſſion. Vous ſouvenez-vous d'une Dame que vous avez vue quelquefois à l'Aſſemblée, une grande femme, brune & bien faite, qui vous regarde avec tant d'attention, que vous avez pu vous appercevoir qu'elle vous veut du bien? Elle eſt de mes amies. C'eſt de ſa part que je ſuis ici, pour me plaindre en ſon nom, d'une injure qu'elle prétend avoir reçue de vous. En un mot, ajouta-t-il en s'interrompant, je ſuis perſuadé qu'elle vous aime paſſionnément, & qu'elle veut me faire ſervir à la mettre en liaiſon avec vous: car, ſous prétexte de cette injure prétendue qu'elle ne m'a pas expliquée, elle exige de moi que je vous conduiſe chez

chez elle, & que je vous engage à lui faire quelque satisfaction.

Je n'eus point de peine à juger de quelle injure elle se plaignoit. Cependant je cachai à mon ami, par discrétion, que j'eusse reçu une Lettre qui m'étoit sans doute venue d'elle; & n'ayant point dessein de lier avec elle le moindre commerce, je le priai de se charger lui-même de mes excuses, s'il étoit vrai que j'eusse eu, sans le vouloir, le malheur d'offenser une Dame pour laquelle j'avois beaucoup de respect & de considération. Il ne se paya point de cette défaite. J'ai promis, reprit-il, de vous amener. Il faut dégager ma parole, & ne pas faire passer les Anglois pour des gens grossiers & farouches. Je me laissai entraîner par ses instances. Il m'apprit en allant, que cette Dame étoit Veuve d'un Conseiller au Parlement, & qu'elle jouïssoit d'un revenu considérable. Comme il n'ignoroit pas ma naissance & l'état de ma fortune, que je n'avois pas les mêmes raisons de cacher que Mylord

Ax-

Axminſter, il crut me donner un conſeil d'ami, en m'exhortant à profiter de la tendreſſe qu'elle avoit pour moi. Nous entrâmes dans une maiſon propre & bien meublée. Mon ami, qui y alloit tous les jours familièrement, crut pouvoir m'introduire ſans ſe faire annoncer. Un bruit confus, que nous entendîmes de l'antichambre, nous fit arrêter un moment, pour prêter l'oreille. C'étoit la voix de deux perſonnes qui ſembloient parler avec chaleur, & qui répétoient pluſieurs fois le nom de mon ami. La curioſité le porta à s'avancer davantage, pour recueillir quelque choſe d'une converſation qui ſembloit l'intéreſſer. Après avoir écouté un demi quart d'heure à la porte, il revint à moi en béniſſant le Ciel qui l'avoit conduit ſi à propos pour y apprendre un deſſein déteſtable qui ſe tramoit contre lui. Sortons promtement, me dit-il; je ne remets plus le pied dans cette maiſon, & je ſuis fâché de vous avoir propoſé d'y venir.

Il m'apprit en ſortant ſon véri-

ritable nom, que je ne savois point. Il s'appelloit Mylord *Omerson.* Il étoit à Rouen depuis trois mois, après avoir été obligé de quitter l'Angleterre pour éviter le ressentiment de mon père, qu'il avoit mortellement offensé. Personne n'y savoit son nom ni sa qualité, excepté cette Dame, dont il avoit vu le frère à Londres. Ce frère se nommoit Mr. *Lallin.* Mylord Omerson avoit pris de lui des Lettres de recommandation auprès de sa sœur, & s'étant sauvé à Rouen, il avoit lié une connoissance si intime avec elle, qu'il n'avoit pas fait difficulté de lui confier le secret de ses affaires. Ce n'étoit point d'elle, en effet, qu'il auroit eu raison de se défier; elle étoit généreuse & de bonne foi: mais son frère étoit un perfide, qui fonda l'espérance de sa fortune sur la ruïne de Mylord Omerson. Lorsqu'il fut assuré par les Lettres de sa sœur, que ce Seigneur étoit arrivé à Rouen, il s'insinua tellement à la Cour de Londres, qu'il trouva le mo-

moyen de pénétrer jusqu'à mon père. Il lui fit connoître qu'il savoit le lieu où s'étoit retiré son ennemi, & il s'engagea à le livrer à sa vengeance, pour la somme de quatre mille livres sterling. On n'ignore pas que mon père étoit implacable dans son ressentiment. Il accepta cette offre. Mais ayant voulu être informé de la retraite de Mylord, & des moyens que Lallin se proposoit d'employer, il forma sur le projet de celui-ci un dessein d'une plus grande étendue. Lallin méditoit simplement de retourner en France, & d'arrêter secrettement Mylord Omerson, après s'être accordé avec le Capitaine de quelque Vaisseau Anglois, tel qu'il s'en trouve toujours un grand nombre dans le Port de Rouen. Il ne lui auroit pas été difficile de conduire ce Seigneur au Vaisseau, & de l'y tenir renfermé sans que personne en eût connoissance. Mon père approuva ce plan, & se rapportant de la facilité de l'exécution aux assurances de Lallin, il s'imagina qu'il lui seroit

auſſi aiſé de faire enlever tout à la fois douze ou quinze de ſes mortels ennemis, qui avoient choiſi la même ville pour retraite. Il s'ouvrit là-deſſus au perfide Lallin, qui applaudit tout d'un coup à cet horrible projet, dans l'eſpoir ſans doute d'une plus groſſe récompenſe. Ainſi, ce qui n'avoit été d'abord que le deſſein particulier d'un ſcélérat, devint une entrepriſe conſidérable par la part qu'y prenoit le Chef d'un des plus puiſſans Etats de l'Europe. Lallin, pour s'aſſurer du ſuccès, fit entendre à mon père, qu'il auroit quelque riſque à courir en employant un Capitaine de Vaiſſeau ordinaire: ſans compter la difficulté de renfermer & de garder tant de perſonnes ſur un petit Vaiſſeau marchand, qui n'eſt conduit communément que par cinq ou ſix matelots. Il lui propoſa de faire partir exprès de Londres deux des plus grands Vaiſſeaux qui puſſent remonter la Seine juſqu'à Rouen, & d'y mettre avec les marchandiſes qui ſerviroient de prétexte au voyage, un certain nom-

nombre de soldats braves & déterminés sous l'habit de matelots, pour servir non seulement à garder les prisonniers lorsqu'on se seroit saisi d'eux, mais encore à les arrêter l'un après l'autre & les conduire aux Vaisseaux. L'ordre de ce dessein ayant paru plausible à mon père, il fit préparer en secret ce qui étoit nécessaire à l'exécution. Les deux Vaisseaux partirent de Londres, & Lallin prit la route de Dieppe, pour se trouver à Rouen avant leur arrivée. Il étoit entré dans la ville, le jour même que Mylord Omerson me conduisit chez sa sœur.

Ce Seigneur avoit raison de regarder comme une faveur du Ciel, le bonheur qu'il avoit eu d'entendre le détail d'une partie de ce complot. Il en avoit assez appris pour s'allarmer justement; & quoiqu'il eût lieu de juger par les objections qu'il avoit entendu faire à la sœur de Lallin, qu'elle n'approuvoit point le projet de son frère, il ne me parla plus de l'un & de l'autre qu'avec détestation. Après

près avoir passé une heure chez lui à nous entretenir, nous étions prêts de nous quitter, lui pour prendre des mesures contre la perfidie de ses ennemis, & moi pour aller faire part de cette nouvelle à Mylord Axminster, lorsqu'un valet de la sœur de Lallin vint le prier de la part de sa Maîtresse, de se rendre sur le champ chez elle. Il fut incertain de ce qu'il devoit penser de cette prière, & dans le prémier mouvement, il se persuada que c'étoit un leurre dont Lallin se servoit pour l'arrêter. Cependant, ayant fait réflexion qu'il n'étoit arrivé que du même jour, & que les Vaisseaux n'étoient pas encore à Rouen, il ne crut point qu'il y eût du risque à courir, & il espéra qu'il pourroit découvrir quelque nouvelle circonstance qui seroit utile à ses affaires. Il me proposa de l'accompagner. Je ne pouvois le refuser avec honneur, ne fût-ce que pour le secourir s'il se trouvoit dans quelque danger. Nous trouvâmes la sœur de Lallin, qui l'attendoit avec impatience.

ce. Son frère étant sorti un moment auparavant, elle s'étoit hâté de faire avertir Mylord Omerson, pour l'informer en bonne amie de tout ce qu'elle venoit d'apprendre. Elle ne s'attendoit point de me voir arriver avec lui ; mais malgré la satisfaction qu'elle parut en avoir, elle me pria de lui laisser la liberté d'entretenir un moment Mylord en particulier. Il lui dit, que n'ayant point de secret qu'il ne fût disposé à me communiquer, elle pouvoit s'expliquer librement en ma présence. Ce fut un embaras pour elle, qui savoit que j'étois fils de Cromwell : mais Mylord Omerson l'ayant assuré en général qu'il n'y avoit rien à craindre de moi, quand il seroit même question de mon père, elle lui raconta avec la plus généreuse franchise le motif du voyage de son frère, & toutes les particularités que Mylord n'avoit entendues qu'imparfaitement. Je me suis efforcée, ajouta-t-elle, de lui faire perdre ce noir dessein, & je lui en ai fait des reproches, dont il s'est irrité jusqu'à me me-

nacer de m'ôter la vie de ſes propres mains, s'il m'arrivoit de trahir ſon ſecret. Mais dût-il exécuter mille fois ſes menaces, elles ne ſauroient m'empêcher de m'oppoſer de toute ma force à une ſi horrible entrepriſe, & de faire pour vous dans cette occaſion, Mylord, ce que je crois vous devoir par honneur & par amitié.

Une conduite ſi noble & ſi généreuſe fit perdre à Mylord Omerſon le reſſentiment qu'il avoit conçu d'abord légèrement contre cette Dame. Il la remercia vivement; & faiſant ſemblant de n'avoir obligation qu'à elle de cette découverte, il tira d'elle tous les éclairciſſemens qui pouvoient ſervir à ſa ſureté. Comme il n'étoit pas le ſeul dont on méditoit la ruïne, il lui demanda ſi elle avoit appris de ſon frère le nom de ceux qui étoient compris dans l'ordre de Cromwell. Elle en nomma quelques-uns dont elle ſe ſouvenoit, parmi leſquels étoit Mylord Axminſter. Je frémis en l'entendant. Je ne pouvois comprendre com-

ment mon père pouvoit être informé que ce Seigneur étoit à Rouen, sur-tout après le soin qu'il avoit eu de déguiser son nom, & de s'y tenir presque toujours renfermé. Je ne doutai point que ma sentence n'eût été prononcée avec la sienne; & j'ai toujours cru que c'étoit par la crainte de m'allarmer, que la sœur de Lallin me déguisa la part que j'avois au péril. Je lui demandai si l'on savoit que Mylord Axminster fût à Rouen. Personne ne l'ignore, me dit-elle. Mylord Omerson m'assura la même chose; & comme je lui marquois quelque surprise de ce qu'il ne m'en avoit jamais rien témoigné, il me dit qu'il l'avoit fait par civilité, & pour ne le pas détromper de l'opinion où il étoit qu'on ne le connoissoit pas dans la ville. Nous raisonnâmes longtems sur les mesures que nous devions prendre pour notre sureté commune. La voie la plus courte étoit de dénoncer Lallin, dont on n'auroit pas manqué de punir la trahison; mais la considération que nous

nous devions à ſa ſœur, nous obligeoit de garder quelques ménagemens. Nous remîmes à délibérer en commun ſur cette affaire, avec ceux de nos compatriotes qui étoient enveloppés dans le même danger.

Avant que de quiter cette Dame, j'eus un éclairciſſement avec elle ſur le billet qu'elle m'avoit écrit la veille. Mylord Omerſon eut la diſcrétion de nous laiſſer ſeuls un moment. Elle ſe plaignit du peu de cas que je paroiſſois faire de ſon eſtime. Je l'aſſurai que perſonne n'en avoit pour elle une plus ſincère que moi; mais ſans m'expliquer ſur la nature de mes engagemens, je lui déclarai avec ma franchiſe ordinaire, que j'en avois de ſi forts, qu'ils ne me permettoient point d'en former de nouveaux avec elle. L'air naturel & reſpectueux dont je m'exprimai, fit impreſſion ſur ſon eſprit. Je me rends juſtice, me dit-elle, je ne mérite point que vous rompiez les chaînes d'une autre pour entrer dans les miennes; mais ce

que vous me dites aujourd'hui, vous auriez pu me le venir dire hier. Croyez-vous qu'il n'en coute pas quelque chose à une personne de mon sexe, lorsqu'elle fait certaines avances ; & n'est ce pas toujours le devoir d'un honnête-homme, d'y répondre du moins avec civilité ? Je trouvai tant d'honnêteté & de bon-sens dans ce reproche, que je passai condamnation sur la manière incivile dont j'avois répondu à sa bonté ; & je la priai de me continuer son estime, que je ferois toujours très satisfait de mériter. Mylord Omerson étant revenu assez promtement, nous la quitâmes, & le malheur qui lui arriva deux jours après ne me permit plus de la revoir. Je vous ai fait tort, me dit-il en sortant, d'interrompre si-tôt la conversation que vous aviez commencée avec cette belle Dame. L'inquiétude que me cause le dessein de son frère, ne m'a pas permis d'attendre plus longtems. Ce n'est pas mon intérêt seulement qui me presse, ajouta-t-il ;

t'-il ; c'eſt celui de vingt honnêtes-gens qui ſont expoſés au même danger que moi. Il réſolut de les faire avertir de ſe rendre chez Mylord Axminſter, pour y prendre une réſolution commune. Il paſſa chez lui pour donner cet ordre à ſon valet, & il m'accompagna enſuite à notre logement.

Mylord Axminſter apprit avec une extrême ſurpriſe, non ſeulement que ſon nom étoit divulgué dans toute la ville, mais qu'en Angleterre même on étoit déja inſtruit de ſon arrivée en France, & du ſéjour qu'il faiſoit à Rouen depuis quelques mois. Il en eut bien davantage, lorſque Mylord Omerſon, qu'il n'avoit point connu à Londres, & qu'il avoit pris pour un homme du commun depuis qu'il le connoiſſoit à Rouen, lui eut découvert ſon nom & le motif de ſa viſite. Il laiſſa échapper dans la prémière chaleur quelques imprécations contre la tyrannie de Cromwell ; & cette continuation de mauvaiſes fortunes lui rappellant les peines cruelles qu'il

avoit eſſuyées, il retomba dans une triſteſſe ſi profonde, que je ne me ſouviens point de lui avoir vu, depuis ce moment, la moindre apparence de joie pendant tout le reſte de ſa vie. Sept ou huit des Anglois que Mylord Omerſon avoit fait avertir étant arrivés plus promtement que nous ne les attendions, on les inſtruiſit du malheur qui les menaçoit. Le ſentiment de faire arrêter Lallin fut ſi unanime, que Mylord Omerſon eut peine à obtenir qu'on cherchât quelque autre voie. Il fit valoir la généroſité de ſa ſœur, à qui nous étions tous redevables de notre ſalut; & l'on convint que pour l'honneur du nom Anglois, il ne falloit rien faire qui bleſſât les devoirs de la reconnoiſſance. La honte de ſon frère eût rejailli ſur elle & ſur toute ſa famille, qui tenoit un rang diſtingué dans la ville. Mylord Axminſter ouvrit un moyen court & ſimple, c'étoit de quiter Rouen: mais la plupart y auroient conſenti difficilement, parce qu'ils y avoient formé leurs habitudes. *Sir*

Wil-

William Cromby, qui étoit de l'Assemblée, proposa la seule voie qui fût approuvée de tout le monde: ce fut de publier par toute la ville le dessein de Cromwell, comme si quelqu'un de nous en eût été informé par des Lettres de ses amis de Londres, & de faire semblant d'ignorer que Lallin eût part à l'entreprise. Il étoit clair qu'elle échoueroit nécessairement lorsqu'elle seroit découverte, & que chacun de nous seroit alors autorisé à prendre publiquement les moyens d'assurer son salut. Nous nous arrêtâmes à ce parti, qui eut tout le succès que nous espérions pour notre sureté, mais qui produisit un effet funeste dont nous sentîmes un mortel déplaisir.

Le Gouverneur de Rouen ayant appris par le bruit public, & par la confirmation de nos Anglois, le dessein hardi qui se méditoit contre nous, donna des ordres à l'entrée de la rivière & sur le port, pour faire examiner tous les vaisseaux étrangers avec la dernière exactitude.

Il fit renouveller en même tems les assurances de son estime & de sa protection à toutes les personnes de notre nation qui se trouvoient alors dans la ville. Les citoyens mêmes n'apprirent qu'avec indignation, que nous étions menacés de quelque péril au milieu de leurs murailles ; & cette considération redoublant le zèle que les François ont naturellement pour les Etrangers, il n'y en avoit pas un seul qui ne fût disposé à nous servir de défenseur au besoin. Il n'y eut que le traître Lallin, qui vit d'un œil mal satisfait le mouvement qui se faisoit en notre faveur. Avec quelque soin que nous eussions caché son nom, il ne put se persuader qu'on eût pu découvrir son projet, sans être instruit en même tems qu'il en étoit l'auteur. N'ayant personne à soupçonner que sa sœur, il l'accusa de l'avoir trahi ; & dans un transport de rage, causé apparemment par la crainte du châtiment, ou par le chagrin de voir manquer ses espérances, il lui donna un coup d'é-

d'épée qui faillit à lui ôter la vie. Il se sauva après cette action, & il fut assez heureux pour trouver à Dieppe un vaisseau tout prêt à faire voile, sur lequel il se déroba au suplice en repassant en Angleterre.

Le malheur de cette généreuse Dame ayant été connu presqu'aussitôt du public, la cause ne tarda guères à se découvrir. Elle l'apprit elle-même à tous ceux qui voulurent l'entendre. Tous les Anglois qui étoient à Rouen, se crurent obligés de lui donner des marques éclatantes de leur reconnoissance, par leurs civilités & leurs présens. Je ne la revis plus, parce que nous partîmes peu de jours après sa blessure. Nous reçûmes à Bayonne une Lettre de Mylord Omerson, qui nous apprit son rétablissement, & la conclusion de cette fâcheuse avanture. Les deux vaisseaux arrivérent au port de Rouen. On étoit trop bien instruit pour ne les pas reconnoître. Le Gouverneur fit arrêter les Capitaines; mais comme

ils s'obſtinérent à nier leur commiſſion, que les preuves qu'on avoit à fournir contre eux ne ſuffiſoient pas pour les convaincre, on fut obligé de leur rendre la liberté. Le Miniſtre de France, qui fut informé de cette hiſtoire, en fit des plaintes au Protecteur d'Angleterre. Elles furent inutiles, parce qu'il deſavoua la part que Lallin lui avoit attribuée dans ſon entrepriſe.

Cet évènement porta Mylord Axminſter à précipiter notre départ. Nous quitâmes Rouen après un ſéjour de quelques mois. Toutes les nouvelles nous ayant aſſuré que le Roi Charles s'étoit rendu ſur la frontière d'Eſpagne, nous prîmes directement cette route. Nos chevaux étoient ſi vigoureux & nos voitures ſi aiſées, que nous fîmes le voyage preſqu'auſſi promtement qu'on le fait par mer avec le vent le plus heureux. Nous ne nous arrêtâmes dans les villes, qu'autant que la néceſſité nous y contraignit. J'en trouvai peu dans ce long trajet qui me paruſſent ga-

galer Rouen, soit pour la grandeur, soit pour le nombre des habitans. Je n'y vis rien non plus qui me causât de la surprise ou de l'admiration. Le séjour de Rouen avoit tellement formé mes manières & ouvert mes idées, que j'étois enfin parvenu à penser & à parler comme le reste des hommes. Si j'étois encore frappé de quelque chose, ce n'étoit plus d'appercevoir tous les jours de nouveaux vices qui répugnoient à mes principes: j'en connoissois la source, dans la corruption qui est commune à tous les hommes; & je comprenois bien que suivant les lieux & les occasions, les effets en peuvent varier à l'infini. Mais je ne pus m'empêcher d'admirer, que dans l'espace de deux cens lieues il y eût tant de diversité dans les manières extérieures, dans l'habillement, & dans le langage d'un Peuple qui est soumis au même Monarque, qui professe la même Religion, & qui suit les mêmes Loix. Je ne pouvois me faire entendre dans toutes les compagnies

de Normandie, du Maine, du Poitou, & des autres provinces que nous eûmes à traverser. J'avois occasion de demander à chaque village si j'étois encore en France, moi qui parlois exactement la langue, & qui ne la reconnoissois pas dans les jargons bizarres que j'entendois changer à tout moment. Les habits & les manières n'y sont pas plus uniformes. On peut remarquer quelque chose de cette différence jusques dans les villes mêmes. Si l'on excepte les personnes d'un certain rang, dans toutes les villes de ce grand Royaume que j'ai parcourues, tout le reste n'est qu'un composé de personnes grossières, qui ne parlent point un langage fixe, & qui n'ont pas plus de goût que de ressemblance dans leur façon de se mettre & dans tout leur dehors; desorte qu'il n'y a proprement de François en France, que le petit nombre de ceux qui sont à la tête des autres, & qui sont distingués de ce qu'on appelle peuple.

Etant arrivés à Bayonne, nous nous

nous fîmes conduire, selon notre coutume, dans la meilleure hôtellerie de la ville; & la prémière chose que nous y apprîmes en descendant, fut que le Roi d'Angleterre y étoit depuis deux jours. Grand Prince, s'écria Mylord Axminster à cette nouvelle, à quel abaissement te vois-tu réduit, tandis que tes palais & ton trône sont occupés par des rebelles & des scélérats! Il y étoit incognitò. Sa suite ne surpassoit pas beaucoup celle de Mylord Axminster, qui avoit pris à Rouen quatre laquais & un Ecuyer. Nous n'employâmes qu'un moment à nous remettre des fatigues de la journée. Mylord avoit un empressement d'embrasser les genoux de son Maître, qui ne lui permit pas d'attendre au lendemain. Il ne l'avoit jamais vu, n'étant retourné d'Amérique en Angleterre qu'après la mort du Roi son père. Il lui fit demander sur le champ la liberté de paroître en sa présence, en lui faisant annoncer son nom. Elle lui fut accordée. Il me dit

de l'accompagner. Toute l'expérience que j'avois acquise à Rouen & dans le voyage, ne put me défendre d'un saisissement secret en approchant de la chambre où étoit ce grand Roi. C'étoit moins timidité, qu'un sentiment confus où se réunissoient le respect, la tendresse, & la compassion. Je me représentois tout à la fois son infortune & sa grandeur. Je trouvois encore au fond de mon cœur, un reste de l'impression que la mort sanglante de son père y avoit faite, lorsqu'elle m'avoit été racontée par ma mère. J'avois d'ailleurs de la Majesté Royale, l'idée qu'un jeune-homme s'en forme dans l'éloignement. J'entrai dans la chambre, comme on entre dans un temple. Il étoit debout à s'entretenir avec deux Anglois de sa suite. Je fus rassuré tout d'un coup par sa physionomie, qui étoit douce & aimable. Il avoit néanmoins dans les yeux quelque chose de mélancolique & de sombre, qui étoit sans doute l'effet de ses inquiétudes, & du sentiment con-

continuel qu'il avoit des malheurs de son père & des siens.

Mylord Axminster se jetta à ses pieds. Il le releva en l'embrassant. Mylord, lui dit-il avec beaucoup de douceur & de grace, nous ne nous connoissons que de nom ; mais si vous avez autant d'attachement pour ma personne, que j'ai d'estime pour vous sur le portrait qu'on m'a fait de votre mérite, nous ne tarderons guères à être amis. Je sai une partie de vos malheurs, ajouta-t-il ; & je me suis étonné plusieurs fois, qu'ayant quité Londres il y a plus d'un an, vous n'eussiez point cherché votre retraite auprès de moi. Si vous y êtes aujourd'hui dans ce dessein, vous pouvez compter que je tâcherai de vous la rendre agréable. Mylord Axminster fit une réponse respectueuse à ce discours obligeant. Il rejetta sa lenteur à se rendre à son devoir, sur les justes causes qui l'avoient arrêté en Angleterre ; & lui exprimant d'un ton passionné le zèle & l'impatience avec laquelle il étoit venu, il lui offrit

offrit la disposition absolue de sa fortune & de sa vie, comme à son Roi légitime & à son souverain Maître. Ah ! Mylord, reprit ce Prince en soupirant, que j'employerois aussi volontiers la mienne, pour délivrer notre pauvre Angleterre des Tyrans qui la désolent ! Quand ouvrira-t-elle les yeux, pour reconnoître un Roi qui donneroit tout son sang pour la rendre heureuse ! Mais je regarde l'arrivée de gens tels que vous, comme un heureux présage. Son infortune & la nôtre ne sont pas encore sans remède. Il s'informa là-dessus de mille particularités, dont Mylord Axminster pouvoit l'instruire. Il apprit avec étonnement le péril où nous avions été exposés en Normandie. Lui même en avoit couru quelques-uns de la même nature; & il nous assura que sans le secours visible du Ciel, il eût succombé plus d'une fois à diverses entreprises qu'on avoit faites contre sa vie. Après une conversation assez longue, il dit obligeamment à Mylord, que ne fai-

faisant que d'arriver il avoit besoin de repos, & qu'il lui conseilloit d'en aller prendre, en attendant qu'ils pussent s'entretenir d'affaires plus sérieuses & plus importantes. Je ne sortis point de la chambre sans avoir embrassé ses genoux. C'est un jeune-homme, lui dit Mylord Axminster, à qui il ne manque rien, si on lui ôte son père, pour mériter la qualité d'un de vos plus zèlés serviteurs. C'est un fils de Cromwell. Un fils de Cromwell! s'écria le Roi, saisi d'une espèce d'horreur. Oui, Sire, continua le Vicomte avec la même bonté; mais un fils digne d'un meilleur père, & tel que je souhaiterois d'en avoir un. Il lui fit ensuite un abrégé de l'histoire de ma mère & de la mienne. Ce récit parut intéressant, & fut écouté avec beaucoup d'attention.

A peine fut-il fini, que le Roi prit la parole pour demander quel étoit le nom de ma mère. Le Vicomte s'étoit abstenu exprès de la nommer, parce qu'ayant été pendant quelque tems la maîtresse du

du feu Roi, il ne crut pas que le respect lui permît de rappeller ce souvenir à son fils. Mais étant pressé de parler, il répondit qu'elle se nommoit Madame Cléveland. Bon Dieu! que me dites-vous? s'écria le Roi. Je m'en suis douté. Vite qu'on appelle le bonhomme Cléveland! que cette nouvelle va faire mourir de joie. Il ordonna à l'un des deux Gentilshommes qui étoient auprès de lui, d'appeller un de ses Officiers, qui étoit ce Mr. Cléveland même, c'est-à-dire le père de ma chère mère. Pendant qu'on étoit allé l'avertir, il nous apprit que ce bonhomme (c'est ainsi qu'il l'appelloit) s'étoit attaché si inséparablement à lui depuis la mort du Roi son père, qu'il ne croyoit point avoir de serviteur plus dévoué & plus fidèle, qu'il prenoit plaisir à l'entretenir & à lui entendre raconter les histoires du vieux tems; mais qu'il ne lui avoit rien répété si souvent, que les amours de sa fille avec le feu Roi; le malheur qu'elle avoit eu de perdre ses bonnes graces, &

de

de rechercher celles de Cromwell; les efforts inutiles qu'elle avoit faits pour rentrer dans la maiſon paternelle; & la douleur qu'il avoit enſuite reſſenti lui-même de l'avoir traitée avec tant de dureté, lorſqu'après avoir perdu tous ſes autres enfans, il étoit venu à ſonger qu'il ne lui reſtoit plus qu'elle; qu'il avoit depuis employé tous ſes ſoins pour découvrir le lieu de ſa retraite; que n'ayant pu réuſſir à trouver cette chère fille, il n'avoit jamais ceſſé de ſe reprocher ſa perte, & qu'il s'en accuſoit comme d'une action barbare & dénaturée. Pendant que le Roi nous faiſoit ce récit, Mr. Cléveland entra dans la chambre où nous étions. On ne lui avoit point annoncé ce qu'il y devoit trouver. Il eſt certain que je me ſentis vivement ému à la vue de ce bon vieillard. Je le regardois avec avidité, & le ſeul reſpect que je devois au Roi m'empêchoit de courir à lui pour l'embraſſer. Cléveland, lui dit le Roi, que me donnerez-vous ſi je vous fais retrouver votre

tre fille ? Ah ! Sire, répondit-il preſque la larme à l'œil, le Ciel n'a point réſervé tant de bonheur à ma vieilleſſe. Pour elle-même, non, reprit le Roi; mais quelque choſe qui lui reſſemble beaucoup, & qui la touchoit de bien près. Tournez-vous, ajouta-t-il, & embraſſez ce jeune-homme, qui eſt un fils d'elle & de Cromwell. Si le nom de ſa fille avoit fait d'abord une tendre impreſſion ſur Mr. Cléveland, il ſembla que celui de Cromwell la détruiſoit tout d'un coup. Au-lieu de s'approcher de moi, il recula bruſquement de quelques pas. Il ſe mit à me conſidérer attentivement. Le Roi parut regarder ſon attitude avec plaiſir. Il tenoit une jambe avancée, & tout ſon corps portoit ſur l'autre qui étoit en arrière. Ses yeux étoient ouverts de toute leur grandeur, & fixement attachés ſur moi. Il ne paroiſſoit pas même ému, comme ſi ſon cœur ſe fût endurci en me regardant. Cependant la nature travailloit peu à peu à l'amollir. Ses larmes commen-

mencérent à couler. Mon inquiétude & ma rougeur semblérent achever de le vaincre. Ah! Sire, s'écria-t-il en tournant un regard vers le Roi, & se jettant ensuite à mon cou, souffrez que je l'embrasse mille fois. C'est le fils du bourreau de mon bon Maître, mais c'est l'enfant de ma chère fille. S'il a reçu du mauvais sang de son père, il le répandra pour la cause de son Roi. N'est-il pas vrai, continua-t-il en me serrant de toute sa force? parle, mon cher fils, n'aimeras-tu pas celui que le Ciel veut que tu reconnoisses pour ton Maître? & ne verseras-tu pas jusqu'à la dernière goute de ton sang pour sa querelle?

Un spectateur indifférent (s'il est possible qu'il y en ait dans une scène où c'est la Nature qui agit) auroit eu peine à juger par les expressions & les regards de Mr. Cléveland, lequel, de son Roi ou de son petit-fils, étoit le plus cher à son cœur. Il demeura plus d'un demi quart-d'heure dans cet état violent, tantôt jettant les yeux

sur

ſur le Roi, & le conjurant de prendre quelques ſentimens d'affection & de bonté pour moi; tantôt les tournant de mon côté, pour me recommander de ne m'écarter jamais des plus étroits devoirs du zèle & de la fidélité pour mon Maître. Ce Prince prenoit tant de ſatisfaction à l'écouter, qu'il ne l'obligea de finir que par bonté, dans la crainte qu'une ſi vive émotion ne produiſît quelque effet dangereux dans un homme de ſon âge. Il lui promit de prendre ſoin de moi, & de me tenir lieu de père à la place de Cromwell.

Nous nous trouvâmes alors à Bayonne, comme en pays de connoiſſance. Mr. Cléveland étoit charmé de ſe voir revivre dans un petit-fils. Mylord Axminſter ne l'étoit pas moins de la préſence & de l'entretien continuel de ſon Roi. Il l'accompagnoit toujours lorſqu'il alloit ou à l'Ile de la Conférence, ou rendre quelque viſite particulière au Cardinal Mazarin, qui étoit comme l'ame de toutes les grandes affaires de l'Europe. Je

ne

ne fus pas mieux informé que le public, du fond de leurs délibérations; mais comme il échappe toujours aux plus habiles Politiques quelques légères indiscrétions qui font naître les conjectures des curieux intéressés, je me souviens d'avoir entendu dire au Roi, qui se plaignoit également de la France & de l'Espagne, que quoique la conduite de ces deux Couronnes fût entièrement différente à son égard, elle s'accordoit cependant en un point, qui étoit de regarder ses intérêts avec beaucoup de froideur. La France le traitoit extérieurement avec toute sorte de civilités. Chacun y plaignoit son malheur. On lui faisoit sous main des présens considérables; & lorsqu'il étoit à Paris, on ne lui épargnoit ni les honneurs ni les plaisirs. Mais la Reine & le Cardinal vivoient en même tems dans la meilleure intelligence du monde avec ses ennemis. La guerre contre l'Espagne s'étoit faite de concert avec Cromwell. C'étoit pour lui que l'Armée Françoise avoit vaincu

aux

aux Dunes, & qu'elle avoit pris Dunkerque. On le reconnoiſſoit pour le Chef légitime de la République d'Angleterre: on avoit des Ambaſſadeurs auprès de lui, & l'on recevoit les ſiens. L'Eſpagne prenoit tout le contrepié de cette conduite. Dans le tems qu'elle affectoit une entière indifférence pour les affaires d'Angleterre & pour la perſonne du Roi, elle lui faiſoit offrir ſous main d'armer pour ſon rétabliſſement. Mais c'étoit à des conditions ſi dures & ſi deſavantageuſes pour lui, qu'il paroiſſoit viſiblement qu'elle étoit peu touchée de ſon infortune, & qu'elle n'avoit en vue que ſes propres intérêts. Dom Louis de Haro, qui le négligeoit à l'extérieur juſqu'au point de ne lui avoir pas même député un Gentilhomme pour rendre ce qui étoit dû à la Dignité Royale, ne laiſſoit pas d'entretenir avec lui un commerce ſecret, où il lui faiſoit tous les jours de nouvelles propoſitions. Mais elles étoient ſi peu raiſonnables, que le Roi s'en plaignoit ſouvent

vent comme d'autant d'insultes. Il ne s'agissoit de rien moins que de céder à l'Espagne tout ce que les Anglois ont de plus méridional en Amérique ; & non seulement de rendre Dunkerque après le rétablissement de ce Prince, mais d'aider les Espagnols à reprendre tout ce que l'Armée Françoise leur avoit enlevé en Flandre. Les ridicules sollicitations de Dom Louis cessérent enfin par la conclusion du Traité de Paix avec la France, & du Mariage de l'Infant avec le Roi Louis XIV. On s'occupa ensuite beaucoup moins d'affaires, que de plaisirs.

Cependant les entretiens que Mylord Axminster avoit sans cesse avec le Roi, firent naître à ce Prince une pensée, dont il se flata de tirer de grands avantages. Il savoit la considération où ce Seigneur & son père avoient été en Amérique. Les grands Etablissemens que les Anglois ont dans cette partie du Monde, forment une partie considérable des forces de leur Royaume. C'est la source de

leur Commerce, & par conſéquent celle de leurs richeſſes. Le Roi forma là-deſſus le deſſein d'y envoyer Mylord, pour entreprendre de ramener à ſon obéiſſance tous ceux qui conſervoient encore un reſte de reſpect pour le nom de leur légitime Maître. Ce projet ne parut point ſans vraiſemblance au Vicomte d'Axminſter. Loin de ſe ſentir de la répugnance à l'exécuter, il s'y porta autant par inclination, que par la ſoumiſſion qu'il devoit aux volontés du Roi. Après les cruels malheurs qu'il avoit eſſuyés en Europe, rien ne l'y attachoit que ſon zèle pour le ſervice de ſon Maître. Il avoit une ample matière pour l'exercer en Amérique; & il eſpéroit que la vue d'un lieu où il ſe ſouvenoit d'avoir vécu heureux, ſerviroit à remettre ſon cœur dans une ſituation tranquile, & à lui faire perdre des idées que la proximité d'Angleterre entretiendroit toujours. Je fus informé auſſi-tôt de cette réſolution. Elle me jetta dans un extrême embarras. Je preſſentis toutes

les

les difficultés que j'aurois à essuyer, ou de la part de Mr. Cléveland, à qui j'étois devenu si cher, qu'il ne consentiroit jamais à me voir partir avec Mylord Axminster; ou de la part de mon propre cœur, qui me permettroit encore moins d'abandonner Fanny, ma souveraine maîtresse, & de me détacher un seul moment de son père, mon tendre & bienaimé protecteur.

Les combats que je prévoyois ne tardérent pas plus longtems à commencer, que Mr. Cléveland à être instruit du voyage du Vicomte. Il n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il accourut à moi d'un air allarmé. Je suppose, me dit-il, que vous ne pensez pas à quiter l'Europe. Mylord vous a servi de père jusqu'aujourd'hui, c'est moi qui vai prendre à présent sa place, & vous vous souvenez d'ailleurs de ce que le Roi vous a promis. Il prononça ces paroles d'une manière si vive & si affectueuse, que la crainte de le chagriner m'empêcha de répondre. Il prit mon silence pour un acquiesce-

eſcement; & la joie qu'il en eut le porta à publier que j'allois quiter Mylord Axminſter, pour ſuivre le Roi qui ſe diſpoſoit à retourner en Flandre. Je paſſai quelques heures à rêver à la conduite que je devois tenir; & cette méditation m'ayant cauſé quelque triſteſſe, je deſcendis à la chambre de Fanny, pour me conſoler auprès d'elle. La froideur avec laquelle elle écouta quelques diſcours généraux que je lui tins ſur le voyage de ſon père, me fit appercevoir qu'il ſe paſſoit quelque choſe d'extraordinaire dans ſon eſprit. Je lui demandai s'il ne lui étoit rien arrivé qui lui donnât du chagrin. Elle me fit une réponſe équivoque, qui ne pouvoit m'éclaircir. Madame Riding, qui étoit préſente, ne me parut point dans une meilleure diſpoſition. Comme nous étions toujours dans l'hôtellerie de Bayonne, & que la multitude d'étrangers dont elle étoit ſans ceſſe remplie nous y tenoit fort à l'étroit, nous paſſions ordinairement la journée dans la chambre de nos deux

deux Dames. Mylord y entra au moment que l'inquiétude que me cauſoit leur humeur ſombre m'en alloit faire ſortir. Il parla du départ du Roi, qui étoit remis au commencement de la ſemaine ſuivante; & tournant les yeux vers moi d'une manière indifférente, il me demanda ſi je penſois aux préparatifs qui m'étoient néceſſaires pour le ſuivre. Cette queſtion faite d'un air qui ſuppoſoit notre ſéparation aſſurée, & d'un ton qui ſembloit la ſouhaiter, me jetta dans un trouble qui m'ôta la liberté de répondre. Mylord prit mon embarras pour un effet de la confuſion que j'avois d'avoir formé divers deſſeins ſans ſa participation, & faiſant tourner pendant quelque tems la converſation ſur un autre ſujet, il ſortit ſans nous être expliqués davantage. Il s'éleva à ſon départ un ſentiment ſi amer dans mon cœur, que n'y pouvant plus réſiſter, je laiſſai échapper quelques larmes. Mylord ſe laſſe donc de moi? dis-je à Fanny. Il feroit mieux, ajoutai-je dans un tranſport

qui ne me permit pas de considérer que Madame Riding étoit présente, il feroit mieux de me donner la mort que de m'obliger à vous abandonner. Ce discours, quoique vague, étoit assez intelligible. Madame Riding parut surprise, & Fanny si agitée que son visage se couvrit de rougeur. Je me levai pour sortir, & pour aller m'entretenir seul de mon chagrin.

Madame Riding me suivit. Je ne vous reconnois plus, me dit-elle en me conduisant dans une chambre voisine: je vous ai toujours cru de la prudence & de la raison, & je m'imaginois qu'il ne vous manquoit qu'un peu de connoissance du monde pour vous perfectionner. A peine au contraire avez-vous commencé à l'acquérir, que toute votre sagesse vous abandonne. Souffrez du moins, continua-t-elle, que je prenne encore une fois la liberté de vous expliquer ce que je pense de vous. Prémièrement, vous manquez de reconnoissance & de droiture, en formant le dessein de quiter Mylord sans

sans l'en avoir averti. En second lieu, y a-t-il rien de si horrible & de si contraire aux principes dont vous avez fait si longtems profession, que de nous avoir non seulement caché votre intrigue de Rouen, mais protesté même, en présence de Mylord & de Fanny, que vous étiez résolu à ne lier aucun commerce avec cette Dame qui vous écrivit, tandis que vous étiez assez bien avec elle pour lui promettre de l'épouser? Quel nom donnerez-vous à une conduite si double & si artificieuse? Mylord & Fanny vous vouloient du bien, ajouta-t-elle; mais leurs sentimens sont bien changés. Pour moi qui vous aimois comme une mère, je vous avoue que je ne me trouve plus cette même tendresse, que j'aurois voulu conserver pour vous toute ma vie.

Si j'eusse eu moins de respect pour Madame Riding, j'aurois traité d'abord son discours d'extravagant. Je n'y trouvai pas un seul mot que je pusse comprendre. Je me suis abstenu exprès de prévenir

mon lecteur sur cette avanture, pour le laisser dans le même embarras en commençant à la lire, où je fus en commençant à l'entendre; mais j'en expliquerai maintenant la source en peu de mots, de peur qu'un délai plus long n'en rendît mon récit obscur.

La sœur de Lallin, que j'avois entièrement oubliée en quitant la Normandie, & avec laquelle d'ailleurs je n'avois eu nul commerce qui pût m'être reproché, n'avoit pas perdu, en cessant de me voir, les sentimens de bonté qu'elle avoit pour moi. Je l'appellerai desormais du nom de son frère, pour cacher, comme j'ai fait jusqu'à présent, celui de son époux, dont la famille est une des plus distinguées de Rouen. Cette Dame avoit donné le sens le plus favorable pour ses desirs, à la réponse simple & honnête que j'avois faite à ses reproches. Son malheur, qui étoit arrivé deux jours après la visite que je lui avois rendue avec Mylord Omerson, ne lui avoit pas permis de m'expliquer davanta-

tage ses sentimens avant mon départ. Elle avoit même ignoré que je fusse parti de Rouen, jusqu'à ce que se trouvant mieux de sa blessure, elle eût reçu la visite de quantité d'Anglois qui l'en avoient informée. Quelque ressentiment qu'elle eût de ce que je l'avois quittée sans avoir pris congé d'elle, elle l'attribua à la nécessité où j'étois de suivre le Vicomte d'Axminster; & continuant de s'ouvrir à Mylord Omerson, elle lui fit connoître qu'elle m'estimoit assez pour consentir à m'épouser. Mylord Omerson, qui me portoit quelque affection, & qui, n'ignorant pas le misérable état de ma fortune, trouvoit un solide avantage pour moi dans ce mariage, avoit contribué par tous ses soins à la confirmer dans cette pensée. Il la flatoit tous les jours de l'espérance de me revoir au retour du Roi Charles, & il lui promettoit en mon nom, toute l'ardeur avec laquelle elle avoit lieu d'attendre que je reconnoîtrois ses faveurs. En effet il regardoit mon consente-

ment comme une choſe ſi infaillible, qu'ayant écrit à Mylord Axminſter, il lui parla de Madame Lallin & de moi, comme de deux perſonnes deſtinées l'une pour l'autre, qui n'attendions que le moment de nous unir par les liens du mariage, comme nous l'étions déja par ceux de l'eſtime & de l'amour.

Cette lettre étoit arrivée le jour même que Mr. Cléveland s'étoit cru aſſuré par mon ſilence que je ne penſois point au voyage d'Amérique. Il trouva en ſortant de ma chambre Mylord Axminſter, qui étoit à la lire; & ſe faiſant une eſpèce de gloire de m'enlever, pour parler ainſi, de ſes mains, il lui avoit annoncé bruſquement, que j'étois réſolu de ſuivre le Roi en Flandre. Indépendamment des nouvelles vues de bonté & d'amitié que Mylord avoit ſur moi, il avoit eu raiſon d'être choqué d'une conduite qui bleſſoit toutes les règles de la reconnoiſſance & de l'honnêteté; car il n'y avoit perſonne au monde à qui j'euſſe tant d'o-

d'obligation qu'à lui. Le ressentiment qu'il avoit de mon ingratitude étoit donc proportionné à ses faveurs. Il l'avoit communiqué aussi-tôt à Madame Riding & à sa fille, qui m'avoient condamné avec justice. Cependant, l'amitié combattant encore en ma faveur, il étoit sorti pour me chercher, & pour me donner lieu d'en venir du moins à quelque explication. Le hazard fit que j'entrai dans la chambre de sa fille, sans qu'il m'apperçût : mais y étant revenu un moment après moi, & voyant que non seulement je m'obstinois à lui cacher le dessein prétendu de mon mariage de Rouen, mais mon départ même avec le Roi, dont il lui sembloit que j'affectois de faire mystère, il étoit sorti plus mécontent & plus irrité que jamais.

On peut juger à présent quel dut être mon embarras, après avoir entendu les reproches obscurs & piquans de Madame Riding. J'étois aussi peu informé de ce qui se passoit à Rouen, que du bruit que Mr. Cléveland avoit répandu de

mon départ : auſſi demeurai-je quelque tems à regarder Madame Riding ſans pouvoir me déterminer à lui répondre. Enfin mon innocence m'ayant raſſuré, je lui dis que ſon éloquence ſeroit inutile pour me faire ſentir mes fautes, auſſi-tôt qu'elle l'auroit employée à me les faire connoître. Ce ne fut néanmoins qu'après une multitude de queſtions & de reparties, plus obſcures l'une que l'autre, que je parvins à obtenir une explication nette & ſuivie. Elle me rapporta tous mes crimes, & ſur quels témoignages elle les avoit appris. Quelque ſatisfaction que j'euſſe de me trouver tout d'un coup innocent, je ne laiſſai pas de reſſentir une vive douleur de cette ſeule penſée, que Mylord eût pu me croire capable d'ingratitude; & l'aimable Fanny, d'aimer quelque choſe plus qu'elle. O Ciel! m'écriai-je, quel eſt le malheur d'un cœur droit & généreux, de n'avoir que des paroles pour s'exprimer, c'eſt-à-dire, un moyen dont l'ingratitude abuſe, & que la perfidie même peut tour-

tourner à ſes uſages ! Pour l'affaire de Rouen, dis-je à Madame Riding en la regardant triſtement, dans l'éloignement où nous ſommes de cette ville, je n'ai pour me juſtifier que l'air & le cri de mon innocence. Si Mylord m'a cru capable du déguiſement honteux dont il m'accuſe, il me le croira encore ſans doute d'employer le menſonge pour me juſtifier. Ainſi je ne vois rien qui puiſſe me rétablir dans ſon eſprit. Pour ce qui regarde mon départ avec le Roi, c'eſt une fauſſe opinion qu'il m'eſt aiſé de détruire, & que je traiterois d'impoſture dans tout autre que Mr. Cléveland qui l'a répandue. Ciel ! continuai-je en voyant que ma peine attendriſſoit Madame Riding, je t'atteſte encore une fois : pourquoi ne prens-tu pas ſoin de faire connoître mon innocence, puiſque c'eſt toi qui m'as fait tel que je ſuis, ſincère & incapable d'artifice ?

Cette bonne Dame, qui me connoiſſoit trop bien pour ne pas s'en rapporter tout d'un coup à mes aſ-

surances, reprit de moi aussi-tôt la bonne opinion qu'elle en avoit toujours eue. Elle me dit qu'elle alloit détromper sur le champ Mylord & Fanny. Si Fanny m'a cru coupable, repris-je par un mouvement plus promt que ma réflexion, je suis le plus à plaindre de tous les hommes. Madame Riding n'avoit pas oublié ce qu'elle m'avoit entendu dire à Fanny un quart-d'heure auparavant. Ces dernières paroles achevant de lui ouvrir les yeux, elle me demanda assez malicieusement, pourquoi j'étois si troublé de la crainte d'avoir déplu à Fanny. Je reconnus moi-même que je m'étois trop déclaré. Mais ce n'étoit point avec une Dame qui m'avoit presque toujours servi de mère que je devois me repentir de mon indiscrétion. Au contraire, je fus ravi qu'il se présentât si naturellement une occasion de lui découvrir l'état de mon cœur. Je lui fis l'aveu de ma passion, sans lui rien déguiser de la manière dont je l'avois ménagée jusqu'alors. Elle sourit après m'avoir entendu.

Voi-

Voilà donc notre Philosophe, me dit-elle ! Gare le naufrage de la sagesse parmi les écueils de l'amour. Je la conjurai de me dire sérieusement ce qu'elle pensoit de cette ouverture. C'étoit une femme d'un grand sens. Aimez toujours la vertu, me répondit-elle, & ne vous défiez jamais ni de l'amour ni de la fortune. Elle refusa absolument de s'expliquer davantage.

Nous retournâmes ensemble à la chambre de Fanny. La vue de cette chère personne réveilla la douleur que je venois de sentir. Par un effet de ce sentiment, & peut-être encore plus par une espèce de confiance qui me venoit de l'aveu que j'avois fait de mon amour à Madame Riding, je me jettai à ses pieds, & j'y demeurai en silence, pendant que Madame Riding entreprit ma justification. Elle parut extrêmement satisfaite d'un éclaircissement si peu attendu. Je pris ce moment pour lui dire mille choses touchantes, sur les peines que la seule crainte de mériter sa froi-

deur

deur étoit capable de me causer. Je m'attendris jusqu'à verser quelques larmes ; & perdant peu à peu le souvenir de toutes mes résolutions, je m'oubliai tellement que je fis vœu en baisant ses belles mains, de l'adorer religieusement toute ma vie. Je n'eus pas fini ces paroles, que, faisant réflexion sur ce qui venoit de m'échapper, je jettai un regard sur elle en tremblant. Elle me parut embarassée. J'en ai trop dit, repris-je en baissant les yeux : mais c'est à vous, qui êtes à présent la maîtresse de mon secret, à disposer souverainement de ma vie. Elle demeura quelque tems sans parler ; & se tournant vers Madame Riding, elle lui demanda d'un air languissant, ce qu'elle croyoit qu'elle dût me répondre. Je vois bien, lui dit cette Dame qui avoit ses raisons pour ne pas condamner notre amour, que vous n'avez pas attendu à me consulter pour vous résoudre. Répondez-lui ce que votre cœur vous dicte, c'est-à-dire, que vous êtes bien éloignée de le haïr. Puissiez-vous, mes chers en-

enfans, ajouta-t-elle, vous aimer auſſi longtems que vous mériterez l'affection l'un de l'autre! Aimez-vous, vous êtes dans l'âge d'aimer. Le Ciel l'approuve, & Mylord ne le condamnera pas.

J'étois ſi ſurpris, & ſi charmé en même tems, de ce que j'entendois, que jamais une vérité ne me parut approcher ſi fort d'un ſonge. Les mouvemens mêmes que mon cœur reſſentoit, me paroiſſoient d'une autre eſpèce que ceux qu'on éprouve en veillant. C'étoit quelque choſe de ſupérieur à la nature, c'étoit . . . il eſt impoſſible que je l'exprime, & le plus délicieux moment de ma vie fut celui auquel je l'éprouvai. Je repris les mains de Fanny, & dans un tranſport qui ne s'exprimoit que par mes larmes, je les baiſai mille fois, ſans qu'elle penſât de ſon côté à les retirer. Je me levai avec la même ardeur pour embraſſer Madame Riding, & je la priai de me confirmer l'heureuſe approbation qu'elle m'accordoit, & de m'expliquer davantage ce que j'avois à eſpérer de

de la bonté de Mylord. Elle me répondit, qu'elle avoit peut-être eu tort de s'ouvrir à nous avec tant de facilité, mais qu'elle ne pouvoit s'en repentir; qu'il faloit seulement que nous eussions Fanny & moi la prudence de modérer nos sentimens, jusqu'à ce qu'elle eût pris le tems de renouer avec Mylord une conversation qu'elle avoit eue la veille avec lui sur mon sujet; que ce Seigneur, en lui parlant pour la prémière fois de son voyage d'Amérique, lui avoit demandé d'abord, si son inclination la portoit à le suivre; que lui ayant répondu qu'elle s'étoit attachée à sa personne pour ne s'en séparer jamais, il lui avoit fait ensuite la même question par rapport à moi; que ne pouvant répondre absolument de ma disposition, elle lui avoit offert de me sonder; mais qu'il avoit souhaité seulement, qu'elle s'attachât à observer de quelle manière je recevrois la nouvelle de son départ; qu'il croyoit s'être apperçu que j'avois quelque tendresse pour sa fille; & qu'en ayant

ayant lui-même infiniment pour moi, il consentiroit de bon cœur à me donner la qualité de son gendre, & à me prendre pour le compagnon de sa fortune & de ses voyages ; mais qu'il vouloit que de ma part il n'y eût rien que de naturel & de volontaire dans ma détermination ; qu'il avoit exigé d'elle, que, sans me faire connoître les tendres desseins qu'il avoit en ma faveur, elle tâchât de démêler le fond de mon cœur, & mes véritables sentimens pour lui & pour sa fille. Ainsi, continua-t-elle, je n'ai rien avancé qui ne porte sur de solides raisons, en vous promettant que Mylord ne condamnera pas votre amour : je ne lui ai pas manqué non plus de parole, en vous découvrant les desseins qu'il a sur vous, puisque je ne l'ai fait qu'après m'être assurée que vous aimez Fanny. Cependant je serois fâchée de lui ôter la satisfaction qu'il se réservoit sans doute, de vous apprendre lui-même votre bonheur. Il faudra que vous fassiez semblant de l'i-

gno-

gnorer, & d'en recevoir les prémières assurances de sa bouche. Je vai le chercher, ajouta-t-elle, pour le guérir entièrement des fâcheuses idées que votre grand père, & la lettre de Mylord Omerson lui ont donné de vous; & pour lui apprendre ensuite, que vous êtes par rapport à lui & à sa fille tel qu'il le desire, & qu'il l'a toujours cru. Allez, lui dis je, interdit de joie & d'admiration, & faites bien entendre à Mylord, qu'il fera plus en me permettant d'aimer Fanny, que le Ciel & la Terre ensemble ne peuvent faire pour le bonheur d'un homme.

Je demeurai seul avec la maîtresse de mon ame. Son embarras & le mien furent extrêmes pendant le prémier moment; mais comme il ne venoit que de la confusion de nos sentimens, il fit bientôt place à l'entretien le plus tendre & les plus animé. Ces trésors d'amour que le silence & la contrainte tenoient ensévelis, & comme accumulés dans nos cœurs depuis si longtems, ne craignirent

plus

plus de se développer avec liberté. Je tirai de l'aimable Fanny des aveux capables de faire mille fois la félicité d'un amant, & dont il auroit pu sembler néanmoins que je n'étois pas satisfait, tant j'avois d'empressement à les lui faire répéter. Je lui racontai l'origine de ma passion, ses effets, mes timides & respectueuses espérances; le dessein que j'avois formé de les cacher pendant toute ma vie, où d'attendre du moins pour les expliquer, d'heureuses circonstances que je ne prévoyois point, & que j'avois à peine la hardiesse de désirer. Ma tendresse m'avoit semblé suffire pour me rendre heureux, lors même que le respect la tenoit renfermée dans le fond de mon cœur. A quel excès de bonheur me voyois-je élevé tout d'un coup par l'assurance d'être aimé, par la liberté d'exprimer mon amour, & par l'espoir de le voir bientôt au comble de ses vœux! Tant de joie surpassoit non seulement mes expressions, mais l'étendue même de mes sentimens & de mes idées. La

Fortune qui m'avoit maltraité si longtems, le Ciel qui n'avoit jamais semblé jusqu'alors me regarder qu'avec rigueur, l'Amour, l'Amitié, tout se réunissoit en ma faveur, pour me tirer à jamais du rang des misérables, & me faire un destin digne d'envie. Ciel! m'écriai-je vingt fois avec transport, je ne vous demandois pas tant, vous m'accordez trop tout d'un coup; modérez vos bienfaits, je suis trop heureux pour l'être tranquilement. Et puis changeant aussi-tôt de desir, je le priois au contraire d'augmenter encore ma félicité, s'il étoit possible, & de la faire durer toujours dans cet excès.

Fanny m'écoutoit avec une satisfaction qui me répondoit de ses sentimens. Elle parla peu; mais c'étoit me dire beaucoup, à moi qui la connoissois, que de recevoir mes tendres caresses & de les approuver. Tout retenus qu'étoient ses regards, ils n'en étoient pas moins pénétrans ni moins passionnés. Elle n'attachoit pas une seu-

ſeule fois ſes yeux ſur les miens, ſans faire paſſer dans mon cœur mille traits de flamme, & ſans y exciter quelque nouveau mouvement que je n'avois point encore éprouvé. Elle remercia le Ciel, de m'avoir rendu pour elle auſſi tendre qu'elle l'avoit ſouhaité. Elle m'aſſura modeſtement, que ſi j'étois tel que je m'efforçois de le lui perſuader, nous allions être deux exemples d'une paſſion parfaite; & qu'il ne dépendroit pas d'elle, que nous n'en fuſſions auſſi deux d'une fidélité & d'une conſtance éternelle.

Madame Riding ne tarda point à nous apporter des nouvelles qui confirmérent notre joie. Si vous n'êtes pas le plus heureux couple qu'il y ait ſur la terre, nous dit-elle en entrant, ce ne ſera ni la faute de Mylord, ni la mienne. Vous ſerez l'un à autre avant que nous quitions Bayonne, & Mylord ne m'a point caché qu'il en auroit autant de ſatisfaction que vous. Elle ajouta qu'il étoit allé trouver le Roi, pour le prier d'ho-

d'honorer notre mariage de son consentement, & de faire en ma faveur quelque chose qui pût suppléer au défaut de ma fortune. Mylord vint effectivement un quart-d'heure après, avec un visage si joyeux & si riant, que je ne doutai point que la bonté du Roi n'eût rempli ses espérances, & surpassé les miennes. Son amitié se satisfit d'abord en m'embrassant, & en m'accordant le nom de son cher fils. Il nous prit ensuite par la main sa fille & moi, & nous ayant conduit à la chambre du Roi: Les voilà, Sire, lui dit-il, ce sont mes deux enfans. J'ai peine à distinguer lequel m'est plus cher, de l'un ou de l'autre : c'est pour n'avoir plus cette distinction à faire, que j'ai résolu de les lier si étroitement qu'ils ne fassent plus qu'un. Le Roi lui répondit, qu'il prenoit part à sa joie & à la nôtre; & qu'il vouloit commencer à me le marquer, en me créant Chevalier. Il m'honora sur le champ de cette Dignité avec la cérémonie ordinaire. C'est le prémier degré, me dit

dit ce Prince après m'avoir donné l'accolade: vous êtes jeune; je veux que l'espérance d'obtenir de moi beaucoup davantage, vous serve d'éguillon pendant quelques années; & je vous engage ma parole royale, que je récompenserai vos services au-delà de vos desirs. J'ai appris de Mylord, ajouta-t-il, que vous êtes disposé à l'accompagner en Amérique. Allez, & comptez tous deux sur la reconnoissance de votre Roi. Ce Prince avoit dans les manières & dans les expressions un air de bonté, qui est rare dans un Souverain. Mylord étoit pénétré des témoignages qu'il recevoit tous les jours de son estime & de sa confiance. Dans l'extrême impatience où il étoit de partir pour se rendre utile à son service en Amériqne, il le pria de trouver bon que nos noces s'accomplissent en sa présence, afin que nous pussions nous embarquer ensuite à ses yeux, avant qu'il se mît en chemin pour retourner en Flandre. On règla que nous serions mariés le lendemain. Quoique les préparatifs ne pussent être

magnifiques dans un espace si court, les ordres qui furent donnés par le Roi & par Mylord auroient rendu la fête fort brillante, si le Ciel eût permis qu'ils se fussent exécutés. Mais j'étois à la veille de voir prendre une nouvelle face à ma vie: mon sort avoit attendu jusqu'alors à se déclarer.

On voit par tout ce que j'ai rapporté jusqu'à présent de mon histoire, qu'il n'y avoit eu rien d'absolument malheureux dans mes prémières avantures. J'avois éprouvé, dès ma naissance, les traits de la mauvaise fortune, mais presque sans les sentir. J'en avois même formé une espèce d'habitude, jusqu'au tems où je commençai à connoître Mylord Axminster. Sa compagnie & son amitié m'avoient fait mener une vie fort douce. Ma passion pour sa fille avoit fait beaucoup plus, elle m'avoit rendu heureux. L'espérance prochaine de l'épouser alloit mettre le comble à mon bonheur. Ainsi je n'avois pas lieu de me plaindre beaucoup du passé, & je ne trouvois dans ma situation présente

ſente que de juſtes ſujets de joie. Quelque obſcur que fût l'avenir, j'aurois eu tort de m'en défier, puiſque mon bonheur étoit prêt à s'établir ſur les fondemens les plus ſolides. Enfin, j'étois content de ma condition. Mon ame étoit tranquile, ou du moins elle n'étoit agitée que par les délicieuſes émotions du plaiſir.

Cependant tout cet édifice de tranquilité & de bonheur étoit un vain fantôme, qui s'étoit formé par degrés, pour s'évanouïr en un moment. Mon nom étoit écrit dans la page la plus noire & la plus funeſte du Livre des Deſtinées: il y étoit accompagné d'une multitude d'arrêts terribles, que j'étois condamné à ſubir ſucceſſivement. Mon bon Génie avoit luté inutilement pour m'en garantir, il n'avoit pu réuſſir pendant près de dix-huit ans qu'à les ſuſpendre. O Dieu, qui m'as donné la force de les ſupporter, donne-m'en aſſez maintenant pour les rappeller à ma mémoire! Je me ſuis fait violence pour les en écarter, pendant le récit de cette

prémière Partie de mon Hiſtoire ; c'eſt une trève que j'ai eu la force de faire avec mes douleurs. Je les ſens qui renaiſſent, & qui viennent en foule ſe préſenter à ma plume.

FIN DU TOME I.

LE

PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

HISTOIRE DE MONSIEUR

CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWELL,

ECRITE PAR LUI-MEME.

TRADUITE DE L'ANGLOIS,

Et enrichie de Figures en Tailles-douces.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM et A LEIPZIG,

Chez ARKSTÉE & MERKUS.

MDCCXLIV.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE Mr. CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWELL.

LIVRE TROISIEME.

J'Entre dans la mer immense de mes infortunes. Je commence une narration, que je vais accompagner de mes larmes, & qui en fera couler des yeux de mes Lecteurs. Cette pensée me cause

quelque satisfaction en écrivant, j'obtiendrai la pitié des cœurs tendres. Je les fais les juges de mes peines, c'est à leur tribunal que je les présente. Mais je les prie de juger moins de ma douleur par les apparences, que par leur propre sentiment ; c'est-à-dire, que s'ils me trouvent dans mes pertes plus de fermeté extérieure qu'ils ne se sentent capables d'en avoir, je ne demande point qu'ils se forment sur ces dehors trompeurs l'idée qu'ils prendront de moi. A-la-vérité le courage & la constance inaltérable que j'ai fait paroître dans toutes mes disgraces, m'a mérité le nom de Philosophe. On n'a pas cru que ma patience toujours égale, & la sérénité apparente de mon humeur, sous les plus rigoureux coups de la Fortune, pussent être l'effet d'une vertu ordinaire. On les a honoré du nom de Philosophie. Superbe nom ? Hélas ! qu'il m'a couté cher ! Ceux qui me l'ont donné, n'ont jamais connu le secret de mon ame. J'ai tiré, en effet, de la Philosophie tout le secours qu'elle peut don-

donner : elle a éclairé mes entrepriſes, elle a règlé mes dehors, elle a ſoutenu ma prudence, elle m'a fourni des conſolations contre le deſeſpoir. Mais elle n'a jamais diminué le ſentiment intérieur de mes peines, & elle ne m'a point empêché de reconnoître qu'un Philoſophe eſt toujours homme par le cœur. Développons cette malheureuſe ſuite d'avantures, ou tendres ou tragiques ; mais toutes ſi triſtes & ſi intéreſſantes, qu'elles me répondent de la compaſſion de mes Lecteurs.

Le Roi ayant conſenti à mon mariage, & Mylord marquant autant d'ardeur que moi pour le voir accompli, il ſembloit qu'il ne pouvoit rien arriver dans l'eſpace de vingt-quatre heures, qui fût capable de troubler une ſi douce attente. Je paſſai une partie de l'après-midi à m'entretenir avec Fanny, & l'autre à réfléchir ſur cette fortune ineſpérée qui m'élevoit tout d'un coup au ſommet du bonheur. En me livrant ſeul à la joie, je ne laiſſois pas de conſerver aſſez de pouvoir ſur moi-même pour y

mêler quelques considérations sérieuses, qui m'étoient toujours suggérées par la longue habitude que j'avois formée de méditer & de me recueillir dans mes pensées. Voilà, disois-je, mes projets accomplis. J'ai souhaité de devenir heureux par l'amour ; je touche au moment de l'être ; & mon cœur est si agréablement rempli, qu'il m'est aisé de sentir que ce n'étoit point un faux bonheur que je m'étois proposé. J'avois deux buts, ajoutois-je ; quel étoit l'autre ? C'étoit de travailler incessamment à me rendre sage par le secours de l'étude & de mes réflexions. Je ne m'en suis point écarté jusqu'aujourd'hui, & je suis résolu de ne m'en écarter jamais. Mais ma condition change, j'ai d'autres règles à suivre. Quoique la Sagesse soit toujours la même, elle prend différentes formes dans les divers états de la vie. J'ai déja eu l'occasion de faire assez de remarques sur cette variété de conditions & de devoirs, pour me former un plan qui convienne à la situation où je vais

vais entrer. Voyons, & faisons aller de pair, autant qu'il est possible, la Sagesse & l'Amour. Là-dessus je me fis réellement, je ne dis pas un ordre d'occupations, je ne pouvois prévoir les évènemens assez juste pour m'assurer que j'eusse la liberté de le suivre; mais un fond de nouveaux principes, qui me parurent convenir en général à l'état où j'entrois, & dont il ne me resteroit que l'application à faire aux diverses conjonctures. Je m'occupai de cette rêverie sérieuse, jusqu'à ce qu'on vint m'avertir que Mylord demandoit avec empressement à me parler.

C'étoit James, qui venoit m'appeller. Je lui vis un air triste, qui me fit mal augurer de sa commission. Il n'attendit pas que je l'interrogeasse, pour me dire que mon mariage étoit, sinon tout-à-fait rompu, du moins différé jusqu'à Rouen, à la prière de Mr. Cléveland, qui s'étoit jetté aux pieds du Roi pour lui demander ce délai, comme la plus grande de toutes les faveurs. C'est tout ce

que j'ai appris, me dit James, Mylord vous en expliquera davantage. Je me rendis promtement auprès de lui. Je le trouvai rêveur & chagrin. Votre grand-père eſt un brutal, me dit-il en me voyant entrer. Il n'y a que ſa vieilleſſe, & la conſidération du Roi, qui m'ayent empêché de le traiter comme il le mérite. Il m'apprit en même tems, que Mr. Cléveland étoit venu lui reprocher, d'un ton railleur, le deſſein qu'il avoit de m'accorder ſa fille ſans ſa participation, & de ſe faire accompagner de moi en Amérique; qu'il lui avoit dit groſſièrement, que c'étoit en-vain qu'il s'en flatoit, puiſqu'il avoit obtenu du Roi des ordres tout oppoſés; qu'il venoit les lui annoncer lui-même de la part de ce Prince, & lui défendre de penſer aux noces de ſa fille avant que d'être arrivé à Rouen, où le Roi ſe propoſoit de paſſer en allant en Flandre, & où il vouloit que nous le ſuiviſſions. Choqué, continua Mylord, de l'air bruſque dont il m'a parlé, je n'ai pu m'empêcher

cher de lui en témoigner quelque reſſentiment, & de lui faire entendre, que ce n'étoit rien moins qu'un deshonneur pour vous d'entrer dans ma famille. Il a eu l'impudence de me reprocher là-deſſus la malheureuſe avanture de mon épouſe, que j'ai confiée trop légèrement au Roi, & dont il y a apparence que ce Prince ne lui a pas fait un ſecret. Je vous avoue, continua le Vicomte, que s'il n'étoit ſorti promtement après m'avoir fait cet outrage, il n'y auroit point eu de raiſon aſſez forte pour arrêter le prémier feu de ma colère. Je me ſuis contenté, après ſon départ, d'en aller porter mes plaintes au Roi. Il l'a fait appeller pour me faire des excuſes : mais il m'a renouvellé l'ordre de différer votre mariage, ſous prétexte que la cérémonie ſe fera plus commodément à Rouen, & que je trouverai enſuite au Havre de Grace un Vaiſſeau pour l'Amérique, qui me portera plus proche de nos Colonies que celui qui eſt prêt à partir de Bayonne. Mylord Axminſter

eut l'honnêteté de convenir après ce discours, qu'il avoit eu tort de proposer mon mariage au Roi sans avoir prévenu Mr. Cléveland; & comme il n'attribuoit son opposition qu'au dépit qu'il lui supposoit de se voir négligé, il me dit avec sa tendresse ordinaire, qu'il vouloit bien oublier son ressentiment en ma faveur. Il m'exhorta même à tâcher de remettre l'esprit de mon grand père par quelques civilités, dont il reconnoissoit dans le fond que je ne pouvois me dispenser.

J'allai le trouver sur le champ. Il me fit des plaintes fort vives du peu d'attention que j'avois marqué pour lui; & m'ayant représenté tout ce que je lui devois de tendresse & d'attachement en qualité de petit-fils, il m'expliqua ensuite, d'un ton sévère, l'autorité que le titre de grand-père lui donnoit sur ma personne & sur ma conduite. Je ne lui contestai rien, je me contentai de lui parler de l'honneur & des avantages qui me revenoient de l'alliance de Mylord Axminster. Je continuai de vivre hon-

honnêtement avec lui jusqu'au départ, sans qu'il me fît la moindre ouverture des cruelles vues qu'il avoit sur moi.

Comme je n'avois nulle raison de m'en défier, je me consolai aux pieds de Fanny, du retardement qu'on apportoit à mes desirs. Mylord lui-même étoit si éloigné de prévoir le dessein de Mr. Cléveland, qu'il ne fit pas difficulté de se réconcilier & de bien vivre avec lui. Nous quitâmes Bayonne, & arrivâmes à Rouen presque aussi-tôt que le Roi. Il reçut de grands honneurs, & un logement convenable dans la ville. Mylord Axminster reprit avec nous sa demeure à l'hôtellerie. Ce fut une vive mortification pour Mr. Cléveland, qui s'attendoit que je m'attacherois à lui, & qui m'avoit même fait marquer un logement chez le Roi. Le bruit de notre retour avec ce Prince s'étant aussi-tôt répandu, nous reçûmes la visite de Mylord Omerson, & de nos autres amis. Ils crurent me faire plaisir, en me

félicitant sur la disposition avantageuse que Madame Lallin avoit conservée pour moi. Mylord Omerson me sollicita vivement de ne pas tarder à faire une visite à cette Dame. Je le surpris, en lui déclarant mes engagemens avec Fanny, & l'espérance que j'avois de l'épouser au premier jour. Il n'y a point d'apparence que Madame Lallin, qui apprit sans doute cette nouvelle, eût persisté dans le dessein qu'elle avoit en ma faveur, si on lui eût laissé la liberté de réfléchir que mon ingratitude ne m'en rendoit pas digne ; mais son malheur & le mien lui firent prêter trop facilement l'oreille à des conseils pernicieux, qui causérent sa ruïne, & qui ne me furent guères moins funestes qu'à elle.

Le véritable dessein de Mr. Cléveland, en obtenant du Roi le délai de mon mariage, avoit été de chercher les moyens de le rompre entièrement : non qu'il ne regardât la fille de Mylord Axminster comme un parti infini-

ment

ment au-dessus de moi, & flateur par conséquent pour son ambition ; mais l'extrême affection qu'il me portoit, ne lui permettoit pas de penser sans douleur à mon départ pour l'Amérique. Il me regardoit comme le seul reste de sa famille. Il étoit dans un âge si avancé, que le plaisir de me revoir à mon retour n'étoit point un bien qu'il pût espérer. Il voulut, à quelque prix que ce fût, m'attacher à la suite du Roi, pour m'avoir continuellement auprès de lui-même. Ce ne fut que le lendemain de notre arrivée à Rouen, qu'il me communiqua ce desir pour la prémière fois. J'y fus aussi sensible que je le devois ; mais après lui en avoir marqué de la reconnoissance, je m'expliquai d'une manière si forte sur les engagemens que j'avois pris avec Mylord & Fanny, qu'il comprit que ce ne seroit jamais volontairement qu'il me les feroit rompre. Il apprit presque aussi-tôt les tendres intentions que Madame Lallin

avoit pour moi. C'en fut assez pour lui faire former le plan d'un nouvel artifice, dont l'exécution ne lui réussit que trop heureusement. Il se fit introduire chez cette Dame, & s'étant fait connoître à elle pour mon grand-père, il la remercia des sentimens de bonté qu'elle avoit pour moi. Elle ne le déguisa point. Elle lui marqua même quelque chagrin de m'y voir répondre si incivilement. Il profita de cette ouverture, pour lui offrir de s'employer à me faire ouvrir les yeux sur ses charmes, & sur le prix de ses faveurs. Il lui fit entendre, que pour peu qu'elle voulût se prêter au dessein qu'il avoit, il m'enlèveroit infailliblement à sa rivale; car elle étoit déja informée qu'elle en avoit une, & que c'étoit la cause de ma froideur pour elle. Il ménagea si bien son esprit, qu'après l'avoir su persuader que sa réputation ne seroit nullement commise, & que ce qu'il projettoit ne seroit connu que du Roi d'Angleterre, il l'engagea

gagea à feindre que je lui euſſe fait une promeſſe de mariage, & à ſupplier le Roi d'entremettre ſon autorité pour me la faire exécuter. Ce complot ne fut communiqué qu'à Mylord Omerſon & à quelques Anglois, qui y entrérent volontiers, autant par le ſouvenir des obligations qu'ils avoient à cette Dame, que parce qu'ils étoient charmés de lui voir des inclinations ſi favorables pour la Nation. Mr. Cléveland eut encore aſſez d'adreſſe, le même jour, pour tirer de moi mon nom par écrit. Je le donnai ſans défiance, ſur un prétexte fort léger qu'il m'apporta. Il s'en ſervit pour dreſſer une promeſſe dans les formes légales, & il remit cette pièce autentique à Madame Lallin.

Je preſſai pendant ce tems-là Mylord Axminſter de conclure mon mariage avec Fanny. Il me répondit avec raiſon, qu'ayant les mains liées par l'ordre du Roi, il n'oſoit paſſer outre ſans avoir connu ſes volontés. C'étoit moi,

naturellement, que cette commiſſion regardoit. Je me rendis au logement de ce Prince. Il devina, en me voyant, le motif qui m'amenoit ; & ſans me faire la moindre objection, il me dit qu'il conſentoit à mes deſirs, ſi Mylord Axminſter & Mr. Cléveland s'accordoient à les approuver. Je craignois quelque oppoſition de la part de Mr. Cléveland. Le Roi, qui s'en apperçut, me dit qu'il l'alloit faire appeller, pour apprendre de lui-même ſes ſentimens. Il parut, & loin de me refuſer ſon aveu, il me félicita ſur les charmes de Fanny, qu'il traita par avance de mon épouſe. Je ſortis le plus content des hommes, & j'allai répandre ma joie dans la famille du Vicomte. Il me vint, quelques heures après, un ordre de retourner chez le Roi. Je le trouvai avec un papier à la main, & le viſage moins ouvert qu'il ne l'avoit lorſque je l'avois quité. Il m'ordonna d'approcher, & m'ayant montré mon nom qui étoit au bas du papier qu'il tenoit, il me

deman-

demanda d'un ton ſévère, ſi l'écriture étoit de ma main. Je ne pus méconnoître mon caractère. Je lui répondis qu'elle en étoit, mais que j'avois peine à comprendre comment elle ſe trouvoit dans la ſienne. Je m'imagine, reprit-il, que vous en devez être ſurpris: c'eſt quelque choſe, du moins, que vous l'ayez reconnue. Il me fit enſuite diverſes interrogations ſur mes liaiſons avec Madame Lallin, ſur les raiſons que j'avois eu de l'abandonner, après m'être engagé ſi ſaintement à l'épouſer. Je ne pouvois répondre clairement à des queſtions qui étoient ſi obſcures pour moi: ma ſurpriſe reſſembloit, ſans doute, à l'embarras d'un homme coupable. Le Roi s'offenſa vivement d'un ſilence, qu'il regarda comme un effet d'obſtination. Il me traita de la manière la plus dure, & il m'ordonna les arrêts dans ſon propre logis. Mr. Cléveland me vint voir auſſi-tôt dans la chambre où j'avois ordre de demeurer. Il contrefit l'affligé, & me demanda d'un

d'un air de compaſſion affectée, ce qui m'avoit attiré la colère du Roi. Je lui rapportai ce que j'avois pu recueillir d'une converſation, dont j'ignorois abſolument le ſujet. Ce fut alors que le ruſé vieillard employa tous les reſſorts de ſes artifices, pour m'amener inſenſiblement à ſon but. Après avoir fait ſemblant de réfléchir ſur mon récit, il me dit qu'il conjecturoit de quoi il étoit queſtion; qu'il avoit entendu parler, depuis ſon arrivée à Rouen, d'un écrit par lequel on publioit que je m'étois engagé d'épouſer Madame Lallin; qu'il faloit que quelque perſonne mal intentionnée en eût informé le Roi; que je devois connoître mieux que perſonne, ce qu'il y avoit de réel dans cette affaire; que pour lui, il n'avoit point jugé à propos de m'apprendre juſqu'alors ce que le public en penſoit, parce qu'étant à la veille de mon mariage avec Fanny, il lui avoit ſemblé que j'avois peu de ſujet de craindre le reſſentiment de Madame Lallin; mais

mais que les choſes changeoient tout-à fait de face, puiſque c'étoit cette Dame, ſans doute, qui avoit pris le parti de porter elle-même ſes plaintes au Roi; que ce Prince, équitable comme il étoit, & jaloux d'ailleurs de ſa réputation dans un Royaume étranger, ne ſouffriroit jamais qu'une femme du rang & du mérite de Madame Lallin fût trahie & inſultée impunément par un Anglois; que quand il n'y ſeroit point porté par l'amour de la juſtice & de la gloire, il devoit cette conſidération à un grand nombre de ſes plus illuſtres Sujets, qui étoient réfugiés à Rouen, & qui avoient beſoin de la protection des habitans de cette ville. Enfin, ajouta Mr. Cléveland, plus j'enviſage cette affaire, plus j'y trouve de danger pour vous. Mais non, reprit-il en s'interrompant, il y a une voie courte de vous mettre à couvert, & une voie qui ne vous expoſe à rien; c'eſt de remplir la promeſſe que vous avez faite à Madame Lallin. Vous

ſatisferez par-là à votre honneur, vous arrêterez ſes plaintes & la colère du Roi. Elle eſt d'ailleurs aſſez riche & aſſez aimable, pour qu'un honnête-homme puiſſe accepter ſa main ſans répugnance. Croyez-moi, me dit-il encore en m'embraſſant, épouſez-la : je ſerai plus ſatisfait moi-même de vous voir marier à Rouen, que de vous voir courir au-delà des mers dans un pays perdu, d'où il eſt incertain que vous reveniez jamais, & où il eſt fort aſſuré que vous auriez mille incommodités à ſouffrir.

J'avois écouté Mr. Cléveland avec beaucoup d'attention, & peut-être ſe flatoit-il que ſon diſcours m'avoit ébranlé ; mais je n'avois eu d'autre vue, que de m'éclaircir tout à-fait du noir deſſein que je voyois trop clairement qu'on tramoit contre moi. La Lettre que Mylord Axminſter avoit reçue à Bayonne, étoit une clé qui me donnoit quelque entrée dans le myſtère. Je découvrois ſans peine que Madame Lal-

Lallin ne me causoit tant de mal, que parce qu'elle me vouloit trop de bien. Mais cette promesse signée de ma main, étoit un abîme dont le fond échappoit à ma pénétration. Je n'avois pas la moindre défiance de Mr. Cléveland ; il aidoit encore à l'éloigner, par l'air de sincérité avec lequel il me faisoit mille questions : car aussi-tôt que je lui eus protesté avec serment, que l'écrit que le Roi m'avoit montré étoit une pièce fausse, qui n'étoit jamais sortie de ma main, il me demanda si je n'avois pas indiscrettement signé quelque Billet, ou écrit quelque Lettre, dont on eût pu déchirer malignement le seing. J'étois sûr de n'avoir pas même écrit une Lettre dans toute ma vie. La certitude avec laquelle je l'en assurai, parut l'étonner beaucoup. Il faut donc, reprit-il, qu'on ait contrefait votre caractère. Les Dames Françoises ont des artifices admirables en galanterie. Mais enfin, comme j'au-

j'aurois plus de zèle que perſonne à vous détourner d'épouſer Madame Lallin, ſi c'étoit un parti qui vous fût deſavantageux, je crois que dans les circonſtances où vous êtes, la ſageſſe vous oblige d'accepter la main qu'elle vous préſente. Les raiſonnemens de Mr. Cléveland firent ſi peu d'impreſſion ſur moi, que je ne m'arrêtai pas même à lui répondre. Je le priai ſeulement, de faire avertir Mylord Axminſter de mon malheur. Cette confiance que je faiſois paroître pour le Vicomte, tandis que je lui en marquois ſi peu, le piqua juſqu'au vif. Il me répondit, que je penſois en jeune-homme, c'eſt-à-dire, que je me trompois beaucoup, ſi je me figurois que ce Seigneur pût conſerver quelque eſtime pour moi, & perſiſter dans le deſſein de me donner ſa fille, lorſqu'il apprendroit le démêlé que j'avois avec Madame Lallin. Comptez, me dit-il, que quelque tour que prenne cette affaire, c'eſt une tache

qui

qui vous exclud de l'espérance d'épouser Fanny. Et cette raison, ajouta-t-il avec une espèce d'indifférence, est une des plus fortes qui m'ayent porté à vous dire, que votre propre intérêt vous oblige à profiter de la bonté de Madame Lallin.

Cette maligne réflexion de Mr. Cléveland fut le plus funeste de tous ses coups. Je n'y trouvai que trop de vraisemblance ; & commençant à considérer le malheur qui venoit de m'arriver comme la ruïne de mon amour, je sentis mon cœur se glacer de crainte & frémir de saisissement. Mon impitoyable grand-père s'applaudit de cet étrange effet de sa tendresse. J'étois dans la situation où il avoit entrepris de me mettre, c'est-à-dire, prêt de perdre l'espoir d'être à Fanny, & la confiance que j'avois dans l'amitié de Mylord Axminster. Il s'en apperçut, & il eut la dureté de me quiter aussitôt, pour laisser au poison le tems de se répandre & d'agir dans toute sa force. Je le conjurai, en sortant,

tant, de ne pas laiſſer de faire avertir Mylord de ma captivité. Il me le promit ; mais la manière dont il l'exécuta mit le comble à ma perte, & fut le plus dangereux de tous ſes artifices.

Je demeurai ſeul, dans un accablement qui ne peut s'exprimer. Je me repréſentai quel alloit être l'étonnement de Mylord & de Fanny, en apprenant par des rapports infidèles le ſujet de la colère du Roi, & la cauſe de mon empriſonnement. Je ne pouvois m'attendre qu'à leur haine & à leur mépris. Quelle idée ne devoient-ils pas ſe former de mon caractère ! J'avois été aſſez heureux pour les perſuader de mon innocence à Bayonne ; mais cette dernière avanture faiſant revivre la prémière, ils alloient me croire capable, non ſeulement de les tromper, mais de joindre encore l'hypocriſie & le parjure à la duplicité, pour abuſer de leur franchiſe & de leur amitié. J'étois donc à la veille de perdre tout ce que j'avois de plus

cher,

cher, l'eſtime de Mylord, & la tendreſſe de Fanny. Je les perdois par une horrible malignité, qui m'enlevoit en même tems ma réputation; & j'étois ſi malheureux, qu'il ne m'étoit pas même permis de faire mes efforts pour la défendre & me juſtifier. Effectivement, mes ennemis employoient pour achever ma ruïne, tous les momens que je paſſois inutilement à la pleurer. Mr. Cléveland étoit allé trouver Mylord Axminſter en me quitant. Il ne lui apprit pas mon malheur, parce qu'il en étoit déja informé; mais voyant qu'il balançoit à me croire coupable, il ne manqua pas d'invention pour détruire ce reſte de bonté qui combattoit encore en ma faveur. Il feignit d'être perſuadé trop triſtement lui-même, de la tromperie odieuſe dont on m'accuſoit. Il confeſſa à Mylord, qu'il ſe croyoit obligé de lui en faire des excuſes, & qu'il n'étoit venu chez lui que dans ce deſſein. Il parut étonné qu'à mon

âge,

âge, & avec des dehors qui sembloient promettre de l'honneur & de la droiture, j'eusse été capable de tant d'artifice. Je ne le croirois jamais, ajouta-t-il en dépliant la promesse prétendue, qu'il avoit eu soin de tirer des mains du Roi, si je ne voyois son nom écrit de sa propre main. Le voilà, il n'ose lui-même desavouer son caractère. Ce qui me console, c'est qu'il paroit disposé à se rendre du moins aux ordres du Roi, qui veut absolument qu'il rempliſſe sa promesse.

Mylord étoit un homme d'esprit & d'expérience, qui m'avoit reproché cent fois ma crédulité, & qui m'en avoit même corrigé, à force de me parler de la corruption des hommes, & de la sage défiance dont on a sans cesse besoin en vivant avec eux. Cependant, il fut la dupe de ses ennemis & des miens. L'accusation lui parut si bien prouvée, qu'il ne souhaita pas même de me voir un moment pour s'éclaircir avec moi. Il savoit que Madame Lal-

Lallin avoit adreſſé ſa plainte au Roi, & qu'elle avoit laiſſé la promeſſe entre ſes mains; il la voyoit dans celles de Mr. Cléveland ; il connoiſſoit mon caractère. C'en étoit trop, en effet, pour lui laiſſer la moindre incertitude. Il ne me regarda plus que comme un monſtre d'ingratitude & de perfidie ; & il crut ne pouvoir mieux ſe venger de moi, qu'en m'abandonnant tout-à-fait, & en ordonnant à ſa fille de m'oublier. Comme il n'avoit point eu d'autre raiſon que mon mariage pour différer ſon voyage d'Amérique, il réſolut de ne s'arrêter à Rouen qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour s'aſſurer du départ d'un vaiſſeau. Il envoya en diligence au Havre de Grace ; & le hazard lui en ayant fait trouver un qui devoit mettre à la voile cinq ou ſix jours après pour la Martinique, il réſolut de prendre cette occaſion de s'embarquer. Ses adieux furent courts. Il reçut du Roi le Titre & la Commiſſion de Gouverneur Général des Colonies An-

gloiſes en Amérique ; & ayant pris les derniers ordres de ce Prince, il partit avec ſa fille & Madame Riding. Sa ſuite n'étoit compoſée que de ſes domeſtiques, & de cinq ou ſix Anglois réfugiés, qui s'attachérent à ſa fortune.

Pendant que mon mauvais deſtin me préparoit ainſi les plus cruels ſujets de douleur, il étoit arrivé du changement dans ma demeure, & dans la conduite de Mr. Cléveland. La conſtance qu'il me voyoit dans mon inclination pour Fanny, lui ayant fait craindre que je ne cherchaſſe le moyen de m'évader du logis du Roi, & que je ne trouvaſſe enſuite celui de me juſtifier aux yeux de Mylord Axminſter, il avoit jugé à propos de me transférer dans un lieu où il pût être aſſuré, non ſeulement que je ne réuſſirois point à m'échapper, mais que je ne pourrois même être informé du départ prochain de ce Seigneur & de ſa fille. C'étoit apparemment de concert avec Madame Lallin qu'il avoit pris cette réſo-

réſolution, puiſque ce fut la maiſon même de cette Dame qui fut choiſie pour ma nouvelle priſon. Il n'eut point de difficulté, à obtenir du Roi un empire abſolu ſur ma conduite. C'étoit un foible que ce Prince conſerva toute ſa vie, de ſe laiſſer preſque entièrement gouverner par ceux qui avoient pris une fois quelque aſcendant ſur ſon cœur ou ſur ſon eſprit. Je fus donc transporté le ſoir chez Madame Lallin, & renfermé étroitement dans une chambre. On m'y fit entrer avec tant de précaution, qu'il me fut impoſſible de reconnoître dans quel lieu j'avois été conduit. J'y fus traité avec ſoin, & même avec magnificence. Mais je demeurai quelques jours ſans voir perſonne, excepté Mr. Cléveland, qui venoit paſſer avec moi une partie de l'après-midi. Je le conjurai mille fois de m'apprendre à quoi devoit ſe terminer une ſi étrange conduite, & de me donner du moins quelques nouvelles de Mylord Axminſter & de Fanny. Il répondit à la prémière queſtion,

qu'on ne faiſoit qu'exécuter les ordres du Roi, qu'il n'avoit encore pu ſavoir préciſément quelles étoient ſes intentions. Pour ce qui regardoit Mylord & ſa fille, il m'aſſura, comme il avoit fait le prémier jour de ma captivité, que je ne pouvois me flater avec raiſon que ce Seigneur penſât deſormais à m'accepter pour ſon gendre. Malgré le violent chagrin que me cauſoit la répétition continuelle de cette réponſe, je ne laiſſois pas d'entretenir un reſte d'eſpérance. Je connoiſſois la bonté de Mylord, & je faiſois un fond infini ſur la tendreſſe de ſa fille. Il n'étoit pas vraiſemblable qu'on me retînt éternellement captif. Je ne ſouhaitois qu'un moment de liberté, pour détromper ces deux chères perſonnes. Je me promettois que mon innocence l'emporteroit ſur tous les artifices de Madame Lallin ; car je n'avois encore ſoupçonné qu'elle ; & j'étois ſi éloigné de concevoir la moindre défiance de Mr. Cléveland, qu'étant perſuadé d'ailleurs de l'extrême affecti-

affection qu'il me portoit, je le croyois presque aussi touché que moi de mon infortune & de ma captivité.

Mais la fin de mon erreur approchoit. Le jour du départ de Mylord Axminster me fut annoncé par Mr. Cléveland. Jour fatal! d'où je dois commencer à compter le cours de mes déplorables avantures. J'étois dans ma chambre, à m'entretenir de mes tristes idées. Mr. Cléveland y entra avec un air de contentement, qui me fit attendre d'heureuses nouvelles. Vous serez libre, me dit-il, aussi-tôt que vous le voudrez. Le Roi consent à votre liberté, parce qu'il espère que Mylord Axminster étant parti pour l'Amérique avec sa fille, vous ne ferez plus difficulté d'épouser Madame Lallin. Il voulut ensuite m'embrasser à son ordinaire: il ne s'appercevoit pas que son discours m'ôtoit la vie, & que j'avois besoin d'être soutenu. Oh! laissez-moi, lui dis-je d'une voix altérée: ne voyez-vous pas que vous m'avez tué

cruellement, & que j'ai à peine la force de respirer ? J'étois en effet si pâle, qu'il me crut prêt de m'évanouïr. Je refusai néanmoins ses secours. Laissez-moi, répétai-je en l'écartant, je hais tout ce qui peut m'empêcher de mourir. Si Mylord & Fanny sont partis, j'ai perdu sans ressource leur estime & leur affection, deux biens sans lesquels il m'est impossible de vivre. Je m'assis sans vouloir le regarder ni l'entendre. Sa tendresse pour moi, qui étoit au-dessus de toute expression, s'allarma véritablement, lorsqu'il me vit obstiné à me taire, & dans une posture immobile, qui lui fit douter si ma vie n'étoit pas dans le dernier péril. Il se hâta d'appeller les domestiques, pour me faire apporter quelque assistance. Madame Lallin accourut la prémière. Si j'avois perdu effectivement une partie de mes forces, je les recouvrai tout d'un coup à sa vue, pour l'accabler de mille reproches piquans, & pour lui donner tous les noms odieux dont il me sembloit

que

que son lâche artifice la rendoit digne. Cette Dame m'aimoit véritablement. Je dois confesser aussi, que malgré la foiblesse qu'elle avoit eue de se prêter au dessein de Mr. Cléveland, elle étoit droite & généreuse. Mes reproches la touchèrent si vivement, que fondant en larmes elle se tourna vers mon grand-père, pour se plaindre avec amertume de la honteuse démarche à laquelle il l'avoit engagée. Ses plaintes, & les excuses qu'elle me fit, m'ouvrirent les yeux sur tout ce qui s'étoit passé. Ce fut alors que sentant mieux que jamais que j'étois perdu, trahi, méprisé de Mylord Axminster, & abandonné de Fanny, je tombai sans force & sans sentiment aux pieds de Madame Lallin.

Ce spectacle la toucha si vivement, qu'après avoir employé tous ses soins pour me rappeller la connoissance, elle pria Mr. Cléveland de sortir de sa maison, & de n'y retourner jamais. Il crut devoir céder pour un moment à cet orage. Il se retira. Je demeurai seul

avec elle. Ses pleurs, qui couloient en abondance, & ſes tendres excuſes, me perſuadérent de ſon repentir. Hélas! je vous pardonne, lui dis-je; je ne vois que trop qu'on vous a ſéduite pour vous faire ſervir à ma perte. Mais ſi vous avez été l'inſtrument de ma ruïne, il vous reſte un moyen de me faire oublier le tort que vous m'avez fait. Procurez-moi la liberté de ſortir de cette ville. Je ſuis chez vous, j'en juge par la manière dont vous venez de parler à Mr. Cléveland: ouvrez-moi les portes de ma priſon; & loin de vous regarder comme une ennemie, je me croirai redevable de la vie à vos bienfaits. Il lui fut aiſé de juger que mon deſſein, en ſouhaitant de me voir libre, étoit de ſuivre les traces de Mylord Axminſter & de ſa fille. Ma fuite étoit trop contraire aux interêts de ſon amour. Elle me répondit en baiſſant les yeux, qu'elle s'étoit attendue que je reconnoîtrois autrement le ſincère regret qu'elle m'avoit marqué de m'avoir cauſé

du

du chagrin; qu'à-la-vérité on l'avoit fait agir contre son caractère & son inclination, en la faisant entrer dans le noir complot qui avoit produit mon empriſonnement; mais qu'elle ne pouvoit ſe repentir néanmoins de m'avoir enlevé à une rivale, qui n'avoit jamais eu pour moi autant de tendreſſe & d'eſtime qu'elle m'en promettoit; que ſa fortune & ſa perſonne n'ayant rien qui pût lui attirer mon mépris, elle prenoit la hardieſſe de m'offrir l'une & l'autre; & qu'elle étoit perſuadée que lorſque je viendrois à connoître le fond de ſon cœur, je ne regretterois point de m'en être rendu le maître. Elle accompagna ce diſcours de mille regards tendres, & de tout ce qu'une femme modeſte peut mettre en uſage pour toucher un homme qu'elle aime. Du caractère dont j'étois, cette honnête franchiſe étoit plus propre à faire impreſſion ſur mon cœur, que tous les détours de l'artifice. Je le dis naturellement à Madame Lallin. Je l'aſſurai que je lui rendois mon eſ-

time, & que si j'eusse été libre, j'aurois peut-être senti pour elle quelque chose de plus tendre. Mais cette rivale, ajoutai-je, que vous voulez supplanter, je l'adore; j'avois le bonheur d'en être aimé, c'est vous qui m'avez arraché son affection; il n'y a rien qui puisse m'empêcher de courir sur ses pas, pour me justifier à ses yeux, ou pour y mourir. Si vous êtes tendre & généreuse, lui dis-je encore, accordez-moi la liberté: c'est la seule marque de bonté que je vous demande, & à laquelle je puisse être sensible. Elle réfléchit un moment sur cette proposition. Je ne puis vous laisser sortir, reprit-elle, dans l'état où vous êtes. Vous manquez de tout, & vous m'êtes trop cher pour vous voir partir sans les commodités nécessaires pour le voyage que vous méditez. Souffrez, ajouta-t-elle en rougissant, que je vous propose à mon tour un autre parti. Je vous offre de vous accompagner. J'ai assez de bien pour en faire tout d'un coup une somme considérable,

ble, qui nous mettra au dessus de toute crainte, en quelque endroit que la Fortune nous jette. Frappé d'une proposition si extraordinaire, je lui en marquai le plus vif étonnement. Hé ! quelle seroit donc votre espérance, lui dis-je ? Songez-vous, Madame, qu'il m'est impossible d'être à vous ; & que vous ne gagneriez à me suivre, que la fatigue d'un voyage inutile? Elle me protesta qu'elle ne vouloit rien obtenir davantage. Ne croyez pas néanmoins, me dit-elle, que ce soit tout-à-fait sans raison que je prens cet étrange parti. J'en ai deux très fortes, outre celle de suivre l'invincible panchant qui me porte à vous aimer. L'une est la perte de ma réputation, qu'il m'est impossible de réparer si je ne deviens point votre épouse. Malgré les promesses de Mr. Cléveland, toute la ville est informée des démarches que j'ai faites, à sa persuasion, pour rompre votre mariage avec la fille de Mylord Axminster. On sait même, en dépit de toutes mes précautions, que

vous êtes actuellement renfermé dans ma maison. Je suis l'entretien & la fable de toutes les compagnies. J'ai compté ce malheur pour rien, tant que j'ai eu l'espérance de vous épouser, un mariage solemnel auroit réparé tout: mais si vous refusez absolument d'y consentir, je ne puis demeurer plus longtems dans une ville où je me crois deshonorée sans retour. Une autre raison, continua-t-elle, qui n'est guères moins puissante, ce sont les menaces continuelles que je reçois de mon frère. Sa rage est extrême contre moi, depuis qu'il m'a soupçonné de l'avoir trahi. Il eût achevé de me tuer, s'il ne m'eût crue morte du coup d'épée qu'il me donna avant son départ. Il a appris mon rétablissement, & la liaison étroite que j'ai entretenue depuis avec ses ennemis. Je reçois de lui, à chaque ordinaire, des Lettres pleines d'outrages & d'horribles sermens, par lesquels il proteste qu'il m'ôtera tôt ou tard la vie de ses propres mains. Je le connois, il en est capable;

pable; & je ne doute point que sa haine ne redouble, lorsqu'il sera instruit de cette dernière avanture. Je suis donc réduite à quiter Rouen, ajouta-t-elle, autant pour la sureté de ma vie, que pour mon honneur. Où fuirai-je avec plus de plaisir, qu'avec vous? Si, par ma tendresse & par mes soins, je réussis à vous rendre plus sensible, je trouverai mon bonheur à vous avoir suivi, & vous m'accorderez ailleurs la qualité que vous me refusez ici. Si vous opiniâtrez dans votre constance pour la fille de Mylord Axminster, je vous accompagnerai du moins jusqu'auprès d'elle; j'y rendrai témoignage de votre innocence; & je me ferai un mérite des services que vous aurez reçus de moi, pour trouver auprès de son père un asyle & de la protection. Madame Lallin me demanda, en finissant, ce que je pensois de son discours.

Il est certain que, quelque extravagance que j'eusse trouvé d'abord dans sa proposition, elle me

parut toute différente sous ce nouveau tour. Mon intérêt même sembloit demander que j'y consentisse, car elle avoit eu raison de me faire observer que j'étois dépourvu de tout. Mr. Cléveland étoit le seul de qui je pusse espérer les secours dont j'avois besoin pour le voyage, & l'on juge aisément que ce n'étoit pas de lui que je devois les attendre. Cependant, la seule vue de ma commodité n'auroit pas suffi pour me faire entrer dans le projet de Madame Lallin. Je prévoyois d'ailleurs que l'utilité que je pourrois tirer d'elle auprès de Mylord & de Fanny pour la preuve de mon innocence, n'égaleroit peut-être pas le mauvais effet que produiroit sa présence, & la pensée qu'elle n'auroit point entrepris de me suivre sans m'être attachée par l'amour. Je lui fis cette objection. Elle n'y répondit que par ses larmes, & en me disant qu'une raison si foible ne devoit point m'empêcher de lui accorder une faveur qui assuroit tout à la fois son bonheur & sa vie. Je me laissai toucher;

cher; & le Ciel m'eſt témoin, qu'en conſentant à ſa prière, je ne ſuivis que le mouvement de cette bonté naturelle, qui m'attendriſſoit à la vue des malheurs d'autrui, & qui me faiſoit ſouhaiter d'être utile à tous les miſérables.

Il ne fut plus queſtion que de prendre des meſures pour amaſſer de l'argent, & pour tenir notre départ ſecret. Madame Lallin me dit, que dans une ville telle que Rouen, elle n'avoit beſoin que d'une heure pour trouver en argent comptant la valeur de tout ſon bien. En effet, étant ſortie dans le moment, elle trouva chez divers Marchands environ cent mille écus ſur ſon billet. Ces emprunts ne devoient porter préjudice à perſonne, puiſqu'elle leur abandonnoit par ſon départ, des Terres qui excédoient conſidérablement cette ſomme. Elle s'occupa le reſte du jour à faire préparer ſecrettement une voiture pour gagner le Havre, où nous nous flations de trouver quelque vaiſſeau prêt à faire voile. Elle ne mit dans ſa confidence qu'un va-

valet & une fille, qui devoient nous suivre. C'étoit la nuit suivante que nous nous proposions de partir. Mr. Cléveland vint me voir avant la fin du jour, malgré la prière que cette Dame lui avoit faite de ne plus reparoître chez elle. Il fut surpris de me trouver plus tranquile qu'à l'ordinaire. Comme il m'avoit laissé seul avec Madame Lallin quelques heures auparavant, il attribua ce changement à la conversation que j'avois eue avec elle ; & s'imaginant qu'elle avoit pu m'inspirer de l'amour, il en fut si satisfait, qu'il me promit de me faire rendre le lendemain la liberté. Je ne le laissai point sortir sans m'être informé adroitement de la route que Mylord Axminster avoit prise, & du lieu où il devoit commencer l'entreprise qu'il avoit formée pour le service du Roi. J'appris ainsi qu'il étoit allé droit à la Martinique, parce qu'il ne s'étoit point rencontré de vaisseau qui pût le porter plus proche de nos Colonies. De-là, son dessein

sein étoit de se rendre à la Jamaïque, ou à la Nouvelle-Angleterre, selon qu'il en trouveroit l'occasion plus promte & plus facile.

La nuit étant venue, & Madame Lallin se trouvant aussi libre que moi, nous sortîmes de sa maison, chargés de divers paquets, & accompagnés seulement de nos deux domestiques. Nous gagnâmes à pied la porte de la ville, où la voiture nous attendoit. Notre route jusqu'au Havre se fit heureusement & sans obstacle. Il n'étoit que sept heures du matin lorsque nous y arrivâmes. Nous cherchâmes d'abord un vaisseau qui fût prêt à partir pour les Iles. On nous dit que le dernier qui devoit faire le voyage cette année-là, avoit mis à la voile quelques jours auparavant. C'étoit celui du Vicomte d'Axminster. Nous délibérâmes si nous descendrions jusqu'à la Rochelle. Quelques Anglois qui se trouvérent au Havre, nous conseillérent, comme le parti le plus court & le plus sûr, d'aller

d'aller plutôt jusqu'à Londres, où nous ne manquerions pas de trouver tous les jours des occasions pour l'Amérique. Madame Lallin craignoit le malheur d'y être reconnue par son frère ; j'avois aussi mes craintes. Cependant, comme notre péril le plus pressant paroissoit être du côté de la France, nous nous embarquâmes sur le prémier bâtiment qui partit pour l'Angleterre. Nous y arrivâmes en moins de deux jours ; & par le plus heureux hazard, nous trouvâmes en débarquant à la Tour de Londres, un vaisseau de guerre qui levoit l'ancre pour faire voile à la Jamaïque. Nous y montâmes sans avoir touché terre. Le Capitaine fut ravi de voir augmenter le nombre des passagers, par deux personnes qui portoient quelques marques de distinction. Quatre jours après nous perdîmes la vue des côtes de l'Europe.

Il faut que je le confesse, au milieu de l'amertume dont mon cœur étoit rempli, il se trou-

va

va place encore pour des sentimens de joie, lorsque je vins à considérer que j'étois dans la route qui m'alloit conduire auprès de Fanny. J'oubliai, pendant quelque tems, que Mylord & sa fille étoient irrités contre moi, & qu'ils l'étoient jusqu'au point d'avoir quité l'Europe sans m'avoir dit du moins le dernier adieu. Je me figurois au contraire, qu'ils partageroient avec moi le plaisir de nous rejoindre; & que, charmés de l'ardeur qui me faisoit voler après eux jusqu'en Amérique, ils me rendroient leur estime & leur affection. J'observe cette courte joie, dont je fus redevable à mon imagination, parce que c'est la dernière que j'aye goûtée sans mêlange. Le cours de mes malheurs étoit commencé, & ce n'étoit plus que pour les augmenter de jour en jour, que le Ciel y devoit mettre du changement. S'il tenoit encore pour moi quelques plaisirs en réserve, ils devoient se changer en douleurs; &, par une étrange disposition de mon sort,

fort, j'étois attendu par une félicité si bizarre, qu'elle devoit causer mes plus cruelles peines, & qu'elle ne pouvoit être extrême, sans être accompagnée de tourmens insupportables.

Les prémiers jours qu'on passe dans un vaisseau, s'emploient à lier des connoissances. J'en fis une fort étroite avec le Capitaine, qui se nommoit Mr. *John Will.* Je crus appercevoir en lui de l'honneur & de la générosité, les deux choses du monde qui étoient le plus capables de lui concilier mon amitié. Je l'étudiai avant que de vivre trop familièrement avec lui; & je me persuadai, après avoir suivi toutes les règles de la prudence, que je pouvois le choisir pour en faire un ami. Je n'ai jamais pu croire, même après avoir essuyé ses noires perfidies, que je me fusse trompé dans mon jugement, & qu'il fût naturellement trompeur. C'étoit un homme droit & sincère, lorsque je commençai à le connoître; je le pense encore. Mais de quoi les pas-

passions ne nous rendent-elles pas capables, lorsque nous leur abandonnons l'empire de notre cœur! Il m'a trahi; il m'a exposé à des maux inexprimables ; je me sens assez de force pour lui pardonner. Il a abusé de ma confiance, pour perdre le plus aimable de tous les hommes, & le plus cher de mes amis : c'est au Ciel que j'en ai laissé la vengeance ; mais je ne puis m'empêcher de faire des vœux pour l'obtenir.

L'amitié que nous liâmes fut bientôt si étroite, que tout le tems que je n'employois pas à la lecture ou à entretenir Madame Lallin, je le passois avec lui. Il me fit l'ouverture de tous les secrets de son cœur. Les affaires de sa famille, les siennes, ses peines & ses joies, tout fut déposé dans mon sein, comme dans le sanctuaire de l'Amitié. Je ne m'ouvris point d'abord à lui avec si peu de réserve. Je n'avois point oublié les préceptes du Vicomte d'Axminster, ni le fruit que j'avois tiré de quelques mois d'expérience. Cependant,

dant, l'ayant reconnu d'un caractère sérieux & solide, je ne fis pas difficulté, après quelques semaines de navigation, de lui apprendre qui j'étois, & de lui raconter une partie de mes avantures. Il reçut cette confidence comme j'avois fait les siennes, c'est-à-dire, en y prenant un sensible intérêt, & en me renouvellant l'assurance d'une immortelle affection. Je ne lui avois découvert jusques-là que les traits de ma vie où j'étois seul intéressé. Le nom de Mylord Axminster, & celui de Madame Lallin, n'étoient même jamais échappés de ma bouche en sa présence. Je savois quelle différence un honnête-homme est obligé de mettre entre son secret, & celui de ses amis. Mais comme il étoit impossible que notre conversation ne retombât pas souvent sur mon père, il me parut, que loin d'être un de ses partisans zèlés, il gémissoit, avec tous les bons Anglois, de l'oppression de notre malheureuse patrie. Je pris plaisir à le voir dans

ces

ces sentimens; & lorsqu'une plus longue habitude m'eut confirmé dans l'opinion qu'il m'avoit donnée de lui, je m'imaginai que je pourrois le faire entrer peu à peu dans les intérêts du Roi Charles, & par conséquent dans ceux de Mylord Axminster. Les prémières tentatives que je fis sur son esprit réussirent si heureusement, que je ne doutai plus de ma conquête. Je le mis dans le secret du voyage de Mylord, en me contentant de prendre sa parole & son serment pour garant de sa fidélité & de sa discrétion. Il s'engagea à se lier d'intérêt avec ce Seigneur, aussitôt qu'il pourroit le rencontrer. Son vaisseau, son bras, tout devoit être employé à son service: il eût souhaité même de pouvoir l'aller prendre à la Martinique, s'il n'eût craint de nuire par cette affectation aux affaires du Roi, qu'il commençoit à regarder comme les siennes. Mais n'ayant point de prétexte pour s'écarter si loin de sa route, nous résolûmes ensemble, que si le Vicomte tardoit

à

à ſe rendre à la Jamaïque, nous ferions partir de cette Ile, ſur quelques raiſons de commerce, un vaiſſeau léger, qui nous l'amèneroit en peu de tems. Je le répète, Mr. Will étoit ſincère dans cette réſolution; & ſi ma confidence fut malheureuſe, elle n'avoit pas été légère ni imprudente.

Madame Lallin menoit pendant ce tems-là une vie aſſez tranquile dans le vaiſſeau. Mon eſtime pour elle s'étoit augmentée infiniment, depuis que nous avions aſſocié nos infortunes. J'admirois ſon eſprit, ſa politeſſe, & ſa complaiſance. Quoiqu'elle conſervât toujours le même fond de bonté & d'inclination pour moi, elle n'eſpéroit plus faire naître dans mon cœur rien au-delà du reſpect & de l'amitié. Je lui avois déclaré tant de fois, que j'étois attaché pour toute ma vie à la fille de Mylord Axminſter, qu'elle ſembloit avoir renoncé à ſes prétentions. Ce n'étoit plus que par ſes ſoins, & par des marques d'attention continuelle, qu'elle me laiſſoit connoître

ce

ce qui se passoit encore dans son ame en ma faveur. Enfin, elle tenoit fidèlement la promesse qu'elle m'avoit faite à Rouen. Le Capitaine Will n'avoit pas manqué de la trouver aimable; elle l'étoit trop en effet pour un homme de mer. Peut-être s'étoit-il rendu justice pendant les prémières semaines après notre embarquement. Ses manières avoient toujours été respectueuses. Il s'appliquoit avec moi à lui apprendre notre Langue, dont elle alloit avoir besoin nécessairement à la Jamaïque. Mais la familiarité ayant succédé peu à peu au respect, il changea tellement de conduite à son égard, qu'elle m'en fit un jour des plaintes. J'avois une si parfaite considération pour cette Dame, que j'aurois tout exposé pour la sauver d'une insulte. Je m'expliquai fort sérieusement avec Mr. Will. Il ne parut point s'offenser de mon discours. Il tourna même en raillerie quelques grossièretés auxquelles il s'étoit échappé; & m'ayant assuré qu'il la respectoit

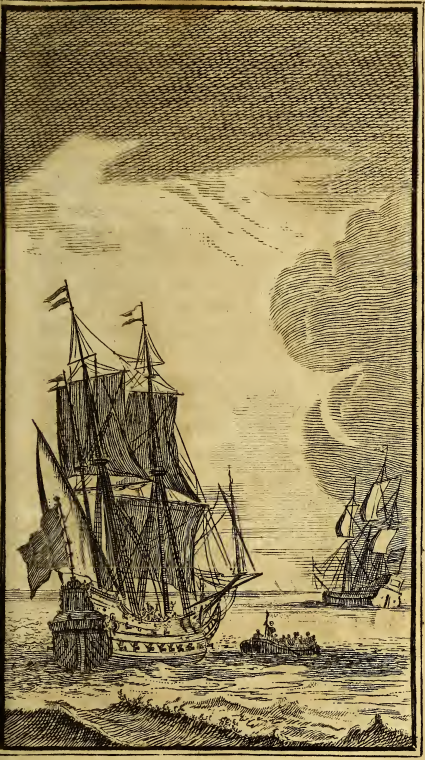
infiniment, il vécut pendant quelques jours avec plus de réserve. Cependant il prit avec elle des manières plus mesurées, je m'apperçus qu'il en prenoit aussi de plus froides & de plus mystérieuses avec moi. Madame Lallin me dit un jour, les larmes aux yeux, qu'il l'avoit interrogée curieusement sur les liaisons que nous paroissions avoir ensemble; & que lui ayant répondu qu'elle étoit ma tante, comme nous en étions convenues en entrant dans le vaisseau, il avoit branlé la tête, en lui disant, qu'il connoissoit quantité de parens qui ne l'étoient pas plus que nous, & que si elle étoit ma tante dans ce sens, il espéroit qu'elle voudroit bien devenir du moins sa cousine. Il a renouvellé alors ses insolences, ajouta-t-elle, & il m'a fait entendre, qu'une femme qui s'expose sur un vaisseau, doit avoir certaines complaisances pour son Capitaine.

J'admirai qu'un homme que je croyois honnête & généreux, fût

fût capable de s'oublier à ce point. J'eus une seconde explication avec lui. Il m'écouta impatiemment, & il me répondit d'un ton brusque, qu'il s'étoit apperçu depuis quelque tems, que je tranchois du maître sur le vaisseau, mais qu'il me prioit de me souvenir qu'il étoit le mien. Mon maître! lui dis-je en le regardant. Non Mr. Will, vous êtes mon ami; vous êtes un honnête-homme, que j'aime & que j'honore sincèrement: mais je vous prie à mon tour de vous souvenir, que vous n'avez nul empire sur ma tante, ni sur moi. Il me quita sans ajouter un seul mot. Je ne changeai rien à la conduite que j'avois tenue jusqu'alors avec lui; mais il me fut aisé de remarquer, par son humeur sombre & ses profondes rêveries, qu'il méditoit quelque dessein extraordinaire.

Nous étions en mer depuis six semaines, & loin d'avoir eu l'orage à craindre, nous avions manqué de vent pendant près de quinze jours, ce qui avoit retardé ex-

trêmement notre route. Un jour, au matin, nous apperçûmes un vaisseau qui croisoit la mer devant nous, environ à la portée du canon. Il portoit Pavillon Anglois. Notre Capitaine fit tourner la voile aussi-tôt vers lui, dans le dessein de l'aborder. S'en étant approché dans un moment, il descendit dans sa chaloupe, & il refusa l'offre que je lui fis de l'accompagner. Tout ce que je pus m'imaginer, fut qu'il alloit s'instruire de ce qui se passoit sur ces mers, & de la route que tenoit l'autre Capitaine. Il ne fut point absent plus d'un quart d'heure. Je le vis revenir avec quelques personnes, qu'il n'avoit point en nous quitant. Je m'imaginai que c'étoit quelques-uns de nos compatriotes, qu'il amenoit par civilité sur notre bord. Ils arrivérent à nous; & la prémière action que fit Mr. Will en mettant le pied dans son vaisseau, fut de me prendre au collet, & de me dire qu'il m'arrêtoit au nom de Mylord Protecteur & du Parlement.



ment. Il me fit lier sur le champ, sans que la surprise où j'étois me permît de prononcer une seule parole. Je fus transporté en un moment dans la chaloupe, & conduit à l'autre bord. Cette exécution se fit si promtement, que j'eus à peine le tems de voir Madame Lallin, qui tendoit les bras vers moi du haut du vaisseau, & d'entendre les cris perçans qu'elle jettoit à la vue de mon malheur, & sans doute par le pressentiment du sien.

Je fus enfermé aussi-tôt dans un endroit profond, où l'on me laissa lié comme j'étois en arrivant. J'y demeurai seul, aussi longtems que les deux vaisseaux qui avoient jetté l'ancre furent à les lever. Mon infortune n'étoit pas obscure. Il étoit clair que le Capitaine Will étoit un traître, qui me livroit comme ennemi du Protecteur; & que le motif de sa trahison étoit son amour pour Madame Lallin. Ma prémière compassion tomba sur cette malheureuse Dame. Quel sort pour elle, de se

voir sous l'empire absolu d'un homme capable d'une si noire perfidie! Je la recommandai au Ciel, qui pouvoit seul la sauver d'une main si dangereuse. Je n'avois pas contribué volontairement à son malheur, mais j'étois obligé de reconnoître que j'en étois la première cause. Elle fût demeurée tranquile à Rouen, si elle ne m'eût jamais connu; ou du moins, elle n'eût pas pris le parti de s'exposer sur mer à toutes les extrémités qu'elle étoit peut-être à la veille d'essuyer. La reconnoissance que je croyois lui devoir, causa dans mon cœur presque autant de desordre, qu'en auroit causé le remords, si j'eusse eu véritablement sa perte à me reprocher.

Mais moi, qui m'occupois à plaindre le sort d'autrui, que devois-je penser du mien? J'étois trahi par un perfide; dans quelles mains m'avoit-il remis? Mes chaînes m'annonçoient assez, que j'allois être traité en criminel. C'étoit sans doute en Angleterre que je devois être conduit. Je jugeois avec raison, que le vaisseau sur

ſur lequel j'étois, retournoit à Londres; & que l'infidèle Will avoit donné au Capitaine toutes les inſtructions qui pouvoient rendre mon châtiment certain. Il faloit s'attendre à la mort; &, ce qui m'étoit bien plus douloureux, perdre l'eſpérance de rentrer, avant que de mourir, dans l'eſtime de Mylord Axminſter & dans le cœur de Fanny. Ils ignoreront même ma perte, diſois-je; ou s'ils l'apprennent, ils ne la plaindront point. Quel eſpoir me reſte-t-il qu'ils puiſſent jamais être inſtruits de mon innocence! Quelque accablantes que fuſſent ces réflexions, elles l'étoient beaucoup moins que celle qui ſuccéda tout d'un coup. Il me vint à l'eſprit, que la trahiſon de Will ne ſe borneroit pas à moi; & qu'un perfide ne l'étant jamais à demi, il ne manqueroit pas d'envelopper Mylord Axminſter dans ma ruïne. Cette penſée ſe préſenta à moi ſi ſubitement & d'une manière ſi effrayante, qu'elle cauſa une eſpèce de ſilence dans mon ame & dans tous mes ſens. Je demeurai

attaché à la considérer, avec un étonnement qui me rendoit immobile. O crime ! ô douleur ! m'écriai-je : j'ai trahi mon cher Patron, mon Père, mon Bienfaiteur : J'ai trahi Fanny, Madame Riding, tout ce que je dois aimer & respecter sur la Terre. Mon indiscrétion va leur couter la vie. Ah ! c'est moi seul qui mérite à présent de mourir ; si ce n'est pour expier mon crime, que ce soit du moins pour dérober à mes propres yeux ma honte & mon infamie. Je passai plus d'une heure dans cette agitation. Je ne pouvois soutenir la vue de moi-même. J'aurois souhaité d'être à Londres, & que ma tête y fût déja sur un échaffaut. Y avoit-il rien, en effet, de si cruel que mon sort ? Je me trouvois exposé pour la troisième fois à l'accusation de perfidie, c'est-à-dire, de ce qui étoit le plus opposé à mon caractère. Mes crimes, ou faux ou involontaires, produisoient le même effet que s'ils eussent été réels & commis à dessein. Le plus mortel ennemi du Vicom-

te

te & de sa fille n'auroit pas réussi mieux que moi à les perdre. Et qu'avois-je néanmoins de plus cher & de plus précieux dans la vie, que ces deux aimables personnes? Pour qui aurois-je répandu tout mon sang, aussi volontiers que pour eux? L'un m'avoit tenu lieu de père, il en avoit eu pour moi tous les sentimens. L'autre étoit la maîtresse de mon cœur. Hélas! il avoit été un tems heureux, où il m'étoit permis de me croire maître du sien.

Je ne sai à quoi ces mortelles réflexions m'auroient conduit, si mon nouveau Capitaine ne fût venu me visiter une heure après dans mon cachot. L'ancre étoit levée, & le vaisseau continuoit sa route. Il me dit en m'abordant, qu'il avoit une extrême impatience d'être informé par moi-même de la vérité des accusations du Capitaine Will. Consolez-vous, ajouta-t-il, vous êtes tombé dans de meilleures mains que vous ne vous l'imaginez. Mais je vous prie d'être sincère dans la rélation que

je vous demande. Une interrogation si pressante me jetta dans un nouvel embarras. Je craignis de l'offenser, si je ne lui répétois exactement tout ce qu'il pouvoit avoir appris du perfide Will ; & j'appréhendois encore plus de m'avancer trop en voulant être exact, & de lui découvrir, par rapport à Mylord Axminster & moi-même, des particularités qu'il pouvoit ignorer. Il y avoit à-la-vérité, dans son visage & dans le son de sa voix, quelque chose de prévénant, qui sembloit m'exciter à la confiance ; mais quel fonds avois-je à faire desormais sur les dehors des hommes, après l'exemple d'une infidélité aussi noire que celle de Will ? Ces idées se formérent dans mon esprit en un moment. Le parti que je pris fut d'être sincère jusques dans les moindres circonstances qui me regardoient, & de m'abstenir entièrement de lui nommer Mylord Axminster & de lui parler de ses desseins, à moins que je n'y fusse contraint par ses interrogations. Je commençai par lui

lui déclarer naturellement, que j'étois le fils de Cromwell; mais un fils malheureux, proscrit par mon père, & abandonné même avant ma naissance. Je lui représentai vivement la dureté de ce père barbare, pour justifier une aversion qui m'étoit aussi naturelle que la tendresse l'est dans les autres fils. Je lui parlai des malheurs & de la fin déplorable de ma mère. Et comme mon cœur n'avoit point eu le tems de se remettre du trouble où il avoit été un moment auparavant, le souvenir de cette chère mère acheva tellement de m'attendrir, que mes yeux se couvrirent de pleurs. J'interrompis mon récit pour les essuyer, & les levant ensuite sur le Capitaine, je fus étonné d'appercevoir qu'en me regardant attentivement, il en versoit aussi. Je les attribuai à sa compassion. Que le Ciel, lui dis-je, récompense cette généreuse pitié, qui vous fait prendre tant de part à mes peines! J'allois reprendre ma narration: Arrêtez aimable jeune-homme,

interrompit-il d'une voix entrecoupée de soupirs, arrêtez. Permettez que je vous ôte ces liens qui ne conviennent point à vos mains, & que j'ai regret de vous avoir laissés si longtems. Il délia lui-même les nœuds qui me serroient étroitement. Il me prit ensuite par la main, & m'ayant conduit à sa chambre, il me fit asseoir auprès de lui, après avoir fermé la porte avec soin.

Il parut rêveur, & s'attacha encore à me regarder pendant quelques momens. . Ses soupirs marquoient un cœur agité. Faites-moi donc connoître plus clairement qui vous êtes, me dit-il enfin, & apprenez-moi par quel caprice de la Fortune tous les commencemens de votre vie ont presque une entière ressemblance avec ceux de la mienne. Vous êtes fils de Cromwell : mais comment s'appelloit cette mère qui a tant souffert des injustices & de la cruauté de votre père? Je lui répondis qu'elle se nommoit Cléveland. Hélas ! reprit-il, ce nom n'est jamais venu jusqu'à mes

mes oreilles. Vous n'en ſerez pas ſurpris, quand vous ſaurez la triſte manière dont j'ai été élevé. Mais ſeroit-il poſſible que vous n'euſſiez jamais entendu parler de Mally Bridge, & de ſon malheureux fils? Mon étonnement lui fit connoître, auſſi-tôt que ma réponſe, que j'étois inſtruit de ſon nom & de ſes malheurs. Bridge! m'écriai-je, quoi! l'habitant de Rumney-hole, l'élève de Madame Riding! Vous le voyez devant vous, ajouta-t-il en m'embraſſant tendrement, c'eſt moi-même. Je le ſerrai à mon tour entre mes bras: Cher Bridge! lui dis-je, que ne dois-je point au Ciel, qui me fait trouver un frère, dans un homme à qui l'on m'a livré comme un ennemi! Voilà les deſſeins du traître Will bien trompés. Mais ne m'apprendrez-vous pas comment il ſe peut faire que vous ſoyez au monde, vous que Madame Riding a cru mort, & dont elle m'a raconté pluſieurs fois la funeſte hiſtoire? Il me promit de m'inſtruire du miracle que le Ciel avoit opéré pour ſon ſalut.

Mais ne vous en réjouïssez, ajouta-t-il, que parce que je suis assez heureux aujourd'hui pour vous être utile; car la vie est un fardeau si pesant pour moi, que je ne puis regarder comme un bonheur, le hazard qui me l'a conservée.

Il me pressa alors de lui expliquer l'état présent de ma fortune, & par quelle raison le Capitaine Will m'avoit livré à lui pour être conduit à Londres, & mis entre les mains de Cromwell. Je lui appris en peu de mots mes liaisons avec Mylord Axminster, & le dessein qui m'amenoit sur ses traces en Amérique. Je lui confessai que ce Seigneur étoit chargé des ordres du Roi pour tâcher de ramener nos Colonies à son obéissance; qu'étant absolument dans ses intérêts, je m'étois efforcé d'y faire entrer le Capitaine Will, & que j'y avois heureusement réussi; mais que son amour déréglé pour une Dame dont j'avois pris la protection, m'avoit attiré tout d'un coup sa hai-

haine, & l'avoit rendu perfide. Je lui fis enſuite le caractère de cette Dame, & le récit de l'obligation que je lui avois; je lui inſpirai tant de reſſentiment contre le Capitaine Will, qu'il fut le prémier à marquer du regret de ce que ſon vaiſſeau n'étoit point armé, ni en état de faire la moindre réſiſtance contre un vaiſſeau de guerre. Cette déclaration me cauſa beaucoup de chagrin, car mon but n'avoit été que de l'engager à ſecourir Madame Lallin. Je lui en fis même de nouvelles inſtances. Mais m'ayant fait voir que ſon vaiſſeau étoit ſans canon, quoiqu'il fût percé pour en porter trente pièces, & qu'il n'avoit même qu'un fort petit nombre d'autres armes à feu, je fus obligé de me réduire à plaindre la deſtinée de cette Dame, & à faire des vœux pour elle. Il plut au Ciel d'en exaucer du moins une partie. Le desordre du vaiſſeau de mon frère augmenta la curioſité que j'avois de connoître ſes avantures, & le terme de ſon voyage. Il me

ſatisfit en ces termes.

Je ne vous raconterai point l'hiſtoire de mes prémiers malheurs, & de ceux de ma mère, puiſque que vous l'avez appriſe de Madame Riding. Je ne prendrai mon récit qu'aux dernières circonſtances de la viſite que je rendis à notre père, ou plutôt à notre tyran. Je m'étois perſuadé follement, contre les avis continuels de Madame Riding, qu'il étoit impoſſible que la nature pût ſe démentir dans un père. La mort infortunée de ma mère ne me paroiſſoit point un crime dont on pût raiſonnablement l'accuſer; & quand il y auroit eu quelque part, je ne croyois pas que ce fût une raiſon qui pût ſuffire pour me diſpenſer de lui rendre les devoirs d'un fils, ni pour m'empêcher d'attendre de lui les bontés d'un père. Je m'imaginois même, que le parti que j'avois pris de le voir en ſecret avant que de me vanter publiquement de l'honneur de lui appartenir, me feroit auprès de lui une eſpèce de mérite, qui ſervi-

viroit encore à l'attendrir en ma faveur. Je me préſentai à ſa porte, dans cette confiance. Le prétexte d'une affaire ſecrette que j'avois à lui communiquer, me fit obtenir facilement d'être introduit. Il étoit ſeul. J'allois me jetter à ſes genoux. Mais le mouvement animé que je fis en m'approchant pour me mettre dans cette poſture, lui fit naître la penſée que j'en voulois à ſa vie. Il appella ſes gardes, & leur ordonna de ſe ſaiſir de moi. Il leur fit examiner toutes les parties de mon habit en ſa préſence, pour s'aſſurer que je ne portois point d'armes cachées. C'étoit une cérémonie que j'avois déja eſſuyée avant que d'être admis dans ſa chambre. Lorſqu'il crut n'avoir rien à craindre de mes intentions, il fit retirer ſes gardes. Je m'approchai une ſeconde fois pour me jetter à ſes pieds, & je lui expliquai avec une modeſte hardieſſe, ſur quel fondement j'oſois me préſenter à lui. Je n'eus pas plutôt prononcé le nom de ma mère, que

que je lus clairement son inquiétude sur son visage. Il jetta les yeux de tous côtés, pour découvrir si personne n'avoit pu m'observer & m'entendre. Il s'approcha ensuite de moi, & me prenant par le bras: Malheureux, me dit-il, tu mérites la mort pour l'imposture dont tu as osé m'entretenir! Je la pardonne à ta jeunesse, mais je saurai par qui tu as été séduit. En attendant, garde-toi d'apprendre à personne l'insulte que tu m'as faite, si tu ne veux périr dans les tourmens. Il appella une seconde fois ses gardes, & ordonna à quelques-uns d'entre eux de me conduire dans la plus étroite prison de la ville. Je le quitai en tremblant. Ses yeux & le ton de sa voix m'avoient effrayé autant que ses menaces.

Je fus renfermé d'abord dans une chambre ordinaire de la prison. Mais à peine y eus-je passé une heure, que sur un nouvel ordre, je fus transféré dans un des plus obscurs cachots. J'y demeurai quelques jours, sans recevoir

voir la visite de personne. Le peu de nourriture qu'on m'accorda, m'étoit donné par le moyen d'une corde, qu'on faisoit descendre par une ouverture ménagée dans la voûte. J'attendois la mort à tout moment, quoique j'ignorasse mon crime, & que je n'en eusse point à me reprocher. Les animaux, disois-je dans l'amertume de mon cœur, les bêtes féroces ont de la tendresse pour leurs petits; & moi, je suis le fils d'un homme qui me condamne cruellement à périr, parce que j'ai osé l'appeller mon père! Je rappellois les conseils de Madame Riding, & je me reprochois ma folle présomption, qui me les avoit fait négliger. J'invoquois l'ombre de ma mère à mon secours, & je lui demandois pardon, en pleurant, de n'en avoir pas cru pour ma sureté l'exemple terrible de sa mort. Enfin, après huit jours de cette misérable vie, on me tira de ma prison, pour me conduire dans une salle, où j'étois attendu par deux hommes, qui paroissoient être des personnes de

de distinction. Ils m'interrogérent avec beaucoup d'adresse, sur le lieu où j'avois été élevé, & sur les personnes qui avoient pris soin de mon éducation. Je n'étois pas capable de trahir Madame Riding. Ils jugérent par mon obstination à garder le silence, & par mon intrépidité contre leurs menaces, qu'ils perdroient leurs peines à me presser davantage. Leurs ordres ne portoient apparemment que de m'effrayer. L'un d'eux me dit que j'allois être libre, & que le Protecteur avoit la bonté de m'accorder la vie; mais que s'il m'échappoit de renouveller l'outrage que je lui avois fait, il n'y avoit point de supplices auxquels je ne dusse m'attendre. Ils ne me nommérent pas mon crime, ni l'outrage que j'avois fait au Protecteur.

Cependant je fus mené hors de la prison. Cette liberté, dont on m'avoit flaté, consistoit à être transporté sur le champ dans un vaisseau qui mettoit à la voile à l'heure même pour l'Ile de *Névis*, où l'on commençoit à former

mer une Colonie. En effet on me laiſſa libre ſur le vaiſſeau, mais confondu avec une troupe de miſérables, dont la plupart avoient été condamnés pour différens crimes au même châtiment que moi. C'étoit un mêlange de différens ſexes. Je fus forcé de quiter mes habits, pour en prendre de convenables à ma condition. Il n'y a point d'imagination qui puiſſe ſe repréſenter à quel excès j'avois le cœur peſant & abattu. Je n'étois nullement informé de ce que j'allois devenir. J'entendois les compagnes de ma miſère, qui parloient de l'Ile de Névis comme d'une petite Ile déſerte & ſtérile, où notre ſort ſeroit d'être traités en eſclaves, & contraints à défricher la terre par le travail de nos mains. Une ſi triſte deſtination me faiſoit ſouhaiter la fin de ma vie, comme le ſeul remède à des maux que je ne pouvois éviter. J'étois occupé du matin au ſoir à gémir ſeul dans quelque coin du vaiſſeau, & rarement il m'arrivoit de me joindre

à

à l'entretien de ceux mêmes dont je ne pouvois éviter la préſence.

J'ignore encore ſi c'eſt naturellement, ou par un ſecours miraculeux du Ciel, que je vis ouvrir tout d'un coup une voie d'eſpérance, au milieu d'un état ſi déplorable. Tout eſt ſi ſurprenant dans ce qui me reſte à vous apprendre, que mes ſimples proteſtations de vérité ne ſuffiſent point pour vous perſuader. Il n'y a que la rencontre que vous avez faite de mon vaiſſeau dans cette vaſte mer, & le témoignage de mes gens, qui puiſſent ébranler l'incrédulité dont vous vous armerez d'abord. Enſuite, ſi vous demeurez longtems avec moi, & que nous ſoyons aſſez heureux pour trouver enſemble ce qui fait ici depuis trois mois l'objet de mes recherches, la vue des merveilles mêmes que je vai vous annoncer, achèvera de vous convaincre.

Je menois donc ſur le vaiſſeau une vie languiſſante, qui ne pouvoit

voit ſe ſoutenir longtems avec tant de triſteſſe & d'ennui. Un jour que j'étois ſeul, & que preſſé de douleurs je me ſoulageois en verſant des larmes, une vieille femme, que je n'avois pas encore remarquée, s'approcha honnêtement de moi. Elle n'étoit point vétue à la façon des Angloiſes, & quoiqu'elle parlât aſſez exactement notre langue, il étoit facile d'appercevoir qu'elle étoit étrangère. Sa figure avoit quelque choſe d'aimable, même ſous les rides de la vieilleſſe; & ſes yeux conſervoient encore une partie de ce feu brillant qui ſemble être la ſubſtance même de l'ame, ou qui eſt du moins ce que la matière en a de plus approchant. Je fus ſi frappé de ſon air, que malgré la ſimplicité de ſes habits, je me levai pour lui faire honneur, & l'entretenir plus civilement. Elle me demanda le ſujet de mes pleurs. Je lui répondis d'un air touchant, que j'étois un infortuné jeune-homme, le rebut de la Nature; & que quelques larmes

que

que je puſſe verſer, elles n'égaleroient jamais mes malheurs. J'ai été attentive, reprit-elle, à vous obſerver depuis pluſieurs jours, & j'ai été ſurpriſe de vous voir toujours dans le même abattement. Vous ne me paroiſſez pas fait non plus pour l'habillement & pour la compagnie où vous êtes. Voyez ſi vous n'avez point de répugnance à m'ouvrir votre cœur. Je puis vous être utile, ſi je ne me trompe pas dans l'opinion que j'ai de vous. Hélas ! lui dis-je, le ſecret de ma fortune n'eſt pas d'une nature à me cauſer de la honte: plût au Ciel qu'il ne me cauſât pas plus de douleur! Mais les cruels qui me condamnent au triſte état où vous me voyez, me menacent encore de la mort, ſi je révèle leur injuſtice. Ainſi je me trouve réduit à ſouffrir des maux que je n'ai pas mérités, & à me priver de la conſolation même de m'en plaindre. Ce que vous me dites, repliqua cette vieille femme, ne fait qu'exciter ma curioſité. Si vous n'êtes pas né, comme

me il me le ſemble, pour cette miſérable condition, & que vous n'ayez rien commis qui vous y ait fait condamner juſtement, je vous trouve ſi digne de compaſſion, que je croirai ne pouvoir trop vous en marquer.

Ma triſteſſe ſe trouva ſi flatée par ce diſcours obligeant, que je me réſolus de paſſer ſur toutes les craintes qui m'obligeoient au ſecret. Je fis à cette charitable conſolatrice la rélation de toutes les infortunes de ma vie, ſans lui cacher même celles de ma Mère. Elle parut ſaiſie de pitié & d'admiration en m'écoutant. Elle ajouta peu de paroles lorſque mon récit fut achevé; mais ce fut une courte exhortation à m'armer de courage, & une aſſurance que je recevrois d'elle des ſecours auxquels je ne m'attendois pas. Elle me quitta, ſans s'expliquer davantage. Je ne pus me défendre d'un mouvement de curioſité, qui me porta à m'informer qui elle étoit. On ne put me rien apprendre d'elle, excepté que c'étoit une étran-

gère, qui s'étoit accommodée avec le Capitaine pour son passage dans l'Ile de Ste. Hélène, où le Vaisseau devoit toucher sur la route. Je la revis le lendemain, & les jours suivans. Elle s'accoutuma à venir elle-même me trouver régulièrement dans le lieu où j'avois coutume de me placer. Tous ses discours étoient sages & modestes. Elle me faisoit répéter souvent mon histoire. Elle prenoit plaisir à m'en faire expliquer jusqu'aux plus légères particularités. Ma longue retraite dans la caverne de Rumney-hole étoit l'endroit de ma vie qu'elle écoutoit le plus volontiers. Elle me demandoit si j'étois encore capable de goûter la solitude, & si le peu de commerce que j'avois eu avec les hommes n'avoit point altéré mon innocence. Quelquefois elle faisoit tomber notre conversation sur les sujets les plus relevés; &, soit qu'elle eût dessein d'éprouver mon esprit, ou d'exercer le sien, elle paroissoit tirer beaucoup de satisfaction de cette sublime espèce d'entretien. Nous

Nous passâmes ainsi environ deux mois, sans que j'eusse tiré d'elle d'autres consolations que celle que me donnoient ses visites & ses discours. Elle me renouvelloit de tems en tems les promesses d'un secours, qu'elle ne m'expliquoit pas. Comme je ne voyois nul jour au changement de ma fortune, je ne me repaissois point de vaines espérances, & je ne croyois pas avoir jamais à lui tenir compte de rien de plus que de sa bonne volonté. Cependant, lorsque nous commençâmes à approcher de Ste. Hélène, elle me fit une question qui me surprit. Vous m'avez paru sage & vertueux, me dit-elle; mais êtes-vous homme de résolution? Il s'agit non seulement de vous sauver la vie, que vous ne manqueriez pas de perdre bientôt dans le sort qu'on vous destine, mais de vous rendre heureux tout d'un coup au-delà de tous vos desirs. Je lui répondis, que je me croyois capable de tout entreprendre, pour

éviter d'être conduit dans l'Ile de Névis. Ecoutez, reprit-elle, ce que je puis faire pour vous. Le Vaisseau doit jetter l'ancre au port de Ste. Hélène. J'en sortirai. Vous serez trois jours sans me voir, mais la nuit du quatrième je suis à vous pour vous délivrer. Vous me verrez d'abord à quelque distance du Vaisseau, dans une chaloupe à voiles. J'aurai une lanterne pour diriger vos yeux dans l'obscurité, & vous faire appercevoir que j'approche à votre secours. Je l'éteindrai après l'avoir laissé luire quelques momens. La difficulté sera de vous donner les moyens de venir à moi; car on fait la veille sur le Vaisseau pendant la nuit, & l'attention augmentera beaucoup pendant qu'il sera si proche de terre. J'ai cherché en vain, depuis que j'ai formé le dessein de vous délivrer, quelque voie pour vous faciliter la sortie du Vaisseau. Il y auroit trop de risque à courir pour vous, si je m'approchois des échelles; elles sont retirées d'ailleurs

leurs pendant la nuit, & vous ne sauriez entreprendre de les remettre sans être apperçu. Je me précipiterai dans la mer, interrompis-je avec ardeur; il faut seulement que vous soyez assez proche du Vaisseau pour me secourir. C'est, me dit-elle, ce que je craignois de vous proposer, & ce qui est néanmoins absolument nécessaire. J'approcherai du côté vers lequel vous aurez vu la lanterne; & si vous avez assez de courage pour ne pas craindre de vous jetter dans les flots, vous pouvez être assuré d'en être retiré promtement. Si la Sentinelle apperçoit ma chaloupe, nous nous éloignerons dans les ténèbres, plus promtement qu'on ne pourra nous poursuivre.

Tout me parut possible, & même facile, dans ce projet. Le seul danger étoit de me noyer dans la mer: mais ce ne pouvoit être qu'un bonheur pour moi, si je manquois cette occasion de me sauver. Je remerciai mille fois la vieille étrangère, & sans pen-

ſer même à m'informer de ce que je deviendrois après avoir gagné ſa chaloupe, je lui promis un empire abſolu ſur la vie qu'elle m'auroit conſervée. Nous arrivâmes en peu de jours à Ste. Hélène. Le Vaiſſeau mit à l'ancre. Les paſſagers en ſortirent dans la chaloupe, & mon Ange tutélaire avec eux. Le Capitaine ſe rendit lui-même à terre, avec une partie de l'équipage; deſorte que la miſérable troupe dont j'étois, n'y demeura qu'avec autant de monde qu'il en faloit pour la garder & pour empêcher le deſordre. J'attendois avec la dernière impatience l'heureuſe nuit où ma vie devoit finir, ou ma liberté commencer. Elle arriva. Si j'avois quelque inquiétude, elle venoit de ce que j'avois oublié à m'informer de mon étrangère par quel moyen elle prétendoit me retirer des flots; mais cette penſée même m'arrêta peu. On n'eſt pas ſi exact à examiner les voies de ſalut, quand on ſe propoſe la mort comme ſa dernière reſſource.

J'ap-

J'apperçus la lanterne vers le milieu de la nuit, & peu après je la vis éteindre. Je fis semblant de m'endormir sur le côté du Vaisseau qui y répondoit. Je n'y demeurai pas longtems, sans entendre l'eau qui s'agitoit au dessous de moi. Il y avoit apparence que ce mouvement étoit causé par l'approche de la chaloupe; mais les ténèbres étant si épaisses qu'on ne pouvoit rien découvrir, je fus quelque tems incertain du moment que je prendrois pour me précipiter. Je craignois d'ailleurs de tomber dans la chaloupe même, ce qui m'auroit brisé infailliblement la tête & tous les membres. J'avois à quatre pas de moi trois ou quatre matelots, dont la présence ne me permettoit pas de me hazarder à élever la voix. Cependant, ayant fait réflexion que, quelque idée qu'ils pussent se former sur quelques paroles qu'ils m'entendroient prononcer, ils ne s'imagineroient point que je fusse prêt à me jetter dans la mer, qu'ils ne pourroient même

être assez promts pour m'en empêcher, je m'écriai en panchant la tête vers l'eau: Etes-vous-là, êtes-vous-là, Madame? Oui, me répondit-on: je suis au desespoir de n'avoir pas prévu que le tems dût être si obscur: faites attention d'où part le son de ma voix, & jettez-vous directement vers moi, sans rien craindre. Les matelots, qui entendirent ces paroles aussi distinctement que moi, se levérent du lieu où ils étoient assis. Je ne sai quel étoit leur dessein; mais les voyant approcher, je m'élançai intrépidement dans les flots, en invoquant le secours du Ciel.

Mes esprits, qui étoient émus par la vivacité de mon action, me soutinrent dans une telle vigueur, que je ne perdis pas un moment la connoissance, même en avalant à longs traits l'onde amère. Je la conservai si entière, qu'étant revenu sur l'eau, j'entendis la voix de quelques personnes qui parloient dans la chaloupe. Cependant, comme je ne savois point na-

nager, j'aurois toujours été exposé à quelque péril, si mes libérateurs n'eussent pris une précaution que j'ignorois, & à l'aide de laquelle je me trouvai tout d'un coup en sureté. Je fus surpris, & même effrayé de me sentir élevé au dessus de l'eau, sans savoir sur quoi j'étois soutenu; & presque dans le même moment, je me vis au milieu de la chaloupe, entre les bras de quatre hommes, qui me félicitérent de mon courage & du succès de ma hardiesse. Ils ne pensérent ensuite qu'à s'éloigner promtement. Pendant qu'ils s'efforçoient de se servir de leurs rames & de leurs voiles, la vieille Dame qui avoit conduit leur entreprise, étoit à me marquer la joie qu'elle avoit de ma délivrance. Je lui demandai d'abord, par quel enchantement j'avois été transporté si légèrement dans la chaloupe. Elle me dit, qu'après avoir communiqué aux quatre hommes qui l'accompagnoient le dessein qu'elle avoit de me sauver, & les moyens dont

nous étions convenus ensemble, ils avoient jugé qu'un grand filet dont on se sert pour la pêche, ne leur seroit point inutile pour favoriser ma chute au moment que je me précipiterois dans la mer ; que s'étant approchés du Vaisseau avec beaucoup de peine à cause de l'obscurité, ils avoient fort appréhendé qu'il ne me fût impossible de les appercevoir ; qu'elle les avoit assurés néanmoins que j'étois à les attendre, & qu'au plus léger signe qu'ils pourroient me donner de leur arrivée, ils en recevroient sans doute quelqu'un de ma part ; qu'avant que de me le donner, ils avoient cru devoir profiter des ténèbres mêmes pour arranger leur filet ; qu'ils s'étoient aviſés d'en attacher une grande partie au Vaisseau, & de s'écarter ensuite en tenant l'autre bout, ce qui formoit entre la chaloupe & le Vaisseau une large nape, qui serviroit infailliblement à me soutenir, si j'avois assez de bonheur pour tomber dessus ; que de peur qu'elle ne se rompît par ma pe-

pesanteur, ils l'avoient lâchée dans l'eau, afin qu'elle pût se prêter à ma chute; qu'ils étoient à chercher le moyen de se faire entendre de moi, lorsque j'avois commencé à leur parler; que j'avois suivi heureusement la direction qu'elle m'avoit donnée, & qu'étant tombé sur le filet, ils n'avoient plus eu d'autre embarras qu'à le tirer à eux en s'approchant du Vaisseau; ce qui avoit fait que je m'étois trouvé suspendu au dessus de l'eau, & ensuite au milieu de la chaloupe qui s'étoit avancée sous moi.

Quoique je me crusse fort redevable à leur industrie & à leur zèle, il est clair que cette entreprise n'avoit réussi que par une particulière protection du Ciel. Je l'en remerciai du fond du cœur. Mes compagnons rallumérent leur lanterne lorsque nous fûmes à quelque éloignement du Vaisseau; & croyant n'avoir plus rien à appréhender, ils abandonnérent leurs rames pour voguer avec le seul secours de leurs voiles. Ils

s'approchérent de moi. Je ne les pris jusqu'alors que pour de simples matelots ; mais, quoique leur habit ne marquât pas qu'ils fussent autre chose, je ne me trompai point à leur air & à leurs manières. Ils m'observérent curieusement. Ils me firent diverses questions, qui me firent connoître que la Dame leur avoit appris une partie de mes avantures. Ils s'entretenoient ensuite sur mes réponses, d'un air qui marquoit leur satisfaction. Le langage dont ils se servoient entre eux m'étoit inconnu, quoiqu'ils parlassent poliment notre langue en s'adressant à moi. Enfin, après m'avoir comblé de caresses & d'honnêtetés, l'un d'entre eux me dit, qu'il s'étonnoit que la curiosité ne m'eût pas encore porté à leur demander qui ils étoient, & dans quel lieu ils alloient me conduire. Je leur répondis, qu'après m'être sauvé si heureusement du plus horrible de tous les états, il n'y avoit point de lieu sur la Terre où je ne fusse prêt d'aller avec

la même indifférence. Et pour ce qui les regardoit, je leur témoignai honnêtement, que je ne pouvois avoir conçu qu'une idée fort avantageuse de quatre personnes qui venoient de me rendre un service si important, sans autre motif que leur générosité. Nous espérons, reprit l'inconnu, que cette indifférence pour le lieu de votre demeure ne durera pas longtems. L'heureuse partie de la Terre où nous vous conduisons saura vous attacher. Vous ne regarderez pas non plus votre évasion du Vaisseau comme votre plus grand bonheur, à moins que vous ne lui donniez ce nom comme à la voie dont le Ciel s'est servi pour vous procurer celui qu'il vous prépare. Nous ne vous demandons, ajouta-t-il, que de la sagesse & de la vertu: votre physionomie, & le rapport de Madame Eliot, nous garantissent que vous en avez toujours eu, & que vous n'en manquerez jamais. Laïssez au Ciel & à nous le soin de vous rendre heureux.

Ils me tinrent de pareils discours pendant le reſte de la nuit. Je me contentai de leur marquer en général une vive reconnoiſſance, ſans pouvoir comprendre ce qu'ils m'annonçoient ſi obſcurément. Madame Eliot, (c'étoit le nom de l'étrangère, que j'entendis d'eux pour la prémière fois) ne ſe laſſoit point de leur renouveller l'éloge de ma douceur & de ma modeſtie, & de leur répéter de quelle manière elle avoit lié connoiſſance avec moi ſur le Vaiſſeau. En un mot, leur dit-elle, je ſuis contente du ſuccès de ma commiſſion, & je ſuis perſuadé que tous nos frères le ſeront auſſi. Je n'en amène qu'un petit nombre; mais ils ſont de ceux qu'on pèſe, plutôt qu'on ne les compte. Cette converſation fut pour moi une énigme perpétuelle. La nuit commençoit à ſe diſſiper: je découvris après quatre ou cinq heures de navigation, une côte ſi eſcarpée, que je n'apperçus nulle ouverture qui pût ſervir de port ni de rade. Mes libérateurs me dirent:

rent : Rendez graces au Ciel, vous êtes desormais en sureté. Ils ne paroissoient néanmoins avancer qu'avec beaucoup de précaution, dans la crainte de rencontrer les rochers, qui se montroient de tous côtés presque à fleur d'eau. Nous abordâmes heureusement. Ils tirérent la chaloupe hors de la mer, & la faisant glisser sur le sable, ils la cachérent sous une voûte qui paroissoit faite exprès pour la renfermer. Je jettois les yeux de tous côtés, pour remarquer l'endroit par où nous devions gagner la terre; je ne l'appercevois pas, & les rochers qui la bordoient étoient d'une hauteur qu'il ne me sembloit pas possible de surmonter. Madame Eliot, qui observoit mon étonnement, me prit par la main, & me faisant marcher quelques pas sur le sable le long de la côte, elle me conduisit auprès d'une voûte semblable à celle où nos compagnons avoient caché leur chaloupe. Nous y entrâmes. C'étoit une espèce de

porte,

porte, après laquelle nous nous trouvâmes dans une fente qui prenoit depuis le pié du rocher jusqu'au sommet, & qui alloit en serpentant. La lumière y entroit par le haut. Nous avançâmes ainsi par divers détours l'espace de cinq ou six minutes. Le passage étoit si étroit, qu'on auroit eu peine à y marcher trois de front. Vous êtes surpris, me dit Madame Eliot; mais prenez patience un moment, le terme vous satisfera plus que le chemin. Enfin, la fente où nous marchions s'élargissant par degrés, nous trouvâmes bientôt la sortie qui répondoit à la terre. Le spectacle que j'apperçus me frappa tout d'un coup d'admiration. Madame Eliot me fit monter sur une petite élevation, pour le considérer à mon aise. C'étoit une plaine, dont la largeur étoit d'environ quatre lieues, sur cinq ou six de longueur. Elle paroissoit environnée de tous côtés par des rochers, semblables à celui que nous venions de traverser.

Ils

Ils étoient moins hauts, que roides & escarpés. La vue étoit ainsi bornée de toutes parts. Mais l'Univers n'a rien de plus agréable, que ce qui s'offrit à mes regards dans ce petit espace. Toute la campagne me parut un jardin enchanté. L'Art & la Nature sembloient réunis pour l'embellir. C'étoit des allées d'arbres à perte de vue; de petits bois; un mêlange bien ordonné de prairies & de terres cultivées; des maisons d'un côté & d'autre, qui se répondoient avec symétrie, & qui paroissoient aussi bien disposées pour le plaisir des yeux, que pour la commodité des habitans. Au milieu de la plaine s'élevoit un vaste édifice: il n'avoit rien de frappant pour la magnificence; mais il ornoit le payſage, parce qu'il sembloit comme le centre de toutes les autres maisons, qui en étoient à peu près au même éloignement. Le soleil, qui commençoit à répandre ses rayons, donnoit un air si riant à toutes les parties de cette belle campagne, que

que je me crus transporté dans un nouveau Monde, & je ne pouvois rassasier l'avidité de mes regards. Vous voyez nôtre demeure & la vôtre, me dit Madame Eliot: c'est cet heureux coin de la Terre, que la bonté du Ciel vous accorde comme à nous pour asyle. Je vous apprendrai maintenant, continua-t-elle en reprenant notre marche, avec qui vous allez vivre, & à quelle espèce de bonheur vous devez vous attendre.

Vous avez sans doute entendu parler du fameux Siège de la Rochelle, & des horribles extrémités auxquelles cette malheureuse ville fut réduite. La plupart des personnes que vous verrez ici, en étoient des habitans. Ce fut, comme vous savez, le zèle de la Religion qui nous arma pour sa défense. La rigueur de la Cour, la mauvaise-foi du Cardinal de Richelieu, la violation de tous nos Privilèges & des Droits qui nous avoient été accordés par les plus saintes promesses,

nos

nos misères, & l'injustice de nos Tyrans qui croissoit tous les jours, nous avoient réduits au dernier desespoir. Nous résolûmes de tout entreprendre, pour l'intérêt de notre conscience & de notre liberté. Nos entreprises furent plus justes qu'heureuses; elles se terminérent par la perte entière de tous les avantages dont nous n'avions eu dessein, en prenant les armes, que de nous conserver du moins une partie. Après avoir soutenu un siège que mille affreuses circonstances rendront longtems mémorable, nous fûmes contraints par la famine de céder à nos vainqueurs. Ils usérent si rigoureusement de leur victoire, que nous ne pûmes soutenir l'orgueil avec lequel ils insultoient à nos peines. Nous nous assemblâmes au nombre d'environ quatre-vingts, les plus riches & les plus distingués de la ville; nous tinmes conseil sur nos infortunes; & ne voyant point de sort qui ne fût préférable à celui qu'on nous fai-

faisoit éprouver, nous nous déterminâmes à abandonner notre malheureuse patrie, pour chercher quelque séjour où il nous fût du moins permis de vivre & de servir Dieu en liberté. Notre prémière résolution fut de passer en Angleterre. Il y avoit peu de personnes parmi nous, qui n'y eussent quelque habitude. La plupart savoient aûssi la langue du Pays : les Marchands de la Rochelle la font apprendre à leurs enfans, pour la commodité du Commerce. Chacun de nous se hâta de recueillir ce qu'il avoit de plus précieux, & étant convenus du quartier de Londres où nous pourrions nous rejoindre, nous nous divisâmes en plusieurs petites troupes, pour quiter peu à peu la France, à mesure qu'il se présenteroit des occasions de partir. Le Ciel seconda si bien nos desseins, que nous nous réunîmes heureusement à Londres en moins de six semaines. Les chefs de notre assemblée présentérent aussitôt une humble Requête au Roi, pour

pour obtenir la liberté de former une Egliſe ſuivant nos uſages. Ils n'y trouvérent point la facilité qu'ils avoient eſpéré. L'Angleterre étoit alors preſque auſſi diviſée que la France, en matière de Religion. Il y avoit deux Partis qui ſe déchiroient, ſous l'odieuſe diſtinction de *Presbytériens* & d'*Epiſcopaux* ; ou plutôt, l'Archevêque de Cantorbéry, jaloux de ſon autorité & de celle des Evêques, perſécutoit impitoyablement tous ceux qui s'en tenoient aux principes de la Réformation établie en France. Il s'étoit tellement rendu maître de l'eſprit du Roi, que ce Prince lui laiſſoit la diſpoſition de toutes les Affaires Eccléſiaſtiques ; & ſon zèle s'emportoit tous les jours à la violence, contre ceux qui ne reconnoiſſoient point la Hiérarchie. Nous apprîmes que quantité de Presbytériens, las de ſes perſécutions, avoient quité comme nous leur Pays, les uns pour paſſer en Hollande, d'autres en plus grand nombre pour aller s'établir en

Amé-

Amérique. L'Archevêque n'ayant point pour nous plus d'égards que pour eux, ce fut à sa sollicitation que le Roi rejetta notre Requête, & qu'il nous fit presser de nous réunir à la Religion reçue en Angleterre. Personne d'entre nous n'étoit disposé à ce changement. Il y avoit si peu de tems que nous étions à Londres, que nous n'y avions point encore jetté de racines qui pussent nous y arrêter. Nous prîmes de concert la résolution de nous embarquer de nouveau, & de chercher ailleurs un asyle. Quelques Anglois Presbytériens, qui furent informés de notre dessein, nous offrirent de se joindre à nous avec leurs biens, pour suivre notre fortune. Nous achetâmes un Vaisseau à frais communs, & ayant pris unanimement le parti de passer en Amérique, nous le chargeâmes de tout ce qui pouvoit nous être utile dans l'établissement que nous méditions d'une nouvelle Colonie.

Nous n'étions pas moins de deux cens personnes, en comptant

tant nos enfans & nos domeſtiques. Notre navigation fut heureuſe pendant les ſix prémières ſemaines : je puis dire même qu'elle le fut toujours, puiſque le malheur qui nous arriva, nous conduiſit au bonheur dont nous jouïſſons. Le vent, qui nous avoit été favorable pendant plus d'un mois, changea tout d'un coup, & devint ſi violent, que nos matelots nous annoncérent la tempête. Figurez-vous quelle fut d'abord la déſolation d'une multitude de femmes & d'enfans, qui compoſoient la moitié de notre troupe. Nous crûmes notre ſépulture dans les flots. En effet, nous fûmes ſi furieuſement agités pendant quelques jours, qu'il ne pouvoit nous reſter d'eſpérance de ſalut, lorſqu'un coup de vent nous jetta ſur la côte de cette Ile. Notre Vaiſſeau ſe briſa ſur les rochers que vous avez vus. Mais, par un miracle de la Providence, la marée, qui ſe retiroit au même moment, nous laiſſa tellement à ſec, qu'au-lieu d'être

d'être noyés dans le Vaiſſeau même par l'eau qui y étoit entrée de toutes parts, nous la vîmes s'écouler d'elle-même au travers des fentes. Nous deſcendîmes ſur le ſable ſans difficulté. Tout le monde s'employa à décharger ce qu'il y avoit de plus précieux dans le Vaiſſeau. On n'eût point pris cette peine inutile, ſi l'on eût fait attention qu'il avoit été pouſſé ſi avant ſur le rivage, qu'il étoit impoſſible que l'eau de la mer eût aſſez de force pour l'entraîner. Sa charge, au contraire, l'eût encore mieux défendu, parce qu'elle l'auroit rendu plus peſant. Quoi qu'il en ſoit, le retour de la mer ne nous fut point nuiſible ; il n'empêcha pas que nous ne ſauvaſſions non ſeulement nos biens, mais la chaloupe même, & tous les débris du Vaiſſeau.

C'étoit néanmoins un ſpectacle pitoyable, que de voir tous nos coffres & nos meubles étendus confuſément ſur le ſable le long des rochers, & nous aſſis des-

deſſus avec nos enfans, dans l'attente de la réſolution que prendroient nos maris. La côte étant eſcarpée, comme vous l'avez vu, ils furent obligés de détacher quelques-uns d'entre eux, pour la ſuivre juſqu'à ce qu'ils trouvaſſent une entrée dans les terres. Leur rapport fut triſte à leur retour. Ils nous dirent que les rochers avoient par-tout la même roideur pendant l'eſpace d'une demi-lieue, & qu'il leur avoit été impoſſible d'aller plus avant, parce que l'eau s'avançoit juſqu'au pied de la côte. Ainſi nous trouvions ſur une petite étendue de ſable, environnés d'un côté par la mer, & de l'autre par des montagnes inacceſſibles. Il ne reſtoit que deux partis à prendre à nos maris. L'un, d'inventer quelque moyen de monter ſur les rochers: mais quand ils y auroient réuſſi pour eux-mêmes, il ne l'auroient pu pour nous & pour nos enfans. L'autre, de ſe mettre dans la chaloupe, au riſque de ſe perdre mille fois ſur les pierres

noires & pointues qu'ils appercevoient de toutes parts à fleur d'eau, & de chercher, s'il étoit possible, autour de l'Ile, un endroit plus favorable pour aborder. Ils alloient prendre cette dernière voie, lorsque le Ciel fit appercevoir à un de nos Anglois, le passage étroit par lequel je viens de vous introduire. Il le suivit d'abord seul jusqu'à l'entrée de cette campagne, & retournant aussi-tôt sur ses pas, il vint avec un transport de joie nous annoncer son heureuse découverte. Nous le regardâmes comme notre sauveur, & ce service lui valut ensuite un des prémiers rangs dans notre Société. Nous entrâmes donc dans cette plaine, comme dans une espèce de terre promise. Le prémier soin des hommes fut d'en parcourir toute l'étendue. Ils nous rapportérent avec étonnement, qu'elle n'aboutissoit à rien, & qu'après en avoir fait exactement le tour, ils n'avoient remarqué nulle ouverture dans cette chaîne de rochers qui l'environne.

La

La plupart des femmes s'affligérent d'abord d'une situation qui alloit nous exclure de tout commerce avec le reste du monde ; mais quand nos maris eurent ajouté que le terroir leur avoit paru excellent, & qu'ils y avoient trouvé mille espèces de fruits que la terre y produisoit naturellement, nous changeâmes de pensée, & nous commençâmes à croire que ce n'étoit pas sans une vue particulière du Ciel, que nous avions été conduits dans un lieu si propre à notre établissement. La suite n'a fait que nous confirmer dans ce sentiment. Vous jugerez de l'amour que nous avons pour notre solitude, par le soin que nous avons pris de l'embellir. La Nature nous aide, car elle n'est nulle part plus libérale & plus féconde. Depuis tant d'années que notre établissement est formé, nous n'avons point connu d'autre saison qu'un continuel printems, qui est toujours accompagné des richesses de l'automne.

Je ne vous parle pas à pré-

ſent, ajouta Madame Eliot, de l'ordre que nous mîmes dans notre conduite, après avoir pris poſſeſſion de ce fortuné ſéjour, je veux vous laiſſer le plaiſir de vous inſtruire de tout par vos yeux. Il ne me reſte à vous apprendre que les motifs qui m'ont fait entreprendre le voyage de l'Europe, & qui m'ont engagée enſuite à vous offrir mes ſervices dans le vaiſſeau qui nous a apportés à Ste. Hélène : c'eſt un point ſur lequel il faut que vous ſoyez prévenu. Cette campagne, reprit-elle, toute favoriſée qu'elle eſt du Ciel & de la Nature, a dans l'air, ou dans le fond du terroir, quelque choſe de vicieux, qui s'oppoſe à la propagation de la Colonie. Je ne veux pas dire que les femmes y ſoient ſtériles; au contraire, elles y ont preſque toutes une heureuſe fécondité, mais elles ne mettent au monde que des filles. A peine nous eſt-il né un enfant de votre ſexe, pour quatre du mien, depuis l'eſpace de vingt ans. Il eſt vrai que nos filles ſont des créa-

créatures toutes parfaites ; il semble que la Nature, en les formant, mette en charmes tout ce qu'elle auroit dû employer de plus pour produire un garçon. Mais vous concevez bien que la plupart étant sans maris, elles passent leur vie dans une langueur qui nous afflige. Ces pauvres enfans ne font que soupirer nuit & jour. Il n'est que trop aisé de voir qu'il leur manque quelque chose. Nous pourrions absolument leur chercher des époux à Ste. Hélène, mais nous sommes retenus par deux raisons. L'une est la répugnance que nous avons à donner entrée dans notre séjour à des hommes d'une Religion différente ; l'autre est l'envie de nous conserver inconnus au reste du monde, aussi longtems que nous le pourrons. Nous nous trouvons bien de notre solitude, & de notre éloignement du commerce des hommes. Nous avons donc jugé, après une mure délibération, que le meilleur parti que nous pussions prendre pour prévenir le dépérisse-

ment de la Colonie, étoit de faire venir de France & d'Angleterre quelques jeunes maris pour nos filles. On m'a chargé de cette commiſſion, parce qu'on m'attribue le mérite d'avoir l'eſprit inſinuant. Il y a environ quinze mois que je partis de cette Ile, avec un de nos hommes qui fut nommé pour m'accompagner. Je me rendis prémièrement en France. J'allai dans toutes les villes où notre Religion eſt floriſſante. Mais malgré tous mes ſoins, j'ai trouvé peu de jeunes-gens qui ayent voulu me ſuivre ſur ma parole. Ma conquête s'eſt réduite à deux. Je n'en ai pu gagner que trois en Angleterre. Il m'auroit peut-être été facile d'en amener un plus grand nombre, ſi j'euſſe été diſpoſée à les recevoir indifféremment ; mais il me faloit de jeunes-gens, ſages, doux, vertueux, attachés à leur Religion ; & Dieu ſait qu'il ne s'en trouve guères en Europe. Je vous ai vu ſur le vaiſſeau ; votre phyſionomie m'a attachée ; & vous ne m'avez

vez pas plutôt fait connoître votre fortune & vos inclinations, que je vous ai cru propre à augmenter le petit nombre des élus que j'amenois. Vous aurez pu les remarquer dans le vaisseau, quoique vous ignorassiez le dessein de leur voyage. Il y a trois jours qu'ils en sortirent avec moi. Ils sont ici à présent à vous attendre, & ils n'ont pas moins d'impatience de vous voir, que le reste de la Colonie.

Madame Eliot me demanda après ce discours, si je n'approuvois pas les vues qu'elle avoit eues sur moi; & si je ne lui savois pas bon gré de m'avoir délivré de l'esclavage, pour m'amener dans les bras d'une jolie femme, & m'aggréger à une société de gens aimables & vertueux. J'en étois si pénétré de joie, que j'avois peine à me persuader que son récit fût une vérité. Je lui fis mille questions, auxquelles elle satisfit avec beaucoup d'ingénuité. Il n'y eut qu'une chose à laquelle elle refusa de répondre: ce fut

à l'étonnement que je lui marquai de ce qu'on pouvoit ignorer l'établiſſement de la Colonie, tandis qu'elle étoit ſi proche de Ste. Hélène, que nous n'avions eu beſoin que de cinq ou ſix heures pour y arriver. Je lui demandai auſſi comment elle avoit pu trouver le chemin, ſoit pour aller à Ste. Hélène, ſoit pour en revenir. C'eſt un myſtère, reprit-elle, pour lequel il ne faut point que vous marquiez de curioſité, juſqu'à ce qu'on juge à propos de vous l'éclaircir. Mais ce qui doit vous conſoler de l'ignorance où l'on vous tiendra peut-être longtems là-deſſus, c'eſt que parmi les habitans mêmes de ce lieu, il n'y a qu'un petit nombre d'anciens qui en ſoient informés. Je ne crus pas devoir la preſſer, & je me perſuadai que ſi elle refuſoit de me ſatisfaire, c'étoit par la crainte que je ne me ſerviſſe de la connoiſſance que je lui demandois, pour ſortir de l'Ile s'il m'arrivoit de m'y déplaire. Nous continuâmes d'avancer. Les quatre

tre hommes qui étoient demeurés derrière nous à prendre soin de la chaloupe, nous ayant rejoints, nous doublâmes le pas, & nous arrivâmes après une heure de chemin à la maison de Madame Eliot.

Elle étoit propre & commode, & quoiqu'il n'y eût rien que de simple dans l'ameublement, tout y sentoit l'abondance. En voyant ma maison, me dit-elle, vous pouvez prendre une idée de toutes les autres ; elles ressemblent entièrement à la mienne. Notre but, dans cette uniformité, a été d'éviter les jalousies & les affectations de supériorité. Tout le monde vit ici dans une égalité parfaite. Nous avons coupé ainsi la source de l'ambition. Nos rangs sont règlés par nos âges, & l'on n'est guères jaloux de la préséance, quand on ne la doit qu'à sa vieillesse. Elle appella ensuite ses domestiques, pour me faire changer d'habits. Elle avoit eu la précaution d'en porter sur la chaloupe, & de me les faire reprendre après être sorti de la mer ; mais

elle vouloit que je fusse mis plus proprement, pour paroître la première fois en public, sur-tout aux yeux des jeunes personnes parmi lesquelles je devois trouver une épouse. A Dieu ne plaise, me dit-elle, que je vous inspire jamais l'amour d'une vaine parure & le moindre faste dans l'habillement! mais dans une occasion comme celle qui se prépare pour vous, il est permis d'orner modestement les avantages qu'on a déja de la Nature; c'est même une marque de considération & de respect, dont on est redevable à la présence des personnes qu'on honore. Elle me fit prendre un habit propre, qu'elle avoit fait faire exprès pour moi depuis son arrivée, & qui se trouva assez bien assorti à ma taille & à ma figure. En voyant cet habit, & un assez grand nombre de domestiques qui étoient à nous servir, je ne pus m'empêcher de lui demander ce qu'elle entendoit par cette égalité avec laquelle elle m'avoit dit qu'on vivoit dans la Colonie. Vous avez

des

des tailleurs, lui dis-je, & des domeſtiques, que vous ne regardez pas ſans doute comme vos égaux. Non, me répondit-elle, nous n'avons pas changé l'ordre des conditions. Les domeſtiques que nous avons amené d'Europe, continuent d'être ici ce qu'ils étoient. Les enfans qui naiſſent d'eux, demeurent auſſi dans les mêmes bornes que leurs pères; mais ils ne laiſſent pas d'avoir avec nous une eſpèce d'égalité, que je vai vous expliquer. Prémièrement, ils ont la même part que nous à nos richeſſes. Tous nos biens ſont communs, comme vous l'apprendrez mieux dans la ſuite; & chacun a droit à la même portion pour l'uſage. Quoique mes domeſtiques ayent une table différente de la mienne, ils ont pourtant la même nourriture que moi: tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, leur eſt accordé avec la même abondance. En ſecond lieu, c'eſt un crime qu'on châtie rigoureuſement parmi nous, que de les traiter avec dureté. Quel

droit avons-nous de les maltraiter, qu'ils n'ayent pas de refuſer de le ſouffrir ? Pour ce qui regarde le rang, ils l'ont immédiatement après nos enfans ; & ils obſervent entre eux le même ordre que nous gardons parmi nous. Ainſi, comme on ne ſauroit dire qu'il y ait de l'inégalité entre un fils & ſon père, il n'y en a guères davantage entre nous & nos domeſtiques. Chaque famille eſt conſidérée comme un tout, dont le père fait la prémière partie, les domeſtiques la troiſième. Ils nous touchent d'auſſi près que les mains ſont au corps. Nous ne nous croyons ſupérieurs à eux, que comme la tête l'eſt à l'égard des autres membres.

J'approuvai beaucoup cette ſage diſpoſition, qui me parut s'accorder également avec les principes de la Religion & de l'Humanité. Tandis que je m'entretenois ainſi avec Madame Eliot, les quatre hommes qui nous avoient quité en entrant dans ſa maiſon, répandi-

dirent la nouvelle de mon arrivée. Je vis venir un moment après une foule de personnes de l'un & de l'autre sexe, qui me comblérent de caresses & de civilités. La plupart étoient dans un âge avancé, mais leur air de santé, & la fraîcheur de leurs visages marquoit tout à la fois la bonté du climat, & la sobriété de leur vie. Je leur témoignai quelque regret de ce qu'ils ne m'avoient pas donné le tems de prévenir leur visite. Un des vieillards me répondit : Nous avons renoncé aux civilités gênantes, & aux vains complimens. Nous sommes plus satisfaits d'être venus vous voir ici pour la prémière fois, parce que nous croyons vous donner une marque d'amitié, que vous ne le feriez de nous avoir prévenus, parce que vous nous auriez rendu un témoignage de respect & d'honneur. L'avantage est donc de notre côté, & vous ne devez point en avoir de regret. N'est-ce pas ainsi que tous les hommes

devroient agir les uns envers les autres? Vous verrez, quand vous nous connoîtrez mieux, que nous faisons plus d'estime d'un degré de charité mutuelle & de véritable affection, que de toutes les grimaces extérieures qu'il a plu aux hommes de nommer des civilités.

J'avoue que les entendant raisonner de cette sorte, je me figurai que j'avois moins à faire à des Protestans, qu'à une troupe de Quakers, qui faisoient profession de condamner les usages ordinaires de la Société humaine, & de vivre d'une manière tout opposée à celle des autres hommes. Cependant, plus la conversation s'étendit, plus je trouvai en eux de solidité & de raison. Je m'apperçus même, que s'ils haïssoient les apparences affectées de politesse, ils en avoient l'essence, c'est-à-dire, beaucoup de cordialité & de complaisance. Ils m'apprirent les loix qu'ils s'étoient formées & auxquelles ils s'étoient tous obligés, leurs coutumes, leurs occupations; & ils me promirent de contribuer de tout

tout ce qui dépendroit d'eux pour me faire paſſer une vie heureuſe & tranquile parmi eux. Je reçus ainſi, dès le prémier jour, la viſite d'une grande partie de la Colonie. Leur nombre, qui n'étoit que d'environ deux cens à leur arrivée, avoit augmenté preſque au double. Il ſe ſeroit bien accru davantage, s'ils euſſent eu des maris pour toutes leurs filles. C'étoit leur chagrin. Je remarquai qu'ils n'étoient pas contens du voyage de Madame Eliot. Ils avoient compté qu'elle ne ſe borneroit pas à leur amener ſix hommes, tandis qu'ils avoient près de cent filles qui avoient beſoin de ſe marier. Ils me dirent qu'ils ſeroient obligés de prendre là-deſſus quelque nouvelle réſolution.

Après avoir paſſé le prémier jour à recevoir leurs careſſes, je témoignai le ſoir à Madame Eliot que je ſerois bien aiſe qu'elle s'expliquât ſur le mariage auquel j'étois deſtiné. Je viens d'entendre, lui dis-je, que vous avez près de cent fil-

filles qui attendent un époux ; comment prétendez-vous les satisfaire avec six hommes ? Elle me répondit, que la résolution qu'on avoit prise étoit de faire dépendre du Sort, à qui la préférence seroit accordée ; car il ne faut rien ici, ajouta-t-elle, qui blesse la loi de l'égalité. Je fus très mal satisfait de cette réponse. Je me sentois un fond de délicatesse, qui ne s'accommoderoit point d'une épouse dont je ne serois redevable qu'au hazard. Mon cœur demandoit à choisir, & je commençai à craindre de ne pas trouver dans l'Ile tout le bonheur qu'on m'y promettoit, si j'étois contraint de vivre avec une femme que je ne pusse pas goûter. Cette crainte étoit d'autant mieux fondée, qu'on me parloit des filles de la Colonie, comme des plus charmantes personnes du monde. Il est impossible, disois-je, qu'elles le soient toutes; que seroit-ce si le hazard m'en donnoit une laide ? Quel cruel martyre d'avoir une femme desagréable entre mes bras,

bras, tandis que j'en aurois sans cesse devant les yeux d'aussi belles qu'on me les représente ! Je me retirai le soir avec ces idées, & elles m'occupérent pendant toute la nuit.

J'eus le lendemain, en m'éveillant, la satisfaction de voir les cinq jeunes-gens qui étoient venus sur le même vaisseau que moi. On les avoit conduits la veille à l'extrémité de la plaine, pour leur en faire voir les différentes parties ; ce qui les avoit empêché d'apprendre mon arrivée. Nous nous embrassâmes avec la tendresse qu'on sent l'un pour l'autre, quand on est compagnon du même sort. Ils me parurent sages & retenus. Mais lorsqu'après un quart-d'heure d'entretien, nous commençâmes à nous connoître & à parler à cœur ouvert, ils ne me cachérent pas, qu'au milieu du plaisir qu'ils avoient de se trouver dans un séjour si agréable, ils sentoient comme moi beaucoup de douleur de se voir condam-

damnés à recevoir leur épouſe du hazard. Nous ſommes les prémiers, dit l'un d'eux, nous avons le droit de choiſir. C'eſt-à-dire, ajouta-t-il avec chaleur, que ſi le Sort ne nous favoriſe pas, quelque nouveau-venu viendra emporter à nos yeux la plus jolie perſonne de l'Ile. Si vous m'en croyez, mes chers amis, nous nous garderons bien de le ſouffrir. C'étoit un François qui parloit avec cette vivacité. Je lui répondis que j'approuvois ſon reſſentiment, mais que je ne voyois pas de quelle manière nous pourrions amener les vieillards de la Colonie à penſer comme nous. Je les défie du moins, reprit-il, de me faire penſer comme eux; ils ne me feront pas épouſer un femme pour laquelle je ne me ſentirai point de panchant. Il s'efforça là-deſſus de nous engager à le ſoutenir dans le deſſein qu'il avoit de repréſenter aux anciens l'injuſtice de leur prétention. Je refuſai abſolument d'entrer dans cette li-

ligue: non que je n'eusse autant d'éloignement que lui pour un mariage de cette nature, mais je me faisois un scrupule de troubler la paix qui règnoit dans cette tranquile habitation. Je lui conseillai d'attendre du moins à éclater, jusqu'à ce que le Sort se fût déclaré contraire à nos vœux. J'appris de lui & de ses compagnons, qu'ils venoient d'être avertis qu'on devoit décider de notre destinée l'après-midi du même jour, pour satisfaire l'impatience de quantité de filles qui souhaitoient ardemment d'être éclaircies de leur sort. Elles avoient été resserrées étroitement dans leurs maisons depuis notre arrivée, & ce soin de les empêcher de nous voir, ne faisoit que redoubler l'envie pressante qu'elles en avoient. Madame Eliot vint aussi me donner avis, que j'aurois le soir une épouse. Je ne lui avois point encore demandé si elle avoit une fille, je lui fis cette question. Elle me répondit qu'elle en avoit deux, & qu'elle souhaitoit qu'il y en eût une assez heu-

heureuſe pour me tomber en partage. J'employai le matin à viſiter une partie des anciens de la Colonie. Ils me firent voir ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la plaine. Ils me conduiſirent vers le grand édifice dont j'ai parlé. Je l'avois pris d'abord pour une Egliſe, mais ils m'apprirent que c'étoit le Magaſin commun, où toutes les richeſſes de l'Iſle étoient renfermées. Voici l'explication qu'ils m'en donnérent.

Nous nous regardons moins ici, me dit l'un d'eux, comme un même Peuple, que comme une ſeule Famille. Nous vivons ſans ſoins, comme des enfans dans la maiſon de leur père. Chaque année nous éliſons au ſort quatre Gouverneurs, qui ſont chargés de veiller continuellement au bien public. Leur ſoin particulier eſt de faire travailler nos domeſtiques à la culture de la terre, de faire tranſporter le fruit de nos récoltes & de nos moiſſons dans ce Magaſin, & d'en faire en-

enſuite la diſtribution. Elle ſe fait avec égalité, ſuivant le nombre des perſonnes qui habitent dans chaque maiſon. La part d'un domeſtique eſt égale à celle du Maître. Ce n'eſt pas tout d'un coup que nous ſommes parvenus à l'abondance qui règne à préſent dans cette Ile. Lorsque nous arrivâmes d'Europe, nous étions riches en argent comptant, & raiſonnablement pourvus de vivres & d'inſtrumens néceſſaires à la vie; mais notre argent n'étoit ici d'aucun uſage. Nos vivres pouvoient ſervir à notre ſoutien pendant quelque tems, mais nous manquions de blé pour enſemencer nos terres, & de chevaux pour les labourer. Il faloit néanmoins pourvoir aux beſoins de l'avenir. Notre vaiſſeau s'étoit briſé ſur la côte, il ne nous reſtoit qu'une chaloupe. Comment ſe hazarder ſur une mer inconnue, & parſemée de rochers? Où aller? de quel côté? dans quel eſpoir? Il ſe trouva néanmoins parmi nous un Anglois, qui offrit d'expoſer ſa

ſa vie pour le bien commun. C'étoit le même qui avoit découvert heureuſement la fente du rocher; j'ai ſu de Madame Eliot, qu'elle vous en a raconté l'hiſtoire. Ce brave homme voulut être ſeul dans ſon entrepriſe. Il remplit la chaloupe de vivres, & il partit ſans autre ſecours qu'une petite voile & deux rames. Toute la Colonie paſſa le tems de ſon abſence à faire des vœux pour ſon ſalut, qui devoit être la ſource du nôtre. Nous comptions de ne le revoir de longtems. Cependant, quelques-uns de nos gens, qui ſe promenoient deux jours après ſon départ le long de la mer, l'apperçurent qui retournoit vers la côte. Ils nous apprirent cette agréable nouvelle. Nous courûmes en foule au rivage. C'étoit lui-même effectivement qui nous ramenoit ſa chaloupe, chargée de blé & de diverſes ſemences, qu'il ſavoit nous être néceſſaires. On ſe hâta de l'interroger ſur les circonſtances de ſon voyage ; mais n'ayant pas moins de prudence que de

de courage, il refusa de s'expliquer en public. Les plus considérables d'entre nous s'assemblérent pour entendre son rapport, j'étois du nombre. Il nous apprit des choses qui nous remplirent de joie & d'admiration. Nous jugeâmes à propos, en suivant son conseil, d'en tenir une partie cachée, pour l'intérêt de la Colonie; mais nous publiâmes ce qu'il étoit nécessaire de découvrir pour la consolation commune. Tout le monde fut instruit qu'il avoit été à Ste. Hélène, que nous n'en étions pas éloignés, & que nous étions assurés desormais d'en tirer toute sorte de secours & de provisions. Cet illustre & généreux compagnon s'appelloit *Drington*. Il est mort depuis quelques années; mais ce n'est pas sans avoir rendu à la Colonie mille autres services importans, qui lui doivent attirer d'elle une reconnoissance immortelle.

Cette campagne ne tarda pas à prendre une heureuse forme, après son retour. Tout le monde s'em-

s'employoit au travail avec la même ardeur. Nous n'eûmes besoin que d'environ six mois, pour élever nos maisons & pour cultiver nos terres. Nous donnâmes à toute la plaine cette face riante que vous lui voyez ; & nous regardant comme les Fondateurs d'un nouvel Etat, nous ne fûmes pas plus excités par la pensée que nous travaillions pour nous-mêmes, que par le desir de donner à nos descendans une idée avantageuse de notre industrie & de notre zèle. L'emploi de Mr. Drington étoit de retourner souvent à Ste. Hélène, & de nous apporter les commodités qui nous manquoient. Nous lui associâmes, pour l'aider dans ces voyages, trois de nos compagnons, qui s'engagérent par serment à ne rien révéler de ce que nous avions d'abord jugé à propos de tenir caché à la Colonie. C'est une méthode que nous avons suivie depuis la mort de Mr. Drington. Il n'y a parmi nous que quatre hommes jurés, qui ayent le droit de

se

ſe mettre en mer & de s'éloigner de la côte. S'il en meurt un, on en élit un autre. Ils ont ſeuls la diſpoſition des chaloupes, qu'ils tiennent enchaînées dans une grotte que vous avez pu remarquer en arrivant. Il eſt rare à préſent qu'ils aillent à Ste. Hélène: nous n'avons plus beſoin du ſecours de perſonne, nos terres nous fourniſſent des alimens au-delà de ce qui eſt néceſſaire. Nos troupeaux ſe ſont tellement multipliés, que nous ſommes quelquefois incommodés par le nombre. Nous pourrions en faire vendre une partie à Ste. Hélène, mais que ferions-nous de notre argent? Celui que nous avons apporté d'Europe eſt compté ici parmi nos richeſſes inutiles; nous l'avons renfermé de concert dans une des parties de ce magaſin; c'eſt un bien mort, & ſans uſage. Ainſi, des trois principales paſſions qui font la guerre au cœur des hommes, nous avons ſu couper la racine à deux: l'égalité qui eſt établie parmi nous, nous met à couvert de l'ambition;

& l'inutilité des richeſſes nous a guéri de l'avarice. Il n'y a que l'amour, auquel nous ne ſaurions trouver de remède. Nos jeunes filles ſe conſument, &, ce qui eſt extrêmement triſte pour elles, nous ne pouvons ni les délivrer de cette paſſion, ni leur donner dequoi la ſatisfaire. Je ne me ſouviens que trop, ajouta le bon vieillard, de ce qu'il en coute dans un certain âge, pour modérer ſes déſirs, & pour réſiſter au panchant de la Nature.

Je lui fis deux queſtions après ce diſcours. Je conçois bien, lui dis-je, qu'il ne vous eſt pas difficile d'empêcher que les particuliers de cette Colonie ne ſe ſervent de vos chaloupes pour s'écarter de l'Ile & ſatisfaire leur curioſité. Mais comment eſt-il poſſible que votre demeure ne ſoit point connue des habitans de Ste. Hélène, qui en ſont ſi proche? & que penſent-ils des quatre hommes que vous leur envoyez quelquefois, lorſqu'ils les voient arriver ſi loin du continent dans une chaloupe,

loupe, avec laquelle ils doivent bien s'imaginer qu'ils n'ont pas traverſé l'immenſe étendue des mers? Le vieillard me répondit que la prémière fois qu'ils avoient vu Mr. Drington, ils l'avoient regardé comme un homme descendu du Ciel, & qu'ils s'étoient fort empreſſés à lui demander d'où il venoit, & par quelle avanture il ſe trouvoit dans leur Ile: mais que ce ſage Anglois, ayant conſidéré de quel avantage il ſeroit pour le bien de la Colonie, de demeurer inconnue même à ſes voiſins, leur avoit fait des réponſes ſi équivoques, qu'ils n'avoient pu tirer de lui le moindre éclairciſſement; que ſes compagnons avoient gardé les mêmes meſures; & que pour s'aſſurer encore mieux contre la curioſité des Portugais, & de quelques Anglois même qui ſont établis à Ste. Hélène, ils avoient coutume de ne partir de leur port qu'à l'entrée de la nuit, afin de pouvoir ſe dérober dans les ténèbres aux yeux de ceux qui entreprendroient peut-être de les obſer-

ſerver. Ils ſont perſuadés, ajouta le vieillard, que notre ſéjour n'eſt pas éloigné d'eux ; mais, avec toutes leurs recherches, ils ne parviendront jamais à le découvrir. Il n'y a que le hazard, ou l'indiscrétion de nos quatre hommes de mer, qui puiſſe leur donner cette connoiſſance. Ma ſeconde queſtion fut la même que j'avois déja faite à Madame Eliot. Quel fruit, lui dis-je, pouvez-vous eſpérer pour le contentement de vos filles, de mon arrivée & de celle de mes cinq compagnons ? vous n'en ſauriez ſatisfaire que ſix ; & les autres n'en ſeront que plus affligées, de ſe voir rejettées par le ſort. Il convint que j'avois raiſon, & il ſe plaignit beaucoup de Madame Eliot, qui avoit ſi mal réuſſi dans ſa commiſſion. Cependant, continua-t-il, nous avons pris dans l'aſſemblée qui s'eſt tenue ce matin, une réſolution qui les conſolera. C'eſt d'envoyer une ſeconde fois en Europe, pour y faire une nouvelle levée de jeunes maris. Si cette députation n'a pas plus

de

de succès que la prémière, nous laisserons à nos filles la liberté d'y aller elles-mêmes, en donnant à chacune d'elles une somme honnête, pour vivre dans le lieu qu'elles choisiront pour leur établissement.

Il y avoit de l'indiscrétion à me faire cette ouverture, le vieillard n'en vit point les conséquences. Les réflexions que je fis sur le champ, me firent trouver plus d'injustice que jamais dans le dessein qu'on avoit de nous faire tirer nos épouses au sort. Je ne manquai point de communiquer cette nouvelle découverte à mes cinq compagnons; & je n'eus pas besoin de rien ajouter, pour leur faire sentir combien il seroit dur pour nous de voir sortir de l'Ile tout ce qu'il y avoit d'aimable, pendant que nous y demeurerions attachés à quelque fille desagréable, qu'il plaîroit peut-être au sort de nous faire tomber en partage. Mr. Gelin, qui étoit un jeune François plein d'esprit & de mérite, mais d'une vivacité qui

paroiſſoit l'emporter un peu ſur ſa prudence, fut d'avis que, ſans différer un moment, nous priſſions le parti de porter nos plaintes aux principaux vieillards, & de leur déclarer que nous ne nous ſoumettrions jamais à un règlement qui bleſſoit ſi manifeſtement nos droits. Il fit entrer nos compagnons dans ſon ſentiment; de-ſorte qu'étant ſeul à les combattre, je n'eus pas peu de peine à leur faire entendre qu'il ſeroit toujours tems d'en venir à cette extrémité; & que pour notre honneur, autant que pour le bien de la paix, il faloit attendre du moins à nous plaindre, juſqu'au moment où l'on entreprendroit de nous contraindre. Ce n'eſt pas, leur dis-je, comme ſi nous avions déja formé des liaiſons qu'on voulût nous obliger de rompre. Nous ne connoiſſons encore aucune des filles que nous devons voir aujourd'hui. Nous ſommes ſans inclination particulière, & nous n'avons que le deſir général d'obtenir une épouſe aimable. Or il peut arri-

arriver que le sort nous favorise: nous aurions alors, avec le plaisir de voir nos desirs satisfaits, celui d'avoir donné à toute la Colonie une preuve de notre sagesse & de notre retenue. S'il arrive au contraire que nous soyons mal partagés par le sort, nos plaintes n'en seront pas moins libres, & nos représentations n'auront que plus de force, après le témoignage certain qu'on aura reçu de notre soumission & de notre modestie. Nous pourrons demander d'abord le délai de notre mariage, sous prétexte de vouloir auparavant lier du moins quelque connoissance avec nos épouses: c'est une faveur qu'on ne sauroit nous refuser; & nous en profiterons pour rompre honnêtement, s'il est possible, les engagemens involontaires qu'on nous aura fait prendre. Ce raisonnement fit assez d'impression sur l'esprit de Mr. Gelin, pour le faire changer de résolution. Nous ne nous quitâmes qu'après nous être embrassé comme des frères, & nous être promis mutuellement tous

les secours qui pourroient servir au succès de nos espérances communes.

L'heure marquée pour la cérémonie étant arrivée, un des anciens de l'Habitation vint me prendre chez Madame Eliot, où je continuois de demeurer. Il me dit que l'élection devoit se faire à l'Eglise, & que toutes les jeunes filles y étoient déja assemblées. J'y arrivai en même tems que mes cinq compagnons, qu'on avoit fait avertir aussi par des vieillards députés. La curiosité avoit attiré tous les habitans de l'Ile, pour être témoins d'un spectacle si extraordinaire. Nous entrâmes en perçant la foule ; mais on avoit eu soin de ménager un espace assez grand, autour duquel les filles étoient rangées en cercle. Il y avoit une table au milieu. Le Ministre y étoit assis, avec les quatre Gouverneurs du Magasin à ses côtés. On nous fit avancer près d'eux. Tous les spectateurs gardoient un profond silence, & sembloient attendre impatiemment l'ou-

l'ouverture de cette rare cérémonie. On la commença par une courte prière, pour attirer sur nous la bénédiction céleste. Ensuite le Ministre, s'adressant à nous à haute voix, nous fit un discours fort éloquent sur le dessein qui nous assembloit. Il nous raconta en peu de mots l'histoire de l'établissement de la Colonie, & les marques spéciales qu'elle avoit reçues depuis vingt ans de la protection du Ciel. Il nous fit une courte exposition des loix du Pays, & de tous les engagemens que nous allions prendre avec la qualité d'habitans de l'Ile. Les loix me parurent simples, & d'une observation facile. Elles consistoient dans un petit nombre de conséquences, claires & immédiates, des préceptes généraux de la Charité & de la Justice. Il nous félicita d'avoir été choisis par la Providence pour venir partager les douceurs de cette Ile heureuse; & il nous exhorta à nous rendre dignes de la Société dont nous commencions à de-

venir membres. Quoique toutes les filles, parmi lesquelles on alloit élire nos épouses, eussent été élevées dans la pratique de l'honnêteté & de la vertu, il ne doutoit pas, nous dit-il, que Dieu, dont la main conduit le sort, ne fît tomber en partage à chacun de nous, celle dont l'humeur & les qualités s'accorderoient le mieux à notre inclination. C'est par cette raison, ajouta-t-il, autant que pour éviter les jalousies qui naissent des préférences, que nous nous sommes déterminés à remettre l'élection de vos épouses au hazard; persuadés que tout ce que les hommes appellent de ce nom, n'est qu'une secrette disposition du Ciel, qui tourne toujours les évènemens à l'avantage de ceux qui respectent ses volontés.

Si mes oreilles prêtoient à ce discours une partie de leur attention, j'avois les yeux occupés d'un soin bien différent. Il n'eût pas été naturel que je me fusse trouvé au milieu d'une troupe de filles, qui étoient en effet toutes char-

charmantes, sans observer du moins leur figure & leur contenance. Je promenois mes regards de l'une à l'autre; & mon admiration étoit si partagée, qu'il me sembloit que j'aurois eu peine à me déterminer pour le choix. Je n'avois plus de regret qu'on le fît dépendre du sort. De quelque côté qu'il tombe, disois-je, il est impossible que je ne sois pas content de mon partage. Je balancerois trop longtems, si j'étois obligé de choisir parmi tant de belles personnes; c'est un embarras que je suis ravi qu'on m'épargne. Telles furent mes dispositions pendant quelques momens. La simple admiration est un sentiment tranquile & desintéressé, je n'en connoissois pas encore d'autre, mais un coup d'œil m'en apprit bientôt davantage. M'étant mis à parcourir une seconde fois cette ligne charmante, & considérant plus attentivement ces aimables filles, j'en remarquai une qui avoit les yeux tournés vers moi. Elle les baissa promtement, lors-

qu'elle vit les miens s'attacher sur elle. Je continuai de la regarder. Mon attention n'étoit pas réfléchie, & je ne m'apperçus point d'abord qu'il y eût rien de plus particulier dans ma curiosité, que dans celle qui m'avoit fait considérer les autres. Cependant, mes regards étoient comme fixés dans le même lieu. Je parcourois avec une espèce d'avidité tous les traits de ce visage, qui sembloit avoir échappé à ma vue la prémière fois. La taille, l'air, le moindre mouvement de cette belle personne, attachoit mes curieuses observations. Elle levoit de tems en tems les yeux sur moi, & s'appercevant que je ne cessois point de la regarder, elle rougit à la fin en les baissant. Je sentis aussi-tôt que la rougeur me montoit à moi-même au visage ; & ce changement m'ayant fait sortir de ma distraction, je me trouvai si ému, que je ne me souviens point d'avoir jamais éprouvé de pareille agitation. Je me remis, en faisant semblant d'écouter le Ministre, qui continuoit

nuoit ſon diſcours ; mais j'en étois détourné ſans ceſſe par un mouvement ſecret, qui me rappelloit vers ce que j'avois vu. Je ne trouvois même plus dans les autres filles, les charmes que j'y avois admiré : leur air me parut affecté ; je liſois dans leurs yeux l'ardeur qu'elles avoient pour le mariage, & la crainte où elles étoient d'être rebutées par le ſort : au-lieu que tout reſpiroit l'innocence, & ſentoit la modeſtie dans celle qui venoit de ſe rendre la maîtreſſe de mon cœur. J'avoue que je commençai alors à me repentir du conſeil que j'avois donné à Mr. Gelin. J'aurois ſouhaité de pouvoir l'entretenir un moment, pour lui faire reprendre ſes prémières réſolutions. L'amour me fit ſentir tout d'un coup, qu'il avoit attaché le bonheur de ma vie à ce qu'il m'avoit fait voir ; & que ce n'étoit plus du ſort, ni de mon propre choix, qu'il faloit l'attendre.

Pendant que je m'entretenois de ces diverſes penſées, le Miniſtre,

ayant fini son discours, annonça l'ordre qu'on alloit observer dans l'élection. De deux voies qu'on auroit pu prendre, dit-il à l'assemblé, l'un, de faire tirer toutes les filles ensemble, l'autre, de les diviser en six bandes qui répondent au nombre des six jeunes-gens, il m'a paru que la seconde étoit la plus naturelle, & qu'elle seroit la plus agréable. Chaque bande sera composée de seize filles. Le sort décidera à quelle bande chaque jeune-homme doit appartenir, & l'on tirera ensuite qui sera l'heureuse personne que le Ciel voudra favoriser de sa distinction. Tout le monde applaudit à cet arrangement. Les filles en furent extrêmement satisfaites : il sembloit en effet, qu'il y eût plus de proportion de seize à un, que de quatre-vingt-seize à six ; & cette réduction rapprochoit en quelque sorte leurs espérances. La division des bandes se fit en un moment. Nos six noms furent écrits sur autant de billets, & l'on fit approcher une fil-

fille de chaque bande pour les tirer d'une corbeille où le Ministre les enferma. On entendit alors un murmure confus qui se répandit dans l'assemblée, & qui marquoit l'impatience avec laquelle on attendoit les arrêts du sort. Pour moi, qui étois pressé par des mouvemens d'une autre nature que ceux de la curiosité, je ne vis qu'en tremblant les filles porter la main à la corbeille. Ma destinée alloit être décidée tout d'un coup; car si je tombois dans une autre bande que celle de la personne que j'aimois, c'étoit la ruïne absolue de tous mes desirs. Ma passion étoit déja si formée, que cette crainte me fit souffrir une mortelle agitation. Enfin les billets furent tirés, & j'eus le malheur de me voir partagé comme je l'avois appréhendé. J'adressai intérieurement mes plaintes au Ciel. Qu'elles furent amères! A peine eus-je la force de retenir mes larmes. Je me laissai conduire, sans parler, vers la bande à laquelle j'appartenois. Mes

yeux

yeux seuls exprimérent ma douleur à l'aimable fille qu'on m'obligeoit d'abandonner. Je remarquai dans ses regards, qu'elle s'appercevoit de ma tristesse, & qu'elle en devinoit la cause. Je ne cessai point de tourner les miens vers elle, en m'éloignant; & pour comble de desespoir, je crus voir à l'air languissant des siens, qu'elle se plaignoit aussi douloureusement que moi du sort cruel qui me séparoit d'elle.

Je ne fus plus capable d'attention pour le reste de la cérémonie; mais ayant apperçu Gelin qui étoit échu à la bande plus voisine de la mienne, je m'approchai de lui pour le faire souvenir de ses promesses. Ne craignez pas que je les oublie, me répondit-il avec feu. Je me répens même de la complaisance que j'ai eu de suivre votre conseil, elle me rendra peut-être malheureux toute ma vie. On nous traite ici comme des esclaves. Mais ne manquez pas du moins, ajouta-t-il, de soutenir ce que je me suis chargé d'entreprendre pour notre

notre intérêt commun. Le lieu où nous étions ne nous permettoit pas de nous expliquer davantage. Je retournai à ma bande. L'élection fut achevée en un moment. On fit sortir hors des rangs, celles que le sort avoit favorisées. La joie brilloit dans leurs yeux; & malgré les efforts que faisoient les autres pour cacher leur jalousie, on la voyoit peinte sur leur visage. Le Ministre nous dit, Voilà vos épouses : recevez-les de la main de Dieu, dont la volonté vient de se déclarer. Il nous ordonna à tous de les embrasser. Je tournai les yeux vers Gelin, comme pour l'avertir qu'il étoit tems d'exécuter sa résolution. Je fus surpris de le voir obéir tranquilement à l'ordre du Ministre. Il nous fit même entendre par un léger signe de tête, que nous pouvions l'imiter. Je ne compris que trop, que quelque dessein qu'il eût pu former pour nous secourir, c'étoit manquer de prudence que de s'engager si avant; & qu'une marque si publique de consente-

ment,

ment, deviendroit un lien que nous aurions de la peine à rompre. Cependant, son exemple & celui de nos compagnons me déterminérent. J'embrassai tristement celle qu'on me vouloit faire regarder comme mon épouse. Quand je n'aurois pas eu dans le cœur un autre amour, je n'aurois pas fait cette action avec plus de joie; car j'étois si malheureusement partagé, qu'il sembloit que le sort m'eût réservé exprès pour ce qu'il y avoit de plus desagréable & de plus dégoûtant dans cette nombreuse compagnie de filles.

Quoique l'intention de Gelin fût bonne, vous verrez que je pensois avec raison, que sa conduite étoit imprudente. La mienne l'avoit été aussi, en me reposant trop entièrement sur lui. C'étoit son esprit & sa hardiesse, qui me l'avoit fait croire plus propre qu'un autre à prendre en main nos intérêts; & connoissant sa vivacité, je n'avois eu garde de prévoir qu'il nuiroit à nos desseins par un excès mal-entendu de sagesse & de modé-

dération. Tous nos malheurs sont venus néanmoins de cette source. Il s'imagina que pour obtenir plus surement le délai qu'il alloit demander de notre mariage, il ne faloit rien faire qui pût donner le moindre doute de notre sincérité, & ce fut par cette raison qu'il consentit à embrasser la fille qu'on lui présentoit comme son épouse. Funeste raisonnement ! qui pouvoit contribuer en effet sur le champ à nous faire accorder ce que nous desirions, mais qui a causé dans la suite la perte de tout notre bonheur, & presque celle de notre vie.

Le Ministre se disposoit à achever de nous unir par les cérémonies ordinaires, lorsque Gelin leva la voix pour exposer notre demande à l'assemblée. Je n'entendis point son discours. Il le fit en François, parce qu'il auroit eu plus de peine à s'exprimer dans notre langue, ne l'ayant apprise que depuis qu'il avoit quité la France avec Madame Eliot. Le mêlange des deux nations qui composoient la Colonie

y avoit rendu les deux langues si familières, qu'on se servoit indifféremment de l'une ou de l'autre; & le Ministre s'étoit expliqué jusqu'alors en Anglois, pour être entendu de mes trois compatriotes & de moi, qui ignorions la Langue Françoise. Je n'entendis donc point le discours de Gelin; mais comme il parloit avec grace, & qu'on n'avoit nul sujet de se défier de nos intentions, je n'eus point de peine à démêler dans le visage des assistans, qu'ils trouvoient sa demande raisonnable. Elle fut écoutée aves l'applaudissement de tous les spectateurs. Le Ministre fut des prémiers à l'approuver, & il donna même le nom de sageſſe à l'envie que nous marquions de connoître nos épouses & de mériter leur affection, avant que de commencer à entrer dans les droits du mariage. On nous accorda l'espace de six semaines, pour satisfaire un desir si juste & si modeste. Nous parûmes contens de ce terme, & tout le monde nous félicita en sortant

de

de l'Eglise, sur la manière dont nous nous étions conduits dans l'assemblée.

Il n'y avoit pas un seul de mes compagnons, qui ne desirât aussi ardemment que moi l'occasion de nous rejoindre, pour conférer en commun sur la situation de nos affaires. Nous nous dérobâmes à quantité d'importuns qui nous obsédoient, & nous prîmes à l'écart un lieu propre à notre entretien. Gelin étoit au comble de la joie. Il nous demanda d'abord, ce que nous pensions du service qu'il nous avoit rendu, & si nous n'étions pas satisfaits de l'adresse avec laquelle il avoit réussi. Il nous confessa ensuite, sans nous donner le tems de répondre, que, quelque reconnoissance que nous crussions lui devoir, il étoit persuadé qu'il n'y avoit personne parmi nous à qui le succès de son action pût être aussi avantageux qu'à lui-même. J'étois perdu, nous dit-il avec transport, si le Ministre & l'assemblée eussent été

été auſſi inflexibles à mon discours, que le ſort l'a été à mes vœux. Je ne vous le cache point, mes chers amis; je ſuis amoureux au-delà de toute expreſſion, & malheureuſement ce n'eſt point de celle que le ſort me condamne à épouſer. Il ajouta qu'il avoit beſoin là-deſſus de notre conſeil, & de tous les ſecours de l'amitié que nous nous étions jurée. Nous nous regardâmes les uns les autres après cette ouverture. Notre embarras paroiſſoit égal, & nous demeurâmes en ſilence pendant quelques momens. Enfin nous prîmes la parole l'un après l'autre, & ce fut pour déclarer que nous étions atteints du même mal, & que nous demandions à nos frères & à nos amis la même aſſiſtance que Gelin. Cette reſſemblance d'avantures ne fit que ſerrer le lien qui nous uniſſoit déja. La chaleur avec laquelle chacun de nous s'exprimoit ſur ſa paſſion, nous garantiſſoit du zèle avec lequel nous étions diſpoſés mutuellement à nous

nous servir ; parce que chacun ne manqueroit pas de mesurer les secours qu'il donneroit aux autres, sur ceux qu'il prétendroit d'eux pour lui-même. Nos premières délibérations roulérent sur les moyens que nous avions à prendre pour voir nos Maîtresses, c'étoit le point le plus difficile. Nous nous reposions du reste sur l'amour & sur la fortune, autant que sur les conseils que nous recevrions les uns des autres dans les conférences que nous nous proposions d'avoir souvent en commun. Un de nos compagnons finit ce prémier embarras, en nous assurant qu'il avoit entendu dire à son hôte, que les jeunes filles ne seroient captives, comme elles étoient depuis notre arrivée, que jusqu'au tems de l'élection. Il en concluoit, que nous aurions la liberté de les voir & de les entretenir ; & ce ne devoit pas être une chose embarrassante de retrouver nos Maîtresses dans un Pays d'une si petite étendue, les maisons étant d'ailleurs réunies presque

que toutes autour de l'Eglise du Magasin, qui en étoient comme le centre. Nous convinmes unanimement, que la prudence & la discrétion devant servir plus que tout le reste au succès de notre dessein, il faloit non seulement que chacun veillât sur ses propres démarches, mais qu'il eût un œil ouvert sur celles de ses compagnons. Nos intérêts étoient si liés, que les fautes particulières ne pouvoient manquer de nuire à nos vues communes.

Pour ce qui regardoit la conduite que nous devions tenir à l'égard de nos prétendues épouses, nous ne prîmes point d'autre résolution, que celle de les voir avec bienséance & sans affectation. Nous remîmes à former des projets plus justes & plus précis, lorsque nous verrions un peu plus clair dans nos espérances, & que nous aurions commencé à démêler les prémières obscurités de notre entreprise. Il étoit nécessaire de nous assembler souvent, pour conférer ensemble; mais com-

comme des assemblées trop fréquentes pouvoient faire naître quelques soupçons, nous en règlâmes le nombre à deux chaque semaine, & nous marquâmes exactement le jour, l'heure & le lieu.

Nous nous séparâmes pour retourner à nos logis. Le mien étoit toujours la maison de Madame Eliot. On nous avoit averti que nous n'en changerions point, jusqu'à la conclusion de notre mariage; on devoit nous donner alors à chacun notre demeure, & nous constituer chefs de famille. Je trouvai Madame Eliot seule, qui m'attendoit pour souper; mais je fus surpris de voir quatre couverts sur sa table, au lieu de deux seulement qu'on y avoit mis jusqu'alors. Elle prévint mes questions, en me disant que la cérémonie de l'élection étant terminée, j'aurois desormais la liberté de voir ses filles, & qu'elles alloient manger avec nous. Elle me témoigna en même tems le déplaisir qu'elle avoit eu de ce

que le sort avoit rejetté sa famille. Je ne veux point parler avec mépris, me dit-elle, de celle qui vous est échue ; mais, sans me laisser aveugler par la tendresse que j'ai pour mes filles, je crois que vous n'auriez pas été le plus mal partagé, si le Ciel vous en eût donné une. Elles ont assez répondu aux soins que je me suis donné pour les bien élever. Avec l'affection que j'ai pour vous, ajouta cette bonne Dame, que j'aurois été contente de pouvoir vous appeller mon fils ! Comme je la remerciois de ce témoignage obligeant de civilité & d'amitié, ses filles, qu'elle avoit fait avertir de mon retour, entrérent pour me saluer. Concevez, s'il se peut, ma joie & mon étonnement. Au prémier coup d'œil je reconnus dans la plus jeune, la maîtresse de mon cœur. C'étoit cette même personne qui m'avoit causé tant d'émotion à l'Eglise, & que j'avois déja juré d'aimer passionnément toute ma vie. J'avoue que tous mes projets

jets de discrétion s'évanouïrent à sa vue. Je me tournai vers Madame Eliot, & sans considérer l'effet que mon transport pouvoit produire, Ah ! Madame, m'écriai-je, vous êtes la mère de ce que j'aime, & la maîtresse de tout mon bonheur. Elle fit une raillerie de mon exclamation, & elle y répondit comme à un excès de complaisance & d'honnêteté. Je conçus aussitôt le tort que j'avois eu de m'expliquer si naturellement, & je m'efforçai de réparer mon imprudence dans la suite de notre entretien. Mais si mes discours furent plus modérés, mes regards le furent si peu, qu'ils achevérent de faire connoître à Madame Eliot la véritable disposition de mon cœur. Elle affecta pendant le souper de parler de choses indifférentes, & elle fit signe ensuite à ses filles de se retirer. Lorsque nous fûmes seuls, elle me dit d'un visage sérieux, qu'elle me croyoit de l'inclination pour sa seconde fille; qu'elle ne concevoit point où je l'avois pu prendre, & que c'é-

toit pour elle un myſtère qu'elle me prioit de lui expliquer. Je balançai ſur ma réponſe, dans le doute où j'étois ſi je devois lui confier mon ſecret. Enfin, comme je faiſois beaucoup de fond ſur ſa bonté, je lui déclarai ingénument ce qui s'étoit paſſé dans mon cœur à l'Egliſe; & ſans lui rien découvrir de ce qui regardoit mes compagnons, je lui confeſſai que la déciſion du ſort étoit ſi oppoſée à mes inclinations, qu'il n'y avoit rien que je ne fuſſe diſpoſé à faire pour éviter de m'y ſoumettre. Elle demeura quelque tems à me répondre. Son embarras m'en cauſa beaucoup. J'appréhendois de m'être trop ouvert à une femme ſi ſage, & je m'attendois qu'elle alloit me faire un crime de mes ſentimens pour ſa fille. Je ne puis vous approuver, me dit-elle enfin, ſans bleſſer mon honneur & ma conſcience. Votre amour eſt né trop tard, je ne vois nul jour à le faire réuſſir. J'aurois ſouhaité, de toute l'ardeur de mon ame, que vous euſ-

ſiez

siez pu épouser ma fille ; mais puisque c'est une chose impossible, je vous prie de ne m'en parler jamais davantage. Je suis même fâchée de savoir ce que je viens d'entendre. Non, ajouta-t-elle après avoir rêvé un moment, je ne puis rien entreprendre pour vous, il est trop tard; & je vous demande en grace, de ne me renouveller jamais la confidence que vous venez de me faire. Elle se retira après ce discours, sans m'avoir marqué qu'elle fût irritée contre moi. Je fis un nombre infini de réflexions sur sa réponse. Je la regardai d'abord comme une condamnation accablante, qui coupoit racine à toutes mes espérances. Cependant, lorsque je vins à rappeller le ton dont elle avoit parlé, & son air rêveur qui étoit une marque d'incertitude, je me persuadai qu'elle ne pourroit condamner si absolument, ce qu'elle confessoit qu'elle eût desiré dans d'autres circonstances. Elle ne vouloit rien entreprendre pour moi: mais rien ne m'empê-

choit d'eſpérer qu'elle approuveroit peut-être ce que j'entreprendrois pour moi-même. Je compris que la bienſéance ne permettoit pas à une perſonne de ſon âge, & conſidérée comme elle étoit, de prendre part aux petits ſtratagêmes d'un amant, & d'aller contre les déciſions des anciens. Elle étoit fâchée, m'avoit-elle dit, de la confidence que je lui avois faite; mais je crus qu'elle ne le ſeroit pas du ſuccès de mes entrepriſes, & que ſon deſſein étoit ſeulement de me faire entendre qu'il étoit à propos qu'elle parût les ignorer. Cette explication me parut ſi vraiſemblable, & elle s'accordoit ſi bien avec la bonté que Madame Eliot m'avoit témoignée juſqu'alors, que je réſolus de m'y attacher comme à une eſpèce de règle pour ma conduite. Il me ſera facile, diſois-je, de reconnoître ſi je me ſuis trop flaté, par la manière dont elle en uſera deſormais avec moi. Si elle ne m'interdit point la vue de ſa fille, j'aurai lieu de croire, que loin de condamner ma paſſion, elle l'ap-

l'approuve ſecrettement, & qu'elle lui ſouhaite une heureuſe fin.

Ces agréables idées me firent paſſer une nuit des plus tranquiles. Je cherchai dès le matin l'occaſion de voir *Angélique Eliot*, c'étoit le nom de ma charmante Maîtreſſe. Le plaiſir de l'entretenir ne me fut point refuſé, je fus même aſſez heureux pour me trouver quelque tems ſeul avec elle. L'impreſſion que ſes attraits avoient faite ſur moi dans l'éloignement, n'étoit rien en comparaiſon de la nouvelle ardeur qu'un moment de ſa converſation me fit ſentir. Toute ſa perſonne me parut un compoſé de merveilles. Je demeurai tremblant d'amour & d'admiration; & de chacun de ſes traits, que je conſidérai d'abord en ſilence pendant quelques momens, il ſe forma dans mon cœur une image, que tout le pouvoir du Ciel & des Hommes n'en ſauroit effacer. Quoique ce langage muet fût une aſſez vive expreſſion de mes ſentimens, j'ouvris la bou-

che pour les lui expliquer. Elle m'écouta sans m'interrompre. Je ne vis dans ses yeux, ni cette colère affectée, ni ces dédains de commande dont s'arme le faux honneur d'une coquette ou d'une hypocrite. Sa modestie se déclara par une honnête rougeur, qui servoit d'un nouvel ornement à son visage; & sa sincérité, par une réponse qui confirma l'idée que mon amour se formoit déja du caractère de son esprit & de son cœur. Elle me dit, que loin d'être fâchée que je l'aimasse, elle remercioit le Ciel des sentimens qu'il m'inspiroit pour elle; que, plus indifférente qu'on ne pensoit pour le mariage, elle ne s'étoit laissé conduire à la cérémonie de l'élection qu'avec répugnance; mais qu'elle confessoit, que l'attention que j'avois eue à la regarder, & un mouvement de cœur qu'elle ne pouvoit définir, l'avoient fait sortir pendant quelques momens de son indifférence; qu'elle avoit souhaité d'être l'heureuse personne qui m'é-

m'étoit destinée par le sort; qu'elle avoit trouvé de la douceur dans ce desir, & qu'elle n'avoit pas perdu ses espérances sans regret; mais que ne lui étant plus permis d'en conserver, elle se réservoit seulement quelque prétention à mon estime & à mon amitié.

Quand je n'aurois pas été déja vaincu par le pouvoir de ses charmes, cette noble & vertueuse franchise eût été seule capable de m'attacher à elle pour toute ma vie. Je ne crus point devoir user de réserve avec une personne de ce caractère, ni employer les petits artifices que l'amour inspire aux amans vulgaires pour assurer le succès de leur passion. Je pris sur le champ la résolution de lui découvrir non seulement tous les secrets de mon cœur, mais celui même de mon intelligence avec mes compagnons. Je ne lui cachai ni nos murmures, ni nos desseins. Si j'ai eu le bonheur, lui dis-je, d'obtenir de vous quelques sentimens d'estime, avant même que j'eusse eu celui de vous

parler & de vous connoître, je me flate avec raison, que la connoissance que j'ai osé vous donner de ma passion, ne les diminuera point. Je renouvelle à vos pieds le serment que j'ai déja fait mille fois au fond du cœur, de n'aimer que vous seule, & de n'être jamais à personne, si je ne suis pas assez heureux pour vous faire consentir que je sois à vous. Pourquoi en perdrois-je l'espérance? Ma destinée n'est-elle pas dans vos mains? Et qu'importent les arrêts du sort, si vous en voulez prononcer un qui me soit favorable! En un mot, il dépend de vous, continuai-je, de m'accorder tout ce que mon cœur desire. Voyez si cette estime dont vous m'avez flaté, est assez forte pour vous faire entreprendre quelque chose en ma faveur? Cette belle personne n'avoit pas moins de prudence, que de beauté & de modestie. Elle répondit qu'elle s'étoit assez expliquée, pour me faire entendre qu'elle regarderoit elle-même comme un bonheur d'être

tre à moi ; mais qu'elle y voyoit ſi peu d'apparence, qu'elle n'oſoit en former le moindre eſpoir; qu'elle avoit ſon devoir & ſon honneur à ménager ; & qu'après la déciſion du ſort & le conſentement que nous y avions donné, il lui paroiſſoit impoſſible de les accorder avec l'amour. Je n'eus point de peine à ſatisfaire à cette objection. La conduite, lui dis-je, qu'on a tenue à notre égard, eſt une tyrannie ; il eſt inouï qu'on force des hommes libres à prendre des épouſes pour leſquelles ils ayent de l'averſion. A-la-vérité, juſqu'à préſent tout a paru volontaire de notre part : mais on a mal interprété nos diſpoſitions, ſi l'on a cru que ce qui n'étoit qu'un effet de notre ſageſſe & de notre retenue, en fût un de notre conſentement. Nous ne nous ſommes point oppoſés à l'élection ; parce qu'avec la crainte de cauſer du trouble & de la diviſion dans la Colonie, nous avions l'eſpérance que le ſort nous favoriſeroit peut-être aſſez pour

nous rendre contens de notre partage. Il s'eſt déclaré contre tous nos deſirs; c'eſt un malheur, dont nous ſommes fâchés pour l'intérêt de la paix; mais nous nous ſentons ſi peu diſpoſés à le ſupporter, que de ſix que nous ſommes, il n'y en a pas un ſeul qui ne ſoit réſolu à tout hazarder pour rentrer dans une liberté qu'on n'a pu nous ôter avec juſtice. Qui pourroit condamner un ſentiment ſi raiſonnable & ſi naturel? Je ne vois donc rien qui puiſſe bleſſer votre devoir, dans les faveurs que mon amour ſollicite. Je ſuis à votre égard dans le cas ordinaire d'un amant tendre & paſſionné, qui cherche à obtenir le cœur d'une Maîtreſſe qu'il adore; & tous mes deſirs étant légitimes, vous pouvez me rendre heureux, ſans qu'il en coute rien à votre honneur ni à votre innocence. J'ajoutai, pour lui faire goûter encore mieux ce diſcours, les raiſons que j'avois de croire que Madame Eliot ne deſapprouvoit pas ma paſſion; & je lui repréſentai qu'il lui im-

por-

portoit peu d'être condamnée par quelques vieillards ridicules, & par quelques rivales jalouſes, pourvu qu'elle eût l'approbation du Ciel avec celle de ſa mère. Elle en tomba d'accord. Elle fut même ſi charmée de ce que je lui apprenois touchant Madame Eliot, qu'elle ne balança pas à m'aſſurer qu'elle étoit diſpoſée à tout entreprendre avec le conſentement de ſa mère. Comme je ne cherchois point à la tromper, je ne lui déguiſai pas qu'il y avoit quelque reſtriction à mettre dans ce que j'appellois l'approbation de Madame Eliot. Je lui fis comprendre, que cette Dame étant liée par les conſidérations politiques du reſpect humain, elle auroit peut-être peine à nous accorder un conſentement formel; mais je ſuis certain, ajoutai-je, qu'elle approuve ſecrettement mon amour, & qu'elle en ſouhaite le ſuccès dans le cœur. Dans le moment même que j'achevois ces paroles, le hazard amena Madame Eliot dans la chambre où nous étions. Sa

préſence me fit naître le deſſein d'un petit artifice, qui me réuſſit heureuſement. Ce fut de tirer d'elle avec adreſſe la confirmation de ce que j'avois dit de ſes ſentimens, par la réponſe que ſa fille venoit de me faire, que la moindre apparence d'approbation formelle, ou tacite, lèveroit toutes ſes difficultés. Hélas! Madame, m'écriai-je triſtement en la voyant entrer, qu'avois-je fait au ſort qui m'a exclu de l'heureuſe eſpérance de vous appeller ma mère, & de porter la qualité de votre fils! C'eſt depuis que j'ai vu l'aimable Angélique, que j'ai appris à ſentir tout mon malheur. Je ne m'en conſolerai de ma vie. J'en ſuis auſſi affligé que vous, répondit naturellement Madame Eliot. Je crois que vous auriez été bien content de cette petite créature, ajouta-t-elle en me montrant ſa fille. C'eſt un cœur admirable, elle me reſſemble. Vous me l'auriez donc donnée volontiers? repris-je; & c'eſt ma mauvaiſe fortune toute ſeule que je dois accuſer, puiſque j'au-

j'aurois pu compter sur votre consentement ? Quoique j'eusse prononcé ces paroles à dessein, elles ne laissèrent pas d'être accompagnées d'un sentiment de cœur aussi vif, que si elles en eussent été l'effusion naturelle : je me sentis attendri jusqu'aux larmes. Madame Eliot, qui s'en apperçut, en versa elle-même quelques-unes en m'embrassant, & elle m'assura qu'elle eût cru une partie de son sang bien employée, si elle eût pu me rendre l'époux de sa fille à ce prix. Je ne desirois rien d'elle au-delà de cet aveu. Je fis prendre un autre tour à la conversation, & je remis à faire usage une autre fois de ce qu'Angélique avoit entendu. L'occasion ne tarda pas à s'en présenter. Cette aimable fille avoit fort bien pénétré dans mes vues; & son cœur étant incapable de dissimulation, elle me confessa qu'elle étoit satisfaite de l'innocente invention de mon amour. Je suis persuadée de deux choses, me dit-elle avec une ingénuité pleine de charmes: l'une, que vous m'aimez sin-

cè-

cèrement; (car à quoi pourrois-je attribuer cette préférence que vous me donnez sur toutes mes compagnes, &, ce qui me touche encore plus, cette ardeur & cette émotion que je vous vois lorsque vous m'approchez? Je juge de ce qui se passe dans votre cœur, par ce que j'éprouve dans le mien). Je ne doute pas non plus, continua-t-elle, après la manière dont ma mère s'est expliquée, qu'elle n'approuve secrettement vos desseins; & je conçois en même tems qu'elle est obligée à des ménagemens extérieurs, qui ne vous permettent pas d'attendre d'elle un consentement plus exprimé. Mais en supposant qu'il suffise pour mettre mon honneur & mon devoir à couvert, dites-moi donc, ajouta-t-elle en rougissant, ce que vous demandez de moi, & par quelle voie vous prétendez que je puisse devenir votre épouse. Mon embarras fut extrême à lui répondre; car dans le fond, je n'avois point encore imaginé de moyen qui pût satisfaire une fille honnête & vertueu-

tueuse. Je comptois sur l'adresse & sur la vivacité d'esprit de Gelin. Cette matière devoit être mise en délibération dans notre prémière conférence. Je fus donc contraint d'avouer à ma Maîtresse, que j'étois encore indéterminé sur le choix des moyens; mais je l'assurai que son honneur m'étant aussi cher qu'à elle-même, elle ne devoit pas appréhender que je lui fisse jamais de proposition qui pût allarmer sa délicatesse. Mes compagnons, lui dis-je, ont comme moi des vues pures & innocentes. Nous devons nous assembler, pour prendre une résolution commune sur cet important article; & quelle qu'elle soit, l'amour n'y aura pas plus de part que la vertu & la sagesse. J'attendis en effet avec une extrême impatience le jour marqué pour notre assemblée. Dans cet intervalle, il falut voir quelquefois par bienséance l'épouse qui m'avoit été donnée par le sort; mais la comparaison que je faisois d'elle, à chaque visite, avec le véritable objet de ma tendresse, ne servoit qu'à

qu'à m'affermir dans mon inclination pour l'aimable Angélique. J'étois presque continuellement auprès de cette chère personne; & comme il étoit naturel que demeurant dans la maison de Madame Eliot, je vécusse familièrement avec ses filles, on ne pouvoit mal expliquer mes assiduïtés. J'éprouvois tous les jours, qu'à quelque excès qu'on s'imagine avoir porté l'amour, cette passion est sans cesse capable d'accroissement; car les derniers momens que je passois avec Angélique, étoient toujours ceux où je me croyois le plus touché de ses charmes. J'en découvrois à chaque instant de nouveaux; &, ce qui mettoit le comble à ma satisfaction, je ne marquois pas plus d'ardeur pour la convaincre de mes sentimens, qu'elle d'attention à me faire connoître qu'elle entroit dans le sens de mes soins, & qu'elle m'en tenoit compte au fond de son cœur.

Le tems de notre conférence étant arrivé, mes compagnons furent aussi ponctuels que moi à s'y ren-

rendre. Nous avions affecté, les jours précédens, de ne nous voir qu'en public, pour éviter tout air d'intrigue & de cabale. Cette précaution étoit importante parmi tant de vieillards soupçonneux, qui n'avoient pas d'autre occupation que d'observer notre conduite. Nous eûmes donc une satisfaction extrême de nous rejoindre, & de pouvoir nous entretenir en liberté. C'eût été un spectacle agréable pour une personne indifférente, que d'être témoin de la confusion qui règna d'abord dans notre assemblée, chacun s'empressant de parler, & voulant être le prémier à rendre compte de l'état de sa fortune. Nous nous expliquâmes enfin tour à tour. Personne ne se plaignit de l'amour; toutes nos Maîtresses nous avoient écouté favorablement; avec cette différence peut-être, que quelques-unes s'étoient moins rendues par estime pour leurs amans, que par l'inclination violente qu'elles avoient pour le mariage. Notre contentement ne laissoit pas de paroître

roître égal, l'amour-propre ne manquant pas de nous persuader que nous devions nos conquêtes à notre mérite. Il étoit question de donner à des commencemens si heureux, une fin qui le fût aussi. On proposa diverses voies, qui furent longtems examinées. Celle d'adresser en corps nos plaintes à la Colonie, fut rejettée, comme trop incertaine. Notre malheur seroit devenu sans remède, si les vieillards eussent connu une fois nos desseins sans y vouloir consentir. Celle de quiter l'Ile & d'enlever nos Maîtresses, fut regardée comme dangereuse, quoique ce fût Gelin qui l'eût proposée. Il y avoit du danger, non seulement dans les moyens qu'il eût falu employer pour tromper la vigilance des habitans & pour s'emparer des chaloupes; mais encore plus dans notre fuite même, que nous ne pouvions entreprendre sans guide au milieu d'une mer inconnue, & n'ayant pas la moindre connoissance de la Navigation. Cependant Gelin insista forte-

fortement sur ce parti. La difficulté de quiter l'Ile, nous dit-il, n'est pas plus grande que celle de nous assembler ici secrettement. Nous choisirons le tems de la nuit pour nous rendre sur le rivage. Les chaînes qui retiennent les chaloupes ne nous couteront rien à rompre. Nous ne les mettrons en mer qu'à la pointe du jour ; & je ne vois pas pourquoi nous craindrions de n'être pas aussi heureux à trouver l'Ile de Ste. Hélène, que Mr. Drington qui l'a découverte le prémier. Ce raisonnement ne fit pas d'impression sur nous. A juger par la suite des évènemens, peut-être eussions-nous fait plus sagement de la suivre : mais il nous parut alors téméraire ; sans compter que nous ne nous croyions pas assez surs de l'affection de nos Maîtresses, pour oser leur faire une aussi étrange proposition que celle d'abandonner leurs parens & leurs amis, pour fuir avec nous. Le troisième avis fut celui d'un mariage secret. Gelin, qui l'avoit encore proposé, nous en représenta la

la néceſſité avec tant d'adreſſe & d'éloquence, qu'après avoir rejetté abſolument les deux autres, nous fûmes obligés de convenir que c'étoit le ſeul auquel nous puſſions nous arrêter. Les plus timides d'entre nous y formérent encore quelques difficultés, mais elles ne furent pas auſſi fortes que la réſolution déterminée où nous étions de ſatisfaire notre cœur. Quel que pût être le reſſentiment des vieillards & des filles mépriſées, nous comptions du moins qu'on ne penſeroit jamais à nous ôter nos Maîtreſſes, lorſqu'elles auroient reçu notre foi, & que de leur part elles nous auroient accordé les libertés du mariage. Ce parti l'emporta à la fin. Il ne s'agiſſoit que de nous aſſurer de leur conſentement. Ce devoit être l'ouvrage de notre adreſſe. Nous ne doutâmes preſque point du ſuccès. Il n'y avoit pas d'apparence qu'elles balançaſſent longtems, lorſqu'elles ſe verroient ſoutenues par l'exemple de leurs compagnes. Le nombre encourage; &, de

de quelque sageſſe qu'on ſe pique, on ne ſe défend guères contre l'amour, quand on croit avoir trouvé le moyen de le juſtifier.

Cette importante délibération étant ainſi terminée, nous nous ſéparâmes avec les plus douces eſpérances. J'eus dès le lendemain l'occaſion de m'expliquer avec Angélique. Elle la fit naître elle-même adroitement, pour être informée du réſultat de notre conférence. Je ne lui déguiſai rien. Vous êtes ſincère, lui dis-je, vos réponſes doivent être déciſives. Songez que je vous propoſe la ſeule voie qui puiſſe m'aſſurer le bonheur d'être à vous. C'eſt une voie honnête, votre vertu ne ſauroit la condamner; & pour peu que vous écoutiez l'amour, elle vous paroîtra douce & facile. Que manquera-t-il à notre union, continuai-je, pour la rendre ſainte & légitime? Vous ſavez en quoi l'eſſence du mariage conſiſte: ce n'eſt point dans une vaine cérémonie; c'eſt dans le don du cœur, & dans les ſermens qui l'accompagnent. Nous

au-

aurons pour témoins des nôtres, cinq couples d'amans, à qui nous rendrons le même service que nous attendons d'eux, & qui seront engagés par leur propre intérêt à attester la vérité de nos promesses. Si je vous apporte ces motifs, ajoutai-je, c'est pour satisfaire la délicatesse de votre honneur, en lui ôtant toute ombre de crainte & d'allarme; car la seule raison à laquelle je voudrois devoir votre consentement, est la tendresse de mon cœur, & l'ardeur infinie de ma passion. Elle me répondit, que si nous avions besoin de tenir conseil pour prendre cette résolution, je ne devois pas trouver mauvais qu'elle me demandât aussi quelques jours pour se consulter; qu'elle prévoyoit à-la-vérité que ses conclusions me seroient favorables; mais qu'à quelque démarche que j'eusse le pouvoir de l'engager, elle y mettroit toujours une condition, sans laquelle il lui paroissoit impossible de satisfaire innocemment son amour & le mien; qu'elle vouloit que

que sa mère fût informée de notre mariage, aussi-tôt du moins qu'il seroit achevé ; que la bienséance demandoit, à son avis, que je me chargeasse moi-même de lui annoncer cette nouvelle. Je fis vœu d'obéir sans réserve à toutes ses volontés. Ce n'est que dans votre bonheur, lui dis-je, que je puis trouver le mien ; ainsi mon attention ne sera qu'à vous rendre contente & heureuse, par une continuelle exécution de tous vos desirs. Mon respect & mes expressions passionnées la touchérent tellement, qu'elle me confessa avant la fin de cet entretien, qu'elle n'avoit pas besoin de tout le tems qu'elle m'avoit demandé pour délibérer.

L'amour ne fut pas moins favorable à mes compagnons Dès la troisième assemblée, nous trouvâmes, après le compte que chacun eut rendu de ses progrès, que nous pouvions faire fond sur la bonne volonté de toutes nos Maîtresses. Il nous restoit encore environ un mois de liberté ; mais

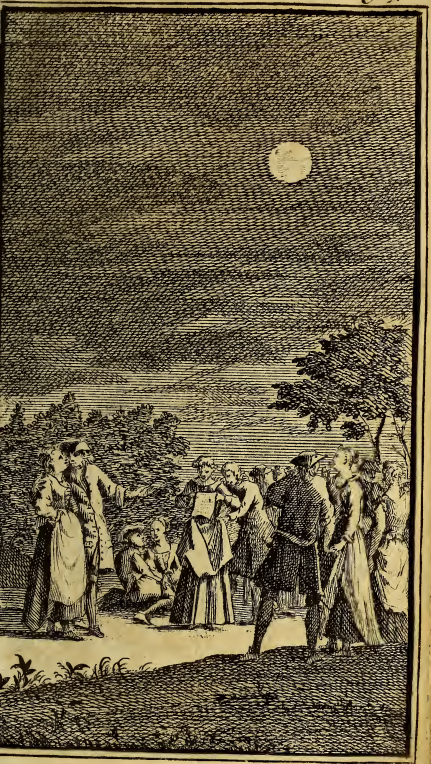
comme notre deſſein ne pouvoit s'exécuter trop tôt au gré de notre ardeur, nous réſolûmes d'en avancer le moment autant qu'il ſeroit poſſible. Nous étions dans la plus belle ſaiſon de l'année. La nuit qui devoit ſuivre celle où nous étions, fut choiſie pour la célébration de nos amoureux myſtères. Nous convinmes du lieu. Il n'y en avoit pas de plus commode aux environs, que l'endroit même où nous tenions nos aſſemblées. C'étoit une belle prairie, environnée d'arbres épais, à deux cens pas du gros de l'habitation. Il fut règlé que chacun s'y rendroit vers minuit avec ce qu'il aimoit. Le jour qui précédoit cette heureuſe nuit devoit être employé à diſpoſer nos Maîtreſſes, & à prendre des meſures avec elles pour les aider à ſe dérober de leurs maiſons. Angélique trembla lorſque je lui déclarai que nous étions ſi proche du terme de nos deſirs. J'eus de nouvelles craintes à combattre, & quelques légères objections à détruire : mais l'a-

l'amour m'épargna une partie de la peine, ſoit en diminuant tout d'un coup les difficultés de mon aimable Maîtreſſe, ſoit en augmentant la force de mes réponſes. Elle me promit d'être prête à me ſuivre à minuit.

Cette heure deſirée arriva, je l'entendis ſonner. Tout étoit tranquile dans la Colonie, à la réſerve de ſix heureux couples d'Amans, qui touchoient au moment de leur bonheur. J'attendois Angélique à la porte de ſa maiſon, que j'avois ouverte ſans bruit. Elle ne ſe fit pas attendre longtems. Dieux! avec quelle joie la vis-je paroître, & me chercher d'un œil timide & embarraſſé! Je me fis appercevoir, & la recevant pour la prémière fois, à bras ouverts, je l'embraſſai avec le plus vif tranſport que l'amour ait jamais inſpiré. Nous gagnâmes en un moment la prairie. Une partie de nos compagnons y étoient déjà avec leurs Amantes. La Lune ſembloit s'être ornée de toute ſa lumière, pour éclairer

un spectacle digne de l'attention du Ciel & de la Terre; &, par un effet sans doute de l'extrême satisfaction de mon cœur qui se répandoit en quelque sorte sur toute la Nature, l'air ne m'a jamais paru si doux, ni la verdure si riante, que pendant le reste de cette charmante nuit.

Aussi-tôt que notre petite troupe fut assemblée, Gelin, qui avoit pris quelque supériorité sur nous par son air décisif & sa facilité à s'exprimer, nous fit un prologue agréable sur la cérémonie que nous étions prêts de commencer. Il remercia d'abord la fortune & l'amour, au nom de l'assemblée; & puis, prenant un ton plus Chrétien, il nous parla des obligations du mariage que nous allions contracter, avec autant d'éloquence que le Ministre avoit fait à l'Eglise. Nous approuvâmes son discours. Il fut le prémier à prononcer ensuite une forme de serment, qu'il avoit eu soin de préparer. Elle étoit exprimée en termes si forts, qu'indépen-



pendamment de l'amour & de l'honneur qui nous attachoient pour toujours à nos aimables Maîtresses, elle eût pu servir de frein à notre inconstance, & de préservatif contre nos dégoûts pendant une éternité de mariage. Nous la prononçâmes tour à tour. Nos Maîtresses, ou plutôt nos Epouses, la répétèrent après nous. Tout s'exécuta avec décence & avec modestie. Que manquoit-il à une cérémonie si sage, pour être regardée comme un mariage saint & solemnel? Le Ciel l'approuva sans doute; car nous avions ménagé religieusement tous ses droits. Cependant il a plu à des hommes cruels & injustes, de la traiter d'union sacrilège, & de rompre des nœuds qui devoient être immortels par leur nature, comme ils le seront par notre inclination. Je ne puis me rappeller le souvenir de cette nuit délicieuse, sans admirer que mon cœur, qui fut alors capable de tant de joie, ait pu l'être ensuite de tant de desespoir & de douleur. Ciel!

comment paſſe-t-on ſubitement du comble du bonheur à l'excès de la miſère!

Chaque moment de cette belle nuit fut marqué par un tranſport. Nous la paſſâmes, chacun de notre côté, dans les bras de nos épouſes. Que le tems nous parut court! Mais hélas! ce fut une imprudence extrême de ne nous être pas défiés qu'il couleroit ſi vite. Le jour nous ſurprit. Nous nous apperçûmes trop tard, que ce que nous avions continué de prendre pour la lumière de la Lune, étoit celle du Soleil. Il n'y eut perſonne de nous qui ne ſentît le danger auquel nous allions nous trouver expoſés. Il étoit plus grand encore pour nos épouſes, que pour nous. Il faloit qu'elles retournaſſent chez elles ſans être remarquées, & la choſe ne paroiſſoit preſque pas poſſible. Nous entendions déja le bruit des habitans, qui commençoient à ſortir de leurs maiſons; & la crainte nous faiſoit imaginer qu'ils cherchoient leurs fil-

filles, après s'être apperçus de leur évasion. Nous tinmes conseil un moment. Plusieurs de mes compagnons étoient d'avis de rentrer tous ensemble sans autre ménagement, & de déclarer notre mariage à toutes les personnes qui se présenteroient à notre rencontre. C'est un aveu, disoient-ils, qu'il faut que nous fassions tôt ou tard: prenons cette occasion, puisque nous ne saurions sortir autrement d'embarras. Ce conseil devoit être suivi, mais nos épouses s'y opposérent par un sentiment de pudeur & de timidité. Elles se figurérent, que c'étoit se livrer à une honte certaine, que de reconnoître qu'elles avoient été prises en quelque sorte sur le fait. Quoiqu'elles avouassent qu'il faloit tôt ou tard que notre mariage fût public, elles souhaitoient que cela se fît insensiblement & d'une manière qui ne les exposât pas à la raillerie; car c'étoit tout ce qu'elles s'imaginoient qu'elles avoient à appréhender. Nous nous le figurions

comme elles. Pour les satisfaire, nous consentîmes qu'elles prissent seules le chemin de l'habitation; & que si elles ne pouvoient gagner leurs maisons sans être apperçues, elles tâchassent de trouver quelque prétexte pour excuser leur absence nocturne. Je ne sai de quelles excuses elles auroient pu s'aviser; mais dans le moment même qu'elles nous quitoient, après nous avoir embrassé tendrement, nous découvrîmes le Ministre de la Colonie, qui venoit vers nous avec quelques Anciens. Ils n'avoient pas d'autre dessein, que de prendre l'air en se promenant; cependant la vue de six de leurs filles qu'ils apperçurent avec nous, & dont ils eurent même le tems de remarquer quelques-unes entre nos bras, les saisit d'inquiétude & d'étonnement. Ils s'avancérent aussi promtement que leur âge le permettoit. Le mouvement de notre crainte nous portoit à fuir, & à nous cacher puérilement derrière les arbres; mais nous fîmes réflexion, que

que c'étoit nous confeſſer criminels. La propoſition de déclarer notre mariage fut renouvellée inutilement par Gelin. Nos épouſes la rejettérent encore. Je pris la parole. Tout eſt perdu, leur dis-je, ſi nous nous déconcertons. Ecoutez-moi, je me charge de l'évènement. Il n'eſt que trop certain que le Miniſtre nous a apperçus, mais je ne crois pas qu'il ait pu découvrir au juſte le nombre que nous ſommes. Il faut que deux d'entre nous, continuai-je en parlant à mes compagnons, ſe baiſſent juſqu'à terre, & ſe retirent en rampant vers les arbres voiſins. J'en fis auſſi-tôt baiſſer deux. Tâchez, leur dis-je, de vous cacher ſi bien, que vous ne paroiſſiez point. Et nous, ajoutai-je en m'adreſſant aux autres, allons librement au-devant du Miniſtre avec nos épouſes: nous lui dirons, qu'étant ſortis pour prendre l'air du matin, nous les avons rencontrées par le même hazard qui nous le fait rencontrer lui-même. Il ne s'imaginera nul

deſſein caché dans notre rencontre, lorſqu'il nous verra un nombre inégal d'hommes & de filles. Mon expédient fut applaudi. Heureuſement l'herbe étoit aſſez haute pour cacher la retraite de nos deux compagnons, car le Miniſtre avec les ſiens n'étoit plus qu'à cinquante pas de nous. Nous les abordâmes. En allant, j'avois prié Gelin, qui s'exprimoit plus aiſément que moi, de leur tenir le diſcours que je lui avois ſuggéré. Il le fit d'un air libre, qui parut les perſuader. Cependant, étant retournés avec nous vers l'habitation, ils gardérent ſur la route un ſérieux que j'eus peine à expliquer, ne me défiant pas qu'ils euſſent vu nos embraſſemens, ni qu'ils euſſent le moindre ſoupçon que Gelin les eût trompés par une fable. Notre retour fut remarqué de quantité d'habitans, mais la compagnie du Miniſtre nous mit d'abord à couvert de la médiſance.

Nous le quitâmes aſſez froidement. Les cinq épouſes de mes com-

compagnons se retirérent chez elles, & je n'ai pas été informé si l'on s'étoit apperçu de leur absence, ni de quelle manière elles y furent reçues. Pour moi, qui avois le même chemin à prendre que la mienne, je concertai avec elle de quelle excuse nous nous servirions pour satisfaire sa mère. Qu'avons-nous à balancer, lui dis-je? Vous savez de quoi nous sommes convenus, & ce que je vous ai promis à votre propre sollicitation. J'arrêterai Madame Eliot, tandis que vous retournerez à votre chambre. Je lui ferai la confession de notre amour & de notre mariage. Ce n'est pas avec elle que nous avons à garder des mesures: elle nous aime, & sa colère ne sauroit être longue ni violente. Je n'appréhende rien pour moi, me répondit ma chère épouse; mais j'ai un pressentiment de quelque malheur qui vous menace, je souhaiterois qu'il tombât sur moi tout entier. Le ton dont elle prononça ces paroles, me glaça le sang. Je

m'arrêtai pour la regarder fixement. Dieux ! lui dis-je, que m'annoncez-vous, & que signifie ce langage ? Elle balança quelque tems à répondre ; mais l'ayant pressée de parler, elle me demanda pardon de m'avoir caché une chose importante qu'elle avoit apprise la veille. Hier, reprit-elle, après l'entretien que nous eûmes ensemble, ma sœur vint me dire que le Ministre étoit venu voir ma mère, & qu'ils avoient eu une conversation longue & animée, dont elle avoit trouvé moyen d'entendre une partie. Quoiqu'elle n'ait pu suivre exactement le fil de leur discours, elle a compris par les expressions du Ministre, qu'il se plaignoit de votre froideur pour celle que le sort vous a donné pour épouse, & qu'il l'attribuoit à quelque inclination qu'il vous soupçonnoit d'avoir conçue pour ma sœur ou pour moi. Ma mère s'est expliquée avec desintéressement, en protestant de son ignorance. Mais cet homme vif & impérieux, qui

qui eſt accoutumé à ſe faire reſpecter dans la Colonie, lui a repliqué que c'étoit pour elle une affaire de la dernière conſéquence; en la quitant, il l'a priée de ſe ſouvenir de l'avanture de Mr. *Guiton*. Il eſt certain, continua Angélique, que cette avanture eſt capable d'effrayer tous les époux qui ſeroient tentés d'oublier ici leur devoir. Mr. Guiton étoit un homme des plus diſtingués de la Colonie. Outre ſon mérite perſonel, on avoit pour lui une extrême conſidération, parce qu'il étoit fils du Maire de ce nom qui commandoit à La Rochelle pendant le ſiège, & qui ſe ſignala par un zèle admirable pour la Religion. Cependant, ayant eu le malheur d'être ſurpris dans un commerce d'amour qu'il entretenoit ici avec la femme d'un autre, rien ne le put ſauver du châtiment. Il fut condamné à mourir; & ſon ſupplice fut d'être noyé dans la mer avec ſon Amante, aux yeux de toute la Colonie. Tous les Anciens ſe crurent obligés à cet ex-

emple de rigueur, pour assurer la fidélité des mariages. Quelque impression que le souvenir de cette histoire ait faite sur moi, ajouta mon épouse, je ne vous en ai rien communiqué; non seulement parce que vous avez su me persuader que notre engagement ne blesse pas le devoir, & que nous ne sommes pas par conséquent dans le cas de Mr. Guiton; mais par une raison plus forte encore, & que je n'ai pas honte de vous avouer: c'est la tendresse que vous m'avez inspirée. Je ne pouvois être sans quelque crainte de refroidir la vôtre, en vous causant peut-être de la frayeur. Aujourd'hui, me dit-elle en finissant, je me trouve plus timide que je ne l'étois hier. Je ne sai si c'est la rencontre du Ministre qui m'allarme; ou si c'est qu'étant assurée maintenant d'être à vous, j'appréhende plus que je ne faisois la perte d'un bien que je possède; mais il me semble que mon cœur m'avertit secrettement, que j'ai quelque chose à craindre pour vous. Plaise au Ciel,

Ciel, que mon inquiétude ſoit vaine, ou du moins qu'elle ne préſage rien de fâcheux que pour moi-même!

Si le commencement de ce diſcours m'avoit affligé, la fin me raſſura. Je n'y conſidérai même que ce qu'il y avoit de tendre & d'aimable de la part de mon épouſe, pour lui en marquer mon vif reſſentiment. L'hiſtoire de Mr. Guiton, lui dis-je, n'a rien de commun avec la nôtre. Quand vous me l'auriez appriſe hier avec la viſite & les menaces du Miniſtre, votre récit n'auroit pas été plus capable de me refroidir, qu'il ne l'eſt de m'effrayer aujourd'hui. Vous m'aimez, n'eſt-ce pas? vous ne vous repentez point de ce que vous avez fait pour moi, & vous êtes réſolue à ſoutenir juſqu'à la fin de votre vie la vérité de nos engagemens? Laiſſez au Miniſtre la liberté de ſe plaindre & de menacer. Nous ne ſommes pas ſes eſclaves. Pour ce qui regarde les malheurs que vous appréhendez, je ne ſaurois croire que

que le Ciel nous en prépare, puiſque nous ne les avons point mérités. Si les hommes s'en mêlent, il ne leur ſera peut-être pas aiſé de réuſſir. Comptez du moins que les effets de leur malignité n'arriveront pas facilement juſqu'à vous. Dans le fond je me trouvois plus tranquile & plus réſolu depuis la concluſion de notre mariage, que je ne l'avois été auparavant. Angélique étoit à moi, je n'étois plus inquiété par mes deſirs. Je ne l'étois pas non plus par mes craintes; car, outre la ſolidité de nos liens, que je croyois à l'épreuve de toutes attaques du Miniſtre & de la Colonie, je trouvois dans mon cœur un fond de courage, qui me répondoit aſſez que je ſaurois défendre les droits de mon épouſe & les miens.

Nous arrivâmes à la maiſon de Madame Eliot. Je ne remarquai point qu'on s'y fût apperçu de notre abſence. J'entrai dans une chambre où elle étoit ſeule, tandis qu'Angélique ſe retira adroi-

adroitement à la ſienne. La manière dont elle me reçut ayant achevé de m'aſſurer qu'elle n'étoit encore informée de rien, je demeurai quelque tems incertain ſi je devois prendre ce moment pour m'expliquer. Enfin, je crus que ce ſeroit un avantage de l'avoir prévenue contre toutes les mauvaiſes impreſſions qu'elle ne manqueroit pas de recevoir d'ailleurs. Je me jettai à ſes genoux, je lui découvris que j'étois ſon fils. La crainte de vous déplaire, lui dis-je, ou plutôt celle de vous commettre, m'a empêché de vous communiquer mon mariage avant l'exécution; mais je me ſuis flaté que vous ne le condamneriez pas, puiſque vous l'avez ſouhaité. La charmante Angélique eſt mon épouſe. J'aurois renoncé à toutes les fortunes du monde, pour arriver à ce bonheur. Il ne me manque plus que votre aveu, ſans lequel ma félicité eſt imparfaite; car après le nom de ſon époux, rien ne m'eſt ſi cher que celui de votre fils. J'aurois eu

le

le tems de faire un discours beaucoup plus long, avant que Madame Eliot fût en état de me répondre, tant elle paroissoit surprise, & effrayée même de m'entendre. Enfin, comme j'avois cessé de parler, elle me répondit presque en tremblant, qu'elle prioit le Ciel que nous n'eussions rien fait témérairement; mais que je lui apprenois la plus étrange & la plus embarrassante nouvelle qu'elle pût jamais recevoir. Expliquez-vous davantage, ajouta-t-elle avec le même air d'inquiétude. Dites-moi ce que c'est que vous appellez votre mariage, & comment vous êtes devenu mon fils. Je lui exposai toute notre histoire. O cher Bridge, s'écria-t-elle après m'avoir entendu, que je crains que vous n'ayez manqué de prudence, & que vous ne nous ayez exposé à des peines auxquelles nous ne trouverons jamais de remède! Je ne vous cacherai point que j'ai souhaité de vous voir l'époux de ma fille, & que dans ce moment même, par-

parmi toutes mes allarmes, j'ai de la joie que vous le soyez devenu. Mais écoutez ce que vous avez à craindre, & moi peut-être avec vous. J'en tremble, ajouta cette bonne Dame, & j'ose à peine vous le dire. Elle me rapporta là-dessus l'entretien qu'elle avoit eu la veille avec le Ministre. Sa fille ainée n'en avoit entendu que la moindre partie. Cet Ecclésiastique impérieux & vindicatif avoit des raisons particulières d'être irrité contre moi. C'étoit la fille de son frère qui m'étoit échue par le sort. Il avoit appris d'elle, & il l'avoit peut-être remarqué même, que mon empressement à la voir n'avoit pas été des plus ardens. En effet il m'avoit été impossible de prendre assez sur moi-même pour rendre des soins à une créature très desagréable, que j'eusse eu peine à souffrir quand je n'aurois pas eu le cœur rempli de la charmante Angélique. Je l'avois vue rarement, & moins même que je n'y étois obligé par intérêt & par bien-

bienſéance. Le Miniſtre, à qui cette fille étoit très chère, expliquant ma froideur comme une marque de dégoût & de mépris, étoit vivement piqué ; & comme on s'aveugle toujours ſur le mérite de ce qu'on aime, il avoit moins attribué mon indifférence aux mauvaiſes qualités de ſa nièce, qu'à mon mauvais goût. Mon aſſiduité à demeurer du matin au ſoir chez Madame Eliot, avoit achevé de lui ouvrir les yeux. Il jugea que j'y étois retenu par l'amour. Rappellant même la tendreſſe que cette Dame marquoit pour moi dans toutes les occaſions, & la bonté qu'elle avoit eu de ſouhaiter que ſa maiſon me ſervît de logement juſqu'à ce qu'on m'en eût préparé un, il s'imagina qu'elle favoriſoit mon amour pour l'une de ſes deux filles. Toutes ces idées l'avoient échauffé juſqu'au point de le faire venir chez elle, pour lui marquer ſon mécontentement. Elle avoit reçu d'abord ſes reproches avec modération ; mais il en laiſſa échapper quel-

ques-

ques-uns de piquans, qui lui attirérent des réponſes auſſi vives. En un mot, Madame Eliot, pour défendre l'honneur de ſes filles, lui avoit répondu qu'elle les avoit aſſez bien élevées pour ne pas craindre qu'elles imitaſſent jamais la Maîtreſſe de Guiton. Or cette Maîtreſſe, qui avoit été punie avec ſon amant, n'étoit autre que la belle-ſœur du Miniſtre, & par conſéquent la mère de ſa nièce. Un outrage de cette force ne ſe pardonne guères par un Eccléſiaſtique. Il avoit quité Madame Eliot, en la faiſant ſouvenir qu'il avoit opiné le prémier à la condamnation de ſa belle-ſœur, pour l'exemple de la Colonie; & en proteſtant avec ſerment, que s'il avoit eu cette ſévérité pour ſa famille, il en auroit encore plus pour toutes les femmes de l'Ile qui s'écarteroient le moins du monde de leur devoir. Je ne doute point, reprit Madame Eliot après m'avoir fait ce récit, qu'il n'ait eu mes filles en vue dans cette menace. Le peu d'ap-

pa-

parence qu'il y avoit hier à ce qui vous eſt arrivé cette nuit, m'empêcha de les avertir ſitôt d'être plus retenues que jamais dans leur conduite. Le mal eſt fait, & nous voilà expoſés à tout le reſſentiment de notre Miniſtre. Ah! ma chère mère, interrompis-je, quel nom donnez-vous au plus ſaint mariage qui fut jamais? Vous l'appellez un mal, & moi je défie toute la haine du Miniſtre d'y trouver à redire. Je confeſſe, me dit-elle, qu'avec toutes les meſures que vous avez gardées, votre action peut porter un meilleur nom; & je ne balance pas à le reconnoître, comme vous le ſouhaitez, pour un engagement ſaint & légitime. Mais vous ne ſavez pas ce que c'eſt que la haine d'un Homme d'Egliſe, & vous ignorez en particulier le caractère de notre Miniſtre. Elle ajouta qu'elle n'étoit que trop ſûre qu'il trouveroit le moyen de nous perdre.

J'avoue qu'en l'entendant parler de cette ſorte, & rappellant les obli-

obligations que j'avois à cette généreuse Dame, presque aussi vivement que ce que je devois à mon épouse & à moi-même, je ne pus me défendre d'un mouvement furieux d'indignation & de colère. Lui, nous perdre! m'écriai-je : je ne le laisserois pas vivre un moment, si je croyois qu'il en conçût la pensée. Rassurez-vous, Madame, continuai-je: nous ne sommes que six, mais capables, si je ne me trompe, d'en effrayer un plus grand nombre. Nous nous ferons rendre justice, puisqu'il le faut; & comptez que vos intérêts ne seront pas oubliés. J'allois sortir pour rejoindre mes compagnons, & les exhorter à ne nous pas laisser opprimer. Madame Eliot, qui me vit trop agité, me pria de me tranquiliser un moment. Je l'employai à faire appeller Angélique, que je voulois présenter moi-même à sa mère. Elle entra timidement. Venez, ma chère ame, lui dis-je, venez remercier la meilleure de toutes les mères; elle nous pardonne la liberté

liberté que nous avons prise de nous unir sans son consentement. C'étoit elle seule néanmoins que nous devions ménager ; mais sa bonté n'a rien d'égal, que la malignité de ses ennemis. Je rends graces au Ciel qu'ils soient aussi les nôtres ; & je ne me crois pas mieux lié par le serment que j'ai prononcé de vous adorer toute ma vie, que par celui que je fais de la défendre & de la venger. Madame Eliot étoit la douceur & la bonté même. Elle me pria de modérer mon transport, & d'attendre du moins pour éclater, que le Ministre parût se disposer à l'exécution de ses menaces. Ce sera alors votre intérêt, me dit-elle, autant que le mien. Elle embrassa ensuite sa fille, en répandant quelques larmes. Elle lui dit, qu'à-la-vérité elle n'eût jamais donné son consentement à notre mariage, si nous eussions pris la liberté de le lui demander ; mais que le Ciel ayant disposé les choses si heureusement, elle ne pouvoit s'empêcher de nous en lais-

laiſſer voir de la ſatisfaction. Cependant je ne ſuis pas tranquile, ajouta-t-elle, & je prévois tant d'orages qui vont ſe former, ſoit de la part du Miniſtre & des Anciens qui n'approuveront jamais votre démarche, ſoit de la part de Bridge & de ſes compagnons qui ne ſouffriront peut-être pas qu'on en uſe durement avec eux, que je ne ſai à quoi nous devons nous attendre pour l'avenir. Je lui proteſtai encore, que de quelque manière que notre affaire pût tourner, il n'y avoit point de péril à craindre pour elle, tant que je ſerois en état de la défendre.

Pendant que je tâchois de la raſſurer, & que je partageois mes careſſes entre cette bonne mère & ma chère épouſe, un domeſtique du Miniſtre demanda à me parler de la part de ſon maître. Je panchois à le renvoyer brusquement, mais Madame Eliot me conſeilla de l'écouter. Il n'avoit point d'autre commiſſion, que de m'avertir de me rendre ſur le

champ chez le Miniſtre. Peut-être en aurois-je fait difficulté dans la chaleur où j'étois encore, ſi je n'euſſe fait réflexion que je pourrois recevoir dans cette viſite quelque éclairciſſement utile à notre ſureté. Je m'y rendis auſſitôt. On me fit entrer dans une ſalle, où je fus ſurpris de trouver mes cinq compagnons. Ils me dirent qu'on les avoit fait avertir comme moi de s'y rendre. Nous eûmes un moment pour nous entretenir. Je leur racontai ce que j'avois appris de Madame Eliot, & je leur fis remarquer les conſéquences qu'ils en devoient tirer pour eux-mêmes. Madame Eliot, leur dis-je, eſt une femme ſage & expérimentée. Elle tremble pour ſa fille & pour moi: ſoyez ſurs qu'elle ne tremble pas ſans de fortes raiſons. Or je n'ai point de malheur à craindre, dont vous ne ſoyez menacés. Ainſi, lorſque je vous parle de mes intérêts, je crois que vous ne devez pas en ſéparer les vôtres. Ils me répondirent unanime-

ment, que je n'avois pas besoin d'employer d'autres raisons que celles de l'amitié, pour les intéresser à la défense de mon épouse & à la mienne; & qu'ils comprenoient bien d'ailleurs, qu'étant tous complices de la même action, nos intérêts ne pouvoient plus être séparés. Nous nous engageâmes à l'instant par les sermens les plus redoutables, de nous secourir les uns les autres jusqu'à l'effusion de tout notre sang. Comme j'avois été le premier à leur proposer cette nouvelle ligue, & qu'ils avoient le souvenir du service que je leur avois rendu dans la prairie, ils s'accordérent à me choisir pour leur chef. Gelin fut nommé pour m'assister. Ils firent un nouveau serment de nous obéir sans réserve dans tout ce qui se rapporteroit à notre intérêt commun & à celui de nos épouses. Tout cela fut exécuté dans un instant.

Le Ministre parut. Je le considérai sans doute avec les yeux de la colère & de la haine; car

tout me sembloit odieux dans sa figure & dans ses manières. Il jetta les yeux sur moi en parlant, comme sur celui dont il étoit apparemment le moins satisfait. Toute la Colonie, nous dit-il, est mal édifiée de votre conduite. C'est une chose inouïe parmi nous, que de jeunes gens de votre âge, & déjà liés par de saintes promesses à des épouses que le Ciel lui-même a pris soin de leur assigner, fassent des promenades nocturnes avec des personnes d'un autre sexe. Autant qu'un tel scandale est étrange, autant sommes-nous résolus à ne le pas souffrir. On ne nous en impose pas aisément par des fables. D'où veniez-vous, me demanda-t-il fièrement, lorsque je vous ai rencontré ce matin avec une troupe de jeunes filles sans modestie & sans pudeur?

J'étois encore ému du court & vif entretien que je venois d'avoir avec mes compagnons, & de celui que j'avois eu un moment auparavant avec Madame Eliot. J'avoue

voue que je ne me trouvai point assez de modération, pour répondre tranquilement à cette interrogation outrageante. Lorsque nous sommes venus dans cette Ile, lui dis-je d'un ton aussi fier que le sien, nous avons prétendu y entrer dans tous les droits des habitans, & sur-tout dans les deux principaux, qui sont la Liberté & l'Egalité. Si nous y reconnoissons une autorité supérieure à nous, ce n'est pas celle d'un Particulier, qui n'a point ici d'autre emploi que de réciter les Prières à l'Eglise; c'est uniquement celle de l'Assemblée générale de la Colonie. Ainsi Monsieur, ajoutai-je, retranchez cet air impérieux & hautain, qui vous convient moins qu'à personne. Nous rendrons compte de nos actions à ceux qui ont droit de le demander. L'orgueil du Ministre fut extrêmement déconcerté par cette réponse. Il se remit néanmoins, après un silence d'un moment. Ne vous y trompez pas, reprit-il; quoique je ne m'attribue ici nulle autorité, je vous déclare

que c'eſt le Corps même de la Colonie qui s'explique à vous par ma bouche, & je vous renouvelle de ſa part la queſtion que je vous ai faite, d'où veniez-vous ce matin ? Me trouvant preſſé de cette ſorte, & craignant de nuire à nos intérêts en refuſant de répondre, je pris le parti d'abréger tout d'un coup les difficultés, & de profiter de cette occaſion pour déclarer hautement notre mariage. Je jettai les yeux ſur mes compagnons, pour les préparer à ce qu'ils alloient entendre, dans le deſſein de leur faire ſentir que je ne faiſois rien imprudemment & ſans réflexion : je les tournai enſuite vers le Miniſtre. Apprenez donc, Monſieur, lui dis-je d'un ton honnête & modéré, ce que vous marquez une ſi vive curioſité de ſavoir. Nous ſommes nés libres. Rien ne nous a paru ſi injuſte & ſi mal conçu, que cette odieuſe cérémonie du ſort, à laquelle vous avez voulu que nous fuſſions redevables de nos épouſes. Des Anglois & des François ne ſouffrent point qu'on tyranniſe

leur

leur cœur. Nous sommes rentrés dans nos droits, en nous choisissant nous-mêmes de chères & aimables moitiés, qui partageront desormais nos peines & nos plaisirs, & qui nous feront goûter de nouvelles douceurs dans ce séjour de paix & d'innocence. Il nous étoit impossible d'y vivre heureux sans elles; & comme on nous a promis du bonheur en nous y conduisant, nous nous flatons qu'on nous laissera jouïr avec tranquilité du seul bien auquel nous l'avons attaché. Je lui fis une révérence profonde après cette harangue, & tous mes compagnons m'imitérent en gardant le silence.

Je tâcherois inutilement de vous représenter les prémières marques de sa surprise & de son indignation. Il rougit & il pâlit vingt fois, tour à tour, dans le même instant. Il s'agitoit, sans pouvoir ouvrir la bouche pour donner passage aux expressions de sa colère, qu'on croyoit voir à tout moment prêtes à sortir de ses lèvres. Son transport me fit pitié. Je fis signe

à mes compagnons de se retirer avec moi, & je lui dis en sortant: Vous savez à présent nos secrets, Monsieur, nous vous les avons communiqué afin que vous preniez la peine de les rendre publics. Il n'y a que les crimes dont on s'obstine à faire mystère, & notre conscience n'en a point à nous reprocher. Il me répondit alors en deux mots, qu'il nous en feroit reconnoître plus d'un, & qu'il trouveroit le moyen de les punir. Nous le quitâmes. Mes compagnons me remercièrent vivement de ce que je venois de faire pour eux. Ils me protestèrent qu'ils en étoient plus tranquiles, & je crus ressentir aussi le même effet. Nous ne fîmes plus difficulté d'apprendre notre avanture à tous ceux qui se rencontrèrent dans notre chemin. Quelques-uns parurent l'approuver. D'autres nous témoignèrent de la surprise, sans nous expliquer leur sentiment. Nous renouvellâmes nos engagemens mutuels, avant que de nous séparer; & pour avoir plus de facilité à pren-

prendre nos mesures en commun, nous résolûmes de continuer à tenir deux fois par semaine nos assemblées dans la prairie.

Je retournai chez Madame Eliot, que je trouvai pleine d'impatience à m'attendre. Elle approuva d'abord la résolution que j'avois prise de déclarer tout au Ministre, & aux habitans que j'avois rencontrés. Il lui sembla pendant quelques momens, comme à moi, que c'étoit un fardeau dont elle se sentoit déchargée. Elle fut la prémière à me dire: Après tout, & malgré toutes mes craintes, qu'avons-nous à appréhender du ressentiment du Ministre? Quel mal sa haine nous peut-elle faire? Ma fille dépend-elle de lui? Je consens, moi, qu'elle soit votre épouse; & de qui recevra-t-elle des ordres qu'elle doive respecter plus que les miens? Cependant elle en revenoit malgré elle à ses inquiétudes, lorsqu'elle pensoit au caractère du Ministre, & au démêlé qu'elle avoit eu avec lui. Elle trouva

même, en me faisant répéter le discours qu'il nous avoit tenu, dequoi augmenter sa crainte, & elle y découvrit la semence de tous les maux qu'il nous préparoit. Il nous avoit parlé de liens & de promesses, d'une manière à nous faire croire qu'il nous regardoit comme engagés à nos épouses de hazard. Ciel! s'écria Madame Eliot après y avoir réfléchi un moment, comment cette observation m'a-t-elle d'abord échappé? Vous verrez, ajouta-t-elle, que ce sera de cet endroit qu'il composera son venin, & qu'il lui donnera toute la force dont la haine & la malignité sont capables.

Nous passâmes une partie de la journée à nous entretenir de ses allarmes. Nous eûmes soin de faire sortir de tems en tems un domestique, pour s'informer de ce qui se passoit dans l'habitation, & du tour qu'on y donnoit à notre avanture. Il nous rapporta vers le soir, que tous les Anciens étoient assemblés au Consistoire, à la prière du Ministre qui les avoit

voit avertis. Il n'y avoit pas à douter que ce ne fût notre affaire qu'on y mettoit en délibération. Les inquiétudes de Madame Eliot redoublérent. Angélique ne paroissoit point allarmée ; elle étoit tranquile, disoit-elle, avec son amour & son innocence. Pour moi, qui connoissois trop bien la prudence de sa mère pour croire qu'elle se troublât mal-à-propos, je pensai que malgré l'air de confiance que j'avois affecté aussi jusqu'alors, je devois prendre en secret quelques mesures pour notre sureté. La qualité de chef que mes compagnons m'avoient accordée, sembloit m'obliger à ce soin. Je sortis pour les assembler. Il falut me dérober adroitement de la maison, car Madame Eliot & mon épouse n'auroient pas consenti que je me fusse éloigné avant que d'être instruit des résolutions du Consistoire. Je les trompai, en les quitant sous un faux prétexte. Dieu ! quel aveuglement me faisoit courir à ma perte ! Je m'éloignois d'elles pour leur pré-

parer du secours ; & ma présence eût peut-être été le seul moyen qui eût pu servir, un moment après mon départ, à les défendre & à les secourir.

En quitant la maison, j'envoyai un domestique chez mes cinq fidèles amis, pour les avertir que que j'allois les attendre au lieu de nos conférences. Nous étions convenus d'une espèce de mot du guet, que nous nous faisions porter dans les occasions extraordinaires, & qui suffisoit pour faire entendre qu'il étoit nécessaire de nous assembler sur le champ. Ils ne tardérent point à me suivre, après l'avoir reçu de ma part. Je les trouvai informés comme moi de l'assemblée qui se tenoit au Consistoire. Ils ne m'en parurent pas aussi émus que je croyois qu'ils devoient l'être. Je les fis sortir de cette dangereuse sécurité, en leur rapportant les réflexions que Madame Eliot m'avoit fait faire sur le discours du Ministre. Prenons-y garde, leur dis-je, nous sommes engagés dans

une

une affaire sérieuse. Si notre propre intérêt n'a point assez de force pour faire naître nos défiances & nos craintes, tremblons du moins pour nos chères épouses. Qui sait à quoi l'animosité du Ministre peut engager les Anciens? La plupart sont des gens simples, & accoutumés depuis longtems à suivre ses décisions & à les respecter. Voyons, continuai-je; quel parti prendrions-nous, si l'on en venoit à une persécution ouverte?

De différens avis qui furent proposés, dont quelques-uns alloient à l'éclat & à la violence, nous crûmes devoir préférer pour la prémière fois le plus pacifique. C'étoit de nous rendre tous ensemble à la salle du Consistoire, & de demander en grace d'y être introduits. Nous espérâmes qu'un exposé sincère & naturel de notre conduite pourroit faire impression sur l'esprit des Vieillards, & servir, du moins pour le présent, de contrepoids aux déclamations du Ministre. Gelin fut chargé d'ex-

pliquer nos sentimens & nos intentions. Nous nous hâtâmes de retourner sur nos pas. Chacun de nous paroissoit satisfait de cette résolution, qui étoit en effet le parti le plus sage auquel nous pussions nous arrêter. Mais, quelque sagesse & quelque retenue que nous eussions tâché de mettre jusqu'alors dans toutes nos démarches, il étoit arrêté au Ciel qu'elles n'auroient qu'un succès triste & déplorable: l'injustice & la cruauté devoient l'emporter sur la droiture & la vertu. Les Chefs de l'Eglise, les Anciens du Peuple, nos Juges, & nos Pères, avoient tenu un conseil d'iniquité contre nous. Ils étoient à exécuter notre ruïne, tandis que nous les cherchions pour leur présenter nos larmes, & les attendrir en faveur de notre innocence.

Hélas! qu'il est accablant d'avoir été heureux, lorsqu'on est condamné à porter le souvenir de son bonheur au milieu d'un desespoir sans remède! C'est de moi

moi qu'on peut dire exactement, que ma félicité n'a guères duré plus d'un jour. Otez de ma vie le tems que j'ai passé à espérer la possession d'Angélique, & cette nuit charmante où je me vis au comble de mes vœux, tout ce qui a suivi ou précédé ce court intervalle de plaisir, n'a été qu'un enchaînement de misères & d'infortunes. Vous allez entendre le récit des plus funestes.

Nous vîmes, en approchant de l'habitation, une foule de personnes qui s'empressoient de courir vers le même lieu, qui paroissoient y être attirés par un spectacle extraordinaire. Quoique je fusse tout occupé du péril de mon épouse, il ne me vint point à l'esprit qu'elle pût être intéressée dans cet évènement. Je doublai néanmoins le pas pour satisfaire ma curiosité, & mon agilité naturelle me fit avancer beaucoup plus vite que mes compagnons. Je m'informai de ce qui se passoit. On m'apprit qu'on

qu'on venoit d'arrêter, par l'ordre des Anciens, Angélique Éliot, avec quelques autres filles, & qu'elles avoient été renfermées étroitement dans une même prison. Je me fis répéter deux fois cette affreuse nouvelle, que mon saisissement m'empêchoit d'abord de comprendre. Mes compagnons étant arrivés après moi, se firent raconter la même chose, & se trouvérent à peu près dans le même état que moi, après l'avoir entendue. Ils se demandoient l'un à l'autre d'un air interdit, ce que nous allions faire, & par où nous devions commencer. Pour moi, je me trouvai si oppressé, que je fus pendant quelques momens dans une impuissance absolue de parler. Enfin, j'embrassai celui qui étoit le plus proche de moi. O Ciel! m'écriai-je, ô mes chers amis! que dites-vous de ce coup funeste? Si vous avez pour vos épouses la tendresse que j'ai pour la mienne, ne voulez-vous pas mourir avec moi pour les défendre?

dre ? Venez, vous m'avez choisi pour votre chef, je veux que vous me voyiez expirer le prémier ; ne me refusez pas votre secours. Malgré ce transport, je fis réflexion que nous étions sans armes. Je ne savois même qui il faloit attaquer, ni de quel côté je devois chercher la prison de mon épouse. J'aurois pu m'en informer ; mais considérant qu'une résolution sage ne sauroit être l'effet d'une agitation violente, je crus qu'avant que de rien entreprendre, je devois retourner chez Madame Eliot, & prendre d'elle des informations certaines. Je conseillai à mes amis d'aller aussi chez leurs hôtes ; & comme le jour tiroit vers sa fin, je leur fis promettre de se rendre à la prairie dans l'obscurité, pour y tenir un nouveau conseil. Nous nous séparâmes. Je me hâtai jusqu'à perdre haleine. Hélas ! c'est fait de moi, disois-je en allant, ma perte est trop assurée ; mais mes ennemis n'en riront pas longtems ; le per-

perfide Miniſtre périra, il ſera le prémier objet de ma vengeance. En approchant du logis, je vis trois hommes qui paroiſſoient ſe promener aux environs. Ils vinrent à moi, lorſqu'ils m'eurent apperçu. Je ne me défiai nullement de leur deſſein. C'étoient trois Suppôts du Conſiſtoire, qui m'attendoient pour m'arrêter, tandis qu'un pareil nombre exécutoit le même ordre à l'égard de chacun de mes compagnons. Ils m'enveloppérent, &, quelque vigoureuſe que fût ma réſiſtance, ils me tinrent ſaiſis ſi étroitement, qu'il me fut impoſſible de m'échapper de leurs mains. Un traitement ſi indigne me jetta dans un tranſport qui ne peut être repréſenté. Je fus moins conduit, que traîné vers ma priſon. Les efforts que je faiſois continuellement pour me dégager, attirérent une foule d'habitans à ma ſuite. J'invoquai leur ſecours, en leur repréſentant l'injuſtice & la tyrannie du Miniſtre : ils m'écoutérent en ſilence, ſans que je puſſe

puſſe juger par quelle ſorte d'intérêt ils prenoient part à ma peine. Enfin, on me fit entrer dans une chambre enfoncée du Magaſin, où je trouvai deux de mes compagnons. Mes gardes m'y renfermérent avec eux, & ſe retirérent ſans explication.

Ce fut avec Gelin qu'on m'aſſocia, & avec un Anglois nommé *Johnſton*. Les trois autres furent auſſi renfermés enſemble dans une même chambre. Il me parut que la furie de Gelin ne cédoit guères à la mienne. Ses prémières paroles furent un horrible ſerment, par lequel il s'engageoit à tirer une vengeance éclatante de l'outrage qu'il recevoit, & à ſortir enſuite de l'Ile avec ſon épouſe, dût-il s'expoſer à périr mille fois au milieu des flots. J'étois trop animé moi-même pour condamner ſon reſſentiment: mais après nous être ainſi ſoulagés par des plaintes & par des menaces, je lui fis faire attention que la difficulté ſeroit à les exécuter; & que pour agir en hommes raiſonnables, il faloit en chercher les moyens avec

un

un peu plus de tranquilité. Prémièrement, lui dis-je, il faudroit savoir quelles sont les vues du Consistoire & du Ministre, en nous faisant arrêter. Que chacun de nous y réfléchisse un moment. Gelin avoit l'esprit vif & pénétrant. Je suis sûr, répondit-il presque aussi-tôt, qu'ayant dessein de rompre notre mariage, comme le Ministre nous l'a fait pressentir, ils ont cru devoir s'assurer de nous, pour empêcher que nous n'ayons le dernier commerce avec nos épouses. Ils ne se figurent pas que nous avons pris les devans, & qu'il n'a rien manqué à notre cérémonie. Si cela est, repris-je, c'est une affaire à terminer en deux mots, en déclarant qu'elles sont nos épouses d'effet & de nom. Mais je ne vois pas, ajoutai-je, que cette raison, qui explique fort bien notre captivité, puisse servir de-même à expliquer celle de nos épouses : pour le but que vous supposez, il étoit inutile de les faire arrêter avec nous. Gelin ne put répon-

pondre à cette objection, quoiqu'il eût raisonné juste par rapport à nous : ainsi nos conjectures n'ayant atteint qu'à la moitié de la vérité, il nous fut impossible de prendre des mesures aussi étendues que le malheur qui nous menaçoit. L'unique résolution à laquelle nous nous arrêtâmes, fut de faire avertir un des Anciens, ou le Ministre lui-même, que nous avions des choses d'importance à leur communiquer, & de leur découvrir naturellement que notre mariage étoit hors de leurs atteintes, & que nous n'avions rien omis de ce qui pouvoit le rendre indissoluble.

Cette démarche étoit nécessaire, & elle nous eût réussi sans doute heureusement, si nous eussions eu des ennemis moins adroits & des épouses moins timides: mais le Ministre, en formant le plan de sa vengeance, avoit prévu tout ce qui pouvoit y servir ou s'y opposer. Il avoit senti, comme Gelin se l'étoit fort bien imaginé, que le principal obsta-

cle

cle qui nuiroit à ſes vues, ſeroit la conſommation de notre mariage. C'étoit effectivement pour le prévenir, qu'il avoit ſu perſuader au Conſiſtoire de nous ôter la liberté. Et comme il avoit quelque crainte de s'y être pris trop tard, parce qu'il étoit aſſez vraiſemblable que de jeunes-gens qui avoient paſſé la nuit enſemble, n'auroient pas manqué de ſe ſatisfaire, ſon prémier ſoin avoit été de tirer de nos épouſes une confeſſion de la vérité. Il s'y étoit pris d'une manière ſi adroite & ſi maligne, qu'au-lieu de les engager à s'expliquer avec franchiſe, il les avoit mis en quelque ſorte dans la néceſſité de faire une dépoſition toute favorable à ſes deſſeins. A peine furent-elles renfermées dans leur priſon, qu'il s'y tranſporta avec quelques Vieillards qui devoient ſervir de témoins. Il leur reprocha d'abord dans les termes les plus odieux, leur hardieſſe à diſpoſer d'elles-mêmes ſans le conſentement de leurs proches, &

& sans l'approbation du Consistoire. Il leur fit entendre, qu'une union telle que la nôtre, loin de mériter le nom de mariage, étoit un crime qui ne pouvoit être pardonné. Enfin, n'ayant rien épargné pour les troubler par la crainte, il ajouta qu'il comptoit du moins que leur pudeur ne s'étoit pas oubliée, & qu'elles n'avoient pas abandonné l'honneur & la vertu, jusqu'au point de consentir à quelque chose d'indécent dans la prairie. Après avoir préparé leur esprit par ce discours artificieux, il leur demanda compte, d'un air juridique, de tout ce qui s'étoit passé entre elles & nous, la nuit précédente. Ces douces & timides créatures furent si embarrassées de cette question, que moitié par crainte, moitié par modestie, elles déguisérent une partie essentielle de la vérité; & le Ministre ayant pris acte de ce qu'elles avoient nié ou confessé, le fit signer sur le champ aux Vieillards qui l'accompagnoient.

Il

Il vint de-là au Magasin, & comme il nous connoissoit Gelin & moi pour les plus fermes & les plus résolus de notre troupe, il remit à nous voir les derniers. Ce fut une nouvelle source de malheur pour nous; car nos trois compagnons, auxquels il s'adressa d'abord, n'étant pas plus capables que nos épouses de prendre leur résolution sans conseil ou sans exemple, il les intimida aussi facilement qu'elles, & il tira d'eux des réponses, qui ne furent guères moins nuisibles à nos intérêts.

Nous le vîmes entrer dans notre chambre au moment que nous nous y attendions le moins, & dans le tems que nous nous entretenions encore du dessein que nous avions pris de le faire appeller. Nous nous fîmes violence pour le saluer civilement, & pour entendre avec une tranquilité apparente ce qu'il avoit à nous dire. Il étoit accompagné de quatre Vieillards. Le ressentiment particulier qu'il avoit con-

contre moi, & le souvenir de la réponse que je lui avois faite quelques heures auparavant, le portérent sans doute à m'adresser d'abord la parole. Je l'avois bien prévu, me dit-il avec un air de raillerie, que votre action ne paroîtroit pas si innocente aux yeux du Consistoire, que vous vouliez tantôt qu'elle le parût aux miens. La témérité & la présomtion sont ordinaires aux jeunes-gens, & je ne vois que trop que vous avez tous les défauts de votre âge. J'eus la force de ne pas repliquer à ce discours insultant. Il continua de me dire, qu'il étoit-là de la part du Consistoire, pour entendre de nous plus régulièrement qu'il n'avoit fait à sa maison, les circonstances de notre assemblée nocturne, & le détail d'une entreprise aussi contraire à la Religion, qu'à l'honnêteté & aux bonnes-mœurs. Gelin ouvroit la bouche pour répondre; mais la crainte que j'avois de sa vivacité, me fit hâter de la prévenir. Vos

injures, dis-je au Miniſtre, ne changent rien à la juſtice de notre cauſe ; j'eſpère que notre action paroîtra plus innocente aux yeux du Conſiſtoire, lorsqu'elle lui ſera expliquée par un interprète moins partial & moins paſſionné que vous. Nous ne refuſons pas néanmoins de vous faire le récit des circonſtances de notre mariage, que vous demandez en ſon nom. Elles bleſſent ſi peu la Religion & l'Honnêteté, que notre gloire au contraire eſt d'avoir ſu ménager parfaitement les droits de l'une & de l'autre. Je lui racontai enſuite avec la fidélité la plus exacte, l'ordre que nous avions obſervé dans notre engagement, & je ne manquai point de peſer en particulier ſur le dernier acte de cette tendre cérémonie.

Il rougit en m'écoutant, & lorſque j'eus ceſſé de parler, il ſe tourna vers les vieillards pour leur demander avec un ſouris amer, s'il avoit eu tort de leur dire en venant à la chambre où

nous

nous étions, qu'il alloit avoir à faire aux plus rusés & aux plus dangereux de notre bande. Je pénètre votre artifice, continua-t-il en s'adressant à moi, mais vous en tirerez peu de fruit. Croyez-moi, n'ajoutez pas l'imposture au desordre de votre conduite; & suivez l'exemple de vos compagnons, qui sont plus sincères du moins, s'ils n'ont pas été plus prudens & plus retenus que vous. La peine que j'eus à concevoir ce discours, m'empêcha d'y répondre autrement que par une protestation de sincérité. Chimères, me dit-il d'un ton mépriſant; & prenant une plume, il écrivit quelques lignes, qu'il fit signer aux quatre vieillards qu'il avoit amenés. Pendant qu'il écrivoit, je demandai à Gelin & à Johnston s'ils comprenoient quelque chose à ce qu'ils avoient entendu. Nous conclûmes ensemble, qu'il faloit que nos compagnons eussent été trompés par adresse, si l'on avoit tiré d'eux des réponses différentes des nôtres; ou

qu'ils nous eussent trahis, s'ils les avoient faites volontairement. Ce fut en-vain que nous priâmes le Ministre de nous éclaircir davantage; il nous lut seulement ce qu'il venoit d'écrire, c'étoit notre déposition. Il marquoit qu'elle étoit conforme à celle de nos épouses & de nos compagnons, excepté qu'étant plus adroits nous prétendions, contre le témoignage des autres, que notre mariage avoit été consommé. Cette manière nette de s'exprimer ayant achevé de m'ouvrir les yeux, je lui dis: Prenez garde, Monsieur, votre dessein n'est pas droit, vous allez vous engager dans quelque démarche imprudente. Comptez, ajoutai-je, que je ne vous ai rien déclaré qui ne soit certain; & que, quelques vues qu'ayent pu avoir nos compagnons & nos épouses en s'expliquant différemment, ils ne refuseront pas de convenir de la vérité en notre présence. Oui, me répondit-il, quand vous aurez eu le tems de les instruire

à

à parler comme vous, & à n'être pas plus sincères dans leurs réponses. Il nous quita sans vouloir nous écouter davantage.

Il n'est que trop clair, dis-je alors à Gelin, qu'on travaille à nous perdre; & s'il en faut croire le rapport du Ministre, nos épouses & nos compagnons prêtent des armes contre nous. Il n'y a que le secours du Ciel qui puisse nous faire sortir d'embarras, car la force n'est ici de nul usage, & la justice ne paroit guères écoutée au Consistoire. S'il nous reste quelque espérance, c'est de faire valoir nos droits dans une assemblée générale de la Colonie. Il faut la demander. Si le Consistoire s'oppose à une prétention si raisonnable, nos plaintes n'en seront que plus justes & plus capables d'émouvoir le peuple en notre faveur; & si l'on se rend à notre demande, vous êtes éloquent, je ne doute pas qu'en exposant la vérité de notre histoire, & en découvrant les malignes

intentions du Miniſtre, vous ne mettiez tout le monde dans nos intérêts. Quoique Gelin parût m'écouter, je m'apperçus qu'il ne me donnoit qu'une partie de ſon attention. Cette froideur me ſurprit, elle ne s'accordoit pas avec ſa vivacité. Je lui en fis un reproche. Il continua à me regarder en ſilence, d'un air diſtrait, & qui marquoit une profonde rêverie. Enfin l'ayant preſſé de me répondre: Oui, me dit-il, je ſuivrai volontiers votre avis, & nous demanderons, comme vous dites, une aſſemblée générale. Mais ſi cette tentavive ne réuſſit pas, je roule un deſſein, ſur le ſuccès duquel vous pouvez vous repoſer plus ſurement que ſur mon éloquence. C'en eſt trop, continua-t-il en s'animant, on nous traite avec une indignité qui n'eut jamais d'exemple. J'ai eu beſoin de faire des efforts infinis pour imiter votre modération à la vue du Miniſtre, & au diſcours inſultant qu'il nous a tenu; mais comptez que j'ai trouvé le moyen

yen d'humilier ſon orgueil, & de nous faire reſpecter plus qu'on n'a fait juſqu'à préſent dans la Colonie. Je le preſſai de s'ouvrir davantage. Il me dit qu'il feroit tems de s'expliquer, lorsque le remède qu'il méditoit ſeroit néceſſaire ; mais qu'il me l'aſſuroit infaillible, & que nous pouvions nous flater par avance, du plaiſir de revoir nos épouſes entre nos bras, & nos ennemis à nos pieds. Quelle que pût être ſon idée, je le priai de l'abandonner pendant quelque tems, pour ſe préparer à ſoutenir notre cauſe dans l'aſſemblée générale. Le lendemain nous envoyâmes notre géolier chez le Miniſtre & chez les principaux Vieillards, pour leur ſignifier que nous ne reconnoiſſions point d'autre tribunal que celui du Corps entier de la Colonie, & pour les prier d'en hâter la convocation. Ils répondirent qu'ils examineroient notre demande. Nous nous perſuadâmes ſi fortement qu'ils n'oſeroient la refu-

ſer, que nous en devinmes beaucoup plus tranquiles. Gelin s'occupa durant quelques jours à compoſer ſa harangue. Je méditai pendant ce tems-là ſur les ſujets que nous avions de craindre & d'eſpérer, ou je m'entretenois avec Johnſton de l'inquiétude de nos épouſes, & de la tendreſſe infinie que nous devions à ces chères perſonnes, pour prix de leur complaiſance & de leur généreuſe affection. Elles avoient deſavoué les faveurs que l'amour nous avoit fait obtenir d'elles, mais il nous étoit aiſé de juger que c'étoit par timidité & par modeſtie. Nous ſoupçonnions même le Miniſtre de les y avoir engagées par artifice. Pour moi j'étois ſi ſûr du cœur d'Angélique, que je n'appréhendois ni ſa froideur ni ſon changement. Ma plus forte peine étoit cauſée par ſon abſence, & par la perſuaſion où j'étois qu'elle ſouffroit infiniment de la mienne.

Nous paſſâmes ainſi quatre jours

jours sans être visités de personne, & toujours dans la folle opinion qu'on nous accorderoit la liberté de nous justifier aux yeux de toute la Colonie. Le cinquième jour au matin, le Ministre entra dans notre chambre avec les mêmes Anciens qui l'avoient accompagné la première fois. Il prit un air doux & obligeant pour nous parler. Je vous apporte, nous dit-il, des nouvelles plus heureuses sans doute, que vous n'aviez lieu de les espérer. Quelque ressentiment que le Consistoire ait eu comme moi, de l'irrégularité de votre conduite, nous avons cru devoir la pardonner à votre jeunesse. Nous savons que dans les esprits bien disposés, la sagesse la plus solide & la plus constante est quelquefois le fruit des plus grandes fautes. On n'en goûte que mieux la vertu & le devoir, lorsqu'on y revient après s'en être écarté. Nous oublions donc l'égarement où vous êtes tombés par légère-

té & par pure imprudence. Vous demandiez une assemblée générale ; vous connoissiez mal vos vrais intérêts; comptez que vous en eussiez été traités moins favorablement que de nous. Mais votre affaire ne passe pas les bornes de l'autorité que la Colonie a confiée au Consistoire, & vous devez remercier le Ciel de ce que nous nous en sommes réservé la connoissance. Ecoutez, ajouta-t-il gravement, la sentence qu'on vient de porter en votre faveur. Il nous lut ensuite un papier qui contenoit en substance : Que, de quelque rigueur qu'on eût usé à l'égard de Guiton dans un cas à peu près semblable au nôtre, le Consistoire avoit jugé à propos de nous traiter avec plus d'indulgence, non seulement en faveur de notre jeunesse, mais principalement à cause de notre arrivée récente, qui ne nous permettoit pas d'être encore instruits parfaitement des loix & des usages de l'Ile : Qu'il nous condamnoit

noit donc seulement à recevoir avec humilité la correction douce & charitable que le Ministre nous feroit publiquement à l'Eglise, & à expier par trois semaines de prison, le scandale que nous avions causé parmi nos frères : Qu'ensuite il nous seroit permis de nous joindre à nos légitimes épouses, à celles qu'il avoit plu à Dieu de nous donner par la voie du sort, & que nous avions acceptées solemnellement à la face du Ciel & de la Terre, pour vivre dans une douce union avec elles, en époux tendres, en fidèles Protestans, & en paisibles Concitoyens : Que pour ce qui regardoit les six filles immodestes & sans vertu, qui avoient abusé de quelques avantages qu'elles avoient reçu de la Nature pour nous détacher de notre devoir, & pour nous engager à former avec elles des liens profanes, qu'elles avoient osé appeller du nom de mariage, au préjudice de celui que nous avions contracté avec nos seules & légitimes épouses,

le Consistoire remettoit à ordonner de leur punition dans sa prochaine assemblée ; & qu'en attendant leur sentence, elles continueroient à être resserrées dans une étroite prison, sans avoir la liberté de parler même à leurs proches & à leurs amis. Tel fut le favorable arrêt qui nous fut intimé par la bouche du Ministre, & de la part du Consistoire. Ministre, Consistoire, noms vénérables, masques sacrés, dont l'injustice, la perfidie & la cruauté abusérent pour notre perte.

Je vous le rapporte, ce fatal arrêt, presque dans toute son étendue. Ce ne fut pas néanmoins sur le champ, que nous connûmes tout ce qu'il renfermoit de terrible & de foudroyant pour nos chères épouses & pour nous ; car Gelin eut à peine entendu qu'on y établissoit la disposition du fort comme un mariage légitime par lequel notre véritable mariage se trouvoit annullé, qu'il jetta un cri perçant qui empêcha le Ministre

tre d'achever. Il n'y eut point de degré, du commencement de son transport à son excès. Jamais la fureur & l'indignation ne s'exprimérent plus vivement. Je le conjurai en vain de se modérer, dans une conjoncture où il me sembloit que la violence ne convenoit point encore à nos affaires; je ne pus rien obtenir de ce tempérament tout de feu. Il donna mille noms injurieux au Ministre, il lui reprocha ouvertement sa malignité & son hypocrisie. Il ne ménagea pas davantage le Consistoire & toute la Colonie; & joignant les menaces aux reproches & aux injures, il fit serment d'employer le fer & le feu pour notre défense & pour celle de nos épouses. Le Ministre, que cet emportement avoit d'abord un peu déconcerté, se remit; & se souvenant sans doute que nous étions captifs, & qu'il nous étoit plus facile de faire des menaces que de les exécuter, ce fut cette pensée apparemment, qui lui inspira la hardiesse d'insulter à notre disgrace par quel-

ques railleries amères. Gelin perdant toute considération, alloit se jetter avec fureur sur lui, si je n'eusse fait mes efforts pour l'arrêter. Sortez Monsieur, dis-je au Ministre, sortez s'il vous reste quelque sagesse, & ne nous mettez pas dans la nécessité de punir tout à la fois vos artifices & vos insultes. Il sortit, en nous exhortant malignement à nous soumettre à la volonté du Ciel & à l'ordre de nos Supérieurs.

Gelin me fit des plaintes violentes, de ce que j'avois arrêté le mouvement de sa colère. Je lui représentai, que c'étoit un bonheur pour nous que j'eusse conservé plus de sang-froid & de modération que lui. Croyez-vous, lui dis-je, que je sois moins sensible que vous aux indignités qu'on nous fait essuyer? J'ai frémi comme vous, en écoutant le Ministre; & le soin de ma vie ne m'eût pas empêché de le punir, si je n'eusse eu qu'elle à ménager: mais n'avons-nous pas des épouses qui attendent nos soins & nos secours? Que deviendront-elles, si nous nous mettons imprudem-

demment hors d'état de servir à leur défense? Elles tremblent sans doute du péril où elles sont exposées : combien leurs allarmes vont-elles redoubler, lorsqu'elles apprendront la sentence du Consistoire? Ces innocentes victimes n'ont point d'autre ressource, que notre amour & nos promesses. Sans doute qu'elles pensent maintenant à nous, qu'elles s'entretiennent de nous, & que si elles se flatent de quelque espérance, c'est sur notre tendresse & notre fidélité, sur notre prudence & notre courage qu'elles croient la devoir établir. Ah ! cher Gelin, ajoutai-je en l'embrassant, de quel ressentiment ne se rend-on pas le maître avec de tels motifs! & la colère est-elle une passion qui puisse le disputer un moment à l'amour? Quoiqu'il m'eût écouté d'abord avec peine, je remarquai que mon discours avoit calmé peu à peu son émotion. Il convint qu'il avoit manqué de prudence ; & comme il aimoit passionnément son épouse, les réflexions qu'il fit sur le danger

ger qui la menaçoit, l'attendrirent jusqu'à lui faire verser des larmes. Il m'assura que sa colère même n'avoit été qu'un effet de son amour. Mais commençant à sentir que l'emportement excessif avec lequel il avoit parlé au Ministre, rendroit infailliblement notre cause plus mauvaise, il me dit qu'il croyoit qu'il étoit tems d'employer le remède qu'il avoit différé jusqu'alors à m'expliquer. Son dessein, comme vous allez le voir, répondit à son caractère vif & entreprenant.

Il avoit eu la curiosité, peu de jours après son arrivée dans l'Ile, de se faire conduire dans toutes les parties du Magasin, pour observer l'ordre & la disposition de ce vaste bâtiment. Il avoit remarqué que les armes que les habitans avoient apportées d'Europe, se conservoient avec soin dans un grenier, quoique ce fût le meuble dont on faisoit le moins d'usage dans l'Ile. Elles consistoient en cinquante ou soixante fusils, quantité de pistolets, un assez grand nom-

nombre d'épées, & quelques tonneaux de poudre. La porte du grenier ne se fermoit jamais. Celle de notre prison n'étoit pas assez forte pour résister à nos efforts, si nous entreprenions de l'ouvrir avec violence. Gelin, après avoir fait ces observations, s'étoit imaginé que rien ne nous étant plus facile que de nous saisir des armes & de la poudre, nous pouvions non seulement secouer le joug du Ministre & du Consistoire, & nous défendre contre leurs desseins ; mais nous rendre même les maîtres absolus de l'Ile, par la terreur des armes à feu. Il n'avoit pas manqué de faire attention que nous n'étions que trois, & qu'un si petit nombre suffiroit difficilement au soutien d'une si grande entreprise ; mais son génie fertile lui avoit fourni bientôt une ressource. Prémièrement, il étoit clair que lorsqu'une fois nous nous serions déterminés à rompre notre prison, nous n'aurions pas de peine à rejoindre nos trois compagnons qui étoient enfermés comme

me nous dans une chambre du Magasin. Quelque sujet que nous eussions de nous plaindre de leur molleſſe & de leur timidité, il n'y avoit nul doute qu'ils ne marquaſſent plus de courage lorſqu'ils ſeroient animés par nos exhortations & par notre exemple. Mais la principale eſpérance de Gelin portoit ſur des vues bien plus profondes & plus étendues. J'avoue qu'il leur donna un tour ſi plauſible en me les expliquant, qu'il m'y fit entrer tout d'un coup, & que j'admirai dans ſon projet, une juſteſſe de raiſonnement dont je ne l'avois pas cru capable juſqu'alors. De quelque ſévérité de mœurs, me dit-il, & de quelque zèle qu'on ſe pique ici à observer les loix & les déciſions des Anciens, il faut poſer pour principe, que nous avons affaire à des hommes : or des hommes ne ſauroient renoncer aux ſentimens de la Nature. Nos épouſes ont des parens, à qui elles ſont chères ſans doute, & qui ne les voient pas expoſées au péril ſans s'intéreſſer pour elles.

Ces

Ces parens ont des amis & des domeſtiques. Si nous ſuppoſons que les ſix familles de nos épouſes ayent quatre amis chacune, & chacun de ſes amis un domeſtique, voilà déja cinquante perſonnes ſur la bonne volonté desquelles nous pouvons compter ; & la moindre choſe que nous puiſſions attendre d'eux, c'eſt qu'ils ne prendront pas parti contre nous. Mais qui nous empêche d'eſpérer qu'avec un peu d'adreſſe à les preſſer & à les émouvoir, nous réuſſirons à les mettre dans nos intérêts, & peut-être à les faire ſeconder ce que nous voulons entreprendre pour notre liberté ? C'eſt une commiſſion dont je me charge, ajouta Gelin ; & je fais aſſez de fond ſur ce peu d'éloquence que vous m'attribuez, pour ne pas deſeſpérer du ſuccès. Je leur ferai comprendre, que loin d'en vouloir aux Loix ou à la Religion, perſonne ne ſera plus fidèle que nous à les reſpecter ; que nous n'avons pas d'autre deſſein que de nous défendre de la tyrannie du Miniſtre, & de garder in-

inviolablement la foi que nous avons donnée à leurs filles ; que notre satisfaction & notre repos n'y sont pas plus intéressés que leur propre honneur ; enfin, que nous sommes leurs enfans, les époux de leurs filles ; & qu'après ces chères moitiés de nous-mêmes, ils n'ont rien ici qui les touche de plus près que nous. Je ne connois rien au cœur humain, ajouta-t-il, si ces considérations n'ont pas la force de les ébranler. Je leur exposerai alors mon dessein, & je suis porté à croire, que loin de le condamner, ils prendront ouvertement parti pour nous. Nous nous emparerons ensuite de l'Ile, du Ministre & des Anciens, & nous mettrons dans la Colonie l'ordre qui nous conviendra le mieux.

Tout me parut possible, & même facile dans ce projet. Johnston l'approuva comme moi ; mais nous le regardâmes comme une dernière ressource, à laquelle nous ne devions avoir recours qu'à l'extrémité. Gelin s'obstinoit à le vouloir exécuter dès le même soir.

ſoir. Il voulut tenter du moins de ſortir de notre priſon pendant la nuit, pour aller chez les parens de nos épouſes, & pour commencer à diſpoſer leurs eſprits en notre faveur. Nous y conſentîmes. Mais quoique nos portes ne fuſſent pas abſolument à l'épreuve des efforts que nous aurions pu faire pour les ouvrir, nous ne pouvions en venir à cette violence ſans que le géolier s'en apperçût le lendemain. C'eût été nous expoſer à nous faire reſſerrer davantage, & ruïner par conſéquent toutes nos eſpérances. Gelin fut obligé de convenir, que toutes les parties de ſon entrepriſe devoient être exécutées en même tems, c'eſt-à-dire qu'il ne pouvoit penſer à ſortir, que la même nuit que nous choiſirions pour briſer nos portes, & pour nous mettre en poſſeſſion de la poudre & des armes. Nous lui promîmes qu'elle ne ſeroit pas longtems à venir, & nous ne demandâmes à ſa vivacité que le retardement qu'il faloit

loit pour être assurés que le Consistoire persistoit sérieusement à vouloir l'exécution de sa sentence.

Nous reçûmes le lendemain une nouvelle visite du Ministre. Je priai secrettement Gelin de se modérer. Nous attendîmes en silence que notre ennemi s'expliquât. Sa harangue fut courte. Il nous dit avec douceur, que le jour suivant étant un jour de prière publique auquel toute la Colonie devoit s'assembler à l'Eglise, il croyoit que nous ne refuserions pas de nous y laisser conduire pour nous soumettre à la sentence du Consistoire. Loin de lui marquer de la répugnance pour cet ordre, nous fûmes charmés de l'entendre parler d'une assemblée publique de la Colonie, & d'apprendre qu'on nous accordoit la liberté d'y paroître. C'étoit le plus ardent de nos desirs. Il sortit, content de la promesse que nous lui fîmes de nous y rendre avec joie. Effectivement, nous nous félicitâmes de cet évènement, qui renou-

renouvelloit nos anciennes espérances. Gelin avoit préparé un discours fort touchant, qu'il se proposoit d'adresser au peuple. Nous ne doutâmes presque point qu'il ne produisît quelque heureux changement en notre faveur. Il nous parut même surprenant que le Ministre n'eût point fait cette réflexion ; & nous en remerciâmes le Ciel, comme d'un présage favorable qui nous annonçoit une milleure fortune. Cependant je reçus avant la fin du jour une nouvelle, qui empoisonna ce court moment de satisfaction. Le géolier entra dans notre chambre, & m'ayant pris en particulier, il me dit que par considération pour Madame Eliot, il s'étoit chargé de me rendre une lettre de sa part. La voici, me dit-il en me la donnant ; mais promettez-moi que le service que je vous rends n'ira jamais à la connoissance du Ministre. Je le lui promis, & je jugeai par sa crainte, de l'autorité que ce violent Ecclésiasti-

que

que s'étoit acquiſe dans la Colonie, pendant qu'il ſembloit affecter d'y établir la plus parfaite égalité. J'ouvris la lettre de Madame Eliot, chaque ligne fut un coup mortel qui me perça le cœur. Cette bonne Dame m'y parloit d'abord d'elle-même, comme de la plus malheureuſe de toutes les mères. Elle paſſoit enſuite à me reprocher mon infidélité pour ſa fille. Le bruit s'en étoit en effet répandu ſur le rapport du Miniſtre, qui avoit donné cette explication à l'air honnête & tranquile avec lequel nous lui avions promis de nous rendre le lendemain à l'Egliſe. Malgré cette accablante opinion, Madame Eliot me marquoit encore de la tendreſſe, juſques dans le tour de ſes reproches. Cruel Bridge! me diſoit-elle, vous abuſez donc de la bonté de la mère, & de la foibleſſe de la fille! Que vous avions-nous fait l'une & l'autre? Hélas! que pouvons-nous nous reprocher, que de vous avoir trop aimé? Enfin elle finiſſoit d'une manière encore

re plus triſte, en m'apprenant que le Conſiſtoire, par une horrible ſentence qu'il venoit de porter contre nos épouſes, les avoit condamnées à être expoſées publiquement à la ſortie de l'Egliſe avec différentes marques d'ignominie, à eſſuyer pendant une heure les regards & les injures de tous les habitans de la Colonie. O Gelin! m'écriai-je tout tremblant après cette funeſte lecture; ô Johnſton! c'eſt à préſent qu'il faut mourir, ou ſauver nos pauvres épouſes. Je leur donnai ma lettre à lire, tandis que je m'abandonnois aux cris & aux plaintes. Ils ſe joignirent bientôt à moi dans cette triſte occupation. Gelin étoit transporté juſqu'à s'arracher les cheveux. Il ſe précipita vers la porte pour la rompre, en ſe tuant de répéter: Courons aux armes, mes chers amis, ne perdons pas un moment. Hélas! je ſuis ſûr que nous y ſerons trop tard. Le bruit qu'il faiſoit ayant ſervi à me rappeller un peu à moi-même, je le priai de s'arrêter. Nous ſommes.

lui dis-je, au moment décisif de tout notre bonheur, & peut-être de notre vie. Au nom de Dieu, cher Gelin, ne nous perdons pas par des transports imprudens. Mon intérêt est le même que le vôtre; il n'y a rien à quoi je ne sois disposé pour vous seconder, ou pour vous servir de guide: mais tâchons de recueillir nos esprits, & de prendre, s'il se peut, une résolution qui nous conduise à quelque chose d'assuré. Il recommençoit toujours à dire, qu'il n'y avoit rien d'assuré que le parti de courir aux armes, & de nous venger par la mort de tous nos ennemis. Cependant je réussis à lui faire reconnoître qu'il faloit du moins attendre la nuit; que le jour pouvoit nous trahir; & qu'il étoit même surprenant que le géolier, qui ne faisoit que de sortir de notre chambre, en fût déja assez éloigné pour n'avoir pas entendu le bruit que nous venions de faire. Je l'engageai ainsi à entrer dans une délibération moins tumultueuse, & je le fis consentir à prendre chacun de notre côté quelques momens pour

pour digérer nos penſées, avant que de nous les communiquer.

Nous nous retirâmes tous trois dans différentes parties de la chambre, nous y paſſâmes environ un quart-d'heure à méditer. Nos ſeuls ſoupirs interrompoient notre ſilence. Enfin Gelin, fatigué de cette contrainte, s'écria que nous cherchions inutilement une voie plus ſure que celle des armes, & qu'il n'en vouloit point d'autre. Je crois, lui répondis-je, que c'eſt effectivement la ſeule qui nous reſte: mais comme elle eſt ſans retour ſi nous la prenons hautement, & qu'après avoir levé une fois le maſque, il n'y a plus de paix ni de réconciliation à eſpérer avec le Miniſtre & les Anciens, il ſeroit à ſouhaiter que nous puſſions la prendre en gardant des meſures. Ne pourrions-nous pas nous armer, par exemple, ſans laiſſer voir nos armes? Nous nous mettrons ainſi en état d'en faire uſage, ſi nous ſommes contraints d'en venir à cette extrémité; & nous ne ſerons pas même ſoupçonnés de les avoir pris, s'il

arrive que votre harangue produise sur le peuple l'effet dont nous nous flations il y a quelques momens. L'impatient Gelin rejetta d'abord cette proposition. Ne me parlez plus de harangue, me dit-il, ni de mesures ou de ménagemens. Tous vos adoucissemens nous seront plus funestes que mes vivacités. Aux armes, aux armes! c'est à coups d'épée & de fusil que je veux m'expliquer demain. Je laissai à ce transport le tems de se dissiper, & connoissant déja assez bien son caractère pour savoir le ménager, je lui représentai, comme je le pensois dans le fond, qu'il nous seroit infiniment plus glorieux & plus agréable de ne devoir le succès de nos desirs qu'à la force de son éloquence & à la justice de notre cause, qu'à la violence des armes. Le peuple se remue facilement, ajoutai-je. Notre jeunesse, celle de nos épouses, la douceur & l'honnêteté avec laquelle nous nous sommes conduits depuis notre arrivée dans l'Ile, tout parle en notre faveur. Je suis persuadé que nous triompherons de

tous

tous les efforts du Miniſtre. Or il ſeroit extrêmement triſte, qu'ayant tant d'eſpérance de réuſſir par une voie tranquile, nous en priſſions une qui va mettre infailliblement toute la Colonie en feu, & qui nous empêchera nous-mêmes de vivre jamais en repos dans cette Ile. J'ajoutai quelques autres raiſonnemens de cette nature, qui firent enfin l'impreſſion que j'eſpérois ſur Gelin.

Je m'étois convaincu moi-même de leur ſolidité, pendant le quart-d'heure que j'avois employé à réfléchir. S'il étoit certain que le Conſiſtoire eût publié ſa ſentence contre nos épouſes, tous nos efforts ne pouvoient pas empêcher qu'elle ne l'eût été; il ne s'agiſſoit plus que d'en arrêter l'exécution. Je me promettois beaucoup de la harangue de Gelin, & de la bonne diſpoſition de l'aſſemblée, qui étoit compoſée en partie des parens & des amis de nos épouſes. L'autorité ſouveraine réſidant dans le Corps de la Colonie, toutes les ſentences du Conſiſtoire pouvoient être abro-

gées en un moment. Si avec les efforts de Gelin, & la juſtice de nos droits, nous étions aſſez malheureux pour ne rien obtenir, j'étois réſolu d'être le prémier à recourir aux armes; & je ne doutois nullement qu'un ſeul homme le piſtolet à la main, ne fût capable d'écarter une populace deſarmée qui avoit paſſé vingt ans ſans entendre le bruit de la poudre. Mon projet étoit donc de prendre le tems de la nuit pour ſortir de notre priſon, & pour nous armer chacun de deux piſtolets. Je ne craignois plus que le géolier s'apperçût au matin de la violence qu'il nous faloit faire à la porte; je me croyois le maître de ſa diſcrétion, depuis qu'il m'avoit remis la lettre de Madame Eliot, & qu'il m'avoit conjuré ſi inſtamment de n'en laiſſer rien ſavoir au Miniſtre, ſans compter qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût former le moindre ſoupçon du deſſein qui nous auroit fait ſortir de notre chambre. Je communiquai ce plan à Gelin & à Johnſton. Ils l'approuvérent. Nous attendîmes

im-

impatiemment le tems de l'exécuter.

Il arriva. Nous avions de la lumière pour nous éclairer. La ſerrure de notre porte ne réſiſta pas longtems à nos efforts réunis. Elle fut briſée ſans que le deſordre parût conſidérable. Nous montâmes au Magaſin d'armes. Nous y trouvâmes des piſtolets en bon état; nous choiſîmes ceux qui pouvoient tenir commodément dans nos poches; & nous en prîmes avec les nôtres, trois paires pour nos compagnons. En conſidérant les fuſils & les autres armes à feu que nous laiſſions après nous, il me tomba dans l'eſprit que pour aſſurer davantage le deſſein que nous étions à la veille d'exécuter, il eût falu trouver quelque moyen de rendre tant d'armes inutiles à ceux qui les voudroient employer contre nous. J'étois d'avis que nous employaſſions le reſte de la nuit à démonter les batteries, & que nous les cachaſſions dans quelque endroit où elles ne puſſent être trouvées facilement: mais Gelin fit une réflexion, qui nous épargna

cette peine. Au moment, dit-il, que nous ſerons forcés d'en venir aux armes, il ſuffira qu'un ſeul des nôtres ſe détache pour retourner promtement au Magaſin, & en garder l'entrée juſqu'à ce qu'il nous voie paroître. Nous nous y retirerons ſans doute, puiſque nous n'avons point d'autre lieu où nous puiſſions conduire plus ſurement nos épouſes. Nous y ſerons les maîtres, non ſeulement de la poudre & des armes, mais encore de toutes les proviſions de l'Ile, & en état par conſéquent de donner la loi de toute manière à nos ennemis. Cet avis nous parut d'une ſi grande utilité, qu'il attira nos louanges & nos remercimens à Gelin. Nous deſcendîmes après avoir préparé les armes, & nous être munis d'une proviſion de poudre. Il ne nous reſtoit plus qu'à chercher le moyen d'entretenir un moment nos trois compagnons. Nous avions non ſeulement des piſtolets à leur mettre entre les mains, mais des reproches & des exhortations à leur faire. Il nous fut aiſé de trouver leur priſon, & de leur faire

faire entendre notre voix au travers de leur porte. Le seul embarras étoit à leur donner leurs armes. Nous les animâmes tellement par nos discours, que ne pouvant se priver plus longtems du plaisir de nous embrasser, ils n'attendirent pas que nous les pressassions de faire à leur porte ce que nous avions fait à la nôtre. Elle fut enfoncée en un instant. Ils répandirent des larmes de joie, en se jettant entre nos bras. J'usai de l'autorité de chef qu'ils m'avoient accordée, pour leur reprocher la foiblesse avec laquelle ils s'étoient laissés surprendre par les artifices du Ministre. Ils apportérent pour excuse, la crainte qu'ils avoient eu de s'avancer trop en faisant des aveux dont ils appréhendoient les conséquences. Je leur fis sentir combien leur malheureuse timidité nous avoit été pernicieuse. Ils se confessérent coupables, & ils nous priérent de pardonner leur faute à la droiture de leur intention. Je ne doute point qu'ils ne fussent en effet droits & sincères; mais ils étoient d'un caractère si lent & si timide,

que j'en avois toujours eu quelque défiance. L'avenir n'achève que trop de la justifier. Nous les quitâmes après leur avoir exposé le détail de nos projets, & nous être assurés de leur constance & de leur fermeté par le renouvellement de toutes leurs promesses. Je leur conseillai de répondre naturellement au géolier, lorsqu'il trouveroit leur porte brisée, qu'ils s'étoient servis de ce moyen pour se procurer la satisfaction de nous voir & de nous entretenir.

Le jour qui nous sembloit devoir décider de notre destinée ayant enfin commencé à luire, nous conjurâmes Gelin de se souvenir, qu'avec ses intérêts il avoit à défendre ceux de cinq chers amis, qui remettoient leur bonheur & leur vie entre ses mains. Il n'avoit pas besoin de cet avertissement pour s'animer. L'heure vint d'aller à l'Eglise. Quelques Anciens s'étant assemblés à notre prison pour nous servir de gardes & de conducteurs, nous les suivîmes sans balancer, & nous affectâmes un air tranquile & satisfait, pour

pour prévenir jusqu'aux moindres soupçons. Je portois néanmoins dans le cœur un poids de douleur secrette, qui n'étoit pas tant causée par l'incertitude de mon sort & de celui de mon épouse, qui étoit sur le point de se fixer heureusement, que par le déplaisir mortel que je ressentois en me représentant l'inquiétude de Madame Eliot. J'avois été tenté la veille de faire un mot de réponse à sa lettre, pour me plaindre de l'injuste opinion qu'elle avoit de moi, & pour l'assurer de la constance de mes sentimens; mais Gelin & Johnston m'en avoient détourné, par une crainte excessive de quelque trahison du géolier qui eût pu nuire à notre entreprise. Je la cherchai des yeux en arrivant à l'Eglise. Je ne l'apperçus point. J'appris ensuite qu'elle étoit demeurée à sa maison, & qu'elle y étoit dangereusement malade d'un excès de tristesse & d'abattement. Nous fûmes introduits au milieu de l'Eglise, où la plus grande partie des habitans étoit déja assemblée. On nous y avoit préparé un banc perticulier, vis-à-vis

d'un autre qui étoit destiné pour ces filles odieuses dont on vouloit faire nos épouses. Elles y furent amenées un moment après nous. Nous les saluâmes honnêtement. Notre civilité fut remarquée de tous les assistans, & nous eûmes lieu de juger par les différentes marques de contentement ou de chagrin que nous apperçûmes sur les visages, de quelle manière chacun étoit disposé par rapport à la cérémonie qu'on attendoit. Le Ministre ne tarda pas à paroître. Nous étions incertains si nos chères épouses viendroient faire partie de cet étrange spectacle, & nous n'osions nous en informer. Quelque empressement que j'eusse de revoir la mienne, je ne savois si je devois souhaiter qu'elle parût aux yeux du public & de son orgueilleuse rivale, avant que notre sort fût éclairci ; mais le Ministre ayant commencé la prière sans penser à elles, je jugeai qu'il se proposoit de les laisser en prison jusqu'à l'heure marquée pour leur ignominie. Aussi-tôt que les prières ordinaires furent achevées, le Ministre monta en chaire.

C'é-

C'étoit le moment décisif. Mes compagnons se sentirent sans doute aussi émus que moi, & toute l'assemblée ne paroissoit pas plus tranquile. Nous étions convenus, que pour ôter à notre action tout air de légèreté & d'emportement, Gelin ne commenceroit à parler que lorsque le Ministre auroit fini. Nous appréhendions peu l'effet de son discours, nous comptions sur la force de celui de Gelin pour le détruire. Il nous sembloit que nos raisons n'avoient besoin que d'être exposées pour se faire approuver.

Le Sermon roula sur les devoirs d'un Mariage Chrétien. Le Ministre les expliqua fort éloquemment, mais il n'entra dans aucune application particulière. Il n'y eut que sa peroraison qui nous fût adressée directement, elle étoit composée pour nous. Il nous rappella d'abord par des figures pompeuses, le jour auquel il prétendoit que nous avions engagé notre foi dans le même lieu. Il le traita de jour à jamais mémorable, par une cérémonie si auguste & si sainte. Quels fruits toute la Co-

lonie n'en avoit-elle pas attendu? Mais l'Esprit ennemi du bien, qui exerce particulièrement sa séduction & sa tyrannie sur les jeunes gens, avoit rompu le cours d'une si douce espérance; il avoit soufflé dans nos cœurs un amour dérèglé, qui étoit capable de produire tous les effets de la haine, c'est-à-dire, le trouble, la division, & la ruïne de cette heureuse paix qui avoit fait jusqu'alors un séjour si aimable de leur Ile. Graces à la protection du Ciel, le mal se trouvoit arrêté dans sa source: mais le péril avoit été extrême, & c'étoit un miracle de la Providence, de l'avoir détourné dès sa naissance en nous ramenant si promtement au devoir, qu'on auroit bientôt peine à se souvenir que nous nous en étions écartés. J'aurois pardonné au Ministre de parler de notre mariage comme d'un desordre, & de notre silence comme d'une marque de repentir, s'il ne fût point sorti de ces bornes modérées; mais, sous apparence de nous traiter avec douceur, & de vouloir nous ménager en diminuant notre faute, sa haine enveni-

venimée contre Madame Eliot trouva adroitement le moyen de se satisfaire. Il fit remarquer qu'il étoit aisé de reconnoître à la douceur de notre air & de nos manières, que nous avions reçu de la nature un caractère excellent, & que nous ne serions pas entrés dans une voie d'égarement, si nous eussions été sans guides, ou si nous n'en eussions eu que de vertueux & de fidèles. Mais où est l'homme sage, ajouta-t-il, qui résistera aux artifices & aux insinuations d'une femme sans vertu qui se fait une étude de le séduire? Sexe dangereux & capable de tous les excès, lorsqu'il s'écarte une fois de la pudeur & de la modestie! S'il ne nomma pas Madame Eliot après cette exclamation zèlée, il la désigna si bien, en parlant de ces mères foibles qui prennent part aux desordres de leurs filles par une indulgence criminelle, & trop souvent par leurs conseils, lorsque l'âge ne leur permet plus de le faire par leurs exemples, que toute l'assemblée témoigna par un murmure de mécontentement, qu'elle entendoit le sens de cette

cette satire, & qu'elle ne l'approuvoit pas. Madame Eliot étoit une femme respectable par mille excellentes qualités. Une accusation comme celle du Ministre, hazardée sans preuve & sans vraisemblance, produisit un effet tout contraire à ses vues malignes; elle inspira de la compassion pour cette vertueuse Dame, qu'on maltraitoit si injustement dans son absence, & elle disposa peut-être le peuple à regarder notre cause d'un œil plus favorable. Quoique je m'apperçusse fort bien de ce qui se passoit à notre avantage, & que je le prisse pour un heureux augure, ce ne fut pas sans effort que je me rendis assez maître de mon ressentiment, pour écouter cet injurieux discours jusqu'à la fin. Le prémier mouvement de mon indignation me fit porter la main sur un de mes pistolets, & j'aurois peut-être oublié que j'étois dans une Eglise, si je ne me fusse souvenu que l'intérêt de Madame Eliot demandoit que je lui sacrifiasse cette ardeur de la venger.

Lorsque le Ministre eut cessé de parler, & qu'il parut prêt à descendre

dre pour achever la cérémonie à laquelle il sembloit nous croire disposés, Gelin leva la voix modestement. Vous trouverez bon, Monsieur, lui dit-il, que j'ajoute quelques mots à votre éloquente harangue, & que je rende compte moi-même à l'assemblée de mes sentimens & de ceux de mes compagnons. Cette nouvelle scène, à laquelle personne ne s'attendoit, excita une rumeur confuse, chacun tâchant de s'approcher, & marquant autant de surprise que de curiosité. Gelin, loin de se déconcerter, n'en parut que plus animé à prendre le ton & les graces qui convenoient à son discours. Je lui conseillai de monter sur le blanc où nous étions assis, pour être entendu plus facilement de tout le monde. Son exorde fut simple, mais cette simplicité renfermoit beaucoup d'art. Il fit entendre d'abord, que son dessein étoit d'exposer naturellement à la Colonie toutes les circonstances de la conduite que nous avions tenue depuis que nous avions été admis dans l'Ile; persuadé, ajou-

ta-t-il, que s'il nous étoit échappé quelque desordre ou quelque foblesse, notre âge & l'innocence de nos vues nous attireroient de la bonté des habitans beaucoup plus de compassion, que de colère & de haine. Cette manière ambigue de préparer ses auditeurs, eut l'effet qu'il en avoit attendu. Elle empêcha le Ministre de troubler son discours; parce que, ne lui découvrant point notre véritable dessein, elle lui donnoit lieu de croire que nous entrions dans ses vues, & que c'étoit sans doute le repentir qui nous alloit arracher l'aveu de nos fautes. Elle ne réussit pas moins à l'égard des habitans; car, en les laissant incertains si nous allions nous opposer ou nous soumettre à la sentence du Consistoire, elle les empêchoit de former ces prémiers préjugés qui naissent presque toujours pour ou contre un accusé, qu'il se prétend innocent, ou qu'il se reconnoit coupable: & Gelin s'étoit bien promis, qu'agissant ensuite sur des cœurs qui seroient comme suspendus, il auroit l'adresse de nous les concilier insensiblement,

par

par une exposition adroite & touchante de l'équité de notre cause & de l'injustice de nos ennemis. Il raconta donc sans affectation, ce que nous avions pensé de la cérémonie du sort, lorsqu'elle nous avoit été proposée la prémière fois; les conférences que nous avions tenues ensemble sur cette importante matière; quelle répugnance nous nous étions sentie à obéir; avec quel courage néanmoins nous avions cru devoir faire violence à nos inclinations, pour donner à la Colonie une preuve de notre respect & de notre docilité. Il confessa qu'à ce motif s'étoit joint un peu d'espérance que le Ciel récompenseroit notre soumission, en dirigeant le sort favorablement pour nos desirs; que cette pensée nous avoit soutenus jusqu'au moment de la cérémonie, & qu'on avoit pu juger de notre sincérité, par l'air tranquile avec lequel nous avions paru d'abord à l'Eglise; mais que les personnes attentives avoient pu remarquer au changement de nos visages, qu'il s'en étoit fait tout d'un coup un très con-

considérable dans nos cœurs; que les desseins de Dieu ne se déclarant jamais plus sensiblement que par ces mouvemens indélibérés auxquels la volonté de l'homme ne contribue de rien, nous les avions expliqué dans le sens le plus naturel, c'est-à-dire, comme une marque que le Ciel nous destinoit à épouser les jeunes personnes pour lesquelles il nous inspiroit tout d'un coup la plus vive affection; que nous nous étions flatés pendant quelques momens, que cette disposition seroit confirmée par le sort; mais que l'ayant trouvé contraire à nos desirs, nous n'avions pas été les maîtres de revenir à l'indifférence, en effaçant de notre cœur les prémières impressions qu'il avoit reçues; que nous n'avions fait que nous prêter sans goût & sans attention au reste de la cérémonie; que loin de penser à contracter quelque engagement avec les filles que le sort nous avoit présentées, nous avions eu besoin de rappeller toute notre présence d'esprit, & la considération de ce que nous devions à leur mérite

rite & à la préſence de l'aſſemblée, pour leur donner par un embraſſement le ſeul témoignage qu'elles devoient attendre deſormais de notre eſtime; que nos ſentimens s'étoient aſſez déclarés par le délai que nous avions demandé avec tant d'inſtance, & que nous avions paru ſi contens d'obtenir. Gelin ajouta que le mariage ſuppoſant un conſentement de volonté, nous avions donc pu nous regarder comme libres en ſortant de l'Egliſe; que nous avions toujours raiſonné ſur ce principe, & que nous étant aſſemblés immédiatement après la cérémonie pour délibérer en commun ſur les intérêts de nos cœurs, il nous étoit ſi peu tombé dans l'eſprit qu'on pût nous croire engagés, que cet article n'avoit pas même eu de part à nos délibérations; que nous n'avions été arrêtés que par la crainte de déplaire peut-être à la Colonie, en diſpoſant de nous-mêmes autrement qu'elle n'avoit paru le ſouhaiter; mais que cette crainte avoit bientôt fait place à l'eſpérance, lorſque nous étions venus à penſer qu'on

qu'on ne nous avoit point fait venir d'Europe pour nous rendre malheureux, & que la Religion, la douceur, & l'équité étant les qualités dominantes de tous les habitans de l'Ile, ils ne nous contraindroient jamais par la violence à prendre un parti opposé à nos inclinations. Notre Orateur assura l'assemblée, que c'étoit sur ce fondement que nous avions formé le plan d'un innocent artifice, dont le but avoit moins été de tromper la Colonie, que de lui épargner & à nous d'inutiles explications, qui eussent fait traîner en longueur l'exécution de nos desirs. Il rapporta la manière dont chacun de nous s'y étoit pris pour arriver au terme que nous nous étions proposé; les difficultés que nous avions eu à surmonter pour nous faire écouter de nos épouses, & pour ébranler leur modestie; les raisons par lesquelles nous avions réussi à les convaincre qu'elles pouvoient se donner à nous sans la blesser: l'ordre, & les mesures de sagesse & de vertu que nous avions gardées la nuit de notre engagement; enfin,

enfin, il répéta jusqu'à la formule du serment que nous avions prononcé pour nous unir. Elle étoit conçue, comme je l'ai dit, en termes si forts & si expressifs, qu'ils en avoient quelque chose d'effrayant. Je remarquai que l'impression qu'ils produisirent sur l'assemblée nous étoit favorable; & comme Gelin alloit entrer dans la partie la plus touchante de son discours, je ne doutai point qu'il n'achevât de mettre à la fin tous les assistans dans nos intérêts.

En effet, changeant le ton simple & indéterminé qu'il avoit gardé jusqu'alors, il fit bientôt sentir à ses auditeurs, que l'éloquence est un don de la Nature, qui n'est attaché ni à l'âge, ni à la robe & à la profession. Ses gestes, son attitude, l'air de ses yeux & de son visage, tout devint expressif & animé dans sa personne. Il s'affligea, il s'attendrit, il parut éprouver tour à tour toutes les passions qu'il vouloit inspirer. Il ne s'emporta point en invectives contre le Ministre; mais il représenta si vivement la malignité

de

de sa conduite, il la mit si bien en contraste avec notre ingénuité & notre innocence ; il fit une peinture si touchante des charmes de nos épouses, de leur modestie, & de la tendresse infinie que nous ressentions pour elles; enfin, il donna un tour si révoltant & si odieux à la violence dont on avoit usé à notre égard, & sur-tout à l'horrible sentence qui avoit été portée contre ces chères & malheureuses moitiés de nous-mêmes, que le plus barbare Américain n'auroit pas entendu son discours sans émotion. A la fin, comme s'il fût revenu à soi après s'être laissé emporter par son ardeur : Ah! chers concitoyens, ajouta-t-il d'un air tendre & pénétré, vous qui paroissez touchés de notre infortune & de la grandeur de nos peines, nous y laisserez-vous succomber sans compassion? C'est à vous que notre innocence a recours, c'est à votre tribunal qu'elle appelle. Nous n'avons ici ni pères tendres, ni frères affectionnés, dont nous puissions implorer le secours. Nous les avons aban-

abandonnés, pour venir habiter cette Ile avec vous. S'il nous reste quelque ressource, elle n'est plus que dans les amis de la Justice & de la Vertu. Hélas! ne nous avoit-on pas dit que vous faisiez tous profession de l'être? N'est-ce pas ici ce séjour tranquile, où l'on nous a promis tant de satisfaction & de bonheur? Quel autre motif avons-nous eu pour abandonner notre patrie, que l'espoir de mener parmi vous une vie paisible & vertueuse, & d'y être sans cesse animés par vos exemples? Les douceurs qu'on nous a fait espérer n'étoient donc que de l'opprobre, des emprisonnemens, de la violence, & le desespoir accablant de nous voir ravir ce que nous avons de plus cher? Ah! croyez-vous qu'on nous le raviſſe, sans avoir commencé par nous ôter la vie? Nous a-t-on cru capables de renoncer à nos épouses, avant que d'avoir versé tout notre sang pour les défendre? Non, non, ne vous promettez ni notre séparation, ni le spectacle de leur honte qu'on vous prépare: il n'y a que notre mort

qui puisse assurer l'exécution de cette sentence barbare. N'ayez pas honte de nous la donner, si vous n'en avez pas de deshonorer nos chères épouses; vous mettrez par-là le comble au triomphe de nos ennemis. Mais pourquoi souilleriez-vous vos mains dans notre sang? Que vous avons-nous fait? Quelle offense avez-vous reçue de nous? Si notre droiture & notre invincible attachement pour nos épouses sont des vertus qui vous déplaisent, laissez-nous quiter votre Ile; nous fuirons avec les compagnes de notre sort, nous irons chercher des climats où l'on ne fasse point un crime de la constance & de la fidélité. Accordez-nous seulement une chaloupe, nous ne vous demandons ni voiles, ni gouvernail; la vertu & l'amour nous rendront tranquiles au milieu des mers; nous n'avons pas besoin d'autres guides. O chers concitoyens! ne rejettez point nos prières, ne vous endurcissez point contre nos pleurs. Voyez à quoi nos tristes prétentions se réduisent! Nous vous demandons

la

la mort, ou la liberté de l'aller chercher avec nos épouses dans ce vaste Océan qui environne votre Ile.

Il étoit tems que Gelin achevât son discours. Le bruit qui commençoit à s'élever dans l'assemblée, n'auroit plus permis de l'entendre: chacun paroissoit ému, comme s'il eût eu de l'inquiétude pour une personne chère dont il eût appréhendé la perte. On parloit de tous côtés avec chaleur; & quoique personne ne se fît entendre distinctement, il étoit aisé de voir que tout ce mouvement se faisoit en notre faveur. J'étois toujours auprès de Gelin, je lui dis sans perdre de tems: Votre discours a produit son effet; mais si vous n'ajoutez quelques mots qui puissent déterminer le peuple à s'expliquer hautement, je crains que personne n'ose lever la voix & se déclarer pour nous. Gelin, qui n'avoit pas besoin de préparation pour s'exprimer facilement, reprit aussi-tôt: Je vois, chers concitoyens, que le Ciel n'abandonne pas notre innocence, puisqu'il vous inspire en notre faveur les

ſentimens qui ſe déclarent dans vos yeux & ſur vos viſages. Mais ſongez que ce n'eſt pas aſſez de nous plaindre, il faut nous ſecourir. Vous ſavez que c'eſt dans votre aſſemblée que réſide l'autorité ſouveraine; n'annullez-vous pas la cruelle ſentence qui a été prononcée contre nos épouſes, & ne leur rendez-vous pas la liberté? Il eut à peine fini ce dernier mot, qu'on entendit retentir de toutes parts dans l'Egliſe, *Liberté! liberté! la ſentence eſt nulle.* La joie inexprimable que nous reſſentîmes tout d'un coup, nous rendit pendant quelques momens ſi incapables de réflexion, qu'elle nous fit commettre une faute irréparable. Trop occupés de l'heureuſe délivrance de nos chères épouſes, nous ne penſâmes pas à profiter ſur le champ de la bonne volonté du peuple, pour en obtenir de-même la confirmation de notre mariage. Le Miniſtre ſentit plutôt que nous notre imprudence, & ſa malignité en profita habilement. Il avoit joué un perſonnage fort embarraſſant, pendant la dernière partie de la harangue

rangue de Gelin, & dans le tems que le peuple nous accordoit la liberté de nos épouses. Tout le monde paroissant si déclaré pour nous, il n'avoit pas osé ouvrir la bouche, ni donner même la moindre marque de mécontentement. Mais lorsqu'il se fut apperçu que nous négligions la partie de nos intérêts qu'il avoit le plus à cœur de détruire, je veux dire l'article de notre mariage, il se hâta de nous ôter le pouvoir d'y revenir, en congédiant aussi-tôt le peuple. Il affecta même de le faire d'une manière obligeante pour nous: Allez, dit-il à l'assemblée; ne laissez pas un moment davantage ces pauvres filles dans leur prison, puisque vous avez jugé à propos de leur rendre la liberté. Tout le monde s'empressa de sortir pour les aller délivrer; & notre aveuglement fut tel, que nous ne fîmes pas même alors l'attention que demandoient les circonstances, & la nécessité de nos affaires.

Il ne demeura dans l'Eglise avec nous, que les Anciens du Consistoire & le Ministre. Nous ne tar-

dâmes pas à nous appercevoir de la faute que nous avions commise, & nous la déplorâmes amèrement, tandis que le Ministre s'entretenoit avec les Anciens. Comme il nous avoit empêché de sortir avec la foule, nous nous attendions bien qu'il avoit quelque nouvel ordre à nous intimer; mais nous étions fort éloignés de prévoir que ce seroit celui de retourner en prison, ou plutôt de nous y laisser conduire. Nous étions sans contredit les plus forts, indépendamment de nos armes que nous tenions cachées avec soin; & l'on conçoit bien que douze ou quinze vieillards n'auroient pas entrepris de faire violence à six jeunes gens résolus. Ce fut cette pensée même qui nous empêcha de nous emporter contre eux, en recevant leur ordre par la bouche du Ministre. Je ne demandai qu'un moment pour parler à part à mes compagnons. Notre folie, leur dis-je, est extrême, d'avoir oublié le plus essentiel de nos intérêts: mais dans l'état où sont les choses, nous en commettrions encore une plus gran-

grande, en refusant de retourner au Magasin. Il faut espérer que l'occasion que nous avons perdue aujourd'hui, renaîtra un autre jour; & puisque nous avons obtenu la liberté de nos épouses & l'abolition de leur sentence, nous devons regarder notre retour en prison comme un petit mal. Gelin faisoit quelque difficulté de me croire. Il demandoit quelles pouvoient être les vues du Consistoire dans cette nouvelle injustice? Les mêmes, lui répondis-je, qu'ils ont eues la première fois, c'est-à-dire, de prévenir le commerce qu'ils appréhendent que nous n'ayons avec nos épouses. Il est clair que leur prémière sentence, qui regarde notre mariage, subsiste encore, & qu'ils continueront de la vouloir exécuter. Mais venez, ajoutai-je en le prenant par la main, & suivez-moi sur la parole que je vous donne, que notre prison ne sera pas nuisible à nos affaires. Il eut assez de confiance en moi pour me suivre. Les Anciens parurent satisfaits de notre promtitude à obéir, & quelques-

uns se détachérent pour nous accompagner.

Nous fûmes renfermés dans les mêmes chambres. Le géolier s'étoit apperçu dès le matin que nous avions forcé la porte, & s'étant contenté de l'excuse que nous lui avions apportée, il avoit eu soin de réparer aussi-tôt le desordre. Quoiqu'il nous fût aisé de nous procurer la liberté de sortir de la même manière, lorsque la nécessité l'exigeroit, je crus que les Anciens ne nous refuseroient pas la permission de voir de tems en tems nos compagnons, si je la leur demandois honnêtement. Ils nous l'accordérent en effet, & ils commandérent au géolier de nous donner cette satisfaction une fois le jour pendant un certain tems, dont ils lui marquérent la durée. Je brulois d'impatience de les entretenir en liberté, pour leur communiquer la raison que j'avois eue de ne pas regarder notre retour en prison comme un mal. Savez-vous, leur dis-je aussitôt qu'il nous fut permis de nous rejoindre, quel est le nouveau projet

jet que je médite ? J'eſpère que vous l'approuverez ; parce que, tout lent qu'il ſera dans l'exécution, le ſuccès m'en paroit ſûr, tranquile, & à couvert de toute violence. Le Miniſtre affecte de croire que nous n'avons pas uſé des droits du mariage avec nos épouſes ; & c'eſt apparemment cette perſuaſion, qu'il a communiquée au conſiſtoire, qui lui a fait trouver tant de facilité à en obtenir la malheureuſe ſentence de notre divorce. Pourquoi nous donner tant de mouvement pour le détromper ? N'eſt-ce pas une vérité qui ſe développera bientôt d'elle-même ? Faiſons-nous la violence de paſſer trois ou quatre mois en priſon ; il eſt impoſſible que de ſix que nous ſommes, il n'y en ait pas du moins quelques-uns dont l'amour ait produit des fruits qui paroîtront. La groſſeſſe de quelques-unes de nos épouſes ſuffira ſans doute au Miniſtre, pour le perſuader de la réalité de notre commerce ; & il faudroit le ſuppoſer le plus méchant de tous les hommes, pour le croire capable après cela de s'obſtiner

encore à nous séparer. Tâchons de vivre tranquiles, ajoutai-je, en comptant ainsi sur l'avenir. Il m'en coutera plus qu'à personne, d'être éloigné si longtems de ma chère Angélique; mais quelles peines ne sont pas adoucies par l'espérance? Il y a une objection à me faire, c'est qu'on nous pressera sans doute d'en venir à l'exécution de la sentence du Consistoire. Mais c'est une affaire où nous n'avons point à redouter la violence: on peut nous empêcher malgré nous d'habiter avec nos chères épouses; mais on ne s'avisera pas d'employer la contrainte pour nous faire vivre avec des filles que nous refuserons constamment d'admettre entre nos bras. Si l'on nous interroge sur les motifs de notre conduite, nous nous défendrons civilement de les expliquer, & nous nous embarrasserons peu qu'on les pénètre.

Mes compagnons goûtérent tellement ce conseil, qu'ils m'embrassérent mille fois en témoignage de reconnoissance. Le vif Gelin y applaudit lui-même, malgré le tourment

ment qu'il se faisoit déja d'une si longue absence de son épouse. Dans le fond, c'étoit un parti raisonnable, & qui devoit naturellement réussir; mais le même ascendant qui s'étoit opposé jusqu'alors à mon bonheur, se préparoit à consommer ma ruïne. Le conseil que j'avois donné à mes chers amis pour notre utilité commune, me devint si funeste, qu'il me semble que le Ciel l'a puni comme un crime, en faisant tomber sur moi seul tous les effets déplorables qu'il a produits.

Cependant, le peu d'apparence qu'il y avoit qu'il pût tourner si malheureusement, l'ayant fait recevoir avec joie de mes compagnons, nous commençâmes dès le même jour à l'exécuter. Nous parlâmes de notre prison à quelques Anciens qui nous visitérent, comme d'un séjour qui nous déplaisoit si peu, que nous nous sentions disposés à y passer volontiers quelques mois. Ils nous en demandérent inutilement la raison, nous ne répondîmes à leurs questions qu'en badinant. Nous gardâmes la même

conduite à l'égard du Miniſtre, & de toutes les perſonnes dont on nous permit de recevoir la viſite. Il ne ſe paſſa pas de ſemaine, ſans que le Conſiſtoire ne nous fît renouveller ſes perſécutions pour nous porter à nous ſoumettre à ſa ſentence; mais ſes envoyés reçurent de nous les mêmes réponſes. Nous jouïſſions, pour parler ainſi, de leur inquiétude & de leur embarras. Ils ne comprenoient rien à nos manières myſtérieuſes, & la plupart étant des vieillards qui ſe piquoient de ſageſſe & d'expérience, ils ne pouvoient cacher le chagrin qu'ils reſſentoient de voir les deſſeins de ſix jeunes gens à l'épreuve de leurs conjectures & de leur pénétration. Nous n'eûmes point cette réſerve avec nos épouſes. Un de nos prémiers ſoins fut de les informer du ſecret de notre conduite, autant pour prévenir la défiance qu'elles auroient pu concevoir de notre fidélité, que pour les prier d'agir de concert avec nous, & de ne nous pas laiſſer ignorer les prémières marques qu'elles auroient de l'état où nous ſouhai-

haitions qu'elles puſſent ſe trouver. Le géolier, qui n'étoit pas auſſi intraitable que la plupart des gens de ſon eſpèce, conſentit à nous rendre ce ſervice. J'écrivis tous les jours à Madame Eliot & à ma chère épouſe. Mon cœur ſe ſatisfaiſoit du moins dans mes lettres. Je recevois auſſi leurs réponſes. L'amour & l'amitié n'ont pas d'expreſſions tendres & paſſionnées, qui n'ayent été employées dans ce doux commerce, qui fit toute ma conſolation pendant près de cinq mois. Mes compagnons obtinrent la même faveur du géolier. Nous nous communiquions les uns aux autres les lettres que nous écrivions, & celles que nous recevions. L'amitié qui nous uniſſoit étoit ſi ſincère, que nous n'apportions pas plus de ſoin à nous déguiſer nos penſées que nos actions. Chacun laiſſoit lire dans ſon cœur, & liſoit dans celui de ſes compagnons, qu'il regardoit comme ſes chers frères & ſes fidèles amis. On ne nous laiſſa pas manquer de livres, ni de tout ce qui pouvoit ſervir à nous deſen-

nuyer. Les Anglois s'occupérent principalement à apprendre la Langue Françoiſe, & les François à ſe perfectionner dans la nôtre. Nous tirâmes ainſi un fruit conſidérable de notre captivité. Mais hélas ! il ne m'a jamais été permis d'en faire l'uſage pour lequel j'avois tâché de l'acquérir. Ma prémière vue en apprenant le François, étoit de pouvoir entretenir ma chère épouſe avec plus de douceur dans ſa langue naturelle; & le Ciel impitoyable m'avoit condamné à ne la revoir jamais.

Trois mois s'étoient à peine écoulés, lorſque je reçus une lettre de Madame Eliot, qui m'apprenoit l'heureuſe nouvelle de la groſſeſſe d'Angélique, elle me l'aſſuroit comme une choſe certaine. Nous en fîmes une fête dans notre priſon. Mes compagnons me félicitérent de l'apparence qu'il y avoit que je ſerois le prémier d'entre nous qui porteroit le nom de père, & ils regardérent cette diſpoſition du Ciel, comme une confirmation de la petite autorité qu'ils m'avoient accordée

dée sur eux. Nous examinâmes si nous attendrions plus longtems à faire annoncer cette nouvelle au Consistoire. Ils furent tous d'avis de ne pas différer : je fus seul d'une opinion différente, & je demandai si instamment qu'elle fût suivie, qu'ils y consentirent par complaisance. Ce fut en effet leur unique motif ; car je n'avois point de raison solide à leur apporter, & je ne trouvois pas non plus que je pusse m'en rendre une bonne à moi-même : j'agissois par un instinct aveugle, ou, si l'on veut, par une espèce de pressentiment secret que je ne pouvois éclaircir. Il me sembloit qu'il y avoit du danger pour mon épouse, à passer pour mère avant ses compagnes. Mon inquiétude ne tomboit encore que sur elle ; je m'imaginois que ce n'étoit qu'une envie de ménager sa pudeur, que d'attendre à déclarer sa grossesse jusqu'à ce que les épouses de mes compagnons fussent dans le même cas. Quelque sujet que nous eussions de présumer avantageusement de la disposition du peuple en notre faveur, je savois qu'un

qu'un regard, une marque de surprise, une raillerie douce même & innocente touche une fille vertueuse, qui se trouve dans un certain état auquel on lui fait connoître qu'on ne s'est point attendu ; & mon dessein, autant que je pouvois me l'expliquer à moi-même, étoit d'épargner à ma chère Angélique le moindre sujet de chagrin & de confusion. Il semblera peut être que ce raisonnement, tout vague & tout indéterminé qu'il étoit, avoit pu suffire pour me faire prendre le parti auquel je m'arrêtai ; mais il est certain qu'il entroit quelque chose de plus fort & de plus pressant dans ma résolution. Je le sentois sans le concevoir ; c'étoit un reste d'influence heureuse de mon étoile, qui me présageoit des malheurs prochains, auxquels mes idées ne pouvoient encore s'étendre. Comment les aurois-je prévus, puisqu'il n'y avoit qu'une malignité détestable qui pût les faire naître, & que même en les éprouvant, j'ai eu longtems peine à les croire ?

Je marquai donc à Madame Eliot dans

dans ma réponſe, qu'il me paroiſſoit à propos de cacher ſoigneuſement la groſſeſſe de ſa fille, juſqu'à ce que les épouſes de mes compagnons nous euſſent découvert quelque choſe de ſemblable. Pluſieurs ſemaines ſe paſſérent dans cette attente. La nouvelle que je deſirois ſi ardemment, n'arrivoit point. Cependant le Miniſtre & le Conſiſtoire, qui comprenoient moins que jamais le deſſein de notre conduite, & qui avoient fait mille efforts inutiles pour nous en arracher le ſecret, renouvellérent leurs inſtances avec de nouvelles perſécutions. Ils employoient quelquefois la douceur & l'honnêteté, pour nous perſuader de nous rendre à leurs ordres; mais plus ſouvent c'étoit des reproches & des menaces qu'ils mettoient en uſage. Le Miniſtre ſur-tout, qui nous rendoit de fréquentes viſites, ne ſortoit jamais ſans nous avoir traité d'indociles & de rebelles, & ſans nous avoir fait craindre de la part du Ciel & de la Colonie quelque châtiment ſévère, qui nous remettroit malgré nous

dans le devoir. Un jour, à la fin d'une de ces apostrophes violentes, n'ayant plus la patience d'essuyer ses brusqueries & ses emportemens, je pris tout d'un coup, & sans y avoir fait assez d'attention, le parti de lui déclarer nettement qu'il perdoit ses paroles & ses peines. Voulez-vous que j'épouse deux femmes, lui dis-je? J'y consens, si cela est nécessaire pour le bien de la Colonie: mais si vous n'êtes pas capable de me proposer des crimes, ne me parlez plus de quiter Angélique Eliot, qui est si réellement mon épouse, qu'elle est prête à mettre au monde le fruit de notre mariage. Il fut si frappé de ce discours, que je fus obligé de le répéter deux fois pour lui en faire comprendre le sens. J'y ajoutai toutes les explications qu'il desira. Et vos compagnons, me dit-il après un moment de silence, ont-ils commis la même faute que vous? Je lui répondis d'un ton badin, que nous étions en société de vertus & de crimes, & que nous attendions les mêmes récompenses ou les mêmes

mes châtimens. Il se retira sans nous faire connoître ce qu'il pensoit. Quoique je lui eusse fait cet aveu sans délibération, je ne crus pas devoir m'en repentir; & mes compagnons, qui l'avoient souhaité ardemment, en furent au comble de la joie. Nous étions déja au cinquième mois de notre prison. Il n'y avoit plus à compter sur la grossesse de leurs épouses, puisqu'elles avoient été si longtems sans en ressentir les marques. L'espérance que cinq mois d'attente nous avoient fait concevoir, rouloit desormais toute entière sur Angélique & sur moi. Il nous tardoit de savoir de quelle manière le Consistoire & la Colonie prendroient une preuve aussi inconteſtable de notre mariage, que celle que je venois de donner au Ministre. J'écrivis sur le champ à Madame Eliot, pour la prévenir. Elle reçut ma lettre, & moi sa réponse, qu'elle m'envoya vers le soir. J'y trouvai quelques sujets de confiance & de joie: elle m'apprenoit qu'elle avoit eu la visite du Ministre; qu'il avoit de-

demandé à voir mon épouse; qu'il s'étoit informé de la vérité de sa grossesse; & qu'en ayant été convaincu, il étoit sorti d'un air tranquile & satisfait.

Cependant nous vîmes le lendemain avec le dernier étonnement, que nous étions sous la garde d'un autre géolier, & qu'on prenoit plus de soin qu'on n'avoit fait jusqu'alors de fermer la porte de la prison. Nous en demandâmes inutilement la raison au nouveau maître de notre demeure. Il se contenta de nous répondre, que ce changement s'étoit fait par ordre du Consistoire. Nous ne doutâmes point qu'on n'eût soupçonné l'autre d'avoir servi au commerce de lettres que nous entretenions avec nos épouses. Mais cette prémière rigueur n'étoit qu'un prélude. L'heure étant venue à laquelle on nous permettoit de sortir de notre chambre pour nous entretenir avec nos trois compagnons, le géolier nous déclara que cette satisfaction ne nous seroit plus accordée, & il refusa avec obstination de nous apprен-

prendre la cause de cette rigoureuse conduite. Elle ne pouvoit manquer de nous allarmer beaucoup. Nous tinmes conseil. Toute la pénétration de Gelin ne put nous faire voir clair dans une telle obscurité. On ne nous traitoit pas avec cette rigueur, par un ménagement d'indulgence & de bonté, cela étoit clair. Mais que prétendoit-on par cette nouvelle violence ? & supposant même que la grossesse de mon épouse en fût le prétexte, comment étions-nous plus coupables depuis que le Ministre s'en étoit assuré par ses yeux, que lorsque je lui avois fait, cinq mois auparavant, des aveux qui avoient dû la lui faire prévoir ? Il est vrai qu'il avoit toujours fait difficulté de les croire sincères : mais c'étoit cette pensée même qui éloignoit tous les soupçons que je devois former de ses cruels desseins ; elle avoit même servi jusqu'alors à me faire trouver ses injustices excusables. Il est peut-être persuadé, dis-je, que nous voulons le tromper ; il ne lui manque que d'être assuré de la consommation

mation de notre mariage : car plus il a d'affection pour sa nièce, moins il est vraisemblable qu'il voulût lui donner un époux qu'elle ne pourroit accepter avec honneur, en supposant que je pusse prouver les faveurs que j'ai reçues d'Angélique. Elles sont à présent prouvées sans replique ; il ne voudroit plus de moi pour l'époux de sa nièce; & il n'a plus d'intérêt par conséquent à rompre les liens qui m'attachent à mon épouse. Ce raisonnement eût été juste, si le Ministre n'eût agi qu'en oncle tendre, & en Pasteur vertueux & charitable ; mais toutes ses vues étoient celles d'un ennemi cruel & artificieux, qui cherchoit à satisfaire son ressentiment contre Madame Eliot, contre sa fille, & contre moi : il n'avoit pas eu d'autre but, dans les violences qu'il nous avoit déja fait essuyer. Mes compagnons ne les avoient partagées, que parce qu'il ne pouvoit me perdre sans les associer à ma ruïne. La vengeance étoit sa seule passion, ou du moins toutes les autres s'y rapportoient. Madame Eliot le connoissoit

noiſſoit bien, lorſqu'elle m'avoit repréſenté ſon caractère; & elle avoit eu raiſon ſans doute de me dire, qu'il avoit ſollicité la mort de ſa belle-ſœur dans la ſeule vue de ſe venger de Guiton, qu'il ne pouvoit perdre qu'en la faiſant périr avec lui. Ce trait étoit digne de ce qu'il a fait depuis contre moi; car je ne vous rapporte rien de cet odieux Miniſtre, qui ne ſoit trop confirmé par ce qui me reſte à vous raconter.

La difficulté que nous trouvâmes à pénétrer dans ſes deſſeins, nous obligea de recourir à la conſolation ordinaire des malheureux, c'eſt-à-dire à la patience & à l'invocation du ſecours du Ciel. Tout éloigné que j'étois de me défier du malheur qui me menaçoit, je ne pouvois me défendre d'une mortelle inquiétude pour Angélique. Cette chère épouſe m'étoit ſans ceſſe préſente. Quels triſtes fruits d'une affection ſi tendre & ſi innocente! Elle s'allarme pour moi, diſois-je, au moment que je tremble pour elle. Qui de nous deux eſt le plus à plain-

plaindre ? Hélas ! je sai bien que mes peines les plus sensibles ne sont pas mes propres peines ; mais je meurs mille fois de celles de ma chère Angélique. Nous demeurâmes encore un mois dans la plus étroite captivité. Nous reçûmes trois ou quatre fois la visite d'un Ancien, qui nous exhorta en général à bien espérer : mais nous ne pûmes tirer de lui la raison du cruel traitement qu'on nous faisoit essuyer. Il refusa même de satisfaire aux questions qui regardoient nos épouses. Gelin, que cette dureté piquoit jusqu'à l'indignation & au transport, me proposa plus d'une fois de recourir aux armes, comme au seul moyen de finir tant d'indignités. Nous avions non seulement nos trois pistolets, mais encore ceux de nos compagnons, que nous avions jugé à propos de reprendre d'eux, parce que notre chambre étant la plus grande & la plus commode, il nous étoit plus facile de les y tenir cachés. Je répondois chaque fois à Gelin, que c'étoit sans doute une ressource à laquelle

il

il ne faloit pas abſolument renoncer, mais que je n'en voyois point encore la néceſſité ; que nous devions attendre du moins quelques lumières ſur notre ſort, & ne pas prendre le parti du deſeſpoir avant que d'avoir perdu toute eſpérance.

Nous étions à la fin du ſixième mois de notre priſon. Un jour au matin, nous vîmes entrer dans notre chambre le Miniſtre avec quelques Anciens. Leur viſage me parut embaraſſé. Sortez, dit le Miniſtre à Gelin & à Johnſton, & laiſſez-moi ſeul avec Mr. Bridge. Mes chers compagnons ſortirent, conduits par les Anciens, & je demeurai effectivement ſeul avec mon ennemi. Il m'ordonna impérieuſement de m'aſſeoir, & s'étant aſſis lui-même, il me fit tout à la fois deux queſtions. Qui êtes-vous, me dit-il, & dans quel deſſein êtes-vous entré dans cette Ile ? Surpris du ton bruſque dont il me parloit, je le regardai pendant quelque tems ſans répondre. Il réitéra ſon interrogation. Je me déterminai à le ſatisfaire honnêtement, mais en lui faiſant

sant sentir néanmoins que j'étois capable de quelque fermeté. Quoique j'ignore, lui dis-je, dans quelle vue & par l'ordre de qui vous m'interrogez avec tant de hauteur, si vous ne savez point encore qui je suis, je ne refuse point de vous l'apprendre. Mon nom est Bridge. Je suis fils du Protecteur d'Angleterre. Pour le motif qui m'a conduit dans cette Ile, c'est l'espoir d'y trouver des hommes justes & amis de la vertu: plaîse au Ciel que mon attente ne soit point trompée! Il n'y avoit assurément rien d'insultant dans ma réponse: cependant il plut au Ministre de me la reprocher comme un manque de respect. Sa haine se satisfit d'abord par quelques mots injurieux, & prenant ensuite un ton plus modéré en apparence, il me dit qu'il étoit difficile de croire qu'un jeune-homme capable des infamies dans lesquelles j'étois tombé, fût né d'un père tel que je me l'attribuois; qu'il n'étoit pas plus vraisemblable que j'eusse jamais eu le moindre sentiment d'honneur & de vertu, puisque j'en avois violé toutes

tes les loix; mais que s'il étoit vrai que j'eusse cru trouver dans l'Ile de l'amour pour l'ordre & pour la justice, il venoit me confirmer dans cette idée, en m'apprenant que le vice y étoit puni avec rigueur, & en m'annonçant que j'en serois moi-même un exemple. Nous ne souffrons ici, continua-t-il, ni l'adultère, ni la séduction. Un mari qui manque de foi à son épouse, est digne de mort. Votre condamnation est déja prononcée par nos loix. Cependant, comme c'est à la Colonie qu'appartient le droit de porter une sentence de mort, je vous laisse avec l'espérance qu'elle pourra vous être favorable. Ne vous y fiez pas néanmoins, ajouta-t-il d'un air railleur, & pensez à vous réconcilier avec le Ciel; car elle n'a point épargné dans le même cas des personnes qui valoient mieux que vous. Je voulus ouvrir la bouche pour me justifier; ou plutôt j'étois si troublé, qu'en l'ouvrant pour m'expliquer, je savois à peine ce que j'allois dire: mais il me prévint, en me priant de remettre à parler

pour ma défense devant ceux qui seroient nommés pour l'entendre. Il ajouta en se levant, qu'il n'avoit été envoyé à ma prison que pour remplir le devoir de son ministère, c'est à-dire pour m'avertir de penser à la pénitence, & de faire un usage Chrétien de mon châtiment. Il sortit aussi-tôt. Mes compagnons ne reparurent point. Je demeurai seul un instant, & le Géolier étant entré avec deux valets qui se saisirent de moi, je me vis en un moment chargé de chaînes pesantes, & traité comme le plus criminel de tous les hommes.

J'avoue que le courage & la fermeté, dont je me croyois rempli, ne purent me soutenir contre les prémières impressions d'un évènement si terrible & si imprévu. Je conçus tout le système de la vengeance du Ministre. L'exemple tragique de Guiton se présenta aussitôt à mon esprit. Je crus ma mort inévitable, & je passai plus d'une heure à me plaindre du Ciel & à gémir de la rigueur de mon sort. Mais lorsqu'après ces prémiers mouve-

vemens de douleur qui n'avoient point d'abord d'autre objet que ma propre infortune, je vins à penſer qu'Angélique ſeroit ſans doute enveloppée dans ma ruïne, & qu'elle ſubiroit le même ſupplice, j'achevai de perdre le peu de conſtance qui me reſtoit, & je tombai dans un état qui faillit à dérober à mes ennemis, par ma mort, le cruel plaiſir de me faire ſouffrir plus longtems. A peine avois-je la force de pouſſer en dehors quelques paroles, qui ſe trouvoient comme étouffées par l'agitation tumultueuſe de mes eſprits. Mon deſeſpoir néanmoins ne pouvoit ſe contenir au dedans de mon cœur: j'aurois voulu parler, crier à haute voix, & faire entendre mes plaintes à tout ce qui pouvoit y être ſenſible. Il m'en échappoit quelques-unes, entrecoupées de mille ſoupirs: je les adreſſois à Angélique, à Madame Eliot, à mes compagnons, & je prenois le Ciel & la Terre à témoin de mes malheurs & de mes peines.

Mon aimable épouſe, dont toute ma douleur ne pouvoit me faire

prononcer le nom sans tendresse, étoit pendant ce tems-là dans un état peu différent du mien. Je n'en appris les circonstances que plusieurs mois après. Quelque insupportable que fût pour moi l'incertitude où l'on me laissa de son sort, elle l'étoit beaucoup moins sans doute que ne l'eût été la connoissance de ce qu'elle avoit à souffrir. Ce fut du généreux Gelin que j'en eus les prémières nouvelles, en même tems que celles de la conduite qu'on avoit tenue à l'égard de mes compagnons, & de tout ce qui étoit arrivé à lui & à eux jusqu'au moment où il me fut permis de le revoir. Pour en règler le récit par le tems de mes connoissances, je devrois le remettre après celui de ma propre avanture; mais ma narration vous paroîtra plus claire, en suivant l'ordre des évènemens.

Après la manière dont je me suis expliqué sur le caractère du Ministre, & sur sa malignité lorsqu'il étoit question de vengeance, vous pouvez concevoir d'où venoient mes chaînes & cette extrémité de mi-

misère où je fus précipité tout d'un coup. Ecoutez l'horrible plan de sa haine. Il n'eut pas plutôt appris de moi la grossesse d'Angélique qu'il se rendit chez Madame Eliot, comme je vous l'ai rapporté, pour se faire confirmer ce fait important par le propre témoignage de mon épouse. Il alla de-même chez les épouses de mes compagnons, & par la manière adroite dont il leur parla de la mienne, il réussit à tirer d'elles assez d'éclaircissement pour s'assurer qu'elles n'étoient point dans le même cas. Il se crut alors au comble de ses desirs, & le maître absolu de sa vengeance. Ses victimes s'étoient livrées à lui d'elles mêmes. Il résolut de laisser desormais mes compagnons en repos, & de faire tomber tous ses traits sur Angélique & sur moi. Par la sentence du Consistoire, la cérémonie du Sort devoit être regardée comme un mariage saint & solemnel; or j'avois eu depuis un commerce avéré avec une autre femme que celle que le Sort m'avoit donnée; j'étois donc dans le cas de Guiton,

c'eſt-à-dire coupable d'adultère, & par conſéquent digne de mort. Tel fut ſon raiſonnement. Il prévit bien que mes compagnons, & ſur-tout Gelin, pourroient lui cauſer quelque obſtacle en ſe reconnoiſſant atteints du même crime; mais comme il avoit déja ſu perſuader aux Anciens que cette confeſſion étoit un artifice, il s'imagina bien qu'il lui ſeroit facile de les confirmer dans la même opinion, en leur faiſant remarquer, qu'il n'étoit pas vraiſemblable que de ſix jeunes-gens qui euſſent eu le même commerce avec de jeunes filles de leur âge, il n'y en eût qu'un qui fût devenu père. Effectivement, il y avoit quelque choſe de ſi extraordinaire dans cet évènement, que j'étois embaraſſé moi-même à l'expliquer. Je le regarde encore comme une preuve ſans replique de la réalité de quelque Puiſſance maligne qui s'eſt comme emparée de mon ſort, & qui change le cours même de la Nature pour aſſurer ma perte.

Quelque infaillible que ce projet parût au Miniſtre, il le tint caché dans

dans son cœur, jusqu'au sixième mois de notre prison. Le but de ce délai étoit de vérifier de plus en plus, que nous étions Angélique & moi les seuls coupables. Il eut seulement la précaution de nous faire resserrer plus étroitement dans nos chambres, pour empêcher sans doute qu'il ne me revînt quelque chose qui pût me faire soupçonner son dessein, & me porter à prendre de concert avec mes compagnons des mesures pour le prévenir. Pendant près d'un mois qu'il nous tint dans cette contrainte, il affectoit en public de ne pas croire la grossesse d'Angélique réelle. A Dieu ne plaise, disoit-il, que ces horreurs se renouvellent dans la Colonie! L'exemple de Guiton & de ma belle-sœur est un frein qui retiendra éternellement nos filles dans les bornes de la modestie & de la vertu. Ces affectations hypocrites durérent pendant quelques semaines. Enfin la grossesse de mon épouse étant si visible qu'elle n'étoit plus ignorée de personne, il leva le masque tout d'un coup. Il fit assem-

bler le Conſiſtoire. Là, par une harangue artificieuſe, il anima tellement les Anciens contre moi, qu'il n'y en eut preſque pas un qui ne fût prêt dans le prémier moment à ſouſcrire à ma mort. Son éloquence empoiſonnée s'exerça principalement ſur deux articles: prémièrement, à bien établir la ſolidité de notre prétendu mariage du Sort, & la juſtice du Conſiſtoire à le confirmer par ſa ſentence: en ſecond lieu, à détruire le panchant que quelques Anciens pourroient avoir à croire mes compagnons auſſi criminels que moi, ſuppoſé que je le fuſſe, & à leur perſuader que j'étois ſeul dans le cas de l'adultère. Mon crime, & la néceſſité de ma punition, ſuivoient néceſſairement le prémier de ces deux articles. L'autre m'ôtoit tout eſpoir de pardon: car le grand nombre des coupables excite quelquefois l'indulgence, au lieu que c'eſt ordinairement du crime d'un particulier, qu'on prend l'occaſion de donner un exemple de ſévérité pour le maintien des Loix; & naturellement, il ſembloit qu'a-

qu'après ce qui étoit arrivé à Guiton, un jeune-homme tel que moi, sans crédit & sans protection, avoit peu de droit de prétendre à des graces. Le Ministre fit donc remarquer, qu'outre la preuve claire & évidente qu'on pouvoit tirer en faveur de mes compagnons, de ce qu'Angélique se trouvoit seule enceinte, il y avoit d'autres témoignages qui ne déclaroient pas moins leur sagesse & leur innocence; que ceux qui étoient dans une prison différente de la mienne, avoient nié d'abord avec fermeté d'avoir commis la moindre indécence avec les filles qu'ils avoient prétendu épouser dans la prairie; qu'ils avoient fait cette prémière déposition volontairement & sans contrainte; qu'ayant changé ensuite de langage après m'avoir parlé à l'Eglise, il étoit visible que c'étoit à ma sollicitation qu'il paroissoit aussi certain, que ceux qui étoient renfermés avec moi ne s'étoient conduits que par mes conseils; que prévoyant les suites du commerce criminel que j'avois eu avec Angélique, j'avois

fort bien senti que je ne pouvois me sauver, qu'en tâchant de grossir le nombre des coupables; & que j'avois eu l'adresse de persuader à mes compagnons, que leur intérêt demandoit d'eux ce que je ne les engageois à faire que pour le mien; que les filles avoient aussi varié dans leurs dépositions; qu'étant captives, elles avoient protesté que jamais elles ne s'étoient écartées de leur devoir; qu'au moment qu'elles avoient été libres, c'est-à-dire aussi-tôt que j'avois pu former leur langage par les conseils que je leur avois donnés dans mes Lettres, elles en avoient tenu un tout opposé; qu'il avoit intercepté quelques-unes de ces Lettres, soit de ma main, soit de celle de mes compagnons; & qu'il les avoit trouvé si malignes & si dangereuses, que c'étoit sur cette raison qu'il avoit sollicité le Consistoire de nous donner un Géolier dont la fidélité fût à l'épreuve de mes séductions. En un mot, tout ce qu'un ennemi violent & artificieux peut mettre en usage pour verser son poison dans le cœur des

des autres & y allumer la haine, le Miniſtre l'employa dans cette occaſion; & ſon diſcours eut en effet tout le ſuccès qu'il s'étoit propoſé. Les Anciens me regardérent dès ce moment, non ſeulement comme atteint & convaincu d'adultère; mais encore, comme l'unique auteur de ce que j'avois fait de concert avec mes compagnons, & rejettant ſur moi la réſiſtance qu'ils apportoient à leurs ordres, ils me jugérent le ſeul coupable.

Il n'y avoit pas loin de ce jugement à la réſolution de me faire mourir. Elle fut priſe d'un accord unanime, & quoiqu'il ſe trouvât pluſieurs perſonnes dans l'Aſſemblée à qui la conſidération qu'ils avoient pour Madame Eliot faiſoit ſouhaiter qu'on eût quelque indulgence pour ſa fille, ſa cauſe étoit liée trop néceſſairement à la mienne, pour la ſéparer de mon ſort. On n'eût oſé, d'ailleurs, ſolliciter pour elle en préſence du Miniſtre, qui avoit été autrefois le plus ardent à demander la punition de ſa ſœur dans les mêmes circonſtances. Sa

perte & la mienne furent donc conclues. Cependant, comme il n'appartenoit point au Consistoire de prononcer définitivement des arrêts de mort, on se contenta, suivant la forme établie, de rédiger en articles tous les chefs d'accusation du Ministre, pour les exposer à la Colonie. L'usage étoit dans ces occasions, d'attacher à la porte de l'Eglise une espèce de Manifeste, qui contenoit les crimes des personnes accusées. Chaque particulier les examinoit, pour se mettre en état de porter son jugement avec connoissance. Tous les habitans de l'Ile s'assembloient ensuite, après une proclamation publique, & l'on procédoit régulièrement à la sentence. Nous fûmes donc regardés, mon épouse & moi, dès ce jour, sinon comme des criminels déja condamnés, du moins comme des accusés dont le crime étoit si notoire & si certain, que notre condamnation paroissoit infaillible. Nous fûmes traités aussi-tôt comme nous devions l'être dans cette supposition. Angélique fut arrachée des bras

bras de sa mère, & renfermée dans une obscure prison. Je fus chargé de chaînes, & averti par le Ministre, de penser de bonne heure à me préparer à la mort. Pour mes compagnons, qui étoient en quelque sorte justifiés par mes crimes, ils furent mis en liberté. Le Ministre prit sur soi le soin de leur conduite; & raisonnant toujours sur les principes de sa haine, il assura le Consistoire, que n'étant plus corrompus desormais par mes conseils, on pouvoit se répondre de leur sagesse & de leur docilité. Tels furent les préludes de la scène funeste qui se préparoit.

Gelin & Johnston se voyant libres, eurent peine à concevoir pourquoi l'on me retenoit captif après eux. Ce deux chers amis, qui étoient accoutumés par une longue société de misères à m'aimer & à me souhaiter du bien, ne purent cacher la douleur qu'ils ressentoient de me voir excepté de la grace qu'on paroissoit leur accorder. Ils la témoignérent hautement, dès le même jour. Mais leur colère égala

leur

leur étonnement, lorſqu'ils apprirent par le bruit qui ne tarda point à ſe répandre, que mon épouſe avoit été arrêtée, & qu'elle & moi ayant déja été déclarés dignes de mort par le Conſiſtoire, on ne parloit plus que d'aſſembler les habitans de la Colonie pour la confirmation de cette ſentence. Gelin ſe rendit chez le Miniſtre, ſans perdre un moment. Il lui parla de ce qu'il venoit d'entendre, avec une vigueur qui le déconcerta; & lui ayant fait connoître que, quelque reſpect qu'il eût pour le Conſiſtoire & la Colonie, il n'y auroit jamais de conſidérations qui puſſent le détacher de mes intérêts, il lui déclara nettement, qu'avant que de rien entreprendre contre ma vie, il faloit le mettre en état de ne pouvoir ſacrifier la ſienne pour me défendre. Mon ennemi, qui s'étoit attendu que le plaiſir de ſe revoir en liberté rendroit mes compagnons moins ſenſibles à mon malheur, eut beſoin de toute ſon adreſſe pour calmer l'emportement de Gelin. Le parti auquel il s'arrêta, fut de confeſ-

feſſer que le Conſiſtoire avoit pris des réſolutions qui ne m'étoient point favorables: mais il ajouta, que c'étoit une affaire qui ne pouvoit manquer de traîner en longueur, & que de quelque façon qu'elle tournât, on ne devoit point appréhender qu'on en vînt aux extrémités avant qu'Angélique fût délivrée de ſes couches; qu'il pouvoit arriver pendant cet intervalle mille changemens dans les diſpoſitions du Conſiſtoire & de la Colonie, & que ma cauſe enfin n'étoit point encore deſeſpérée. Cette réponſe étoit ſincère en partie; car on ne pouvoit penſer à la condamnation d'Angélique, ni par conſéquent à la mienne, avant le tems de ſes couches: mais le but du Miniſtre, en faiſant faire cette réflexion à Gelin, étoit de l'appaiſer ſur l'heure, dans la penſée qu'il lui ſeroit facile de le gagner par ſes careſſes, lui & ſes compagnons, ou de les tromper par ſes artifices. S'étant même apperçu que ſon diſcours avoit produit quelque effet ſur Gelin, il en prit occaſion de lui faire entendre, que

que ſa bonne conduite & celle de nos compagnons pourroit contribuer, plus que tout le reſte, à mon ſalut & à ma liberté.

Gelin avoit le défaut de tous les cœurs droits & généreux; il ne ſe portoit point aiſément à la défiance. On venoit de lui accorder la liberté, & le Miniſtre n'avoit pas manqué de lui faire connoître que c'étoit à ſes ſollicitations qu'il en étoit redevable. Cette penſée, jointe à une apparence de bonté & de modération, qu'il croyoit lui trouver en s'expliquant ſur mon ſujet, lui perſuadérent non ſeulement qu'il n'étoit point notre ennemi, mais que le conſeil qu'il venoit de lui donner étoit le plus avantageux pour moi, & qu'il ne pouvoit me ſervir mieux qu'en s'attachant à le ſuivre. Il fit entrer Johnſton & nos autres compagnons dans ce ſentiment. Tous s'accordérent à ſe faire violence en ma faveur, juſqu'au point de ſouffrir ſans murmurer qu'on continuât à leur interdire la vue de leurs épouſes, & qu'on en revint à les preſſer de prendre celles qu'on vou-

vouloit leur faire recevoir. Ils se contentoient de marquer avec douceur, que leurs dispositions n'étoient point changées; & ils s'employoient incessamment à visiter le Ministre & les Anciens, pour obtenir d'eux ma liberté. Je ne sai s'il eût été à souhaiter pour mon intérêt, qu'ils eussent tenu une autre conduite; mais il est certain que leur douceur & leur honnêteté n'étoient point des vertus qui pussent faire impression sur le Ministre: elles ne servirent qu'à lui donner occasion d'abuser de leur foiblesse, en lui procurant le moyen de les gagner peu à peu comme il se l'étoit proposé, & de les rendre enfin parjures à leurs épouses, & infidèles à leur ami. Je parle de trois d'entre eux seulement; car Gelin & Johnston pouvoient bien être trompés, mais ils étoint aussi peu capables que moi de parjure & d'infidélité.

Ce fut avec les trois que je ne vous ai point encore nommés, que cet adroit ennemi trouva bientôt de quelle manière il faloit s'y prendre pour entrer en composition.

L'un

L'un étoit François, il s'appelloit *Rouſſel*. Les deux autres étoient Anglois: l'un ſe nommoit *Green*, & l'autre *Blakmore*. Je n'ai point ſu préciſément par quelles eſpérances ils s'étoient laiſſé ſéduire: l'inconſtance y eut ſans doute plus de part, que l'intérêt. On les obligeoit à voir ſans ceſſe les filles dont on vouloit qu'ils fuſſent les époux, tandis qu'on leur interdiſoit la vue de celles dont ils l'étoient véritablement: on ne ſe laſſoit point de leur remettre la crainte du Ciel devant les yeux, & de leur faire valoir la ſolidité de leur prémier engagement. Un nouvel amour, un ſcrupule d'eſprit foible, les inſinuations continuelles du Miniſtre, eurent enfin la force de leur faire oublier ce qu'ils devoient à leurs ſermens & à leur honneur. Ils conſentirent à ce qu'on avoit en-vain exigé d'eux depuis ſi longtems: & s'attachant à leurs nouvelles épouſes, ils perdirent toute l'affection qu'ils avoient eue juſqu'alors pour leurs compagnons. C'étoit ce que le Miniſtre ſe propoſoit principalement.

ment. Il fut facile d'en juger, par les mesures qu'il garda dans la conclusion de leur mariage. Comme il appréhendoit Gelin & Johnston, qu'il avoit toujours trouvé inflexibles, il voulut que cette cérémonie se fît secrettement, de peur qu'ils ne s'y opposassent par leurs plaintes du moins, & par les reproches qu'ils auroient pu faire à leurs foibles amis. Ils ne l'apprirent donc que plusieurs jours après qu'elle fut achevée; ou plutôt, ils la devinérent à l'air & aux manières embarrassées de nos trois infidèles. Gelin, toujours vif & impatient, ne put s'empêcher de leur donner des marques éclatantes de mépris & d'indignation: mais elles ne servirent qu'à les aigrir contre nous, & à les mettre entièrement dans le parti de nos ennemis.

Quel triomphe pour le Ministre! Il ne fut pas longtems sans en recueillir le fruit. Ayant assez reconnu que rien n'étoit capable d'ébranler la constance de Gelin & de Johnston, il crut qu'après avoir réussi à les mettre mal avec leurs compagnons,

gnons, ils étoient trop foibles par le nombre, pour mériter desormais d'être ménagés. Il changea les manières douces & obligeantes qu'il avoit affecté de prendre à leur égard. On lui rapporta quelques emportemens qui étoient échappés à Gelin, en apprenant le mariage infame de nos compagnons: il en prit droit de le traiter avec une hauteur, qui lui fit comprendre aisément à quoi il devoit s'attendre dans la suite, & qu'on n'avoit plus dessein de garder des mesures avec lui. Cependant, l'affection qu'il me portoit eut le pouvoir de lui faire souffrir cette insulte avec modération. Il m'a dit dans la suite, qu'il avoit peine lui-même à concevoir comment il s'étoit trouvé capable de tant de patience: jamais le Ministre ne fut si proche de recevoir le traitement qu'il méritoit. Mais l'amitié de ce généreux François eut bientôt une matière plus juste, & en même tems plus triste à s'exercer. Elle lui fit exposer sa vie en desespéré, pour sauver la mienne. Plus touché de la générosité que du bienfait, je confesse

feſſe qu'elle lui a acquis ſur moi des obligations, auxquelles tout le ſang qu'il m'a conſervé ne ſera jamais capable de ſatisfaire.

Le tems de la groſſeſſe d'Angélique étant arrivé ; elle mit au monde le fruit de notre amour. Malheureux père ! Hélas ! j'étois alors languiſſant dans ma priſon, & accablé ſous le poids de mes chaînes. J'ignorois juſqu'à la captivité de mon épouſe. A peine fut-elle hors de ſes prémières douleurs, que le Miniſtre, qui croyoit n'avoir plus rien à ménager, fit aſſembler le Conſiſtoire pour preſſer l'exécution de leurs prémières délibérations. J'ai déja dit que la groſſeſſe de mon épouſe avoit ſervi de prétexte pour la retarder. Les ſentimens des Anciens ſe trouvérent les mêmes, malgré tous les efforts que Gelin & Johnſton avoient faits pour les fléchir. On réſolut de faire attacher dès le lendemain à la porte de l'Égliſe, la liſte de mes crimes, avec le jugement du Conſiſtoire. Gelin n'apprit cette nouvelle qu'avec le Public, c'eſt-à-dire par la lecture de

de l'Ecrit fatal. Il ne tarda à l'arracher & à le mettre en pièces, qu'auſſi longtems qu'il en eut beſoin pour le lire, & pour s'aſſurer qu'il y étoit queſtion de moi & de mon épouſe. Cette action hardie fut rapportée au Miniſtre, & elle donna lieu à une nouvelle Aſſemblée du Conſiſtoire; mais on jugea à propos pour éviter de nouveaux troubles, de la laiſſer impunie, en faiſant ſemblant de l'ignorer. On n'en convoqua pas moins l'Aſſemblée générale de la Colonie. Elle ſe tint à l'Egliſe, peu de jours après. Le Miniſtre, qui redoutoit l'éloquence de Gelin, & qui s'attendoit bien qu'il ne manqueroit pas de tenter dans cette occaſion ce qui lui avoit déja ſi heureuſement réuſſi, obtint ſans affectation un ordre du Conſiſtoire, qui portoit défenſe à mes cinq compagnons de paroître à l'Egliſe le jour marqué pour ma ſentence; & il commanda particulièrement aux portiers de ne les pas recevoir. Gelin & Johnſton employérent toutes leurs forces & tout leur tems, juſqu'à ce jour, pour tourner

ner l'esprit du peuple en ma faveur, & pour animer les parens & les amis de leurs épouses & de la mienne à entreprendre quelque chose pour ma défense. Leur zèle fut inutile: on leur répondit, que la loi étoit claire & précise, que le crime étoit notoire & avéré, & que l'exemple de Guiton & de sa Maîtresse ne permettoit ni interprétation ni adoucissement. A l'objection qu'on pouvoit leur faire naturellement en ma faveur, que je me croyois réellement marié avec Angélique, & qu'en supposant même la validité de mon mariage du sort, je n'étois coupable que d'une erreur, puisque je n'en avois jamais eu cette opinion, on repliquoit, que c'étoit une excuse sans vraisemblance, puisque trois de mes compagnons venoient de faire connoître en se réunissant à leurs épouses, qu'ils n'avoient pas ignoré leurs véritables engagemens, & qu'il n'y avoit pas d'apparence que je les eusse ignoré plus qu'eux. Ce fut ainsi que la lâcheté de ces trois perfides contribua, plus que toute autre chose, à

ma perte. Gelin m'a dit néanmoins, qu'il leur avoit été facile de reconnoître à la manière dont le peuple se défendoit contre les instances, que cette prévention étoit l'ouvrage du Ministre, qui s'étoit sans doute efforcé sourdement pendant trois mois, de détruire tout le panchant que les habitans de l'Ile eussent pu avoir à la pitié.

Enfin, le jour de l'assemblée générale étant venu, mon procès fut instruit régulièrement. On produisit mes aveux, & ceux de mon épouse; on entendit la déposition des témoins; toute ma cause fut expliquée par un Ancien; & lorsque le peuple eut témoigné qu'il étoit suffisamment informé, on en vint aux voix, qui se donnérent suivant la méthode établie. Plus des deux tiers me furent contraires. Je dis à moi, & à ma malheureuse épouse, car on ne mit point de différence entre nos causes. Nous fûmes déclarés coupables du même crime que Guiton, & condamnés au même supplice. Le jour de l'exécution fut marqué au lendemain: & pour finir

cette

cette affreuſe cérémonie d'une manière digne de toute la procédure, le Miniſtre fit un diſcours touchant, dans lequel il marqua une vive compaſſion pour mon ſort, & il exhorta toute la Colonie à profiter de l'exemple de ma mauvaiſe conduite & de ma condamnation.

A quoi penſez-vous que je m'occupois dans ma priſon, pendant qu'on décernoit ſi cruellement contre ma vie & contre celle de ma chère épouſe? Hélas! je commençois à me flater d'un meilleur ſort. Ma crédule eſpérance ſe fondoit ſur la longueur de ma captivité, & ſur la bonté des habitans de l'Ile, que je ne prenois point encore pour des hommes barbares & ſans pitié. Je n'avois preſque vu perſonne, depuis trois mois que je portois mes chaînes. Le Miniſtre ſeul m'avoit viſité quelquefois. Ses prémières viſites avoient toujours eu quelque choſe de rude & d'inſultant; mais j'avois remarqué depuis peu, que ſes manières s'étoient adoucies. Sa joie cruelle venoit apparemment de la proximité de ma condamnation

& de mon ſuplice; & moi, dans ma folle ſimplicité, je l'expliquois comme un retour de bonté qui m'annonçoit ma délivrance. Cette opinion s'étoit ſi bien imprimée dans mon eſprit, que j'avois ceſſé depuis quelques jours de me livrer aux plaintes & aux gémiſſemens, qui avoient fait juſqu'alors ma ſeule occupation. L'image même de mon épouſe, dont la préſence continuelle m'avoit fait verſer tant de larmes, commençoit à ſe préſenter à mon eſprit ſous une forme moins lugubre. Je la reverrai, diſois-je; il me ſera permis de la revoir & de l'aimer. Chère Angélique, on ne s'oppoſera plus à l'amour le plus tendre & le plus innocent qui fut jamais. Je te poſſèderai tranquilement, & je paſſerai le reſte de ma vie dans tes bras. Oui, dans le tems même qu'on portoit contre moi l'arrêt d'une mort injuſte & cruelle, je me faiſois ainſi des idées chimériques de bonheur; j'étois le jouet de cette même puiſſance maligne, qui m'a rendu malheureux dès ma naiſſance, & qui n'a pris ſoin

ſoin de conſerver ma vie, que pour en faire un exemple de miſère & d'infortune.

L'ombre de ſatisfaction qu'elle m'accordoit fut payé bien cher avant la fin du jour. L'obſcurité ne faiſoit que commencer, lorſque j'entendis un bruit terrible à ma porte. Je m'avançai pour prêter l'oreille. Je crus démêler la voix de Gelin, qui crioit d'un ton furieux & menaçant, Ouvre, ou je t'étrangle de mes propres mains. Le tumulte qui continuoit, me fit croire qu'il étoit accompagné de pluſieurs perſonnes, & je ne pouvois comprendre à quoi devoit aboutir cette étrange ſcène. Ma porte s'ouvrit: je vis entrer Gelin & Johnſton, mes fidèles compagnons, mes chers amis; & j'avois à peine eu le tems de les reconnoître, qu'ils me tenoient dans leurs bras, en me ſerrant de la manière la plus tendre & la plus empreſſée. Ils étoient ſuivis de quinze hommes, qui remplirent ma chambre en un inſtant. Leur préſence, & les marques qu'ils me donnoient de leur amitié, s'accor-

doient si bien avec les agréables idées dont je m'étois entretenu tout le jour, que je fus persuadé pendant un moment qu'ils m'apportoient la nouvelle de ma liberté. Dites-moi, chers amis, m'écriai-je en leur rendant leurs embrassemens, suis-je libre ? L'êtes-vous ? Comment se porte ma chère épouse ? Quelques soupirs, qui échappérent à Gelin avant que de me répondre, me firent trop connoître qu'il n'avoit rien que de triste à m'apprendre. Ah ! Bridge, me dit-il d'un ton funeste, je viens te percer le cœur. Je te connois, je t'apporte le coup de mort. Et sans me donner le tems de repliquer, il ajouta que dans l'état où étoient les choses, il n'y avoit point de ménagemens à garder en m'apprenant mon malheur. Vous êtes condamné à mourir demain, continua-t-il en versant quelques larmes, vous & votre chère Angélique. Tout ce que je puis faire, mon cher ami, c'est de vous défendre jusqu'à la dernière goute de mon sang, avec Johnston, & ces quinze braves gens qui

qui m'ont promis leur secours. Il n'y a pas un moment à perdre. Il faut du moins périr en gens d'honneur & de courage.

Ce discours ne peut vous paroître aussi étrange, qu'il fut terrible & accablant pour moi. Gelin vouloit délier ma chaîne, & me faire sortir sur le champ avec lui. Non, non, lui dis-je en le repoussant d'une main tremblante; non, cher Gelin, je veux être informé promtement de tous mes malheurs. Au nom de Dieu ne me cachez rien. Si Angélique doit mourir, ah!... Mais ne me cachez rien, repris-je en m'interrompant: si elle est déja morte, il n'est pas besoin que j'aille plus loin pour mourir. Il m'apprit alors en peu de mots une partie de ma misérable avanture, & le peu d'espérance qui me restoit si je n'entrois promtement dans les vues qu'il avoit pour ma défense. Je sus de lui, que mon épouse s'étoit délivrée heureusement d'un fils, & que mes barbares ennemis avoient à peine attendu pour la condamner à mourir avec moi, qu'elle

fût remiſe de la douleur de ſes couches. Cette nouvelle idée, jointe à l'horreur de ſa condamnation & de la mienne, me mirent dans un état dont il eſt impoſſible qu'il y ait jamais eu d'exemple avant moi. Mon cœur étoit en proie tout à la fois à la tendreſſe & à la fureur; déchiré par l'une, & touché par l'autre juſqu'à verſer un ruiſſeau de larmes, en recommençant mille fois d'embraſſer mes chers amis. Je ne trouvois point de paroles qui puſſent ſuffire à ces deux transports : la fureur empêchoit ma tendreſſe de s'exprimer, & ma tendreſſe ſembloit arrêter toutes les expreſſions de ma fureur.

Johnſton & Gelin étoient pénétrés de pitié, en voyant l'excès de ma douleur & de mon deſeſpoir. Ils me dégagérent de mes chaînes, & ils m'expliquérent leur deſſein. C'étoit de nous armer avant que de ſortir du Magaſin, pour aller d'abord à la priſon d'Angélique, & la tirer des mains de nos ennemis, & de-là à la maiſon de leurs épouſes, qu'ils vouloient avoir auſſi avec nous.

nous. Enſuite nous devions retourner au Magaſin, nous y renfermer comme dans une forteresſe, & ne mettre bas les armes qu'après avoir fait avec la Colonie des conditions qui puſſent établir notre bonheur & notre tranquilité. Mon prémier projet, me dit Gelin à l'oreille, n'étoit pas de traiter nos ennemis avec tant de modération; mais je n'aurois pas obtenu ſans cette promeſſe le ſecours des gens que je vous amène. Allons, chers amis, leur dis-je en commençant un peu à reſpirer, allons nous mettre en poſſeſſion de nos tréſors. Pour ce qui regarde nos ennemis, ajoutai-je en parlant bas à Gelin, nous ne laiſſerons pas au Ciel tout le ſoin de nous venger. Je formois effectivement un deſſein qui eût ſervi à punir le Miniſtre par l'endroit le plus ſenſible, en humiliant ſon humeur fière & orgueilleuſe; car toute mon indignation n'étoit pas capable de me faire penſer à tirer une autre vengeance d'un homme d'Egliſe. Je voulois le prendre dans ſa maiſon, l'ame-

ner avec nous au Magasin, & le contraindre pendant quelques jours à fléchir devant nous, & à être le témoin des caresses que nous ferions à nos épouses. Connoissant comme je faisois son caractère, j'étois sûr qu'il eût préféré la mort à cette espèce de châtiment.

Nous ne perdîmes point de tems à nous armer, & nous ne nous contentâmes point de prendre des pistolets comme la prémière fois, nous prîmes chacun une épée & un fusil. Nous sortîmes du Magasin en bon ordre, en y laissant trois hommes pour nous en assurer l'entrée à notre retour. A peine eûmes-nous fait quatre pas, que nous entendîmes le bruit confus d'une foule de peuple qui paroissoit assemblée au long des maisons. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût à notre occasion. Mes compagnons se souvinrent qu'il leur étoit échappé une précaution, dont le défaut nous pouvoit exposer à de grands embarras: ils avoient oublié de s'assurer du géolier, après être entrés au Magasin. Nous jugeâmes que ce

ce misérable en étoit sorti pour avertir le Ministre & les Anciens, de la violence avec laquelle Gelin & sa troupe s'y étoient fait introduire; & que le bruit qui s'en étoit aussi-tôt répandu, causoit de la crainte & de l'émotion parmi les habitans. Cependant, comme ce n'étoit pas une raison qui pût nous empêcher d'avancer, nous continuâmes notre marche. Cinquante pas plus loin nous reconnûmes le Ministre qui venoit vers nous, un flambeau à la main, à la tête d'un gros d'environ cent hommes; & ce qui nous surprit le plus, fut de les voir armés la plupart de bâtons, ou d'instrumens domestiques. J'avoue que dans le prémier mouvement que me causa la vue de mon cruel ennemi, je me sentis porté à le mettre d'un coup de fusil hors d'état de renouveller jamais ses trahisons & ses injustices. Je doute que le Ciel m'eût puni d'un crime, qui eût empêché ce méchant homme d'en commettre peut-être une infinité d'autres. Je me fis néanmoins violence pour

le laiſſer vivre, & pour redevenir bientôt l'objet de ſa perfidie. Malgré la hardieſſe avec laquelle il s'avançoit, il parut s'effrayer tout d'un coup, lorſqu'il ſe vit abordé par quinze hommes armés d'épées & de fuſils. Ses gens parurent auſſi déconcertés que lui. Gelin prévint quelques paroles mortifiantes que j'avois deſſein de lui dire; mais ce ne fut pas pour le traiter avec plus de douceur. Arrête, malheureux, s'écria-t-il en lui préſentant le bout du fuſil, & rends graces au Ciel qui nous a fait plus honnêtes-gens que toi. Tu mériterois la mort, que tu te préparois à donner à mon ami. Nous voulons te laiſſer vivre pour ta propre punition; car la vie doit être un fardeau pour un méchant qui a tant de crimes à ſe reprocher. Cependant, ſi tu l'aimes, il faut commencer dès ce moment à réparer tes injuſtices. Ce diſcours, qui ſembloit devoir ou achever d'effrayer notre ennemi, ou l'irriter davantage, ne produiſit ni l'un ni l'autre de ces deux effets. Il eut le tems de ſe remettre en l'écoutant;

& se croyant certain, par la manière dont Gelin s'étoit exprimé, que nous n'en voulions pas à sa vie, il eut assez d'adresse & de présence d'esprit pour ne marquer ni crainte ni colère. Il répondit tranquilement à Gelin, qu'il ne concevoit pas pourquoi il le traitoit si mal. J'ai sollicité votre liberté, lui dit-il, & je l'ai obtenue. Si je n'ai pas rendu le même service à votre ami, c'est que nos loix, la justice, & le jugement du Consistoire & de la Colonie, ne l'ont point permis. Mais il y a bien loin de la sentence au suplice; & quoiqu'on en ait marqué le jour à demain, c'est une formalité qui n'entraîne pas nécessairement l'exécution. En un mot, si l'on n'a pu s'empêcher de condamner votre ami, on peut lui faire grace après la condamnation. Je vous avoue même, continua-t-il, que je m'étonnois de ce que vous ne pensiez pas à la demander; & loin de vous savoir mauvais gré de ce que vous entreprenez pour sa délivrance, je vous promets de me joindre à vous pour

l'obtenir. Votre action eſt hardie, mais elle marque un naturel excellent, & j'aurai ſoin de la repréſenter du côté le plus favorable. Pour vos compagnons, ajouta-t-il, (je parle de nos habitans que je vois armés avec vous) je confeſſe qu'il ſera difficile de les excuſer. C'eſt un attentat inouï, qu'on ne leur pardonnera jamais; & pour moi je leur déclare dès ce moment, que je les ſépare de notre Communion par le droit de mon Miniſtère, à moins qu'ils ne mettent bas les armes à l'heure même. Je prévois ce qui arrivera, reprit-il en s'adreſſant à eux; nous allons faire grace à Bridge, & vous êtes en danger d'être punis à ſa place. Quand vous pourriez éviter le ſuplice, vous voyez bien que vous allez vous rendre odieux & vous deshonorer à jamais dans la Colonie. Le repentir eſt encore de ſaiſon; croyez-moi, reportez vos armes au Magaſin.

Ce diſcours adroit & trompeur cauſa notre ruïne. Il eſt vrai qu'il attira au Miniſtre le châtiment qu'il méritoit: mais de quelle utilité peut être

être à des malheureux la punition d'un perfide ? Nos foibles compagnons d'armes s'étant consultés un moment, reprirent le chemin du Magasin, malgré nos instances & nos reproches. Gelin se desespéroit. Il n'est pas question, me dit-il, de nous laisser tromper par de nouveaux artifices. Il faut périr, ou sortir avec succès de notre entreprise. J'approuvai son avis. Nous nous serrâmes, lui, Johnston & moi ; & faisant connoître à notre air que nous ne nous laisserions approcher de personne, nous continuâmes notre route vers la prison de mon épouse. Le Ministre nous pressa en-vain de nous arrêter, en renouvellant ses perfides promesses. Nous lui répondîmes en nous éloignant, qu'il n'y avoit que la mort qui pût interrompre notre dessein ; & qu'avant qu'on pût nous la donner, il y auroit d'autre sang répandu que le nôtre.

C'étoit notre résolution, & nous ne faisions que nous y confirmer en avançant. Il y avoit environ cent pas jusqu'au lieu où mon épouse étoit

étoit renfermée. Nous rencontrâmes en chemin quantité d'habitans qui couroient avec toutes les marques de la surprise & de l'effroi, comme il arrive dans une allarme publique ; mais ne s'en trouvant aucun qui s'opposât à notre passage, nos espérances alloient toujours en augmentant. Nous avions fait les trois quarts du chemin, lorsque nous entendîmes le bruit de plusieurs personnes qui accouroient derrière nous. Arrêtons, dis-je à Gelin, on nous poursuit. Quoiqu'il n'y eût point d'autre lumière que celle de quelques chandelles, que des femmes effrayées tenoient à la porte de leurs maisons, nous découvrîmes quinze ou vingt hommes armés, qui nous joignirent en un moment. Il nous fut aisé de juger que leurs armes étoient celles de nos déserteurs, que le Ministre leur avoit fait prendre. Ils nous dirent d'arrêter, & de mettre armes bas. Plutôt périr mille fois, répondit vivement Gelin. Avance le plus hardi, il est mort sans quartier. Nous tenions en effet nos fusils

ſils prêts à tirer. Ils n'oſérent s'approcher davantage, & ils ſe contentérent de nous exhorter à nous rendre, & à conſidérer que nous n'étions pas les plus forts. Leurs conſeils nous touchoient auſſi peu que leurs menaces. Nous demeurâmes dans la poſture où nous étions, juſqu'à l'arrivée du Miniſtre, qui parut bientôt, eſcorté de ſes cent hommes. Il avoit toujours ſon flambeau à la main, & la plupart des perſonnes qui l'accompagnoient en ayant pris en chemin, nous nous trouvâmes tout d'un coup environnés d'une grande lumière. Fièr du nombre, & irrité de nous trouver en défenſe, le Miniſtre traita ſes gens armés de lâches, qui redoutoient trois jeunes-gens de notre âge. Ce reproche les fit avancer bruſquement. A toi donc, traître! puiſque tu le veux, s'écria Gelin en ajuſtant le Miniſtre; & il lui lâcha ſon coup, qui le fit tomber mortellement bleſſé. Nous déchargeâmes auſſi nos fuſils, Johnſton & moi. Nos deux coups bleſſérent quelques perſonnes. Notre diligence à tirer

nos

nos épées, ne put égaler celle du peuple à fondre sur nous. Nous fûmes saisis & desarmés, malgré notre furieuse résistance. Quelques Anciens, qui se trouvoient dans la foule, nous firent conduire sur le champ au Magasin. On nous enferma, chacun dans une prison différente. Je ne pus faire entendre que deux mots à mes chers amis, en me séparant d'eux. Adieu brave Gelin, m'écriai-je, adieu, cher Johnston. Puissent votre générosité & votre amitié n'être funestes qu'à moi ! Ce me sera du moins une douce consolation en mourant, d'avoir eu deux amis si généreux & si fidèles.

En effet, je ne pouvois m'attendre qu'à un promt suplice ; il ne me restoit pas la moindre espérance de le pouvoir éviter. Je me préparai à la mort, en rappellant tout ce que de si cruels malheurs pouvoient me laisser de force & de constance. Que j'eus de peine à ramener mon esprit à la soumission aux ordres du Ciel ! Jamais on ne ressentit de mouvemens si semblables au dernier de-

ses-

ſeſpoir. Mais le mien n'étoit-il pas excuſable? L'infortune a-t-elle des traits terribles, que je n'euſſe pas eſſuyés? Où prendre des motifs de patience contre les plus cruels de tous les maux, lorſqu'on a ſujet d'en accuſer également la rigueur du Ciel, & la barbarie des hommes? Telle étoit ma ſituation. Tout ce qu'on appelle biens naturels, avantages de naiſſance, tendreſſes de parens, douceurs de fortune, ce que le Ciel accorde preſque à tous les hommes, je conſidérois qu'il me l'avoit refuſé; & la vie, telle que je l'avois reçue, étoit moins une faveur de ſa main, qu'un don funeſte & empoiſonné. Les hommes m'avoient-ils traité avec moins de rigueur? Hélas! repaſſez toutes les circonſtances de ma triſte hiſtoire. Arraché des bras de ma mère preſqu'en naiſſant, privé d'elle par un accident que je ne puis rappeller ſans honte & ſans horreur, élevé enſuite dans l'obſcurité d'une affreuſe caverne, mes prémiers regards ont été lugubres, & mes prémières idées, funeſtes. J'ai deſiré de

de voir mon père, mon cœur s'en étoit fait une joie; je n'ai trouvé en lui qu'un ennemi cruel, qui s'eſt fait violence pour épargner mon ſang, & qui s'étoit propoſé en m'accordant la vie comme une grace, de la rendre ſi miſérable, qu'il me fût impoſſible de jouïr longtems du bienfait. J'échappe enfin à ſa cruauté, il ſe préſente quelque ouverture à mes eſpérances. Mais à quoi aboutiſſent les promeſſes qu'on me fait d'une vie plus heureuſe? A mettre le comble à mes miſères, en multipliant les cauſes de mes douleurs, & en me faiſant trouver les plus cruelles peines, dans ce qui fait ordinairement la félicité des autres. L'amour, l'amitié, tout ſe change pour moi en poiſon & en tourment. Un peuple entier, qui faiſoit profeſſion de vertu, devient barbare lorſqu'il eſt queſtion de me rendre malheureux & de me perdre. Un amour tendre & innocent eſt regardé comme un crime; un ſaint mariage paſſe pour adultère; on me condamne au dernier ſuplice; & s'il me reſte à l'extrémité deux amis

amis fidèles qui s'intéreſſent à mon ſort, mon infortune ſe répand ſur eux, & je les entraîne dans ma ruïne.

Quelle conſtance n'eût pas ſuccombé ſous de ſi affligeantes conſidérations ? Mais juſques-là mes plaintes ne ſuppoſoient encore que des maux de fortune. Foibles douleurs, quand je les comparois à celles de l'amour! Il falloit perdre Angélique. La perdre par ma mort eût déja été un tourment plus cruel, que tous ceux que mes ennemis me préparoient: mais penſer en mourant qu'elle étoit deſtinée au même ſuplice, la voir peut-être expirer à mes yeux, Angélique, ma chère épouſe, tout ce que mon cœur aimoit, ah! peines inexprimables, que nul autre que moi n'a jamais éprouvées! Je me repréſentois cette chère perſonne, ſeule & languiſſante dans ſa priſon, chargée peut-être de chaînes auſſi peſantes que les miennes, attendant la mort qu'elle croyoit inévitable; & connoiſſant comme je faiſois le fond de ſon cœur tendre, je n'avois que trop de raiſons de m'imaginer que ſon infor-

fortune n'étoit pas la plus forte cauſe de ſes larmes. Elle s'afflige donc pour moi, diſois-je, elle pleure ma mort, elle la craint peut-être plus que la ſienne; & je ne pourrai pas même lui dire que je ſens toutes ſes douleurs, lui dire ſeulement que je l'adore, & que puiſqu'elle eſt condamnée à mourir, je mépriſerois la plus glorieuſe fortune qui m'empêcheroit de mourir avec elle. Je me la repréſentois, foible encore, & à peine relevée de la douleur de ſes couches. C'étoient-là de ces idées contre leſquelles, ni force d'eſprit, ni Religion, ni approche de la mort, ne pouvoient ſoutenir un moment ma conſtance. Cruel Miniſtre! barbares habitans! quoi! m'écriois-je, une femme de ſeize ans, une tendre & innocente créature, qui n'a point d'autre crime que de m'aimer & d'être aimable, ne vous inſpire pas de compaſſion dans cet état! Etes-vous hommes? êtes-vous des loups féroces, ou des tigres altérés de ſang? Proteſtans cruels! eſt-ce-là cet eſprit de douceur & d'humanité, que votre Religion vous in-

inſpire? Ah! retournez dans vos patries, que le zèle de la vérité, dites-vous, vous a fait quiter. Soyez-y Turcs, Idolâtres; & ne violez pas les ſaintes loix de la Nature, qui eſt la plus ſacrée & la plus inviolable de toutes les Religions.

Je paſſai la nuit dans ces agitations violentes. La triſte Madame Eliot avoit auſſi part à mes plus tendres ſentimens. Elle avoit eu pour moi ceux d'une mère, avant que j'euſſe droit au nom de ſon fils. J'étois ſûr que la mort de ſa fille ne la toucheroit guères plus que la mienne. Si j'euſſe pu du moins la remercier de tant de bontés! s'il m'eût été permis de la voir encore une fois, & de lui demander pardon des mortels deſordres que je cauſois malheureuſement dans ſa famille! Hélas! bonne & ſenſible comme elle étoit, elle n'aura pas réſiſté longtems à une ſuite ſi continuelle de douleurs. L'amertume & les larmes auront accompagné ſa malheureuſe vieilleſſe juſqu'au tombeau. Tout a péri ſans doute, & la mère, & la fille, & le triſte fruit de mon ma-

mariage. Je ne me flate plus de revoir jamais rien de ce qui m'a été cher : il faudroit pour cela des miracles du Ciel & de la Fortune ; & ce n'eſt pas à un miſérable comme moi, qu'il eſt permis de les eſpérer.

Le jour qui ſuccéda à cette accablante nuit devoit donc être, ſuivant mon attente, le dernier jour de ma vie & de celle d'Angélique. Quelque inquiétude que j'euſſe pour Gelin & Johnſton, je ne pouvois me figurer qu'ils fuſſent condamnés à mort pour avoir entrepris de me mettre en liberté. Il y avoit apparence du moins, qu'on ne ſe porteroit à cette extrémité qu'en cas que le Miniſtre mourût de ſa bleſſure. J'avois cru remarquer que le coup n'étoit pas mortel, à la manière dont il s'étoit ſoutenu lorſqu'on le releva de ſa chute. C'étoit un tourment de moins pour moi, que de pouvoir me flater que la vie de mes chers amis n'étoit pas auſſi deſeſpérée que la mienne. Je n'attendois que le moment de

de mon exécution. Le géolier m'ayant apporté quelque nourriture, je refusai de la prendre, comme un secours inutile dans le peu d'instans qui me restoient à vivre. J'invoquois le Ciel autant que mon trouble me le pouvoit permettre, & les plus ardens de mes vœux regardoient ma chère épouse. Je tâchois de familiariser mon imagination avec son suplice, pour diminuer, s'il étoit possible, quelque chose de l'horreur que j'allois ressentir à cette vue; & supposant toujours que nous serions exécutés ensemble, comme Guiton & sa Maîtresse, je me mettois par avance dans toutes les situations où je croyois pouvoir me trouver lorsque je serois précipité dans la mer. J'examinois s'il n'y avoit point d'espérance que je pusse y être de quelque secours à mon épouse, la soutenir entre mes bras dans les flots, me dérober avec ce cher fardeau aux yeux de nos exécuteurs, regagner le rivage avec elle, & sauver sa précieuse vie; ou du moins, contribuer à lui rendre la mort plus

douce, & employer mes forces jusqu'au dernier soupir, à lui en déguiser les horreurs par les plus tendres témoignages de l'amour. Le jour se passa tout entier sans qu'il se présentât personne à ma prison. Admirez un des plus étranges effets de l'amour: je sentois une espèce d'impatience de voir arriver mes gardes & mes exécuteurs: non que la mort commençât à me paroître moins terrible, mais l'ardeur pressante que j'avois de revoir Angélique, me faisoit oublier que ce plaisir ne me seroit accordé, que pour m'être aussi-tôt ravi cruellement. Toute mon attention se réunissant sur elle, & sur la douceur que j'allois trouver à lui parler & à l'entendre, je perdois de vue notre suplice, pour me livrer aux desirs d'une malheureuse & inutile tendresse.

Enfin, l'obscurité ayant succédé au jour, je m'imaginai que notre exécution étoit différée au lendemain, & j'attribuai ce changement au trouble que nous avions causé la veille dans l'habitation. J'étois dans

cette

cette penſée, lorſque j'entendis ouvrir bruſquement ma porte. C'étoient quatre gardes, qui s'approchérent de moi ſans parler. Ils m'ôtérent mes chaînes; mais ils avoient apporté une corde, dont ils ſe ſervirent auſſi-tôt pour me lier étroitement les mains. Je leur fis diverſes queſtions, auxquelles ils refuſérent conſtamment de répondre. Apprenez-moi du moins, leur dis-je, ſi c'eſt au ſuplice que vous me conduiſez. Verrai-je mon épouſe? Ne me ſera-t-il pas permis de lui dire le dernier adieu? Ils me marquérent quelque regret de s'être obligés par ſerment à garder le ſilence. Conſolez-vous, me dit l'un d'entre eux, vous ne ſerez pas ſeul. Hé bien, lui répondis-je, je vous pardonne ma mort, s'il m'eſt accordé d'expirer en préſence d'Angélique. Ils me firent ſortir du Magaſin, & ſans s'écarter de moi d'un ſeul pas, ils me firent prendre avec eux la route qui conduiſoit à la mer. Je ſuis donc dans le chemin de la mort, leur diſois-je en allant? ma vie & mes malheurs touchent à leur fin?

J'en loue le Ciel. Mais où dois-je donc rencontrer mon épouse? Ils s'obstinérent à ne me pas répondre. J'admirois que la curiosité ou la compassion n'eussent amené personne sur mon passage, pour être témoin de ma dernière scène. Cependant, après nous être avancés environ l'espace d'un mille, je crus entendre le bruit de quelques personnes qui marchoient, les uns devant nous, & les autres derrière. Je ne doutai point qu'Angélique ne fût dans l'une ou dans l'autre bande. Mon cœur s'émut jusqu'à m'ôter presque entièrement le pouvoir de marcher davantage. Malheureuse épouse, m'écriai-je avec le plus amèr sentiment que la douleur ait jamais produit, voilà donc quel étoit le triste sens de nos promesses! C'est donc en périssant ensemble, que nous exécuterons le ferment que nous avons fait de ne nous jamais séparer! Oh! si la pitié, dis-je à mes gardes, vous faisoit du moins consentir à me laisser les mains libres! Si vous me permettiez de donner le dernier embrassement

ment à ma chère épouse! Que craignez-vous? N'oseriez-vous être un peu moins barbares que vos Maîtres? N'osez-vous cesser d'être cruels pour un moment? Ils ne me répondirent rien. Nous arrivâmes à l'entrée du chemin tortueux qui donnoit passage au travers du rocher, nous le passâmes dans l'obscurité. Mais en sortant du côté qui touchoit à la mer, j'apperçus à la lumière de quelques flambeaux, dix ou douze hommes le long du rivage, & je reconnus aussi-tôt Gelin parmi eux.

Il avoit les mains liées comme moi; c'étoit lui que j'avois entendu marcher devant nous avec ses gardes; & Johnston, qui suivoit derrière, ne tarda aussi qu'un moment à paroître. Je crus leur perte aussi infaillible que la mienne. Deux ruisseaux de larmes, qui coulérent tout d'un coup de mes yeux, & le surcroît d'horreur imprévue dont je me sentis saisi, me firent connoître que je n'avois pas encore été si malheureux que je l'étois dans ce moment. Je m'approchai avec

transport de ces chers amis, que mes liens ne me permirent pas même d'embrasser. Les mouvemens passionnés qui servirent d'abord d'expression à ma douleur, les persuadèrent assez que ce n'étoit pas l'approche du suplice qui me mettoit ainsi hors de moi-même. L'amitié agissoit sur mon cœur, aussi impétueusement qu'avoit fait l'amour. J'avois peine à trouver des paroles qui répondissent à mes sentimens. Gelin me prévint. Sa voix me parut ferme, quoique ses yeux n'eussent pas leur vivacité ordinaire. Voilà une scène bien tragique, me dit-il, mais il faut la soutenir en braves gens. Nous étions déterminés hier à mourir, il n'y aura que le genre de mort & l'heure de changés. J'ouvrois la bouche pour lui répondre, & j'eusse été bien éloigné sans doute d'affecter autant de fermeté que lui. Mes prémières paroles furent interrompues par un Ancien, qui étoit à donner quelques ordres sur la chaloupe à mon arrivée, & qui s'approcha de nous lorsqu'il nous vit tous trois réunis.

Ecou-

Ecoutez, nous dit-il, les ordres que j'ai commission de vous déclarer. Il est évident que vous méritez la mort. Bridge y avoit été condamné justement, pour un crime qu'on n'a jamais pardonné dans cette Colonie: & Gelin & Johnston se rendirent hier si coupables, que le seul fait porte sa condamnation. Nous vivions paisiblement dans cette Ile, avant que de vous y avoir reçus. Vous y avez mis le trouble, en séduisant nos filles, en massacrant notre Ministre, & en voulant nous imposer des loix à force armée. Enfin, vous nous avez apporté toute la corruption de l'Europe, dont nous nous étions crus à couvert ici pour toujours. Voilà vos crimes, ils sont notoires, & nous n'avons pas un habitant dans la Colonie qui n'ait opiné ce matin à votre supplice. Rien ne sembloit pouvoir vous sauver. Cependant, le Ministre se voyant prêt d'expirer, a fait prier le Consistoire de s'assembler chez lui. Il a reconnu avec humilité, qu'il avoit pu contribuer à vos fautes, par une ri-

gueur dont il se reprochoit les motifs: & le desir de faire sa paix avec le Ciel, l'a fait intercéder si vivement pour votre vie, qu'on n'a pu rien refuser à cet homme respectable, qui a servi pendant plus de vingt ans de père à la Colonie. Il est mort, & vous êtes assurés de vivre. Cependant on a jugé qu'en vous faisant grace, il n'étoit pas à propos de vous conserver plus longtems parmi nous. Il n'arrive que trop souvent que les ressentimens se raniment. Tout coupables que vous êtes, on doute que vous vous rendiez justice; & qui sait ce qu'on peut craindre de trois jeunes gens aussi hardis, & aussi entreprenans que vous? D'ailleurs, les difficultés de vos mariages sont d'une nature à ne se terminer jamais. Vous ne vous soumettez point à la sentence du Consistoire, il n'est point disposé à la révoquer: ainsi, le parti le plus avantageux, & pour nous & pour vous-mêmes, est de vous exiler pour jamais de cette Ile, & de vous mettre en état de retourner dans vos patries. Tel est l'ar-

l'arrêt du Consistoire, que je vous annonce ici par commission. Il a ordonné que vous fussiez conduits sans bruit à la mer, pour vous dérober aux regards du peuple, que la curiosité auroit sans doute amené en foule sur vos pas. Et pour vous ôter toute raison de vous plaindre, & de nous accuser peut-être de dureté, il m'a chargé de vous remettre une somme de dix mille écus, que vous diviserez en trois parts égales. Elle est dans la chaloupe qui va vous porter à Ste. Hélène. Partez, ajouta-t-il; vous ne tarderez point à trouver dans le port un vaisseau qui fera voile en Europe.

Qui s'imaginera, qu'après tant de transports & de douleurs dont j'ai fait le récit jusqu'à présent, il pût y avoir quelque chose de plus terrible pour moi, que tout ce que j'avois éprouvé? Non, la sentence de ma mort, & de celle d'Angélique, n'avoit pas fait sur moi l'impression que fit le fatal arrêt de mon exil. Mes compagnons sentirent le coup aussi vivement que moi. La vie qu'on nous accordoit,

ne nous parut pas une grace ; c'étoit un châtiment plus cruel que la mort même. La mort eût terminé nos peines ; & la vie qu'on nous condamnoit à passer loin de nos épouses, alloit être pour nous un supplice éternel. Non, non, m'écriai-je le prémier, on ne me forcera ni à partir, ni à vivre. Je veux mourir, si je l'ai mérité : il n'y a que la mort qui puisse m'arracher de cette Ile, où tout le bonheur de ma vie est attaché. Pitoyable vieillard, continuai-je en voyant l'Ancien qui s'éloignoit, & qui nous laissoit entre les mains de nos gardes, ah ! laissez-vous toucher à la pitié. Voyez trois infortunés qui vous demandent la mort. O Dieu ! refuse-t-on le suplice à des criminels qui le demandent comme une faveur ? Arrêtez, écoutez-nous, ne nous forcez pas au dernier desespoir ! Il tourna la tête, pour nous dire qu'il étoit affligé de notre douleur, & de la nécessité où il étoit d'obéir au Consistoire. Nous prîmes ce moment pour nous jetter tous trois à genoux, & nos prières furent

si touchantes, qu'il est impossible qu'il les ait entendues sans compassion : mais étant bientôt entré dans l'ouverture du rocher, nous comprîmes en le perdant de vue, qu'il ne nous restoit plus d'espérance. Gelin & Johnston, qui n'étoit pas moins troublés que moi, me demandérent quel parti nous avions à prendre. Vous êtes éloquent, dis-je à Gelin, faites un effort sur l'esprit de nos gardes. Il employa tout ce que peut la Nature, aidée de la douleur : mais on avoit choisi exprès pour nous conduire, des inflexibles, ou plutôt des barbares, que rien ne fut capable d'amollir. Cependant ils nous pressoient de nous mettre en mer : & si nous eussions refusé plus longtems de nous laisser mener à la chaloupe, ils paroissoient se disposer à nous y traîner violemment. Nos mains étoient toujours liées, ce qui nous rendoit incapables de la moindre résistance. Je dis secrettement à Gelin : Notre malheur est maintenant sans remède, ne nous exposons pas à des violences que nous sommes hors d'état

de repouſſer. Mais ſi l'on nous conduit à Ste. Hélène, qui nous empêchera de retourner ici, & d'y rentrer en état de nous faire craindre ? Avec dix mille écus nous lèverions une armée. Quoi qu'on ait pu nous dire de la ſituation inconnue de cette Ile, nous la découvrirons, fût-elle au ſein de la mer. Je fis entendre la même choſe à Johnſton, ils applaudirent tous deux à ce projet. Nous nous embarquâmes. La chaloupe étoit grande, il y entra ſix de nos gardes & deux rameurs. La nuit étoit ſi obſcure, qu'il faloit être auſſi aſſuré qu'ils l'étoient de la route, pour oſer ſe commettre à cette heure ſur une mer parſemée de rochers. Nous voguâmes heureuſement pendant quelques heures. Quoique nos gardes n'euſſent plus les mêmes raiſons de garder le ſilence, ils s'obſtinérent encore à refuſer de répondre à toutes nos queſtions. Les miennes ne regardoient qu'Angélique. L'ardeur de mon tranſport m'avoit empêché, après le diſcours de l'Ancien, de lui demander du moins quel-

quelque éclairciſſement ſur le ſort de cette chère épouſe. Quelque apparence qu'il y eût qu'on ne l'avoit point exceptée du pardon, une ſimple vraiſemblance ne ſuffiſoit pas pour raſſurer ma tendreſſe. Mes allarmes augmentérent extrêmement, lorſque je vis mes gardes ſourds à mes interrogations. Ces inſenſibles eurent la dureté d'y fermer l'oreille juſqu'à la fin. Hélas! c'eſt cette funeſte incertitude, dont rien n'a pu me faire ſortir juſqu'aujourd'hui, qui cauſe encore mon plus cruel tourment.

Nous abordâmes au rivage de Ste. Hélène. L'obſcurité de la nuit duroit encore. Nos gardes nous mirent bruſquement à terre, & tirant de la chaloupe le ſac qui contenoit les dix-mille écus en or, ils en firent trois parts, dont le poids, plutôt que la valeur, étoit à peu près égal. Vous êtes liés d'intérêts & d'amitié, nous dirent-ils; vous ferez enſemble un partage plus exact de cette ſomme. Nous ne la diviſons que pour vous la rendre plus facile à porter. Ils en mirent notre

part à chacun dans nos poches, & nous laissant sur le rivage, ils se hâtérent de rentrer dans la chaloupe, sans avoir délié nos mains. Quoi! leur dit Gelin, vous ne nous ôterez pas ces liens, qui vont nous faire passer ici pour des criminels & des infames? Ils s'excusérent sur les ordres qu'ils avoient reçus du Consistoire, & ils ne nous en cachérent pas la raison; c'étoit la crainte que nous n'entreprissions de les retenir, ou de retourner malgré eux dans la chaloupe pour regagner l'Ile avec eux. Nous leur promîmes en-vain de ne pas mal user de notre liberté, s'ils vouloient nous l'accorder; il nous fut impossible de rien obtenir. Je pris la parole, en les voyant prêts à s'éloigner du rivage. Vous avez été sourds à nos questions, leur dis-je, & insensibles à nos prières; nous n'avons rien obtenu jusqu'à présent de votre bonté & de votre compassion. Mais si vous n'avez pas perdu tout sentiment d'humanité, accordez-nous du moins en nous quitant, la seule grace qui nous reste à vous demander. Ainsi

le

le Ciel puisse-t-il écouter tous vos desirs! Quand vous serez retournés dans votre Ile, ah! cette Ile heureuse! quand vous y serez retournés, allez voir nos chères épouses, & dites-leur que c'est de notre part que vous y venez. Apprenez-leur, sinon tout l'excès de notre désespoir, qu'il vous est impossible de leur exprimer, du moins cette partie de nos douleurs dont vous avez été témoins. Représentez-leur ce que vous nous avez vu faire, racontez-leur ce que vous avez entendu. Dites à ma chère Angélique, qu'il n'y a pas de sentence barbare, ni de séparation cruelle, qui puisse m'empêcher d'être à elle, & de porter le nom de son époux; qu'elle me doit sa foi & sa constance; qu'elle peut se reposer sur la mienne; que je puis encore être trahi par des perfides & outragé par des cruels, manquer de succès dans mes desseins, périr dans mes entreprises; mais que tout le pouvoir de la fortune & la malignité des hommes ne l'effaceront jamais de mon cœur. Dites à sa malheureuse mère,

que

que je me reproche toutes ſes peines, quoique je n'en ſois, hélas! que la cauſe innocente; que je les reſſens plus vivement qu'elle; que j'en ſuis puni par un mortel deſeſpoir. Dites-leur à toutes deux... Ah! dites-leur! . . . . . Mais nos barbares conducteurs étoient déja ſi loin, qu'il leur étoit impoſſible de m'entendre. Peut-être même n'avoient-ils pas prêté l'oreille à mes ſupplications lorſqu'ils étoient plus proche, & je n'oſe me flater que l'infortunée Angélique ait eu la conſolation d'apprendre ces derniers ſoins de mon amour. J'avois lâché exprès les termes d'entrepriſe & de deſſein. Elle & ſa mère n'auront pas manqué d'en comprendre le ſens, ſi on leur en a fait un rapport fidèle; & ſans doute qu'elles accuſent tous les jours la rigueur du Ciel, qui en différe ſi longtems l'exécution.

Je vous laiſſe à imaginer dans quelle étrange ſituation nous nous trouvâmes, après le départ de la chaloupe. Le jour ne commençoit pas encore à luire, & nos gar-

gardes ne nous avoient pas même accordé un flambeau pour nous éclairer. A peine la blancheur du sable pouvoit-elle servir à nous le faire appercevoir. Nous jugeâmes, par le bruit des flots qui augmentoit incessamment, que la marée remontoit, & nous fûmes obligés de marcher quelque tems dans l'obscurité, pour éviter les vagues qui commençoient à mouiller nos piés. Nous nous assîmes lorsque nous crûmes le pouvoir faire avec sureté, résolus d'attendre la fin de la nuit dans cette situation. Les efforts que nous fîmes pour rompre nos liens, furent inutiles; il falut en perdre l'espérance, & nous résoudre à demander le lendemain ce service au prémier inconnu qui se présenteroit. Je ne vous fatiguerai point du récit de nos gémissemens & de nos plaintes. Le jour commença enfin à paroître. Nous découvrîmes l'habitation à cent pas de nous. Ce ne fut pas sans honte que nous en prîmes le chemin, ne prévoyant que trop à quoi nous allions nous trouver exposés. Quelques matelots, qui

qui étoient le long du rivage, furent les prémiers qui nous apperçurent ; & la nouveauté du spectacle les ayant attirés, ils nous considérérent avec étonnement, sans avoir la hardiesse de s'approcher. Il faut remarquer, que l'Ile de Ste. Hélène n'étant habitée que sur les bords par un petit nombre de Portugais, parmi lesquels il se trouve quelques François & quelques Anglois mêlés, tous les habitans se connoissent parfaitement de nom & de visage, desorte que la vue de trois hommes dans l'état où nous paroissions, devoit causer beaucoup de surprise. Nous prévinmes les matelots, en les priant instamment de nous délier les mains. Après s'être consultés un moment, ils nous répondirent en mauvais Anglois, que ceux qui nous les avoient liées, ne l'avoient pas fait sans quelques raisons, & qu'il ne leur appartenoit pas de les approfondir ; mais qu'ils alloient nous conduire à leur Gouverneur, avec lequel nous pourrions nous expliquer. Nos instances redoublées ne les firent pas changer de sentiment.

ment. Ils nous forcérent à les ſuivre. Etant obligés de traverſer l'hatation, nous nous vîmes en un moment environnés de la plus grande partie du peuple. Notre douleur & notre confuſion étoient extrêmes. Cependant le Gouverneur s'étant rencontré ſur notre chemin, la prémière choſe que nous lui demandâmes, fut d'écarter la populace, & de nous faire entrer dans quelque maiſon pour nous écouter. Il nous accorda cette faveur. Quoique Portugais, il parloit facilement les Langues Françoiſe & Angloiſe. Nous lui racontâmes le fond de notre avanture. Il l'entendit avec admiration; & trouvant ſans doute dans notre jeuneſſe, & dans les expreſſions naturelles de notre douleur, dequoi s'exciter à la bonté & à la pitié, il nous donna tous les témoignages que nous pouvions ſouhaiter de l'une & de l'autre. Son nom eſt *Dom Pédro Columella*.

Ce ne fut pas le prémier jour que nous lui découvrîmes nos véritables deſſeins. Nous le laiſſâmes longtems dans la penſée que nous n'at-

ten-

tendions que le passage de quelque vaisseau qui voulût nous porter en Europe. Gelin, qui est insinuant, s'employoit pendant ce tems-là à nous concilier son estime & son amitié, pour le rendre peu à peu favorable à nos entreprises. Il y réussit. Dom Pédro conçut à la fin tant d'inclination pour nous, que nous ne fîmes plus difficulté de lui demander son secours & celui de ses gens, pour nous faire retrouver nos épouses. Nous nous étions souvent entretenus avec lui de cette Ile inconnue, que nous avions quitée avec tant de regret, & à laquelle notre cœur étoit si attaché. Il avoit pris plaisir à nous faire raconter les circonstances de notre avanture, & à se faire expliquer l'origine & l'état de la Colonie; mais il ne nous avoit jamais marqué que sa curiosité le portât à tenter de la découvrir. Ce sont des gens, nous disoit-il, qui veulent être cachés, je n'ai pas d'intérêt à les connoître. Je les vois venir ici, mais plus rarement aujourd'hui qu'autrefois, pour acheter de nous certains secours dont ils

pa-

paroiſſent manquer. Ils ont beſoin de fer, & d'outils pour le travail. Ils nous laiſſent le choix d'être payés en argent comptant, ou en beſtiaux & en fruits de leurs terres. Je ſai qu'il y a dans cette mer quantité de petites Iles, il faut qu'ils en habitent une. Dom Pédro ajoutoit que ſon prédéceſſeur avoit fait quelques tentatives inutiles, pour parvenir à la connoiſſance de leur retraite; qu'il les avoit fait obſerver; & qu'en ayant retenu un jour quelques-uns priſonniers, il avoit employé les prières & les menaces pour leur arracher leur ſecret; mais que n'ayant pu ébranler leur fidélité & leur diſcrétion, il avoit pris le parti de les laiſſer tranquiles; que depuis dix ans qu'il commandoit à Ste. Hélène, il tenoit auſſi la même conduite; que leurs viſites étoient fort rares depuis un certain tems; qu'il y avoit environ un an qu'une de leurs femmes avoit fait le voyage d'Europe, qu'elle étoit venue s'embarquer à Ste. Hélène ſur un vaiſſeau de paſſage, & qu'elle y étoit retournée après quelques mois d'abſence; mais qu'il n'a-

n'avoit pas eu la satisfaction de la voir & de lui parler; parce que ses gens, qui savoient à peu près le tems de son retour, ayant passé quelques semaines à l'attendre, avoient disparu avec elle au moment de son arrivée.

Quoique les rélations du Gouverneur ne nous eussent rien appris dont nous ne fussions bien informés, elles avoient soutenu notre espoir. Nous ne fûmes pas plutôt assurés qu'il nous vouloit assez de bien pour se prêter à nos desseins, que nous lui proposâmes de nous accorder une de ses plus grandes barques, avec quelques soldats armés, & quelques matelots expérimentés pour nous conduire. Il y consentit. Nous quitâmes Ste. Hélène. Nous passâmes plus de six semaines à parcourir toutes les parties occidentales de la Mer d'Ethiopie, au hazard de périr mille fois dans un si petit bâtiment, qui étoit presque sans défense contre les vents & les flots. Nous visitâmes quantité d'Iles connues, mais inhabitées, telle que Martin Vaz, Agosta, Los Picos; & nous

nous en découvrîmes plusieurs qu'on n'avoit pas encore apperçues. Le danger, qui augmentoit tous les jours par le dépérissement de notre barque, n'auroit pas rallenti l'ardeur de nos recherches, si nous n'eussions eu, mes deux compagnons & moi, que notre misérable vie à ménager: nos soldats & nos matelots, qui sentoient le péril & qui en frémissoient continuellement, nous déclarérent qu'ils étoient résolus de gagner Ste. Hélène. Ils nous représentérent qu'il y avoit peu d'apparence que l'Ile que nous cherchions fût si éloignée, qu'elle devoit être aux environs de Ste. Hélène, puisque nous confessions nous-mêmes que nous n'avions été que trois heures en mer lorsque nous en étions sortis; que c'étoit dans cette supposition, que le Gouverneur nous avoit prêté sa barque, & qu'il leur avoit donné ordre de nous accompagner. Il nous fut impossible de leur communiquer une étincelle de notre hardiesse & de notre résolution. Cependant, comme nous les avions payés si libéralement qu'ils avoient

voient quelque affection à nous servir, ils s'engagérent à seconder jusqu'à la fin notre entreprise, si nous pouvions nous procurer un bâtiment sur lequel il y eût plus de sureté pour eux & pour nous-mêmes. Nous revinmes ainsi de notre première course, avec le chagrin de voir nos espérances plus reculées que jamais.

Dom Pédro fut affligé de l'inutilité de notre voyage. La longueur de notre absence lui en avoit fait prendre une meilleure opinion. Il étoit disposé à nous accorder tout ce qui dépendoit de lui pour nous en faire entreprendre un plus heureux; mais il n'y avoit pas un seul vaisseau dans le port, & toutes les autres barques ne surpassoient pas la rôtre en grandeur. L'Ile de Ste. Hélène n'est pas un lieu de Commerce. Elle est située favorablement pour les vaisseaux qui ont fait le tour de l'Afrique en revenant des Indes Orientales, & pour ceux qui retournent en Europe des parties les plus méridionales de l'Amérique: elle se trouve sur leur passage, & elle peut leur fournir toutes sortes de

de refraîchiſſemens. C'eſt ce qui lui a fait donner le nom d'*Hôtellerie de la Mer*. Mais, à la réſerve des bâtimens qui y paſſent quelquefois de cette manière, il n'y a dans ſon port qu'un petit nombre de chaloupes & de mauvaiſes barques. Le Gouverneur nous donna un conſeil, que nous euſſions pu goûter ſi nous euſſions eu moins d'impatience; c'étoit d'attendre en repos que le beſoin amenât quelques habitans de la Colonie à Ste. Hélène. J'ordonnerai, nous dit-il, qu'on leur cache avec ſoin que vous êtes encore parmi nous. Ils ne ſe défieront de rien: j'ai le ſecret d'un phoſphore merveilleux, que je ferai attacher, ſans qu'ils s'en apperçoivent, à la queue de leur chaloupe. Vous vous tiendrez prêts dans ma barque, pour le moment de leur départ; & j'eſpère que, malgré l'obſcurité qu'ils choiſiſſent toujours pour partir, vous pourrez les ſuivre à quelque diſtance ſans les perdre de vue. Cette eſpérance, toute puérile & toute incertaine qu'elle étoit, fut le ſeul fondement de notre patience pendant plus de

fix mois. Mais loin de pouvoir recueillir le fruit d'une si longue attente, nous eûmes le chagrin de ne voir même arriver personne de la Colonie dans tout cet espace ; comme si nos ennemis se fussent défiés que nous étions encore à Ste. Hélène, & que leur haine eût cherché à nous éloigner d'eux, autant que l'amour nous portoit à nous en approcher.

Nous étions presque incessamment sur le rivage, à tourner nos regards inquiets vers toutes les parties de la mer où ils pouvoient s'étendre. Quelque éloigné que pût être l'objet de nos desirs, nous n'eussions guères tardé à le découvrir, si la vivacité de nos yeux eût égalé celle de nos sentimens. Un jour que nous étions dans cette occupation, nous apperçûmes un vaisseau qui s'avançoit pesamment vers le port. Il nous fut aisé de remarquer qu'il avoit été battu de la tempête, & qu'il étoit menacé du naufrage. En effet, le Capitaine qui le commandoit, ayant fait descendre quelques-uns de ses gens dans sa chaloupe,

les

les envoya promtement à la ville, pour supplier le Gouverneur de lui faire donner du secours. Son bâtiment faisoit eau de toutes parts, à peine espéroit-il qu'il pût résister jusqu'au port. On fit partir sur le champ toutes les barques, pour recevoir l'équipage & une partie des marchandises. Cette diminution de poids ayant soulagé considérablement le vaisseau, il vint heureusement surgir au rivage. C'étoit un Vaisseau Hollandois. Cependant, comme il n'étoit pas en état de se remettre en mer pour achever un aussi long voyage que celui de Hollande, sur-tout avec une charge de deux cens-mille écus, le Capitaine, qui ne vouloit rien risquer, prit le parti d'en faire construire un autre à Ste. Hélène. Il ne manquoit point d'ouvriers, & l'Ile fournit du bois excellent. Son dessein n'eût pas été plutôt publié, que je remerciai le Ciel de le lui avoir inspiré. Rien ne pouvoit être plus favorable au succès du nôtre. Je formai celui d'acheter son vaisseau brisé, & d'employer une partie de

notre argent à le faire réparer. Quelque délabré qu'il fût, je crus qu'il pourroit servir à des voyages moins longs & moins dangereux que celui du Capitaine Hollandois; sans compter la différence du fardeau, qui le rendroit encore de meilleur usage. Je proposai cette idée à mes compagnons, ils l'approuvérent. Je ne perdis pas un moment à conclure le marché avec le Capitaine, & par l'entremise du Gouverneur nous composâmes fort raisonnablement. J'employai d'abord les ouvriers au travail. On fut presque aussi longtems à réparer le vieux navire, qu'à construire le nouveau; mais enfin, notre ardeur surmonta toutes les difficultés. Le Capitaine fit transporter sa cargaison & son canon, & il nous mit en possession de tout le reste.

J'aurois peine à vous exprimer avec quelle joie nous nous mîmes en mer. Ce précieux vaisseau faisoit non seulement une partie de nos richesses, mais le fond de nos plus solides espérances. Nous obtinmes du Gouverneur quinze soldats bien ar-

armés, avec huit matelots, & nous étant fournis de vivres pour longtems, nous nous promîmes que si l'Ile de la Colonie n'étoit point un fantôme, & toute notre avanture une illusion, nous viendrions à bout de découvrir l'objet de tant de desirs & de recherches. Cependant le Ciel ne nous a pas encore permis d'en approcher. Il y a près de trois mois que nous parcourons les mers. Nous avons fait cent fois le tour de Ste. Hélène, à cinq ou six lieues de distance rien ne s'est présenté à nos yeux. O Ciel! est-ce vous qui nous aveuglez par de rigoureux desseins, que nous ne saurions comprendre; ou si vous laissez à la fortune la disposition de notre misérable destinée, qui nous tourmente sans relâche & sans pitié? Il y a donc trois mois que nous voguons au gré de quelque puissance ennemie, qui nous pousse sans cesse du côté opposé à ce que nous cherchons; aujourd'hui proche de Ste. Hélène; demain éloignés de cent lieues, selon qu'il plaît aux vents, aux flots, aux tempêtes, &

à la fortune. C'eſt par un orage extraordinaire, que nous avons été pouſſés cette nuit ſur votre route. Nous avons éprouvé pendant huit ou dix heures, ce que l'élément où nous ſommes a de plus affreux & de plus terrible. Précieuſe faveur néanmoins, & la plus douce que j'aye reçue dans toute ma vie, puiſque je dois à cet accident la ſatisfaction de trouver un cher frère, & le bonheur de l'avoir ſauvé des mains de ſon ennemi.

Bridge m'embraſſa de nouveau, en finiſſant ce récit; & ſon cœur, auſſi attendri par ma préſence que par le ſouvenir de ſon infortune, ſe ſoulagea par une abondance de larmes, qui furent accompagnées des miennes. Il me raconta enſuite dans quel embarras il s'étoit trouvé en recevant la viſite du Capitaine *Will*. Il a commencé, me dit-il, par me demander ſi je retournois en Angleterre. Je me ſuis ſervi de cette queſtion, comme d'une ouverture pour lui répondre. Je lui ai dit que c'étoit mon deſſein, ſi la fortune & le vent ne s'y oppoſoient pas.

pas. Il m'a propoſé, ſans rien approfondir davantage, de me charger d'un ennemi du Protecteur, qu'il avoit découvert dans ſon vaiſſeau; & il m'a révélé en peu de mots, une partie des ſecrets que vous lui avez confiés. Sa perfidie m'a fait horreur. Mais plus j'étois porté à vous ſecourir, plus j'ai jugé qu'il étoit beſoin de diſſimulation. C'eſt ce qui m'a porté à vous traiter juſqu'à ſon départ avec quelque apparence de dureté. Mon cœur ſaignoit de votre inquiétude; car quoique je n'euſſe été inſtruit qu'à demi par ce traître, la nature m'avertiſſoit que c'étoit à mon cher frère que j'allois être utile. Hélas! je n'apperçois que trop qu'il n'eſt pas plus heureux que moi. Nous ſommes nés du même père, nous portons le châtiment de ſes crimes. Mais mon récit, ajouta Bridge, a duré trop longtems. Il me tarde de vous faire connoître Gelin & Johnſton, qui ſont ſurpris ſans doute de me voir renfermé depuis deux heures avec vous. Je vous prie de commencer à les aimer un peu, pour

l'a-

l'amour de moi, ces chers & fidèles amis ; vous allez convenir, qu'ils méritent bien aussi votre affection pour l'amour d'eux-mêmes. Il les fit prier aussi-tôt de nous venir joindre.

J'ai donné à cette narration une étendue qu'elle n'auroit point, si je l'eusse rapportée sur le seul secours de ma mémoire. J'avertis mes lecteurs qu'elle n'est point de moi. Elle est de mon frère, qui a eu dans la suite assez de complaisance pour la mettre par écrit à ma prière, & je n'ai fait que l'insérer dans mon histoire. Ainsi c'est lui-même effectivement qui a raconté ici sa propre avanture.

FIN DU TOME II.

13230
Winchester
April 1822

E744
P944
v.1-2